This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

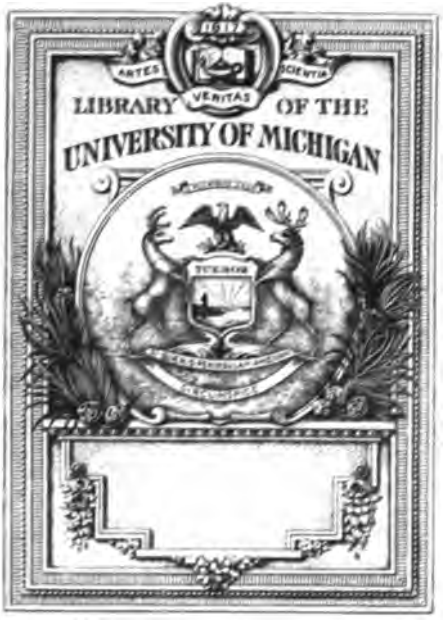
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
V.26

8. Le Petit Dragon.
m.m.rs Scribe, Delestre-Poirson et Melesville le 18. 7.bre 1817.

9. Le Retour des Maris ou la suite du Comte Ory
m. Le Doux. le 7. octobre 1817.

10. Arlequin Seigneur de Village
m.m.rs Rougemont et Sauvage. le 18. 8.bre 1817.

11. Les Comices D'Athenes.
m.m.rs Scribe et M. xxx ..... le 5. novembre 1817.

12. Huit Jours de Sagesse.
m.m.rs Désaugiers, St. Luc et Ponce. le 17. 9.bre 1817.

13. Paris à Pekin.
m.m.rs Désaugiers, Dartois et M. xxx. le 27. 9.bre 1817.

14. L'Homme Vert.
m.m.rs Delestre-Poirson et Melesville le 20. Décembre 1817.

Théâtre du vaudeville

ALFRED-LE-GRAND,

OU

LE ROI TROUBADOUR,

VAUDEVILLE HISTORIQUE EN UN ACTE,

PAR Mr P.aul LEDOUX.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, à Paris, le 6 janvier 1817.

A PARIS,

Chez BARBA, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français; N° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALFRED; sous le nom de JOHN.	*M. Gonthier.*
LE GÉNÉRAL DANOIS.	*M. Edouard.*
WILLIAMS, riche fermier.	*M. Philippe.*
Mme WILLIAMS.	*Mad. St-Aulère.*
PETER, domestique chez Williams.	*M. Guénée.*
JENNY, filleule de Williams.	*Mlle Minette.*
ULRICK, sous-officier danois.	*M. Fichet.*
SOLDATS ANGLAIS ET DANOIS.	
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.	

La scène se passe en Angleterre, dans le neuvième siècle, près d'Edington, ville du Hampshire.

MM. les directeurs des théâtres de province, qui désireront se procurer la partition d'Alfred-le-Grand, devront s'adresser à M. Doche, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

Cette pièce ayant été jouée le jour de l'Epiphanie, on avait cru devoir lui donner pour second titre : LE GATEAU DES ROIS; *mais, la circonstance une fois passée, on a jugé convenable de rétablir le titre qui existait primitivement. Ce changement pourra avoir lieu chaque année à la même époque.)*

Rd. by Soun. Dram. Pd. Rom. Pd.
12-23-33

ALFRED-LE-GRAND,

OU

LE ROI TROUBADOUR.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une ferme. On découvre au fond le camp des Danois.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, LE GÉNÉRAL danois, PETER, plusieurs officiers et soldats.

(Le général et les officiers sont occupés à examiner un plan ; Alfred, entouré de soldats, chante en s'accompagnant sur sa lyre.)

ALFRED.

AIR *nouveau de M. Gonthier.*

De la beauté fuyons les charmes,
S'il faut défendre notre Roi ;
Avec transport prenons les armes,
L'honneur nous en fait une loi.
Chacun de nous, sur sa bannière,
Doit tracer ces mots pour toujours :
Pendant la paix tout aux amours,
Tout à l'honneur pendant la guerre.

LES SOLDATS.

Chacun de nous, sur sa bannière,
Doit tracer, etc.

ALFRED.

Lorsque la victoire nous guide,
Offrons notre bras protecteur
A ce sexe aimable et timide
A qui nous devons le bonheur.

LES SOLDATS.

Chacun de nous, sur sa bannière,
Doit tracer, etc.

ALFRED.

A nos sermens toujours fidèles,
Dès que Mars suspend son courroux,
Allons recevoir de nos belles,
Une couronne à leurs genoux.

LES SOLDATS.

Chacun de nous, sur sa bannière,
Doit tracer ces mots pour toujours:
Pendant la paix tout aux amours,
Tout à l'honneur pendant la guerre.

LE GÉNÉRAL.

C'est bien, mon ami, très-bien. J'ai toujours un nouveau plaisir à vous entendre. (*Aux officiers.*) Que les ordres que j'ai donnés soient exécutés sur-le-champ.

(*Les soldats enlèvent les armes et les drapeaux. Il doit s'opérer un mouvement dans le camp.*)

PETER, *à part.*

Enfin je crois qu'ils vont s'en aller d'ici!... C'est ma foi bien heureux! Ça fait que je pourrons peut-être faire les Rois aujourd'hui.

LE GÉNÉRAL.

Demain la forteresse où les troupes et la famille d'Alfred se sont réfugiées sera en notre pouvoir.

ALFRED, *à part.*

Monsieur le général se flatte un peu trop, je crois.

LE GÉNÉRAL.

Soldats, vous n'avez plus à craindre Alfred...

ALFRED, *à part.*

Peut-être vous prouverai-je le contraire, M. le général.

LE GÉNÉRAL.

Depuis qu'il est tombé sous vos coups, une grande partie de son armée fuit en désordre, et quoique sur divers points nous ayons éprouvé plusieurs pertes légères, j'ai lieu de croire que, dans quelques jours, rien ne s'opposera à vos armes.

ALFRED, *à part.*

C'est ce que nous verrons.

LE GÉNÉRAL.

Qu'on se dispose à se porter en avant.

PETER, *à part.*

Que Dieu veuille que nous ne les revoyons plus.

LE GÉNÉRAL.

AIR *du Méléagre champenois.*

Allons, amis, que chacun s'apprête
A s'illustrer dans de nouveaux combats;
Ce doit toujours etre un jour de fete
Qu'une bataille aux yeux des vrais soldats.

ALFRED, *à part.*

Daigne, grand Dieu ! protéger ma patrie.

LE GÉNÉRAL.

Toujours l'honneur guidera nos drapeaux.

ALFRED, *à part.*

Pour ses sujets, c'est un roi qui te prie.

LE GÉNÉRAL.

Rien ne saurait arrêter des héros.

LE GÉNÉRAL et les SOLDATS en chœur.

Allons, amis, que chacun s'apprête
A s'illustrer dans de nouveaux combats;
Ce doit toujours être un jour de fête
Qu'une bataille aux yeux des vrais soldats.

(Le général rentre chez lui, et les soldats sortent par le fond du théâtre.)

ALFRED.

Enfin l'instant est arrivé où je puis faire annoncer à mes soldats l'existence de leur souverain. (*Il sort.*)

SCENE II.

PETER, JENNY. *Elle entre sans être aperçue de Peter.*

PETER.

Regardez quel dégât ! ! ! Ils ont tout mis sens dessus dessous, et il faudra que ce soit moi qui range tout cela; car M. John, depuis quinze jours qu'il est ici, ne s'est encore occupé que d'sa musique, comme si on l'avait pris pour ça... C'n'est pas l'embarras, c'est ce général danois qui lui ordonne de chanter toute la journée... Ah ! si j'avais été à sa place la première fois qu'on lui a dit de chanter... j'aurais obéi, c'est naturel... mais j'aurais chanté si mal, si mal, qu'on m'aurait prié de me taire. Mais John, c'est différent, lui, il caponne les ennemis, il se plaît toujours avec eux, au lieu que moi, il faut voir comme je vous les traite... Dam ! c'est bien juste ça, les ennemis de notre bon Roi ne peuvent pas être de nos amis ! Aussi si je pouvais, les uns après les autres.... je vous les...

JENNY, *lui frappant sur l'épaule.*

Très-bien, mon ami Peter, très-bien.

PETER *effrayé.*

C'est très-mal, mademoiselle, c'est fort mal de faire peur comme ça à quelqu'un qui ne s'y attend pas.

JENNY.

Eh bien ! mais qu'as-tu donc? Quelle humeur...

PETER.

Pardienne.... Tout ce qui se passe ici, et puis l'amour que j'ai pour toi, ça me fait changer à vue d'œil.

JENNY.

L'amour?

PETER.

Oui, mademoiselle, l'amour! vous savez bien que je suis amoureux, et furieusement encore!

AIR : *V'là c' que c'est qu'd'avoir du cœur.*

Jadis j'étais gras et dodu,
Mais mon embonpoint est fondu;
Depuis le jour que je soupire,
Je souffr' sans rien dire,
A forc' que j' désire;
J'ai le corps maigre et les yeux creux,
V'là c'que c'est que d'être amoureux.

Depuis deux ans on peut me voir,
Sans me lasser, matin et soir,
Sous tes fenêtr's, petit' rebelle,
Faire sentinelle,
Jouer d' la prunelle,
Et quoiqu' gelé, chanter mes feux,
V'là c'que c'est qu' d'être amoureux.

JENNY.

Je t'en fais mon compliment.

PETER.

Il n'y a pas d'quoi.... On sait que je suis tout de flamme et cependant on retarde toujours notre mariage.

JENNY.

Que veux-tu, les circonstances...

PETER.

Ah! je ne le sais que trop! Ce bon M. Williams, ton parrain, avait promis de nous marier drès que notr' bon roi Alfred aurait rossé ces méchans Danois, et v'là qu'on dit qu'il a été tué....

JENNY.

Ah! je t'en prie, ne me parle pas de ça!

PETER.

Que je maudis celui qui a inventé la guerre; j' vous demande un peu, à quoi ça sert-il? Ah! si tous les hommes me ressemblaient....

JENNY.

On aurait toujours la paix.

PETER.

Comme tu dis!

JENNY.

Tu es si poltron.

PETER.

Je vivrai plus long-temps, et puis j'aime bien mieux être ton mari et avoir de jolis petits enfans, que d'aller à la guerre pour tuer des hommes qui ne m'ont jamais rien fait.... Chacun a son avis.

AIR *de l'Opéra-Comique.*

J'entends dire, cent fois par jour,
Que l'dieu Mars ravage la terre;
Et que l'pauvre petit amour
Répar' le mal que fait la guerre.
Aussi j'avoûrai, sans mentir,
Que d'l'amour je préfèr' l'empire;
Car j'trouv' qu'on a bien plus d'plaisir
A créer qu'à détruire.

Que ton parrain nous marie, et tu verras.

JENNY.

Ah! j'ai bien peur que ça ne soit pas encore demain.

PETER.

Si ça tarde encore long-temps comme ça, on pourra bien aussi finir par me couper l'herbe sous le pied.

JENNY.

Est-ce que tu serais jaloux? tu aurais bien tort va! songe que je t'aime mieux que tous les autres hommes, et cela, parce que je suis sûre, quand nous serons mariés, de faire tout ce que je voudrai de toi.

PETER.

C'est ce qu'il faudra voir!

JENNY.

Je ne te crains pas, tu es un bon garçon, tu m'aimes?....

PETER.

Ah! c'est bien la vérité.

JENNY.

Musique de M. Doche.

Jamais le plus léger nuage
Ne doit troubler notre ménage;
Mon ami, je connais ton cœur,
Et je réponds de mon bonheur.

PETER.

Ne crains pas que l'moindre nuage
Vienne troubler notre ménage;
Ah! oui, tu connais bien mon cœur,
En n'doutant pas de ton bonheur.

JENNY.

Ta Jenny veut toujours te plaire.

PETER.

Ton Peter veut toujours t'aimer.

JENNY.

Tu seras fidèle, j'espère ?

PETER.

Tes attraits seuls peuv'nt m'enflammer.
Ah ! pour moi quel destin prospère !
Pour charmer mes vieux ans,
Ma bonn' Jenny me rendra père
De jolis p'tits enfans.

JENNY.

Ah ! pour moi quel destin prospère !
Pour charmer mes vieux ans,
Le ciel, un jour, me rendra mère
De cinq ou six enfans.

PETER.

Ils ressembleront à leur mère !

JENNY.

Ils ressembleront à leur père !

PETER.

Je crois les voir déjà !

JENNY.

Je les vois, ils sont là.

ENSEMBLE.

PETER.	JENNY.
Ah ! pour moi, quel destin prospère,	Ah ! pour moi, quel destin prospère,
Pour charmer mes vieux ans,	Pour charmer mes vieux ans,
Ma bonn' Jenny me rendra père	Le ciel, un jour, me rendra mère
De jolis p'tits enfans.	De cinq ou six enfans.

PETER.

Ah ! mon Dieu, j'entends monsieur et madame Williams qui viennent de ce côté.

JENNY.

S'ils nous trouvent ensemble, ils vont nous gronder ; sauvons-nous.

PETER.

Et vîte, car je les aperçois.

(*Ils se sauvent.*)

SCÈNE III.

WILLIAMS, Madame WILLIAMS.

WILLIAMS.

AIR : *Courez vîte et prenez le patron.*

Vos discours ne sont pas de saison ;
Que John s'éloigne de la maison.

Madame WILLIAMS.

Pourquoi renvoyer ce bon garçon,
Daignez m'en dire la raison ?

WILLIAMS.

Non.

Madame WILLIAMS.

Ayez aujourd'hui
Pitié de lui.

WILLIAMS.

Pourquoi, s'il vous plait,
Tant de regret,
Cet intérêt ?

Madame WILLIAMS.

Vous savez que c'est
Un bon sujet,
Complaisant pour vous,
Enfin, qui nous
Aime bien tous.

WILLIAMS.

Vos discours ne sont pas de saison;
Que John s'éloigne de la maison.

Madame WILLIAMS.

Pourquoi renvoyer ce bon garçon,
Daignez m'en dire la raison ?

WILLIAMS.

Non.

Je vous le répète, madame Williams, je prétends que John sorte d'ici.

Madame WILLIAMS.

Mais, mon cher ami, je ne vous conçois pas? il n'y a pas un mois que ce pauvre garçon est chez nous.

WILLIAMS.

J'ai mes raisons pour cela.

Madame WILLIAMS.

Cependant c'est un honnête homme !

WILLIAMS.

Je le sais.

Madame WILLIAMS.

Il fait tout ce qu'il peut pour se rendre utile.

WILLIAMS.

Je ne dis pas le contraire.

Madame WILLIAMS.

Il est d'une douceur d'ange.

WILLIAMS.

D'accord.

Madame WILLIAMS.

Jamais un mot déplacé ne sort de sa bouche.

WILLIAMS.

J'en conviens.

Madame WILLIAMS.

Il a certaines manières qui feraient croire qu'il n'était pas né pour l'état qu'il fait.

WILLIAMS.

Eh ! voilà justement ce qui ne me convient pas du tout. Je n'ai pas besoin chez moi d'un homme qui fait les beaux bras, et qui, lorsque je lui commande quelque chose, prend un certain air de fierté qui annoncerait qu'il est plutôt fait pour commander que pour obéir.

Madame WILLIAMS.

Mais, mon ami, je ne me suis jamais aperçu que John....

WILLIAMS.

Je sais ce que je dis.... D'ailleurs, je ne veux pas chez moi d'un homme qui ne paraît se plaire qu'avec les ennemis de sa patrie, et puis, ce n'est pas encore tout.... mais....

Madame WILLIAMS.

Expliquez-vous?...

WILLIAMS.

Suffit.

Madame WILLIAMS.

Je l'exige.

WILLIAMS.

Eh bien ! puisqu'il faut absolument parler, je dirai que ce garçon me conviendrait peut-être davantage, s'il vous convenait un peu moins.

Madame WILLIAMS, *riant.*

Comment? Ah ! mon ami....

WILLIAMS.

Il est trop prévenant, trop galant près de vous, cela ne me plaît pas du tout.

Madame WILLIAMS.

Mais je ne vois rien d'étonnant dans tout cela!

AIR : *Eh! mais, oui dà.*

Souvent, par politesse,
Profitant du moment,
Ce jeune homme m'adresse
Un petit compliment.
Eh ! mais oui dà,
On ne saurait trouver du mal à ce

WILLIAMS, *en même temps.*

Eh ! mais oui dà,
Je crois pouvoir trouver du mal à çà.

Madame WILLIAMS.

Sans jamais qu'il se lasse,
Il m'apprend ses chansons,
Et me donne, avec grâce,
Tous les soirs des leçons.
Eh ! mais oui dà,
On ne saurait trouver du mal à çà.

WILLIAMS, *en même temps.*

Eh ! mais oui dà,
Je crois pouvoir trouver du mal à ça.

Madame WILLIAMS.

Tu ne dois pas, je pense,
Me blâmer aujourd'hui,
Si, par reconnaissance,
J'ai des bontés pour lui.
Eh ! mais oui dà,
Tu ne saurais trouver du mal à ça.

WILLIAMS, *en même temps.*

Eh ! mais oui dà,
Je crois pouvoir trouver du mal à ça.

Eh ! voilà justement, madame, ce qui me chagrine.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Puis-je contenir mon humeur ?
Je sais, la nuit quand je sommeille,
Qu'aux couplets de ce beau chanteur
Vous aimez à prêter l'oreille.
Ne dois-je pas, pour mon honneur,
Craindre quelqu'accident funeste ?
L'oreille est le chemin du cœur,
Et quand du cœur on est vainqueur...
Daignez m'épargner le reste.

Madame WILLIAMS.

Ah! monsieur Williams, je n'aurais jamais cru....

WILLIAMS.

C'est bon, c'est bon.... c'est un parti pris ; il faut qu'il parte.

Madame WILLIAMS.

Que voulez-vous qu'il devienne ?

WILLIAMS.

Il est jeune et vigoureux, la patrie a besoin de lui.... qu'il marche pour venger la mort de son souverain.

Madame WILLIAMS.

Mais, à l'armée, il peut courir de grands dangers.

WILLIAMS.

Bah ! bah ! n'en suis-je pas revenu, moi ?

Madame WILLIAMS.

Il a l'air d'avoir une santé si délicate.

WILLIAMS.

Vous croyez!

Madame WILLIAMS.

Cela est facile à voir.

WILLIAMS, *à part.*

Ah! mon cher Williams! je crois qu'il est temps que tu te débarrasses de ce garçon-là. (*Haut.*) C'est décidé, je vous invite à faire son compte.

Madame WILLIAMS.

Vous pouvez bien le faire vous-même.

WILLIAMS.

Eh bien! je me charge de tout, et je vous assure que ça ne va pas être long.

AIR : *Madelinette.*

A mes dépens vous pourriez rire,
En me faisant ainsi la loi;
Mais puisqu'enfin il faut le dire,
Je serai le maître chez moi!
Vous allez bientôt savoir comme
Je chasse...

Madame WILLIAMS.

Ecoutez un instant.

WILLIAMS.

Je ne veux pas chez moi d'un homme
Que ma femme protège tant.

ENSEMBLE.

WILLIAMS.	Madame WILLIAMS.
A mes dépens vous pourriez rire,	A mes dépens vous voulez rire;
En me faisant ainsi la loi;	Qui prétend vous faire la loi?
Mais puisqu'enfin il faut le dire,	Vous m'outragez, s'il faut le dire,
Je serai le maître chez moi.	En soupçonnant ainsi ma foi.

SCENE IV.

Madame WILLIAMS *seule.*

Comment peut-il croire que je songe à le tromper? lui que j'aime tant!.... Voilà bien les hommes; c'est lorsqu'on leur donne le plus de preuve d'amitié qu'ils deviennent ombrageux, et souvent pour le plus léger motif.

AIR : *De Haine aux femmes.*

C'est pour une bagatelle,
Que fort souvent un époux
Devient grondeur et jaloux,
Et traite, dans son courroux,
Une femme d'infidèle.

Ah! messieurs, quelle rigueur!
Soupçonnez moins notre cœur;
Songez, sans troubler votre ame,
Que si femme voulait bien
Trahir un jour votre flamme,
Le plus fin n'y verrait rien.

(*Apercevant Alfred.*) Voilà John; il ne se doute pas, le pauvre garçon, de ce qui va lui arriver.

SCÈNE V.

ALFRED, Madame WILLIAMS.

ALFRED, *à part.*

Ma lettre doit être parvenue maintenant.

Madame WILLIAMS, *à part.*

Il parle tout seul! Que dit-il, donc?

ALFRED, *à part.*

Ici, je suis en sûreté, et demain....

Madame WILLIAMS, *à part.*

Il paraît bien triste; il n'a pourtant pas vu mon mari..... voyons, approchons. (*Haut.*) John!

ALFRED.

Ah! pardon.... je ne vous avais point aperçue....

Madame WILLIAMS.

C'est bien, mon garçon, c'est bien.

ALFRED.

Vous savez sans doute la romance que nous avons chantée hier ensemble?

Madame WILLIAMS.

Pas encore, mon ami, pas encore! Ah! dame, c'est que j'ai la tête bien dure; aussi j'ai peur que tu ne perdes ton temps à me donner des leçons.

ALFRED.

Je suis sûr du contraire.

Madame WILLIAMS.

Dans tous les cas, il n'y aura pas de ta faute! tu prends une peine! ...

ALFRED.

Je voudrais qu'il me fût possible de faire davantage pour vous; je vous ai de si grandes obligations!

Madame WILLIAMS.

Ne parlons pas de cela, je t'en prie.

SCENE VII.

ALFRED, WILLIAMS.

WILLIAMS.

John, écoute; j'ai deux mots à te dire.... Je te remercie de tes bons offices, et je t'invite à te procurer une nouvelle place.

ALFRED.

Qu'ai-je fait qui ait pu vous déplaire?

WILLIAMS.

Rien.

ALFRED.

Comment, rien! et vous voulez que je m'éloigne? Ah! M. Williams! vous ne me dites pas ce que vous pensez.

WILLIAMS.

Eh bien! c'est vrai! oui, j'ai des reproches à te faire, puisqu'il faut te le dire, et le premier le voici : J'ai toujours vu avec douleur que, depuis que tu es chez moi, tu n'as pas cessé un seul jour de te complaire avec les ennemis de ton pays.

ALFRED.

Avant de me condamner....

WILLIAMS.

Fi! monsieur.... Peut-on oublier que ce sont eux qui nous ont privés du meilleur des rois!

ALFRED, *à part.*

Ah! le brave homme! (*Haut.*) Je vous comprends, bon Williams! je connais mon devoir; et vous me verrez bientôt dans les rangs de nos braves soldats!

WILLIAMS.

Eh bien! voilà ce qui me réconcilie avec toi! et je vais, sur-le-champ, tout disposer pour ton départ.

ALFRED.

Permettez que je le diffère jusqu'à demain.

WILLIAMS.

Eh! pourquoi?

ALFRED.

Un motif puissant....

WILLIAMS, *à part.*

Je vois ce que c'est, il veut faire ses adieux à ma femme.... tenons bon. (*Haut.*) Les dangers t'effraieraient-ils?

ALFRED.

Vous me connaîtrez un jour.

AIR : *Comme on fait son lit on se couche*

Je ne crains pas dans les combats
D'exposer aujourd'hui ma vie ;
Trop heureux si, par mon trépas,
Je suis utile à ma patrie ;
Contre nos ennemis, demain,
Vous me verrez tout entreprendre,
Et vous pouvez être certain
Qu'ils ne perdront rien pour attendre.

WILLIAMS, *à part.*

Ce garçon-là a une manière de s'exprimer.... et c'est justement pour cela qu'il est dangereux. (*Haut.*) John, je te le répète, si tu veux me prouver ta bonne foi, il faut que tu partes sur-le-champ.

ALFRED, *à part.*

Il m'est impossible de rien obtenir.

WILLIAMS, *à part.*

Ma résolution paraît contrarier ses projets.

ALFRED, *à part.*

Si je m'éloigne de ces lieux, je puis être reconnu....

WILLIAMS, *à part.*

Il a beau faire, foi de Williams, je ne céderai pas.

ALFRED, *à part.*

Je n'ai rien à craindre avec lui.... il peut même me servir.... c'est le seul parti qui me reste à prendre. (*Haut, avec dignité.*) Williams ?

WILLIAMS, *à part.*

Il devient familier.

ALFRED.

J'ai un secret de la plus haute importance à te confier.

WILLIAMS, *à part.*

Il va peut-être me dire qu'il aime ma femme.

ALFRED.

Songe qu'il y va du salut de ton souverain et de ton pays.

WILLIAMS.

Ah! c'est sûr, il extravague.

ALFRED.

Ecoute, et réponds-moi.

AIR : *Rassurez-vous, ma mie.*

Si ton Roi, dans la détresse,
Eût réclamé ton appui ?

WILLIAMS.

Ah ! j'aurais avec ivresse
Tout sacrifié pour lui.

ALFRED.

[illegible]

WILLIAMS, [illegible].

[illegible]

ALFRED.

[illegible]

WILLIAMS, [illegible].

Grands Dieux! quel bonheur!

AIR : [illegible] de Madame [illegible].

WILLIAMS.	ALFRED.
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]

WILLIAMS.

Pardonnez si j'ai...

ALFRED.

Mon ami, de la prudence. Tu pourrais me perdre.

WILLIAMS.

Plutôt mourir.

ALFRED.

Songe combien il est important qu'on ignore mon existence ici, sous ce déguisement, je suis à même de découvrir les projets des Danois, de suivre leurs opérations, et de profiter de leurs moindres fautes. Déjà, sans qu'ils aient conçu le plus léger soupçon, je les ai fait tomber dans plusieurs pièges... Et peut-être qu'aujourd'hui... Mais ta femme approche, garde-toi bien de lui dire un seul mot qui puisse me compromettre.

WILLIAMS.

Sire, comptez sur ma discrétion.

SCENE VIII.

ALFRED, WILLIAMS, Madame WILLIAMS.

Madame WILLIAMS, *à part.*

Je suis curieuse de savoir si John a gagné mon mari. (*Elle écoute ce qu'ils disent.*)

WILLIAMS, *à part.*

Elle nous écoute.... Avec un peu d'adresse, elle ne se doutera de rien. (*Haut.*) Oui, mon garçon, je veux que tu restes avec nous.

Madame WILLIAMS, *à part.*

Il ne s'en ira pas! Que je suis contente!

WILLIAMS, *vivement.*

Ah! te voilà, ma femme?... Embrasse-moi, ma bonne amie.

Madame WILLIAMS.

Eh! mais, qu'as-tu donc?

WILLIAMS.

John vient de m'apprendre une nouvelle!... Tu me vois d'une joie... Que je t'embrasse encore.

Madame WILLIAMS.

Sais-tu qu'il y a long-temps que je ne t'ai vu comme ça?

WILLIAMS, *à part.*

Il me vient une idée. (*Haut.*) Peter! Jenny! (*A madame Williams.*) Tu sauras que John ne nous quitte pas.

Madame WILLIAMS, *bas.*

Tu n'es donc plus jaloux?

WILLIAMS.

Moi! je ne l'ai jamais été.

Madame WILLIAMS, *bas.*

Cependant, ce matin?...

WILLIAMS.

Je me moquais de toi.

Madame WILLIAMS, *à part.*

Ah! les vilains hommes!... Moi qui avais la bonté de croire... C'est bon, c'est bon, je me vengerai de tout cela.

WILLIAMS.

Peter! Jenny!

PETER, *dans la coulisse.*

Voilà, voilà.

WILLIAMS.

Arrivez donc....

Madame WILLIAMS, *à part.*

En vérité sa tête est dérangée!

SCENE IX.

ALFRED, WILLIAMS, Madame WILLIAMS, PETER, JENNY. (*Cette scène doit être jouée vivement.*)

PETER, *accourant.*

Je te dis qu'c'est moi qu'on appelle.

JENNY.

Eh! non, j'te dis qu'c'est moi.

WILLIAMS.

Approchez l'un et l'autre, mes enfans, et toi aussi ma femme.... Venez, que je vous gronde tous les trois.

Madame WILLIAMS.

Eh ! pourquoi cela, s'il vous plaît ?

WILLIAMS.

Pourquoi ?... John vient de me dire que les troupes danoises s'éloignent des environs, et vous qui le saviez, vous ne m'avez pas annoncé cette bonne nouvelle.

PETER.

Ma foi, je ne pensais pas....

WILLIAMS.

Nous aurions profité de cet heureux évènement pour tirer le gâteau des Rois.

PETER.

Ah ! ah ! ah ! ah !

WILLIAMS.

De quoi ris-tu ?

PETER.

Un autre que moi aurait oublié cette fête ! Mais allez dans le four, vous y verrez un gâteau aussi grand que la table.

WILLIAMS.

Vraiment ?

PETER.

Depuis hier je pâtissons tous dans la maison.

WILLIAMS.

Je suis enchanté que vous ayiez deviné mes intentions. Je veux que tantôt nous célébrions le départ des ennemis.

Madame WILLIAMS.

John sera des nôtres ?

WILLIAMS.

Je le crois bien ! c'est lui qui m'a annoncé cette bonne nouvelle. ! Aussi pour sa récompense, je le garde chez-moi..... Ah ça ! comme il faut que la fête soit complète, je te charge d'inviter nos vieux voisins, entends-tu, ma femme ? Je veux me souvenir toute ma vie du jour des Rois.

AIR : *Tant que l'on pourra, larirette.*

Pour ce repas délectable,
Qu'on n'épargne rien chez moi ;
Songez qu'il faut que ma table
Soit ce soir digne d'un roi.
Tant que je pourrai, cette fête
Dans ma maison se chômera.
Tant que l'on voudra
On trinquera,
Se[illegible]

Tant que je pourrai, cette fête
Dans ma maison se chômera.

EN CHŒUR.

Tant que l'on pourra, cette fête
Chez nous toujours se chômera.

WILLIAMS.

Quel orgueil au fond de l'ame,
J'éprouve aujourd'hui pour toi !
Ce soir tu seras ma femme
Assise à côté d'un roi.
Tant que je pourrai, cette fête
Dans ma maison se chômera.

EN CHŒUR.

Tant que l'on pourra, cette fête
Chez nous toujours se chômera.
Tant que l'on voudra
On trinquera,
Se mettra
Ce jour-là
En goguette.
Tant que { je pourrai / l'on pourra } cette fête
Dans ma maison / Chez nous toujours } se chômera.

WILLIAMS.

Il n'y a pas de temps à perdre... Peter, tu vas monter le meilleur vin de ma cave; Jenny, tu vas aller préparer les plus beaux fruits pour le dessert, et toi, ma femme, je te charge de nous faire servir un dîner splendide.

PETER.

Si John venait m'aider....

WILLIAMS

Fais ce que je te dis.... Je te promets de te marier cette semaine avec ta Jenny. PETER.

De me?... Ah ! ma bonne petite femme, que nous allons être heureux.

Madame WILLIAMS, *à part.*

La conduite de mon mari ne me paraît pas naturelle...

WILLIAMS.

AIR : *Allons, mettons-nous en train.*

Allons, sans perdre de temps,
Que chacun ici s'apprête;
Profitons bien des instans,
Les plaisirs sont inconstans.
A table jusqu'à demain,
Je veux qu'on me tienne tête ;
Qu'on boive, sans eau, son vin,
Ce n'est pas tous les jours fête.

TOUS, *en chœur.*

Allons, sans perdre de temps.
Que, etc., etc., etc.

(*Williams et sa femme sortent ensemble ; Peters et Jenny les suivent en dansant.*)

SCENE X.

ALFRED *seul.*

Enfin, je puis respirer un moment !... Quelle situation est la mienne !... Par une fatalité inconcevable mon armée est surprise, mes soldats sont mis en déroute, et moi-même je n'échappe aux vainqueurs qu'en prenant ce costume et en faisant répandre le bruit de ma mort.... C'est ainsi que, depuis un mois, je suis réduit à la condition la plus obscure.... Mais que les ordres que j'ai transmis soient parvenus, je serai assez récompensé de mon infortune.

AIR *du Pot de Fleurs.*

Toi, que la puissance environne,
Grand Dieu, seconde mes projets;
Tu sais que je n'ambitionne
Que le bonheur de mes sujets.
Ah ! que ce bon peuple s'écrie
Chaque jour en pensant à moi :
Si nous faisons tout pour le roi,
Le roi fait tout pour la patrie.

Quand pour une cause aussi belle
Je vole au milieu des combats,
Bravant la fortune cruelle,
Sans trembler je vois le trépas.

Trop heureux de perdre la vie,
Si chacun dit, me regrettant :
Alfred est mort en combattant
Pour le bonheur de sa patrie.

SCENE XI.

ALFRED, PETER, ULRICK *entre deux vins.*

PETER, *appelant.*

Mais venez donc par ici : c'est chez nous, vous dis-je, que demeure votre général.

ULRICK.

Puisque cela est ainsi,

AIR : *Le Vin charme tous les esprits.*

Annonce, sans plus de discours,
Bien vite
Ma visite.
Obéis, sans plus de discours,
En toi, mon ami, j'ai recours;
Cours.
Dis-lui que j'ai, mon enfant,
Un billet important
Sur l'heure à lui remettre,
Tu peux ajouter aussi
Qu'Ulrick attend ici
La réponse à sa lettre.

ENSEMBLE.

PETER.	ULRICK.
J'vais annoncer, sans plus d'discours,	Annonce, sans plus de discours,
Bien vite,	Bien vite,
Votr' visite.	Ma visite.
J'obéis sans plus de discours,	Obéis, sans plus de discours,
Puisqu'en moi vous avez recours,	En toi, mon ami, j'ai recours;
J'cours.	Cours.

ALFRED, *écoutant*

Une lettre! tâchons de savoir ce qu'elle contient....

PETER.

Ma foi j' n'irai pas loin, tenez le v'là qui vient de ce côté. (*A part.*) Qui s'arrangent ensemble, quant à moi, je retourne à mon poste soigner les gâteaux qui sont dans le four. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

ALFRED, LE GÉNÉRAL DANOIS, ULRICK.

ULRICK.

Général!...

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est toi, Ulrick!.. Bonjour, mon ami.... tu m'as l'air un peu gai ce matin?

ULRICK.

Je vous assure, général, que, pour venir du camp jusqu'ici, je ne me suis rafraîchi qu'une seule fois, et encore c'est la circonstance qui en est cause.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

A la taverne, avec gaieté,
J'entends boire à votre santé.
Comme ces vœux-là sont les nôtres,
Moi, j'entre en votre honneur soudain,
J'avale un seul verre de vin....
(*A part.*)
Accompagné de plusieurs autres.

Voilà une dépêche que mon commandant m'a chargé de vous remettre.

LE GÉNÉRAL.

Voyons. (*Il ouvre la lettre et lit.*)

« Général,

« J'ai l'honneur de vous annoncer qu'Alfred qu'on croyait « mort, est caché dans le pays occupé par vos troupes; un « paysan qu'on avait arrêté aux avant-postes était porteur d'une « lettre de ce prince. »

ALFRED, *à part.*

O ciel! tout est perdu.

LE GÉNÉRAL, *lisant.*

« Malheureusement, l'individu qui portait la lettre d'Alfred « a trompé notre vigilance, et s'est échappé de nos mains. »

ALFRED, *à part.*

Grand Dieu ! je te remercie !

LE GÉNÉRAL, *lisant.*

« Dans cette circonstance, il vous paraîtra sans doute urgent « de donner de nouveaux ordres à la garde du camp. » (*Parlant.*) M'aurait-on trompé? D'après les rapports qui m'avaient été adressés, on assurait qu'Alfred avait péri les armes à la main.... Je ne dois plus m'étonner des mouvemens qui s'opèrent dans les provinces, et des pertes que j'éprouve depuis quelques jours.... Que les recherches les plus actives soient faites dès aujourd'hui... Ulrick, suis-moi. (*Il sort avec Ulrick.*)

ALFRED.

Que faire?... que devenir?... Ah ! mon cher Williams, je n'ai plus de ressource qu'en toi....

SCENE XIII.

ALFRED, WILLIAMS.

WILLIAMS.

Vous paraissez troublé, sire?

ALFRED.

Mon ami, le général danois est instruit de tout.... la lettre que j'ai adressée ce matin au commandant de mes troupes est tombée entre ses mains, et dans ce moment, il donne des ordres pour qu'on recherche le lieu de ma retraite.... Il ne me reste plus qu'à fuir....

WILLIAMS.

Sire, permettez-moi une seule observation?

ALFRED.

Parle.

WILLIAMS.

Je crois que la prudence exige que vous restiez ici : le général danois vous connaît, et si vous cessiez de vous présenter devant lui, votre absence pourrait éveiller ses soupçons, alors il y aurait tout à craindre.

ALFRED.

J'approuve ton conseil.... je resterai chez toi.

WILLIAMS.

Quelqu'un approche.

ALFRED.

C'est le soldat qui a apporté cette fatale nouvelle....

SCÈNE XIV.

ALFRÉD, WILLIAMS, ULRICK.

ULRICK.

En vérité, je ne sais pas si je me souviendrai de tout ce que le général m'a dit .... dans tous les cas, je suis bien sûr que je n'oublierai pas le mot d'ordre. J'ai eu la précaution, sans rien dire, de l'écrire dans ma main.

ALFRED, *bas à Williams.*

Williams, nous sommes sauvés si tu peux savoir les mots que ce soldat a écrits dans sa main.... Je te laisse avec lui.

WILLIAMS.

Comptez sur mon zèle.

SCENE XV.

WILLIAMS, ULRICK.

(Pendant toute la scène Williams doit chercher à prendre la main d'Ulrick.)

ULRICK, *à part.*

Ce que j'ai fait là n'est pas mal imaginé du tout; en tenant toujours ma main fermée, je défie le plus malin de deviner ce qu'il y a d'écrit dedans.

WILLIAMS, *toussant.*

Hum! hum! hum!

AIR : *Serviteur.*

Serviteur!

ULRICK.

Ah! mon cher monsieur,
Vous me faites beaucoup d'honneur.

ENSEMBLE.

ULRICK.	WILLIAMS.
En vérité, beaucoup d'honneur.	Je suis votre humble serviteur.

WILLIAMS, *cherchant à lui prendre la main.*

La santé me paraît bonne?

ULRICK.

Mais, comme vous voyez; assez bien, Dieu merci!

(Il va pour sortir.)

WILLIAMS.

Le camarade m'a l'air d'être bien pressé.

ULRICK.

Ah! dame! quand le service parle....

WILLIAMS.

Je sais ce que c'est.

ULRICK.

Est-ce que vous avez été militaire, par hasard?

WILLIAMS.

Si je l'ai été, je m'en fais gloire!.... Qui sait, nous nous sommes peut-être battus l'un contre l'autre.

ULRICK.

Ma foi, ça se pourrait bien! Dans tous les cas, nous ne devons pas nous en vouloir, car nous nous portons bien tous les deux.... Mais, je vous salue.... j'oublie en parlant....

(*Il va pour sortir.*)

WILLIAMS, *à part.*

Comment faire pour l'arrêter? excellente idée! (*Haut.*) Dites-donc, camarade, écoutez-donc?

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Vous m'avez l'air d'un bon enfant.

ULRICK.

Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

WILLIAMS.

J'aime à voir un vieux militaire.

ULRICK.

Moi, j'aime votre caractère.

WILLIAMS.

Il faut, vous êtes bon garçon,
Boire ensemble un coup sans façon.

ULRICK.

Mon cher ami, j'accepte avec ivresse;
Pour vous refuser, j'ai trop de politesse;
Oui, mon cher, j'ai trop de politesse.

WILLIAMS, *versant à boire.*

Mon vin n'est pas mauvais, à ce qu'on m'a dit.

ULRICK.

Vous pouvez vous en rapporter à moi, je me flatte de m'y connaître.

WILLIAMS.

A votre santé, mon brave! Eh bien! qu'en dites-vous?

ULRICK.

Il est, ma foi, très-bon.

WILLIAMS.

Vous le trouvez....

ULRICK.

Divin.

WILLIAMS.

AIR : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

Eh bien! voulez-vous redoubler?

ULRICK.

Non, car je craindrais de troubler
Aujourd'hui ma mémoire.

WILLIAMS.

Il faudra chez moi revenir.

ULRICK.

Avant peu j'aurai ce plaisir,
Vous pouvez bien m'en croire.

WILLIAMS.

Ce jour-là, comme deux lurons,
Nous sablerons
Nos six flacons,
Eh ! bon, bon, bon,
Quand le vin est bon
On n'en saurait trop boire.

ENSEMBLE.

Eh ! bon, bon, bon,
Quand le vin est bon
On n'en saurait trop boire.

WILLIAMS.

Ah ça ! pas de cérémonie.

ULRICK.

Je n'en fais jamais.

WILLIAMS.

En ce cas, touchez-là.

ULRICK, *lui frappant dans la main.*

De tout mon cœur.

WILLIAMS, *lui frappe dans la main.*

Nous verrons si vous me tiendrez parole.

ULRICK.

Je vous le jure....

WILLIAMS, *après avoir lu dans la main du soldat.*

Victoire et Londres.....

ULRICK.

Vous dites ?....

WILLIAMS.

Que la victoire pourra bien vous conduire à Londres.

ULRICK.

Ça ne me surprendrait pas. (*A part.*) Il a dit le mot d'ordre sans s'en douter. (*Haut.*) Allons, adieu, mon ancien !

WILLIAMS, *le reconduisant.*

Je ne veux pas vous retenir davantage.

ULRICK.

Je ne vous remercie pas, entendez-vous.

WILLIAMS.

Fi donc ! ça n'en vaut pas la peine.

ENSEMBLE.

Eh ! bon, bon, bon,
Quand le vin est bon,
On n'en saurait trop boire.

(*Ulrick sort.*)

SCENE XVI.

LE GÉNÉRAL, WILLIAMS.

WILLIAMS, *à part.*

Il n'y avait pas de temps à perdre.... Voici le général.

LE GÉNÉRAL.

Williams !

WILLIAMS.

Général !

LE GÉNÉRAL.

Ecoute : d'après les bruits qui circulent, il y a lieu de penser qu'Alfred n'est pas mort....

WILLIAMS.

Il se pourrait ?

LE GÉNÉRAL.

On prétend même qu'il doit être caché dans les environs.

WILLIAMS.

Pourriez-vous croire qu'il ait eu l'imprudence de demeurer au milieu de vos soldats ?

LE GÉNÉRAL.

Les renseignemens que j'ai reçus l'annoncent.... Je vais faire publier qu'il sera accordé une forte récompense à celui qui fera connaître le lieu de sa retraite..... Ainsi, tu peux....

WILLIAMS.

Monsieur le général, il paraît que vous m'estimez bien peu.

LE GÉNÉRAL.

Comment ?

WILLIAMS.

Puisque vous me supposez capable d'une pareille lâcheté. Oubliez-vous qu'Alfred est mon souverain ?

LE GÉNÉRAL.

Songe que je vais donner les ordres les plus sévères à cet égard, et que malheur....

WILLIAMS.

Ils ne me feront pas changer de sentiment.

AIR : *Du Verre.*

Qu'Alfred se présente chez moi,
Soudain je lui donne un asile.
Pour vous livrer un si bon roi
Mon ame n'est pas assez vile.
Malgré votre ordre menaçant,
Je vous fléchirais, je l'espère;
On ne punit pas un enfant
Qui sauve la vie à son père.

LE GÉNÉRAL.

Tu es le maître de faire tout ce qu'il te plaira; cependant

songe à ce que je viens de te dire. (*A part, en s'en allant.* C'est un brave homme, je ne puis intérieurement qu'approuve sa conduite.

SCENE XVII.

WILLIAMS *seul.*

Que vient-il de me proposer? de commettre une action infâme; de me déshonorer.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Comptant sur l'humaine faiblesse,
Comment! on propose de l'or
Pour que l'on fasse une bassesse?
De honte j'en rougis encor.
A qui livrera la victime,
Un prix pourrait il être dû?
Si l'on récompense le crime,
Qu'offrira-t-on à la vertu?

Je n'oublierai jamais l'injure qu'il vient de me faire.

SCÈNE XVIII.

ALFRED, WILLIAMS.

ALFRED, *une lettre à la main.*

Eh bien!

WILLIAMS.

Les mots sont: *Victoire et Londres.*

ALFRED.

Mon ami, ils sont perdus! Tout est disposé, et notre succès assuré, si tu peux découvrir un homme assez dévoué et assez intelligent pour remettre cette lettre au commandant de la forteresse.

WILLIAMS.

J'ai l'homme qu'il vous faut.

ALFRED.

Fais-le venir sans perdre un instant.

WILLIAMS.

Daignez me confier votre billet.

ALFRED.

Le voici.

WILLIAMS.

Dans une demi-heure, je vous réponds qu'il sera remis à son adresse.

ALFRED.

Réfléchis à l'importance....

WILLIAMS.

AIR: *Tarare pon pon.*

Sire, tout ira bien;
Comptez sur le courage

Du porteur du message,
Il ne redoute rien.

ALFRED.

Mais connais-tu cet homme,
Es-tu sûr de sa foi ?

WILLIAMS.

Faut-il que je le nomme ?
C'est moi.

ALFRED.

Ah ! mon ami ! vois les dangers....

WILLIAMS.

Je ne vois que le bonheur d'être utile à mon prince.

ALFRED.

Si tu étais découvert.

WILLIAMS.

Ne sais-je pas le mot d'ordre ? Dans tous les cas, je saurais supporter mon sort avec courage.

ALFRED.

Mais pense à la douleur de ta femme, de tes enfans.

WILLIAMS.

Je connais mon roi, il ne les abandonnerait pas.

ALFRED.

Ah ! je le jure.

WILLIAMS.

Sire, on vient de ce côté, éloignons-nous, afin de n'attirer sur nous aucun soupçon... J'espère vous prouver, dans un instant, que je suis digne de remplir la mission dont vous voulez bien m'honorer. (*Ils sortent ensemble.*)

SCENE XIX.

PETER, JENNY.

(*Ils apportent une grande table ; Peter marche en reculant.*)

PETER.

Mais fais donc attention, tu vas me faire tomber.

JENNY.

Regarde devant toi.

PETER.

Est-ce que j'ai des yeux derrière la tête. Là, là. La table sera très-bien à cette place... Dis-donc, tu ne sais pas une chose ?...

JENNY.

Non.

PETER.

C'est que je parierais presque que c'est moi qui sera le roi.

JENNY.

Tu pourrais bien perdre.

PETER.

Perdre? Ah ben ! oui ! (*à part.*) Je sais où est la fève ; (*haut*) aussi ne t'inquiète pas !

AIR : *Mon galoubet.*

Si je suis roi, *bis.*
Loin que l'éclat qui m'environne
M'éloigne pour jamais de toi,
A tes pieds, sois sûr, ma mignonne,
Qu'j irai déposer ma couronne,
Si je suis roi. *bis.*
Si je suis roi, *bis.*
Je veux, dans mon heureux délire,
Qu'à la même table avec moi,
Mes sujets, sans craindr' mon empire,
Viennent chanter, et boire et rire,
Si je suis roi. *bis.*

Madame WILLIAMS, *dans la coulisse.*

Peter ! Peter !

PETER.

Par ici, me v'là.

SCENE XX.

Madame WILLIAMS, PETER, JENNY.

Madame WILLIAMS.

Que fais-tu là, paresseux? Allons, veux-tu bien aider Jenny à préparer le couvert.

PETER.

Le couvert? ah ! pour ça, par exemple, je ne me le ferai pas dire deux fois. (*Jenny et Peter sortent ensemble.*)

SCENE XXI.

WILLIAMS, Madame WILLIAMS.

WILLIAMS.

Ma bonne amie, tu ne te fâcheras pas?

Madame WILLIAMS.

Pourquoi?

WILLIAMS.

Il m'est impossible de dîner aujourd'hui avec toi... Une affaire importante exige....

Madame WILLIAMS.

Comment ! toi qui te réjouissais tant de faire les Rois, tu vas...

WILLIAMS.

J'avais oublié... Mais John me remplacera, il reste avec toi.

Madame WILLIAMS, *à part.*

John?... Mon mari aurait-il l'intention de m'éprouver en fei-

gnant de s'éloigner?... Il n'y a pas de doute. (*Haut.*) Il y aurait peut-être de l'indiscrétion à vous demander le motif d'un départ aussi brusque?

WILLIAMS.

Tu sais que tu as toujours eu ma confiance.... mais un secret auquel mon honneur est attaché.....

Madame WILLIAMS.

Il suffit; dès que votre honneur.... (*A part.*) Je vois à présent que j'ai deviné juste. (*Haut.*) Mon cher ami, vous croyez peut-être que je suis votre dupe?

WILLIAMS.

Comment cela?

Madame WILLIAMS.

Apprenez qu'on ne trompe une femme qu'autant qu'elle veut bien le permettre. Je connais le dessein que vous avez en tête; je sais qu'en laissant John près de moi, vous avez l'intention d'épier ma conduite; mais je me rends aux observations que vous m'avez faites ce matin, et je vais profiter de votre absence, pour faire le compte de John.

WILLIAMS, *à part.*

En voilà bien d'une autre.

Madame WILLIAMS.

Voilà mon dernier mot : ou vous ne sortirez pas d'ici, ou je renvoie John..... Je suis entêtée aussi, moi.

WILLIAMS, *à part.*

Elle est capable de le faire comme elle le dit! Montrons de la fermeté. (*Haut.*) J'ai l'honneur de vous faire observer, madame, que, pendant mon absence, la prudence veut qu'il y ait quelqu'un dans cette maison qui puisse me représenter en cas de besoin; ainsi, je prétends que John demeure ici jusqu'à mon retour.

Madame WILLIAMS.

Vous le voulez donc? on vous obéira, monsieur; je garderai John; j'aurai, pour lui, tous les égards imaginables, et je..... Mais, après, ne venez pas vous plaindre.

WILLIAMS.

Au contraire, cela me fera le plus grand plaisir,...

Madame WILLIAMS.

Eh bien! mon ami, nous sommes parfaitement d'accord.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Lorsque je veux que John me quitte,
Mon cher je me moque de toi;
Ce garçon a trop de mérite
Pour que je l'éloigne de moi.
Va, sans ennui,
Dès aujourd'hui
J'aurai toujours des petits soins pour lui.

Et, Dieu merci,
Je veux aussi.
Tout comme toi, qu'on le respecte ici.
Enfin, pour prouver que je l'aime,
Quand tu devrais être jaloux,
Je veux le traiter, cher époux,
Comme un autre toi-même.

WILLIAMS.

Je me repose entièrement sur toi à cet égard, et je te laisse maîtresse de faire tout ce qu'il te plaira.

Madame WILLIAMS.

Si je te prenais au mot, que cela serait bien fait!

WILLIAMS.

Va! je ne crains rien!.... Allons, adieu, ma bonne amie; je serai plutôt de retour que tu ne penses, et.... je ne te dis que cela.

(*Il veut l'embrasser, mais elle le repousse. Il sort en riant.*)

SCENE XXII.

Madame WILLIAMS *seule.*

Eh bien! je n'en sais toujours pas plus qu'auparavant..... Pourquoi tout ce mystère? où va-t-il? Ah! les maudits hommes! Je crois, tout bien examiné, que les femmes valent encore mieux que ces messieurs.....

SCENE XXIII.

Madame WILLIAMS, PETER, JENNY, ALFRED, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

PETER.

(*Il entre le premier; il porte un grand gâteau sur sa tête.*)

Place! place! voilà le plat principal.

AIR : *Ah! le bel oiseau.*

Voilà, voilà le gâteau;
Sa fumée
Est embaumée!
Sentez-vous comm' du gâteau
Le parfum monte au cerveau?
Auprès d'lui, dans un moment,
Je n'resterai pas comm' un souche;
Puisque rien qu'en le voyant
J'sens qu'l'eau me vient à la bouche.

ENSEMBLE.

Voilà, voilà le gâteau;
Sa fumée
Est embaumée!
Sentez-vous comm' du gâteau
Le parfum monte au cerveau?

ALFRED.

Ecartant la visite
De l'intrigant adroit,
Aux emplois, le mérite
Aura le premier droit.
(*Il boit.*)

TOUS, *en chœur.*

Le roi boit, le roi boit. (8 fois.)

LE GÉNÉRAL, *à part.*

Pas mal, du tout! pas mal! Mais, en verité, c'est qu'il se croit roi. (*Haut.*) Oserais-je prier sa majesté de nous faire l'honneur de chanter quelques-unes de ses jolies romances.

ALFRED.

Je ne sais que les chansons de circonstance que l'on chante dans nos provinces.

Madame WILLIAMS.

J'ai beaucoup de plaisir à les entendre.

ALFRED.

Mais peut-être que monsieur le général....

LE GÉNÉRAL.

Je suis curieux de les connaître.

ALFRED.

Je vais vous satisfaire.

JENNY.

Voici votre lyre, monsieur John.

PETER.

Dis donc monsieur sire, puisque tu parles au roi.

JENNY.

Tu as raison!... Ah! dame, c'est la première fois, il voudra bien m'excuser...

ALFRED.

AIR *de Monsieur Lélu.*

Entendez-vous, vaillans guerriers,
Au fond de votre cœur une voix qui vous crie:
Sauvons, sauvons notre patrie.
Les Danois furieux inondent nos foyers;
Noble Breton, je vois couler tes larmes;
Déjà tes ennemis ont tremblé devant toi.
Tu défends aujourd'hui ton pays et ton roi,
Le ciel protégera tes armes.

TOUS, *en chœur, excepté le général.*

Tu défends aujourd'hui ton pays et ton roi,
Le ciel protégera tes armes.

LE GÉNÉRAL, *en riant.*

Je crois devoir rappeler à sa majesté qu'elle parle devant un général danois.

ALFRED, *se levant.*

Je crois devoir rappeler à monsieur le général qu'il est devant le roi!

LE GÉNÉRAL, *à part en riant.*

En vérité, son air sérieux m'amuse. (*Haut.*) Sire, daignez continuer.

ALFRED, *avec chaleur.*

Même air.

Vers ces ennemis menaçans
Précipite tes pas, vole comme la foudre,
Que sous tes coups, réduits en poudre,
Ils soient, au même instant, dispersés par les vents;
Jusques chez eux, reporte les alarmes,
Enfin, que ton nom seul glace le cœur d'effroi.
De celui qui défend son pays et son roi,
Dieu protège toujours les armes.

TOUS, *en chœur, excepté le général.*

De celui qui défend son pays et son roi,
Dieu protège toujours les armes.

LE GÉNÉRAL, *à part.*

Cela est par trop fort.

ALFRED.

Même air.

Digne de tes braves aïeux,
Invincible Breton, l'univers te contemple.
On pourra, comme un grand exemple,
Retracer ton courage, un jour à tes neveux;
Ils rediront, dans leurs chants pleins de charmes,
Que les Danois vaincus reconnurent ta loi.
Et qu'enfin pour sauver ton pays et ton roi,
Le ciel a protégé tes armes.

TOUS, *en chœur.*

Le ciel a protégé tes .....

LE GÉNÉRAL, *se levant.*

Paix! c'est trop loin pousser l'insolence. Je ne dois pas souffrir davantage.

Madame WILLIAMS.

Monsieur le général, excusez, je vous prie, l'imprudence de John.... vous l'avez autorisé à chanter; son intention n'a pas été de vous fâcher.

LE GÉNÉRAL.

C'est bien; mais j'exige qu'il chante ces couplets qui ont été faits en l'honneur de l'armée danoise.

ALFRED, *se levant.*

Jamais.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi?

ALFRED, *avec indignation.*

AIR *de Monsieur Gonthier.*

Quoi! lorsque nous sommes trahis
Par la fortune et la victoire,
Des ennemis de mon pays
Moi, je célébrerais la gloire!
Non, dussé-je même expirer,
Je saurai braver votre empire;

ALFRED.

Général, vous êtes libre sur parole.... Retournez près de votre souverain; dites-lui que je lui offre la paix.... Vos troupes pourront se retirer de mes états; mon intention n'est point de les combattre, et cependant

AIR *du Mameluck.*

Je suis sûr de la victoire
Si je poursuis vos soldats,
Mais je préfère à la gloire
Le bonheur de mes états:
Pour un roi qui veut en père
Rendre heureux tous ses sujets,
La plus glorieuse guerre
Ne vaut pas un jour de paix.

Qu'on accompagne le général. (*Le général sort.*)

SCENE XXVI ET DERNIERE.

LES MÊMES, excepté le Général.

ALFRED.

Mes amis, je veux que vous restiez auprès de moi; je donne cette ferme à Peter, et le marie avec la bonne Jenny.

PETER.

Ah! monseigneur!... Ah! monsieur! ah! sire!!! Je ne sais plus ce que je dis!... Jenny, remercie pour nous deux; car, moi, la parole me manque.

WILLIAMS.

Eh bien! ma femme, quand je te disais que j'apporterais de bonnes nouvelles.

Madame WILLIAMS.

Ah! mon ami! oublions le passé pour ne nous occuper que de cet heureux instant.

TOUS, *en chœur.*

AIR *du Voyage à Saint-Cyr.*

Amis, déposons nos armes,
La paix succède à l'effroi,
Dans ce jour rempli de charmes,
Un bon roi sèche nos larmes.
Vive le roi! vive le roi!

Madame WILLIAMS, *au public.*

Si, détruisant notre espérance,
On s'arme contre nos couplets,
Notre dernier refrain, je pense,
Pourra, dans cette circonstance,
Nous mériter votre indulgence,
Et faire taire les sifflets.
Détruisez ces funestes armes,
Et répétez avec moi,
Pour dissiper nos alarmes,
Ce refrain rempli de charmes,
Vive le roi! vive le roi!

TOUS, *en chœur.*

Amis, déposons nos armes, etc.

FIN.

LA

PETITE COQUETTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE.

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

D'un maître par trop ennuyeux
Un cachet bientôt nous délivre ;
Puis à ses plaisirs on se livre ;
Et, par ce moyen merveilleux,
L'élève apprend, courant la ville,
La géographie à cheval,
L'arithmétique au Vaudeville,
Et l'histoire de France au bal.

SCENE II.

FLORINE, GERVAIS.

GERVAIS, *ayant un pot de fleurs sous chaque bras.*

Ouf !

FLORINE.

Ah ! vous voilà enfin, monsieur Gervais ! Peut-on savoir ce que vous êtes devenu depuis deux jours ?

GERVAIS.

Dame, mamzelle Florine, chacun a ses petites affaires ; je v'nons d' Paris,

FLORINE.

Pourquoi m'en avez-vous fait mystère, s'il vous plaît ?

LA PETITE COQUETTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIÈRE.

FLORINE, *ayant à la main un chapeau, un cachemire, et une robe que l'on vient d'apporter pour Clara.*

(A la cantonnade.)

C'est bien, mesdemoiselles, c'est très-bien; mademoiselle Clara n'est pas visible dans ce moment; elle essaiera tout cela plus tard, et vous fera savoir si elle est contente. (*Elle pose le chapeau sur une table, le cachemire sur un fauteuil, et arrange la robe sur un autre fauteuil.*) J'espère que voilà assez de monde occupé pour un enfant. Et que fera-t-on le jour de son mariage? Ma foi, bien a pris à madame de Lussan d'avoir quarante mille livres de rente; autrement.... Tous les jours des robes nouvelles, des loges à tous les spectacles pour mademoiselle; des maîtres de danse, d'équitation, pour qui l'on y est toujours, tandis qu'on renvoie ceux de grammaire et de dessin... Au surplus, voilà l'éducation pu jour !...

FLORINE.

Qu'est-ce donc?

GERVAIS.

Suffit!... Madame est-elle levée?

FLORINE.

Et sortie depuis long-temps.

GERVAIS.

Et mademoiselle?

FLORINE.

Vous savez bien qu'elle ne se lève pas avant midi.

GERVAIS.

Jour ou non... J'aurions pourtant ben voulu être l'premier à leux souhaiter leux fête.

FLORINE.

Leur fête!

GERVAIS.

Sûrement donc, puisqu'alles ont l'même nom toutes les deux, et que c'est aujourd'hui Sainte-Claire.

FLORINE.

Clara! c'est juste.

GERVAIS.

Et v'là l'bouquet que j'leux apportons du marché aux fleurs de Paris.

FLORINE.

Ah, les jolis rosiers !

GERVAIS, *apercevant la robe.*

Ah, la belle robe ! Gageons qu'c'est encore pour Mamzelle ?

FLORINE.

C'est la troisième depuis huit jours.

GERVAIS.

V'là pourtant c'qui m'damne, moi, d'voir un' petite... mioche, faut que je l'dise, vouloir faire plus d'étalage qu'sa maman.

FLORINE.

Eh bien ! moi, ça m'amuse.

GERVAIS.

Bah !

FLORINE.

Oui.

AIR : *Suzon sortait.*

Je ris lorsque je l'examine
Le matin en petit peignoir,

Faire mainte petite mine
Vis-à-vis son petit miroir.
Elle dessine,
Élève, incline
Ses petits bras;
Forme de petits pas.....
Puis elle pose
Petite rose,
Petit œillet
Dans son petit corset.....
Hier, étudiant une grâce,
Elle grimaça par malheur,
Et, dans sa petite fureur,
Elle brisa sa glace.

GERVAIS.

Vous croyez que c'est de colère qu'alle a fait un coup comme ça?.... laissez donc...

AIR

Pour croire à d'pareilles sornettes,
Jarni! faudrait être ben sot.
Ces colèr' sont d's'attrapp' minettes;
Et faut-il vous dire l'fin mot?
N'pouvant trop voir ses gentillesses
Et les petit' mines qu'all' fait,
Elle a mis sa glace en trent' pièces,
Pour avoir trent' fois son portrait.

FLORINE.

Oh! elle en est capable. A propos, vous ne

savez pas, je suis réformée ; Mademoiselle a changé de femme de chambre.

GERVAIS.

Bah !

FLORINE.

Oh, mon Dieu oui ; et cela parce qu'avant-hier, comme elle m'appelait pour l'habiller au moment où j'étais nécessaire à Madame, je n'avais pas tout quitté pour elle.

GERVAIS.

Ah, jarni ! si j'étions tant seulement quinze jours sa mère...

FLORINE.

Et devinez qui elle a pris à ma place ?

GERVAIS.

Dame ! je n'voyons pas trop c'qu'alle a pu trouver de mieux... à moins qu'ça n'soit la vieille concierge du château.

FLORINE.

Non ; la petite Rose, votre nièce...

GERVAIS.

Ma nièce ? Pas possible ! elle n'est pas plus haute qu'un chou.

FLORINE.

Elle est à la hauteur de sa maîtresse.

GERVAIS.

Mais voyez donc quel caprice ça vous a déjà... Comment, un enfant aura de pareilles idées, et on ne lui donnera pas... une leçon dont elle se souvienne?

FLORINE.

Qui la lui donnera? ce ne sera pas sa mère, puisque rien ne peut lui faire ouvrir les yeux sur les défauts de sa fille.

GERVAIS.

Ça n's'ra pas son père non plus, puisque l'pauv' cher homme... (*indiquant par un geste qu'il est mort.*) Mais, j'attendons monsieur de Saint-Léon. Mamzelle, assez causé, j'ons besoin d'être seul avec lui.

FLORINE.

Seul?

GERVAIS.

Oui, mamzelle, j'sommes en relation dirèque ensemble.

FLORINE.

En relation directe avec monsieur de Saint-Léon?

GERVAIS.

J'aimerions mieux qu'ça soit avec vous.

FLORINE.

Ah ! je vois ce que c'est : monsieur Gervais arrive de Paris ; c'est aujourd'hui la fête de Madame ; on a de grands secrets avec monsieur le Colonel, qui, depuis quinze jours, est dans ce château, et qui ne parle pas encore d'en partir... Tout cela s'accorde à merveille avec certaines idées que j'avais déjà...

GERVAIS.

Quelles idées ?

FLORINE.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Autant que je puis m'y connaître,
Le colonel de Saint-Léon,
Sous peu de temps pourrait bien être
Plus que l'ami de la maison.

GERVAIS.

Qu'voulez-vous dire ?

FLORINE.

Je suis fine.

GERVAIS.

Mais enfin quell' sont vos raisons ?

FLORIXE.

Sachez que les yeux de Florine.....

GERVAIS.

Sont fort jolis.....

FLORINE.

Surtout fort bons.
Autant que je puis m'y connaître, etc.

GERVAIS.

On n'peut avoir un meilleur maître;
Et ma foi, j'vous l'dis sans façon,
J'voudrions qu'dès d'main il pût être
Plus que l'ami de la maison.

(*Florine rentre chez mad. de Lussan.*)

SCENE III.

SAINT-LÉON, GERVAIS.

SAINT-LÉON.

Ah! te voilà, Gervais? apportes-tu mon écrin?

GERVAIS.

Oui, Monsieur, mais ne me donnez plus de commissions comm' ça.

SAINT-LÉON.

Pourquoi?

GERVAIS.

AIR *du Major Palmer.*

À peine d'chez vot' orfèvre,
Avais-je emporté c'trésor,
Que je r'ssentis une fièvre
Dont, ma fine, j'tremble encor.
Je n'voyais sur mon passage
Qu'des figures à fair' peur,
Et dans chaque personnage
Je croyais voir un voleur.

Sur moi si l'on j'tait la vue,
C'est ma poche qu'on lorgnait;
Si l'on m'heurtait dans la rue,
C'est c't'écrin qu'on empoignait.
Cont' mon ombre même en garde,
Vingt fois, tant la peur m'troublait,
J'fus tenté d'app'ler la garde,
Et de m'saisir au collet.

Je r'gagne enfin not' demeure,
Et j'vous rendons vot' écrin:
C'est à vous d'trembler à c't'heure;
Pour moi, Dieu sait c'que j'ai craint.
Loin des trésors d'vos grand' villes,
Ah! jarni! qu'ils sont heureux!
Et qu'ils doiv't dormir tranquilles,
Ceux qui n'ont pas l'sou sur eux! (*3 fois*)

SAINT-LÉON, *ouvrant l'écrin.*

C'est bien ce que j'avais demandé.

Et se nomme aussi Clara.
Pour quelle Clara
Sont ces bijoux-là ?
Ces boucles à mon oreille
Iraient vraiment à merveille !
Mais, mais
Si je m'abusais !
Non, ces bijoux-là,
Étant pour la plus jolie,
Dût-on m'accuser de folie,
Sans manquer de modestie,
Oui, d'avance je parie
Que c'est pour moi qu'ils sont là.
Quand elle orne la chevelure,
Que cette parure
Doit donner de la tournure,
Embellir la figure !
Je ne puis plus y tenir !
Essayons ; mais prenons bien garde
Qu'on ne me regarde. *bis.*
Je ne vois personne venir. *bis.*
Quel beau solitaire !
Quel bracelet !
Quel effet
Sur mon bras il doit faire !
Comme au bal ce soir je vais plaire !
S'il fallait rendre tout cela,
Ah ! quel chagrin, pauvre Clara !
Non, ces bijoux-là
Etant pour la plus jolie,
Dût-on m'accuser de folie,
Sans manquer de modestie,
C'est pour moi, je le parie,
Que ces bijoux étaient là.
Oui, c'est pour moi qu'ils étaient là.

(*Apercevant le chapeau, le cachemire et la robe que l'on a apportés.*)

Comment, et ma jolie robe neuve que je n'avais pas vue ; courons vite la mettre, pour que rien ne manque à ma toilette quand monsieur de Saint-Léon reviendra. (*Elle prend la robe et sort précipitamment.*)

SCENE VI.

GERVAIS, apportant le déjeûner, ensuite M.me DE LUSSAN.

GERVAIS, *remarquant les diamans sur la tête de Clara.*

Ah ben, par exemple, en v'là une bonne... elle a pris les diamans pour elle... A la bonne heure, c'est mamzelle sans gène.

M.me DE LUSSAN.

Gervais, va dire à monsieur de Saint-Léon que je l'attends pour déjeuner.

GERVAIS.

Ma fine, Madame, j'n'irons pas l'chercher ben loin, le v'là qui vient de lui-même.

M.me DE LUSSAN.

Convenez, Colonel, qu'elle mérite bien ce que je fais pour elle.

SAINT-LÉON.

Je suis loin de le nier ; mais...

M.me DE LUSSAN.

Tout le monde la trouve charmante.

SAINT-LÉON.

J'en conviens. Cependant...

M.me DE LUSSAN.

Avant hier encore, chez madame de Senange, elle a fait le charme de la soirée.

SAINT-LÉON.

Air *nouveau de M. Doche.*

Dans ces salons, où d'un léger succès
Jeune beauté poursuit l'attrait perfide,
La raison dort ou fait peu de progrès
Lorsque le cœur prend un essor rapide.
Pour un plaisir négligeant son devoir,
Et délaissant Pallas pour Terpsichore,
On sait trop peu ce que l'on doit savoir,
Et l'on sait trop ce qu'il faut qu'on ignore.

M.me DE LUSSAN.

Un peu d'ignorance est bien pardonnable à

quatorze ans, surtout lorsque, comme ma fille, on rachète cette imperfection par un excellent caractère, une extrême douceur.....

ROSE, *dans la chambre de Clara, jetant un cri.*

Ahi ! ahi ! ahi !

M.me DE LUSSAN, *écoutant.*

Qu'est-ce donc ?

CLARA, *en dedans.*

Laissez-moi, vous n'êtes qu'une petite sotte.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, sortant de la chambre de Clara en pleurant.

ROSE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

M.me DE LUSSAN.

Qu'as-tu donc, petite ?

ROSE.

C'est mamzelle Clara qui vient de m'pincer l'bras, parce que je n'étais pas assez grande pour l'habiller.

M.me DE LUSSAN, *lui donnant un morceau de sucre.*

Ce n'est rien, ma petite, va, je me charge de la gronder.

ROSE, *sortant.*

Merci, madame.

SCENE IX.

M.me DE LUSSAN, SAINT-LÉON.

M.me DE LUSSAN.

Où en étions-nous? cette enfant nous a interrompus.

SAINT-LÉON.

Nous en étions sur la douceur de Clara.

Mme. DE LUSSAN.

Ah! oui, elle a d'autres qualités....; elle aime le travail, l'étude.... *On entend sonner.*

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS.

GERVAIS.

Ah! par exemple, en v'là ben d'une autre!

Non, non ; d'ailleurs oubliez-vous
Que je dois l'exemple à ma fille ?

SAINT-LÉON.

De votre modestie, en vain,
Vous m'opposez ici les armes ;
Ce que renferme cet écrin
N'ajoutera rien à vos charmes.

M.me DE LUSSAN.

Je vous sais gré de cette preuve d'attachement, mais je dois refuser.... Plus tard, peut-être.

SAINT-LÉON.

Eh bien, si vous refusez le bouquet de fête, acceptez au moins le présent de noce.

M.me DE LUSSAN.

Quoique le moment n'en soit pas encore arrivé, à ce titre, j'accepte. (*Elle ouvre la boîte, et la trouve vide*).

GERVAIS, *à part.*

Nous y v'là.

M.me DE LUSSAN, *riant et montrant la boîte vide.*

Eh bien, Colonel ?

SAINT-LÉON.

La boîte vide ! Gervais, que signi

GERVAIS.

Eh ben, monsieur, c'est pour ça q une d'mie heure que j'tape du pied j'tousse.

SAINT-LÉON.

Que sont devenus les bijoux qui étaient cet écrin ?

GERVAIS.

Mamzelle Clara vous l'dira mieux que

M.me DE LUSSAN.

Ma fille ? comment elle aurait....

GERVAIS.

V'là l'mot, madame, les bagues, les bl ques, les bracelets, l'collier et l'peigne q taient là-dedans, tout ça est maintenant tête, à ses doigts, à ses bras, à son cou ses oreilles.

SAINT-LÉON A M.me DE LUSSAN.

Hé bien, que pensez-vous de cela ?

M.me DE LUSSAN.

Peut-être n'est-ce qu'un enfantillage.

SAINT-LÉON.

enfantillage ? et si je vous disais.... Mais allez encore me taxer d'injustice et de vention.

M.me DE LUSSAN.

Non, non.

SAINT-LÉON.

Vous le voulez ? hé bien, si je vous disais ue la coquetterie germe déjà dans sa petite te au point qu'elle a plus d'une fois interorété en sa faveur le séjour que je fais dans ce château.

M.me DE LUSSAN.

C'est impossible ; d'ailleurs, si vous avez cru vous en apercevoir, que ne la désabusiez-vous ?

SAINT-LÉON.

Je ne veux pas me brouiller avec votre jolie Clara.

M.me DE LUSSAN.

Elle recevrait une leçon de vous comme de moi-même.

SAINT-LÉON.

Une leçon ? Mais regardez-donc l'habit que je porte.

M.me DE LUSSAN.

AIR *du vaudeville des Gardes marines.*

On s'obstine à vous décrier,
Et la médisance publie
Que le désordre et la folie
Sont la devise du guerrier.
Prouvez que souvent il conserve
Sa raison sous les étendards,
Et qu'on peut voir au front de Mars
Le casque de Minerve.

SAINT-LÉON.

La métamorphose, etc.

M.me DE LUSSAN.

La métamorphose
Que je vous propose
Ne peut contre vous
De ma fille armer le courroux,
Et sur votre amitié pour nous
Je me repose. *bis.*

SCENE XII.

GERVAIS, FLORINE.

GERVAIS.

La v'la donc arrivée c'te leçon que j'li désirions tant ! Alle n'l'aura pas volée, toujours.

FLORINE.

Joli bouquet pour sa fête !

GERVAIS.

A propos d'fête, quand donc qu'c'est là vôtre, mamzelle Florine ?

FLORINE.

Est-ce que monsieur Gervais voudrait aussi me faire un cadeau ?

GERVAIS.

Dame ! mamzelle, pourquoi pas ? je n'dis pas qu'il s'rait aussi cossu et aussi r'luisant qu'celui d'monsieur le colonel, mais quoiqu'ça j'pourrais encore vous offrir queuq'chose qui n'laisserait pas d'vous faire plaisir. (*On entend sonner chez Clara.*) Allons, diable de sonnette ! je n'pouvons pas être une minute ensemble qu'on n'vous carillonne.

FLORINE.

Non, non, ce n'est pas moi que Mademoiselle appelle, c'est sa nouvelle femme de chambre.

GERVAIS.

A la bonne heure !... Ah ! dites donc, j'lons

vue; elle est gentille tout d'même; mais c'te gentillesse là, c'est l'anguille sous roche; faut mettre ordre à ça, et m'est avis qu'deux yeux d'plus n's'raient pas d'trop pour la surveiller. Qu'en pensez-vous, mamzelle Florine ?

FLORINE.

Je suis assez de votre avis. Et de quelle couleur monsieur Gervais voudrait-il ces yeux-là?

GERVAIS.

Mais, d'la couleur de ceux d'une personne de vot' connaissance ?

FLORINE.

Hé bien, lui en avez-vous parlé à cette personne de ma connaissance ?

GERVAIS.

Oui, j'lui en avons déjà touché queuq'-chose.

FLORINE.

Hé bien, est-ce qu'elle vous a découragé ?

GERVAIS.

Tant s'en faut, qu'au contraire.

FLORINE.

En ce cas, qu'est-ce qui vous empêche ?

GERVAIS.

C'est que...

FLORINE.

C'est que...

GERVAIS.

C'est, qu'voyez-vous, j'ons déjà pris à c'te loterie-là un billet qui, par miracle, s'est trouvé bon, et on n'est pas sûr d'y gagner deux fois de suite.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Claudin' n'était point coquette,
J'étions l'objet d'tous ses goûts;
Une croix à la Jeannette,
V'là c'qu'elle avait pour bijoux.
All' n'changeait point, s'lon l'usage;
D'brimborions chaqu' jour du mois;
Et tout l'temps d'not' mariage,
Ma femme a porté sa croix.

FLORINE, *riant.*

C'est d'un heureux présage. Hé bien, monsieur Gervais, je me flatte que la personne de ma connaissance dont vous parliez tout à l'heure ne serait pas plus changeante que votre défunte, même au milieu des airs et des tourbillons de Paris.

GERVAIS.

Oh ! t'nez, mamzelle Florine, en fait d'mariage, n'parlons pas d'Paris.

FLORINE.

Pourquoi donc cela ?

AIR *de Dorilas.*

Ne sait-on pas qu'à Paris tout abonde,
Que tout y charme et le cœur et les sens?
Ne sait-on pas qu'on y trouve à la ronde
Mille plaisirs sans cesse renaissans?

GERVAIS.

Ces biaux plaisirs en rien ne m'affriandent :
On voit, dit-on, trop d'messieux par là-bas
Vous emprunter vos femmes, qu'ils vous rendent,
Et votre argent, qu'ils ne vous rendent pas.

(*On sonne du côté de madame de Lussan.*)

FLORINE, *riant.*

Poltron ! Mais Madame sonne, c'est pour moi cette fois, adieu, je cours vite l'habiller.

GERVAIS.

Sans adieu, mamzelle Florine, je r'jaserons d'ça.

FLORINE, *sortant.*

Oui, oui.

GERVAIS.

Plutôt qu'plus tard.

(*Clara appelle :* Rose, Rose ?)

FLORINE.

C'est bon, c'est bon.

(*Florine entre chez madame de Lussan, et Gervais sort par le fond.*)

SCENE XIII.

CLARA, seule.

Rose, Rose ? Voyez si elle répondra ! N'est-il pas affreux, cruel, d'être réduite à s'habiller soi-même. Une petite fille pour laquelle j'ai mille bontés ! que j'ai faite ma femme de chambre, de paysanne qu'elle était ! en vérité, cela est criant.

SCENE XIV.

CLARA, ROSE.

ROSE.

Mamzelle n'a-t-elle pas sonné ?

CLARA.

C'est bien heureux que vous arriviez, depuis une heure que j'ai besoin de vous.

ROSE, *embarrassée.*

Dame, mamzelle...., vous m'avez pincée.

CLARA.

Pourquoi m'avez-vous piquée, aussi? ayez la complaisance d'être plus adroite que cela, ou nous nous brouillerons.

ROSE.

Mamzelle sait bien que c'est ma première maison.

CLARA.

C'est à cette considération-là que je veux bien vous pardonner; mais dorénavant ne me faites pas sonner deux fois.

ROSE.

J'vous assurons pourtant ben que j'avons couru tant que j'ons eu des jambes.

CLARA.

Qu'est-ce que c'est *qu'j'ons et j'avons*? je vous demande un peu si c'est là le langage

d'une femme de chambre du bon ton ? est-ce comme cela que Florine parle à maman ?

ROSE.

Dame, c'nest pas faute d'aller tous les jours à l'école.

CLARA.

Oui, belle école ! Eh bien, mademoiselle, quand mon maître de langue française viendra, vous aurez la bonté de prendre mes leçons.

ROSE.

Ça suffit, mamzelle, j'n'y manquerons pas.

CLARA.

Encore ! mais vous ne pouvez donc pas dire deux mots sans faire une faute.

ROSE, *regardant les bijoux de Clara.*

Ah, mamzelle ! que vous êtes jolie comme ça !

CLARA.

A la bonne heure, voilà comme il faut toujours parler ; c'est bien, c'est très-bien. Ah ça, voyons maintenant si vous vous souvenez bien de la manière dont je veux être servie.

ROSE.

Ah, je n'l'ons pas oublié, avec ça que *je* r'gardons toujours comment fait mamzelle Florine avec Madame, et j'allons vous dire mot pour mot comme j'ferai.

AIR : *Ah ! ces messieurs savent bien ça.*

Au coup d'midi, drès qu'il fait jour,
Mad'moisell' sonne, et Rose accourt :
Tir' les rideaux, puis vient lui r'mettre
L'Journal des Mod', avec un' lettre ;
Puis son café, puis son miroir,
Ous' qu'elle reste une heure à s'voir.
Et puis j'la coiffe, et puis j'l'habille ;
J'vant' son teint frais, sa taill' gentille ;
On m'donne un' bagu' que je mets là (*indiquant son doigt*).

(*Saint-Léon entre.*)

Un monsieur entre, et Ros's'en va.
Quoique petite, on sait tout ça.

(*Elle sort en courant.*)

SCENE XV.

CLARA, SAINT-LÉON, Mme DE LUSSAN, paraissant ensuite et dans le fond, sans être vue de Clara.

SAINT-LÉON, *à part.*

Elle a encore les diamans sur elle, bon.....

CLARA, *minaudant.*

Bonjour, Colonel, qu'avez-vous donc à me regarder comme cela?

SAINT-LÉON.

Je m'étonne de vous voir en toilette de si bon matin.

CLARA.

On ne saurait trop tôt se faire honneur des cadeaux qu'on a reçus pour sa fête.

SAINT-LÉON, *à part.*

Nous y voilà. (*Madame de Lussan paraît dans le fond, Saint-Léon lui fait signe d'écouter.*) Quoi! ces diamans....

CLARA.

Sont mon bouquet..., Comment le trouvez-vous?

SAINT-LÉON.

Moins joli que celle à qui il était destiné.

CLARA.

Vous me flattez.

SAINT-LÉON.

Non, je vous assure; et soupçonnez-vous de qui il peut venir?

CLARA, *malignement.*

Mais à peu près.

SAINT-LÉON.

Et moi, je crois l'avoir deviné.

CLARA, *de même.*

Vraiment?

SAINT-LÉON, *s'adressant à madame de Lussan.*

AIR : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

Ce présent vient, tout me l'assure,
De la main d'un homme discret,
Dont l'amitié sincère et pure
Déguise un plus tendre intérêt;
D'un homme dont la seule envie
Est de voir les nœuds les plus doux
Près de vous enchaîner sa vie.

CLARA, *vivement et avec finesse.*

C'est me dire qu'il vient de vous.

SAINT-LÉON.

Eh! bien, oui, chère Clara.

CLARA, *à part.*

Ah! quel bonheur!

SAINT-LÉON.

Seriez-vous contente si mon vœu s'accomplissait?

CLARA, *minaudant.*

Moi, monsieur le Colonel?

SAINT-LÉON.

Oui; voudriez-vous que je devinsse votre...?

CLARA, *l'interrompant.*

Mari? je ne dépends pas de moi.

SAINT-LÉON.

Si j'étais l'époux de Clara, que vous seriez heureuse!

CLARA, *à part.*

Et maman qui n'est pas là pour l'entendre.

SAINT-LÉON, *regardant madame de Lussan.*

Et que je serais heureux! elle a tant de qualités.

CLARA, *minaudant.*

Ah!

SAINT-LÉON.

D'esprit....

CLARA, *baisse les yeux.*

Monsieur le Colonel!...

SAINT-LÉON.

De talens!

CLARA, *à part.*

Que c'est agréable de s'entendre dire des choses comme cela!

SAINT-LÉON.

Aussi je promets bien que, si madame de Lussan m'accorde sa main, je ferai de ma maison l'asile des plaisirs.

CLARA.

Vrai? Ah! que je vous aimerai! Allez vite trouver ma mère.

SAINT-LÉON.

Oui, oui, je la vois d'ici, elle approuve mes sentimens, et je serai bientôt le plus heureux des hommes.

CLARA.

Allez vite, allez vite. (*Saint-Léon sort.*)

SCENE XVI.

CLARA, M.me DE LUSSAN.

CLARA, *sur le devant.*

J'étais bien sûre que le présent était pour moi. Ah ! mon Dieu ! voilà maman, et monsieur de Saint-Léon ne la trouvera pas.

M.me DE LUSSAN.

Tu es seule, Clara ?

CLARA.

Oui, maman.

M.me DE LUSSAN.

Je croyais avoir entendu la voix du Colonel.

CLARA.

Oui, maman, il vient de me quitter pour aller te parler.

M.me DE LUSSAN.

De quoi ?

CLARA, *baissant les yeux.*

Je ne sais pas.

M.me DE LUSSAN, *faignant la surprise.*

Quest-ce donc que ces bijoux-là?

CLARA.

Comment les trouves-tu?

M.me DE LUSSAN.

Charmans! A qui sont-ils?

CLARA.

A moi; c'est le bouquet qu'on m'a apporté pour ma fête.

M.me DE LUSSAN.

C'est impossible.

CLARA.

Non, maman, il était sur cette toilette, à mon adresse.

M.me DE LUSSAN.

A ton adresse! Quelle preuve en as-tu?

CLARA, *montrant le billet.*

Quelle preuve? tiens, lis.

M.me DE LUSSAN, *lisant.*

« A la plus jolie.... » Mais rien ne prouve que ce soit pour toi, tu n'es pas nommée.

CLARA, *embarrassée.*

Non; mais....

Mme DE LUSSAN, *l'observant.*

Mais?...

CLARA.

Monsieur de Saint-Léon vient de m'avouer que le présent était de lui, et pour moi.

Mme DE LUSSAN.

De lui, et pour toi; il sait bien qu'un enfant ne doit pas porter de diamans.

CLARA.

Un enfant! toujours un enfant! mais dis-moi donc à quel âge on cesse de l'être?

Mme DE LUSSAN.

A quel âge, ma fille?

AIR : *En naissant, promis à Thalie.*

Quand, moins étourdie, on préfère
Ses devoirs à de vains plaisirs;
Quand à former son caractère
On sait employer ses loisirs;
Quand enfin la raison plus mûre
Nous dit : « Vertu, bonté, talent,
« Voilà ta plus belle parure. »
C'est alors qu'on n'est plus enfant.

CLARA.

Tu ne peux pas avoir tort, maman.... Mais si tu avais entendu tout ce que monsieur de Saint-Léon me disait tout à l'heure.

M.me DE LUSSAN.

Que te disait-il ?

CLARA.

Les plus jolies choses.... Tu ne sais pas qu'il veut m'épouser.

M.me DE LUSSAN.

Toi ?

CLARA.

Moi.

M.me DE LUSSAN.

Il a voulu rire.

CLARA.

Oh, que non. Il vient de me quitter pour aller te demander ma main, et je suis sûre qu'il va revenir.

M.me DE LUSSAN, *avec intention, et observant bien Clara.*

Mais, en supposant qu'il soit de bonne foi, ce dont je doute fort, songe donc que Saint-

Léon est militaire, qu'il voyagerait, qu'il voudrait que tu le suivisses.

CLARA, *étourdiment.*

Tu crois ?

M.me DE LUSSAN.

Qu'il faudrait quitter ta mère.

CLARA, *de même.*

Oh ! mon Dieu ! je n'y avais pas pensé. Oh! mais, je t'écrirais si souvent, si souvent !...

M.me DE LUSSAN, *l'observant toujours.*

Vingt lettres pourraient-elles me consoler de ton absence?

CLARA.

Je t'écrirais que je suis heureuse, et cela te consolerait; tu es si bonne !... (*Voyant Saint-Léon.*) Dis donc, maman?

M.me DE LUSSAN.

Qu'est-ce ?

CLARA.

Le voilà.

M.me DE LUSSAN.

Laisse-nous.

CLARA.

Tu veux?...

M.me DE LUSSAN.

Laisse-nous, te dis-je.

CLARA.

Ah ! oui, parce que.... (*Elle sort en se sauvant et faisant des signes d'intelligence à Saint-Léon.*

SCENE XVII.

M.me DE LUSSAN, SAINT-LÉON.

SAINT-LÉON, *riant.*

Hé bien ?

M.me DE LUSSAN.

Ah ! Colonel, ce que viens d'entendre m'ouvre enfin les yeux, et je sens que je suis peut-être plus coupable que ma fille.... Je l'ai trop tôt rapprochée de moi.

SAINT-LÉON.

Quel parti allez-vous prendre ?

M.me DE LUSSAN.

Celui de poursuivre la leçon commencée.

AIR : *Tu vas changer de fortune et de nom.*

Il faut, il faut dès ce jour corriger
Ses petits airs et sa coquetterie,
En assurant, par un chagrin léger,
Le bonheur de toute sa vie. *bis.*

SAINT-LÉON.

Me voilà donc tout à fait précepteur;
C'est à vos vœux faire un grand sacrifice.

M.me DE LUSSAN.

Hé bien, ce soir, et ma main et mon cœur
Paîront cet important service.

ENSEMBLE.

M.me DE LUSSAN.

Il faut, il faut, etc.

SAINT-LÉON.

Ah! je me rends, et je vais corriger
Ses petits airs et sa coquetterie,
En assurant, par un chagrin léger,
Le bonheur de toute sa vie. *bis.*

(*Madame de Lussan sort.*)

SCENE XVIII.

SAINT-LÉON, seul.

Mon pauvre Saint-Léon, tu viens de pren-

dre un engagement dont tu auras de la peine à te tirer ; mais je le devais à madame de Lussan.... et je me le devais à moi-même.

AIR : *Ces dames avaient le projet.*

Avec franchise je le dis,
J'ai vu dans le cours de ma vie
Plus d'une innocente brebis
Quitter pour moi la bergerie.
D'hymen prêt à signer le bail,
Il est assez juste, je pense,
Que j'en ramène une au bercail,
Pour l'acquit de ma conscience.

Mais comment m'y prendre ?... Hé parbleu ! le moyen se présente tout naturellement ; madame de Lussan me promet sa main dès ce soir, si je réussis... Son notaire dîne avec nous aujourd'hui : oui ; l'idée est excellente !... Mais chut ! voici ma victime.

SCENE XIX.

SAINT-LÉON, CLARA.

CLARA, *à Saint-Léon, qui va sortir.*

Monsieur de Saint-Léon ? eh bien ! que vous a dit maman ?

SAINT-LÉON.

Notre mariage est décidé.

CLARA, *sautant de joie.*

Quel bonheur ! Et pour quel jour ?

SAINT-LÉON.

Demain.... peut-être aujourd'hui même, et je vous quitte afin d'en accélérer le moment. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

CLARA, seule.

Que maman dise encore que je suis une enfant !

AIR

Je ne suis plus cette
Petite fillette
Que l'on dédaignait, *bis.*
Qui, de sa poupée
Toujours occupée,
Dans un coin restait.
Plus de pénitence ;
Quelle différence !
Bientôt à mon gré
Je serai, j'espère,
Maîtresse de faire
Ce que je voudrai. } *bis.*

Partout invitée,
Je me vois fêtée } *bis.*
Tout comme maman. }
On vante ma mise,
Ma taille bien prise,
Mon esprit charmant;
C'est à chaque fête
Nouvelle conquête,
Nouveau compliment.

Je ne suis plus cette
Petite fillette
Que l'on dédaignait.
Demain, ce soir même,
Quel bonheur extrême!
Ma noce se fait:
Repas magnifique,
Puis couplets, musique;
La danse les suit.
Et quand vient l'aurore,
Nous dansons encore...
Oh! la belle nuit.

SCENE XXI.

CLARA, FLORINE, ensuite GERVAIS, suivi de ROSE.

FLORINE.

AIR *nouveau de M. Doche.*

J'accours savoir, mademoiselle,
Si je dois croire la nouvelle
Que sur votre hymen on répand:
Ce soir même, à ce qu'on prétend.....

CLARA.

Je me marie.....Oui, mon enfant.

FLORINE, *faisant une profonde révérence.*

Je vous en fais sincèrement
Mon compliment.

GERVAIS, *accourant.*

Mam'zelle, j'vous viens, tout en nage,
Féliciter sur vot' mariage,
Dont l'bruit dans tout l'château s'répand.
On dit qu'avec un homm' charmant....

CLARA.

Je me marie, assurément.

GERVAIS.

Je vous en fais sincèrement
Mon compliment.

ROSE, *accourant*

J'viens d'voir arriver un notaire,
Qui vient, à c'qu'on m'a dit, pour faire
Vot' contrat d'mariage à l'instant.

CLARA.

Eh! quoi! déjà.... Mais c'est charmant.

ROSE.

Vous vous mariez?

CLARA.

Oui, mon enfant.

ROSE.

Je vous en fais sincèrement
Mon compliment.

TOUS.

Je vous en fais mon compliment.

CLARA.

Je reçois votre compliment.

GERVAIS.

Quoique ça, mamzelle, vous me croirez si vous voulez, mais on m'aurait donné en cent à deviner celle-là, que je n'aurais pas mis l'doigt dessus.

CLARA.

Pourquoi donc cela, Gervais?

GERVAIS.

Dame! parce que....

CLARA.

Achève.

GERVAIS.

Suffit... mais ça prouve bien la vérité de c'que j'disions tantôt par rapport à ma nièce que v'là.

CLARA.

Eh! bien, que disais-tu?

GERVAIS.

C'que j'disions ?....

AIR *du vaudeville d'Arlequin cruello.*

J'disions que gn'avait plus d'enfans;
Car, entre nous, j'parie,
Qu'vous n'avez pas vos quatorze ans,
Et v'là qu'on vous marie.
Bientôt, d'après c't'usag' nouveau,
Sauter d'la layette au trousseau
Ne s'ra qu'un' bagatelle.
Vous n'êtes qu'un enfant aujourd'hui,
Vous dit' que d'main vous s'rez dame.

CLARA.

Oui.

GERVAIS.

Quand donc (*bis*) serez-vous demoiselle ?

CLARA.

Monsieur Gervais, vous feriez bien mieux d'aller arroser votre jardin que de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

GERVAIS, *à part.*

Alle est piquée au vif, tout d'même.

SCENE XXII.

CLARA, FLORINE, ROSE.

ROSE.

Ah ! mon Dieu ! mademoiselle ; moi qui oubliais de vous dire qu'il y a là votre maître de géographie, de danse et d'histoire, qui viennent de revenir.

CLARA *allant ouvrir un tiroir.*

Ils prennent bien leur temps ; tiens, dis leur que je les remercie ; que je me marie demain, et que lorsqu'on est mariée, on n'a plus rien à apprendre.

(*Fausse sortie de Rose.*)

ROSE.

Cela suffit.

FLORINE, *à part.*

Ils reviendront.

CLARA, *appelant Rose.*

A propos, Rose ?

ROSE.

Plaît-il ?

CLARA.

Dis à mon maître de danse seulement de revenir demain.

ROSE.

A monsieur Papillon, tant mieux. C'est le plus drôle de tous. (*Elle sort.*)

SCENE XXIII.

CLARA, FLORINE.

CLARA, *à Florine.*

Tu penses bien qu'il est indispensable que j'ouvre le bal de mes nôces, et que si je ne savais pas parfaitement le menuet....

FLORINE.

Ce serait un cas de divorce.

CLARA.

On n'aura des yeux que pour moi.

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

Je veux tout danser, bolero,
Allemande, gavotte et ronde,
Anglaise, walse, fandango,
Et danser avec tout le monde.

FLORINE.

Le jour où l'on donne sa main,
Danser est un trait de prudence;
Car fort souvent le lendemain
On n'a pas le cœur à la danse.

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

SCENE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, M.me DE LUSSAN, SAINT-LÉON, AMIS ET AMIES, LE NOTAIRE.

CHŒUR.

AIR : *Ah! quel beau jour! ah! quel plaisir!*

Notre cœur jamais n'oublîra
Une époque aussi chère.....
Le même jour éclaire
La fête et l'hymen de Clara.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous bien me dire
Votre nom?

CLARA.

Clara Lussan.

SAINT-LÉON.

Saint-Léon.

FLORINE et GERVAIS.

Oh! comme nous allons rire!

M.me DE LUSSAN, *répétant au Notaire.*

Clara Lussan.

SAINT-LÉON.

Et Saint-Léon.

M.me DE LUSSAN.

Signons tous, signons bien vite.

SAINT-LÉON, *signant aussi.*

Oh! voici mon plus beau jour.

CLARA, *voulant prendre la plume.*

Donnez, que je signe à mon tour.

LE NOTAIRE.

C'est inutile, ma petite.

(*Clara reste interdite.*)

CHŒUR.

Notre cœur jamais n'oublîra
Une époque aussi chère;
Le même jour éclaire
La fête et l'hymen de Clara.

CLARA.

Que veut dire ce monsieur? ma petite?....

AIR *de Marcellin.*

Chère maman, mais dis-moi donc
La cause de ce badinage;

Ne met-on pas toujours son nom
Sur son contrat de mariage?

M.me DE LUSSAN.

Sans doute, c'est l'usage; mais
Peux-tu bien ignorer, ma chère,
Qu'une fille ne doit jamais
Signer le contrat de sa mère. *bis.*

CLARA, *stupéfaite, et continuant l'air.*

De sa mère!....

TOUS, *avec intention, et achevant.*

De sa mère.

CLARA.

Quoi! maman, c'est toi?...

M.me DE LUSSAN.

Oui, mon enfant, c'est moi qui épouse le Colonel.

CLARA.

Et moi?

M.me DE LUSSAN.

Et toi, tu vas retourner à ta pension, car je sens que je t'ai retirée trop tôt.

CLARA.

A ma pension! ô maman, tu veux m'effrayer; et je n'ai pas oublié ce que m'a dit monsieur de Saint-Léon.

SAINT-LÉON.

Moi, mademoiselle, que vous ai-je dit?

CLARA.

Comment, monsieur, ce que vous m'avez dit?

AIR *de Marcellin.*

Vous m'avez dit qu'être à Clara
Etait un sort digne d'envie;
Que vos sentimens pour Clara
Ne s'éteindraient qu'avec la vie;
Que complaire en tout à Clara
Etait votre désir sincère;
Qu'enfin vous épousiez Clara.

SAINT-LÉON.

Mais c'est le nom de votre mère.

CLARA.

Mais ces mots quej'ai trouvés sur la toilette?

SAINT-LÉON.

Étaient pour elle.

CLARA.

Ces bijoux dont je me suis parée?

SAINT-LÉON.

Etaient encore pour elle.

(Clara, d'un air humilié, ôte les bijoux qu'elle avait mis, pendant que Florine, qui a vu son mouvement, va chercher l'écrin, où elle remet les bijoux à mesure que Clara les ôte.)

GERVAIS, *à Rose.*

Ah ça, mam'zelle Tronquette, te v'là sans condition, toi; ôte-moi ça (*Il lui fait ôter son bonnet et son tablier, et les....*)

M.me DE LUSSAN, *à Clara.*

Ecoute, mon enfant, éclairée par ce que j'ai vu, j'ai dû te punir d'un sentiment de coquetterie condamnable à tout âge, mais surtout à celui où l'on ne doit penser qu'à former son esprit et son cœur.

GERVAIS, *à Rose.*

Entends-tu ça, toi?

CLARA, *haut.*

Quelle leçon!

SAINT-LÉON.

Ne rougis pas de l'avoir reçue. Que de gens bien plus âgés que toi en mériteraient une pareille! car tout le monde vise à s'élever, et c'est, ici-bas, du petit au grand.

[redacted]

GERVAIS.

Quand du mariage on saute l'pas,
Être heureux est tout c'qu'on désire :
Le s'rai-je ? ne le s'rai-je pas ?
V'là c'que l's'épouseux n'cessent d'dire.
Moi, le jour où je m'décid'rai,
J'enverrai tous les soucis paître ;
Et m'résignant, je me dirai :
Soyons ce que nous devons être.

M.me DE LUSSAN, *au public.*

Trop souvent, pour notre malheur,
On a vu l'auteur en disgrâce
Brûler sa pièce de fureur,
Et vous, d'ennui, quitter la place.
Pour éviter de pareils maux,
Nous, dociles à notre maître ;
Vous, indulgens pour nos défauts,
Soyons ce que nous devons être.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

LES

DEUX GASPARD,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR MM. M****, GABRIEL ET CAPELLE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 3 février 1817.

Prix, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GARPARD-L'AVISÉ, marchand de fagots courant les foires.	*M. Joly.*
GASPARD-SIMPLET, marchand de bas et de bonnets.	*M. Philippe.*
BOURDON, marchand de vin et sonneur de la paroisse.	*M. Hypolitte.*
Madame JULIEN, sa sœur, meunière et veuve depuis six mois.	*Mad. Hervey.*
JEANNETTE, leur nièce.	*Mlle Minette.*
GERVAIS, petit tonnelier du village, amant aimé de Jeannette.	*M. Guénée.*
UN NOTAIRE.	*M. Justin.*
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène se passe dans un petit village auprès de Moulins.

LES

DEUX GASPARD,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE ET EN PROSE.

Le Théâtre représente un hameau ; à droite du spectateur, la maison et l'enseigne de Bourdon. A côté, sur le second plan, une espèce de hangar, une table et des tabourets devant la porte. Au fond, on aperçoit une église.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOURDON, GENS DU VILLAGE.

(*Ils arrivent de la paroisse ; au moment où ils entrent, un garçon sort du cabaret de Bourdon et pose des verres et un broc de vin sur la table qui est devant la porte.*)

BOURDON, *aux gens qui le suivent.*

V'là encore une bonne affaire de faite ! Un enfant de plus dans le village, ça rend tout le monde content. La maman pleure de joie, le papa lève la tête, monsieur le curé se frotte les mains ; en ma qualité d' carillonneur, je v'nons d' sonner l' baptême, et v'là un certain broc dont j'allons bentôt chanter l' *De profundis*.

AIR : *de Lantara.*

Dans not' état j' nous faisons gloire
De nous montrer reconnaissant ;
Puisqu'on nous a donné pour boire,
Buvons à la santé d' l'enfant. (*bis.*)
Il s'ra l'soutien d' son père... et voilà l'nôtre :
Un broc de vin est mon enfant chéri ;
Mais c'est assez qu'on ait baptisé l'autre,
Ne baptisons pas celui-ci.

(*En versant.*)

Allons, camarades, remplissons l'intention du fondateur.

AIR : *Un Cordelier.*

Si nous perdons not' gaîté dans la s'maine,
Qui parmi nous le dimanch' la ramène ?
C'est le bon vin.

CHŒUR.

Si nous perdons not' gaîté, etc.

BOURDON.

Qui des song's creux fait autant de bons drilles,
Qui fait sauter les femmes et les filles ?
C'est, c'est
C'est le bon vin,
C'est le bon vin qui nous met tous en train.

Mais j'aperçois madame Julien, ma sœur; j'ai certain projet là qu'il faut que je l'y communique, laissez-moi lui parler ; nous trinquerons peut-être encore avant la fin du jour, car, ainsi que je vous le disais tout-à-l'heure, (*il chante.*)

C'est, c'est
C'est le bon vin,
C'est le bon vin qui nous met tous en train.

CHŒUR (*en sortant.*)

C'est, c'est
C'est le bon vin,
C'est le bon vin qui nous met tous en train.

SCENE II.

BOURDON, madame JULIEN.

Madame JULIEN, *les voyant sortir.*

Là... n'avez-vous pas de honte, mon frère, de donner un aussi mauvais exemple au village?

BOURDON.

Comment donc ça, madame Julien?

Madame JULIEN.

On ne vous voit jamais que le verre à la main.

BOURDON.

Ah! quelle calomnie!

AIR *du Verre.*

Vous avez vraiment tort, ma sœur,
De vous montrer aussi sévère ;
Bourdon avec la même ardeur
Remplit son devoir et son verre ;
Carillonneur, marchand de vin,
Jugez quel travail est le nôtre,
Puisqu' tout en sonnant d'une main,
On m'voit encor' trinquer (*bis.*)

Quoiqu' vous avez à dire à ça ? [illegible] qui faites jaser l' vilage [illegible] d'une pauvre veuve de [illegible]

Madame JULIEN.

Vous me faites rire. Comme [illegible] pas plus vivement sa perte !

BOURDON.

M'est avis pourtant [illegible]

Madame JULIEN.

Ce pauvre Julien ! comme il aimait sa femme.

BOURDON.

Et comme il vous faisait sauter le bourdon.

Madame JULIEN.

Tu s'ras donc toujours ivrogne ?

BOURDON.

Tant qu' tu s'ras coquette.

Madame JULIEN.

C'est-à-dire que t' aimeras la boisson...

BOURDON.

Aussi long-temps qu' t' aimeras la demette.

Madame JULIEN.

Il est incorrigible.

BOURDON.

Voyez la belle comparaison !

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

C' malin amour que le désir éveille
N'admet chez lui qu' les bell's dans leurs printemps,
Mais l'amateur du doux jus de la treille
Le sable encore à quatre-vingt-dix ans.

Madame JULIEN.

Femme à tout âg', quoi qu'on dise et qu'on fasse,
Peut fair' tourner la tête aux amoureux.
Apprends, mon cher, que l'esprit et la grâce
C'est comm' le vin qu'on n' trouv' jamais trop vieux.

BOURDON.

Ah ! je sais ben qu' t' es une fine mouche, et que si le défunt et toi vous étiez communs en biens, en fait d'esprit il était exclu de la communauté.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Dans ses liens voilà deux fois
Que le mariage t'arrête ;
A tes pauvres maris, je crois,
Qu'tu fis souvent tourner la tête.

BOURDON.

Mais dans quel état s'exerce
Celui qu'tu protège' ici !

Madame JULIEN.

Mon homm' se livre au commerce.

BOURDON.

Le mien s'en occupe aussi.

Madame JULIEN.

Il fera bientôt fortune.

BOURDON.

Il d'viendra riche aisément.

Madame JULIEN.

Son adresse est peu commune.

ENSEMBLE.

Madame JULIEN.
Pour tout dire il est normand.

BOURDON.
Quoi ! normand ?

BOURDON.

Chose certaine;

Madame JULIEN.

Fin matois ?

BOURDON.

Rempli d'esprit,
N'ayant pas la quarantaine.

Madame JULIEN.

C'est l'même sans contredit.

BOURDON.

Il a gagné ma tendresse.

Madame JULIEN.

Il a la mienne déjà.

ENSEMBLE.

Voilà l'époux que ma nièce
Dès demain épousera.

BOURDON.

Embrassons-nous, je te prie.

Madame JULIEN.

C'est vraiment un coup du sort.

ENSEMBLE.

Pour la premièr' fois d'la vie
Nous avons été d'accord. (*4 fois.*)

(*Ils s'embrassent.*)

Madame JULIEN.

Ça tient du prodige ! te v'là devenu raisonnable?

BOURDON.

Dis-donc plutôt que c'est toi qui as eu un bon moment. Les femmes en ont queuqu' fois par-ci par-là.

Madame JULIEN.

Ecoute, j'ons dit à Gaspard de venir ce matin même pour le présenter à Jeannette.

BOURDON.

Il n' peut manquer d'être exact, car j' lui ons fait la même recommandation.

Madame JULIEN.

Eh bien ! puisqu' c'est comme ça, arrangeons-nous d' manière qu'il n'y ait plus moyen de s'en dédire; car, vois-tu, avec une tête comme la tienne, on n' sait jamais sur quoi compter. Va-t-en trouver tout d' suite monsieur Giffard l' notaire....

BOURDON.

C'est dit.

Madame JULIEN.

Tu l'y f'ras faire un contrat de mariage en bonne forme.

BOURDON.

J'allais te l' proposer.

Madame JULIEN.

Entre Jeannette, not' nièce, et Gaspard....

BOURDON.

Tiens, j'y vais de c' pas.... Ah ! ça, mais, dis donc, je ne savons pas les noms de baptême du futur.

Madame JULIEN.

Ma fine, je ne les lui ons pas demandés non plus. Dis à monsieur Giffard qu'il laisse ceux-là en blanc et qu'il mette toujours Gaspard.

AIR : *Qu'un poète* (de Bancelin).

Chez l'notaire,
Chez l' notaire,
Sans r'tard,
Finis cette affaire.
Sort prospère,
D'main, j'espère,
Jeannett' s'ra madam' Gaspard.

En formant ce mariag'-là,
Je prétends v'nir à son aide ;
Et du peu que je possède
Notre nièce héritera.

BOURDON.

Moi, j'y mets la même clause ;
Puisqu'ell' s' marie à mon goût,
J' prétends lui laisser quequ' chose.

Madame JULIEN.

Toi, laisser.... Tu boiras tout.

ENSEMBLE.

Madame JULIEN.
Chez l'notaire, (*bis.*)
Sans r'tard,
Finis cette affaire.
Sort prospère,
D'main, j'espère,
Jeannett' s'ra madam' Gaspard.

BOURDON.
Chez l'notaire, (*bis.*)
Sans r'tard,
J'vais finir l'affaire.
Sort prospère,
D'main, j'espère,
Jeannett' s'ra madam' Gaspard.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

Madame JULIEN *seule.*

Par ma fine je sommes d'autant plus contente que c' mariage se fasse sans difficulté, qu'ça va vous ôter tout espoir à c' petit Gervais, l' tonnelier du village, qui avait donné dans l'œil à Jeannette du temps qu'alle demeurait chez son oncle... Il est gentil, ça c'est vrai, mais ça n'a pas le sou; et quand il s'agit d'un mari, l' plus biau visage n' peut pas valoir un bon magot. Ma nièce a quinze ans, et je sais, par expérience, qu'on ne marie jamais les filles trop tôt.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Il est bien temps, (*bis.*)
Car elle est distraite et rêveuse;
Il est bien temps,
Oui, je le sens,
D'la mettre à l'abri des galans.
Je dis, moi, qui suis connaisseuse,
Faut qu'un mari la rend' joyeuse ;
Il est bien temps. (4 *fois.*)

Même air.

Il était temps, (*bis.*)
Ce souv'nir me poursuit sans cesse ;
A dix-huit ans
Qu' j'avais d'amans !
L'un d'eux m'obtint de mes parens
Pour qu'il reçût, je le confesse,
Les premièr's preuv's de ma tendresse :
Il était temps. (4 *fois.*)

(*Regardant en dehors.*) Mais je n' me trompe pas, c'est Jeannette qui accourt de ce côté. Voyez-vous la petite futée! Alle n'aura pas pu t'nir à la maison... C' que c'est pourtant qu' la curiosité d'une jeune fille quand alle entend parler d'mariage! n' faisons pas semblant d'la voir.

SCENE IV.

Madame JULIEN, JEANNETTE *accourant.*

JEANNETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! J'suis dans une inquiétude... Et c' pauvre Gervais, à qui j'avais promis.... Ah! v'là ma tante! j'pourrais ben être grondée, mais c'est égal, faut que j'sache à quoi m'en tenir touchant son vilain prétendu... (*Abordant sa tante.*) Ah! ma tante! que j'suis bien aise de vous rencontrer... J' croyais qu' vous alliez rester toute la matinée chez mon oncle Bourdon, et je v'nais...

Madame JULIEN.

Ah! c'est toi, Jeannette, comme te v'la agitée, mon enfant!

JEANNETTE.

J'm'en vais vous dire, ma tante, c'est que j'ai traversé tout le village en courant.

Madame JULIEN.

Qu'est-c' que t'avais donc d' si pressé à m' dire?

JEANNETTE.

Moi, ma tante?... Rien. Au contraire... C'était pour vous demander... Quand vous avez quitté la ferme, j'ai ben d'viné que vous veniez ici pour avoir le consentement de mon oncle, au sujet... Vous savez bien... de ce mari qu'vous voulez absolument qu'j'épouse?

Madame JULIEN.

Eh bien! ma chère amie, tu connais mon frère? tu sais comme il a toujours aimé à me contrarier?

JEANNETTE, *à part.*

Mon oncle aura refusé, c'est sûr; que je suis donc contente!

Madame JULIEN.

Y a ben... oui, ma foi, y a ben dix ans qu'il n'l'y est arrivé d'être du même avis qu'moi.

JEANNETTE, *de même.*

Ce bon p'tit oncle! comme je vais l'aimer!

Madame JULIEN.

Croirais-tu qu'aujourd'hui j'l'ai trouvé?...

JEANNETTE.

Encore plus entêté qu'à l'ordinaire. (*A part.*) J'l'aurais parié.

Madame JULIEN.

Ben au contraire, ma chère amie; figure-toi que nous te destinions le même époux. Gaspard, que j'attends aujourd'hui, qu'arrivera peut-être d'un moment à l'autre, c'garçon honnête et simple, qui va te rendre la plus heureuse des femmes, est précisément celui-là que Bourdon t'avait choisi. Tu vois qu'tu n'pouvais pas manquer de d'venir madame Gaspard?

JEANNETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc là ma tante?

Madame JULIEN.

La vérité. Ah! sans c'te rencontre-là, ton oncle aurait vu beau jeu : c'est qu's'il est têtu, j'suis femme, vois-tu, et quand pendant six ans, on vous a mené deux maris, c'n'est pas pour céder à son frère.

JEANNETTE.

Vous croyez donc que c'monsieur Gaspard?...

SIMPLET, *au dehors.*

Des bas, des bonnets de coton!...

Madame JULIEN.

Tiens, ma fine, j'l'entends, il n'pouvait arriver plus à propos.

JEANNETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! il n'y a plus moyen que j'épouse Gervais.

SCENE V.

LES MÊMES, GASPARD SIMPLET.

SIMPLET.

AIR, *chanson normande.*

Rossignolet du bois,
Rossignolet sauvage, } (*bis.*)
Apprends-moi ton ramage,
Apprends-moi zà chanter,
Apprends-moi la manière comment
Il faut aimer.

(*Il entre portant une balle de mouchoirs sur le dos; il a un bâton à la main.*)

Madame JULIEN.

Ma p'tite Jeannette, vous me pardonnez. (*Jeannette fait la révérence.*)

SIMPLET.

Eh ! oui, c'est moi, mam'zelle, pour vous servir, si j'en étions capable. Elle est tout d' même ben gentille. Ça mont d' famille, mame Julien, car vous êtes tout ben ancienne.

JEANNETTE, *à part.*

Je ne pourrai jamais aimer c' vilain homme-là, d'abord.

Madame JULIEN.

J'étais ben sûre qu'elle vous conviendrait ; mais ce n'est pas tout, Gaspard, il faut faire son bonheur, et vous me le promettez ?

SIMPLET.

Foi d' Normand, je l' ferons aussi bé qu'un autre : c' n'est point pour me vanter, mame Julien, mais j'ai un je n'sais quoi qui fait qu' les fillettes m'aiment tout d' suite d'abord.

AIR : *Ça n' devrait pas finir par-là.*

Sans êtr' coquet,
Et sans caquet,
V'là comme plait
Gaspard Simplet. (*bis.*)

Je n' rencontrons point un' jeun' fille,
Qui me paraisse un peu gentille,
Sans l'aborder bé poliment,
Pour lui fair' mon p'tit compliment.

(*Changeant de voix.*)

Vous m' pressez,
Finissez.....
All' m' donn', si j' m'approche,
En riant un' taloche.

Sans êtr' coquet,
Et sans caquet,
V'là comme plait
Gaspard Simplet. (*bis.*)

Madame JULIEN.

Ah ! ça, c'est fort ben d'être galant, Gaspard ; mais j'espère qu'une fois devenu mon neveu, vous n'irez pas conter à d'autres c' que vous devrez à Jeannette.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Lui gardant tout' votre amitié,
Vous n' brûl'rez plus d'une autre flamme ;
Et si vous voulez qu' vot' moitié
N'oubli' jamais qu'elle est vot' femme,

Vous n'imit'rez pas ces lurons,
Qui, n'parlant que d' leur doux martyre,
En compt' tant à tous les tendrons,
Qu'à leux femm' ils n' peuv'nt plus rien dire.

SIMPLET.

Ah ! soyez tranquille, mame Julien, j'aurons toujours queuqu' petite chose à dégoiser à ma femme.... Car j' pensons bé qu'avec un minois comme ça, ça doit être une jaseuse. Mais ça m' fait r'ssouvenir qu'elle n' m'a point encore dit une seule petite parole, quoi!

JEANNETTE.

Monsieur, je dépends de ma bonne tante, j'ai toujours cru qu'elle ne voulait que mon bonheur, et puisqu'elle exige....

SIMPLET.

Elle est douce comme un agneau!

Madame JULIEN.

C'est encore un peu timide, c'est si jeune; mais, débarrassez-vous donc de tout ça. (*Elle appelle.*) Charlot!... (*Un garçon entre et emporte la balle.*) Vous devez être fatigué?

SIMPLET.

Point absolument. J'ons rencontré, voyez-vous, un charretier qui s'en revenait piétonnant avec sa charrette du marché où il n'y avait rien, et tandis qu'il disputait avec un particulier, j'ons monté d'ssus. (*A part.*) C'est toujours autant d'gagné.

AIR : *L'Amour ainsi qu' la Nature.*

Je m' rappelons bé que mon père,
Qu'était un fameux compère,
Me disait comm' ça : Gaspard,
Du grand gâteau prend ta part;
Donne d' ton intelligence
Queuqu'preuves par-ci par-là :
Crois-en mon expérience,
On n'est point pendu pour ça. (*bis.*)

Même air.

J'croyons d'viner que vot' nièce
N'a pas pour moi trop d' tendresse;
D'autr's craindraient en l'épousant
Certain fâcheux accident;
Mais j' vois dans bé des ménages
Des malheurs comm' celui-là;
Et j' dis comm' tous les homm's sages :
On n'est point pendu pour ça. (*bis.*)

Madame JULIEN.

Quand j'te disais, Jeannette, qu'il ferait un bon mari! mais mon frère ne r'vient pas; au lieu de venir vendre son vin, il

s'amuse sans doute à en boire queuqu' part, afin qu'il soit meilleur.

SIMPLET.

Ah ! c'est vrai. A propos, c' père Bourdon, il est bé temps que je l' voie.

Madame JULIEN.

Il est allé chez le notaire faire préparer vot' contrat; donnez-moi l' bras, Gaspard, j'allons le retrouver; toi, Jeannette, veille à la maison de ton oncle, je s'rons bientôt de retour.

SIMPLET.

AIR *du Vaudeville de la garde nationale.*

Sans adieu, mamsell' Jeannette,
Plus tard, quand vous me connaîtrez,
J' vous l'ai dit et j' vous l'répète,
Foi de Gaspard, vous m'aimerez.

Madame JULIEN.

Ici, malgré ma défense,
Si Gervais portait ses pas,
J't'ordonn' de fuir sa présence.

(*Ici Gervais traverse le théâtre et se cache derrière un arbre.*)

JEANNETTE, *qui a aperçu Gervais.*

Ma tante, il n'y viendra pas.

ENSEMBLE

SIMPLET.	Madame JULIEN.	JEANNETTE.
Sans adieu, mamsell' Jeannette, Plus tard, quand vous me connaîtrez, J' vous l'ai dit et j' vous l'répète, Foi de Gaspard, vous m'aimerez.	Sans adieu, ma p'tit' Jeannette, Plus tard, quand vous vous connaîtrez, J' te l'ai dit et j' te le répète, Mon enfant, vous vous aimerez.	On peut bien forcer Jeannette De s' marier contre son gré, Mais tout bas mon cœur répète, C'est Gervais seul que j'aimerai.

(*Madame Julien et Gaspard Simplet sortent.*)

SCÈNE VI.

JEANNETTE, GERVAIS.

GERVAIS, *accourant aussitôt que madame Julien a quitté la scène.*

Ah ! mon Dieu ! ma chère Jeannette, l'ai-je bien entendu, ta tante va chez l' notaire, et c' n'est pas pour nous marier ?

JEANNETTE.

Non, mon ami. Ah ! j'ai bien du chagrin, dans deux heures je serai à un autre qu'à toi !

GERVAIS.

Est-il possible que ton oncle?... Ah! c'est bien mal à lui qui était l'ami de mon père, qui m'a vu naître....

JEANNETTE.

Ton état de tonnelier lui fait peur, il dit que tu n'as que des pièces vides.

GERVAIS.

N'est-ce que cela qui le fâche? sois tranquille; j'ai trouvé un bon moyen de l'appaiser : j' viens d'hériter d'un vieux parent, qui faisait l' même métier que le père Bourdon, et j'ai pris à compte sur ma petite succession trois pièces de bon vin que j'ai envoyées ce matin chez ton oncle, sans lui faire dire de quelle part ça venait, mais il l'aura bien deviné.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

A ce joli cadeau, ma chère,
Il s'ra sensible, c'est certain;
Et ces trois feuillettes, j'espère,
Lui front mettre d'l'eau dans son vin.

JEANNETTE.

Oui, ce présent dans sa boutique
Lui semblera d'autant plus doux,
Qu' mon oncle, on peut l'dire entre nous,
Est bien sa meilleure pratique.

Mais je crains malgré tout cela....

GERVAIS.

Va, ma petite Jeannette, il ne faut jamais perdre l'espérance. Tâche seulement d'empêcher que ton mariage ne se fasse aujourd'hui, et p't'être ben que d'ici à d'main j'aurons trouvé un moyen.... Il y a quelque chose qui me dit que ce Normand-là n'est pas encore aussi fin que moi.

AIR *du Premier pas.*

Oui, j'braverons cette chance cruelle,
L'amour se rit des méchans et des sots;
Un' fois l'mari de ma Jeannette si belle,
Je promets bien de n'aimer jamais qu'elle.

L'AVISÉ, *en dehors.*

Fagots, fagots. (bis.)

JEANNETTE.

Même air.

Non, jamais rien n'pourra faire changer celle
Qui chaque jour t'fit des sermens nouveaux.
Présent je t'aime, absent mon cœur t'appelle :
Toujours, toujours je te serai fidèle.

L'AVISÉ, *en dehors.*

Fagots, fagots. (*bis.*)

JEANNETTE.

Ah ! mon Dieu ! et ma tante qui m'avait défendu de te parler.

GERVAIS.

Elle ne saura pas que je suis venu.

JEANNETTE.

Va-t-en bien vîte, au moins, car elle peut revenir d'un moment à l'autre.

GERVAIS.

Je te quitte, mais je rôderai toujours dans les environs pour être instruit de tout ce qui se passe. (*Il sort d'un côté, et Jeannette entre chez son oncle.*)

SCÈNE VII.

GASPARD L'AVISÉ *seul.*

(*Il entre traînant sa charrette chargée de fagots.*)

AIR : *Vaudeville des Auvergnats.*

En tous lieux trainant ma charrette,
Toujours gaillard, frais et dispos,
Je répétons la chansonnette,
Et j' bavons queuqu' coups à propos.
Si, parfois,
On n'veut pas qu' j'exerce
Mon petit commerce
De gibier et d'bois,
Des méchans j'sais braver la foule,
Et confondr' mêm' plus d'un témoin.
Si toujours va qui roule,
J'somm's bé sûr d'aller loin.

(*Pendant la ritournelle, il fait le tour du théâtre en passant devant la rampe, puis il laisse sa charrette au fond à gauche, sous le hangar.*)

Même air.

Dans mon négoce il faut d'l'audace,
Si j' voulons fair' not' petit ch'min ;
Certain jour j' paraissons bonace,
Malicieux le lendemain.
Des malins
J'crains peu la rubrique,
J'sais comm' ça s'pratique ;
S'ils font les calins,
Avec eux j'ons l'air d'une buse ;
Mais j' somm's fin plus qu'eux au besoin.
Si toujours va qui ruse,
J'somm's bé sûr d'aller loin.

Enfin me v'là arrivé!... Quoique ça, je suis un peu fatigué; c'est un métier d' cheval que j' fais-là depuis deux jours que j'ons vendu l' nôtre à c't'honnête particulier. J' n'y avons point perdu tout d' même; il n'ira pas loin avec ! ma fine, quand j' sommes revenu en France, j'avions bé besoin de faire de l'argent. Je me serais ruiné en Westphalie.... Hein! me voilà maintenant au-dessus de mes p'tites affaires. J'ons là dans la boîte de ma charrette un boursicot qui commence à peser; aussi je n'en prends qu'à mon aise.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

L'travail jadis était rude,
J' n'avions point l'moindre repos :
Maint'nant c'n'est qu' par habitude
Si j'débitons queuqu' fagots.
Faut bé qu' l'honnête homm' s'occupe;
Et, dans mes instans d'loisirs,
Si j'fais encor quelques dupes,
C'n'est vraiment qu' pour mon plaisir.

J'avons déjà acheté une petite maison. On est à son aise dans c' pays-ci; on ne paie point beaucoup d'amende, c'est ce qu'il me faut; on est entouré de bonnes gens, de gibier et d' bois.... Aussi, j'allons m'y marier.... J'avions pourtant bé juré de rester garçon, mais point de femme, point de dot, et c'est à considérer.... Allons, soyons gai; que diable, il en arrivera ce qui pourra.

AIR : *On nous dit que l' premier homme* (du Diable couleur de rose.)

Si j'en croyons l' vieil adage,
C'est un bal que l'mariage,
Où chacun, suivant l'usage,
En dansant se croit heureux.
D'abord on s'montre bon drille,
On invite un' jeune fille
Qui tout bas de danser grille :
On s'présente en avant deux.

(*Il danse sur la ritournelle.*)

Même air.

C'est là que le bal commence;
On fait bonne contenance;
En croyant suivr' la cadence,
On se r'garde, on fait d'grands sauts,
On chasse, on forme la chaîne,
On s' balance, on se démène,
On s' prend, on s'quitte sans peine,
Puis on s'trouve dos à dos.

(*Il danse.*)

J' crois qu' je n' f'rons point mal maintenant de me présenter chez celui-là dont j' m'en vais bientôt être l' neveu.

SCENE VIII.

GASPARD L'AVISÉ, BOURDON.

BOURDON, *il entre en chantant.*

AIR : *Allons, allons au bois.*

Mes vins plais'nt aux buveurs,
Ils n'en trouvent pas de meilleurs
Ailleurs.
On m'gronde d' c'qu'avec eux
J'bois Mâcon, Beaune et Condrieux,
Bien vieux;
Mais n'faut-il pas vraiment,
Lorsque l'on trouve le chalant
Trop lent,
Prêcher d'exemple enfin,
Hein!
Quand on est marchand de vin?

L'AVISÉ.

Eh! le v'là justement, ce père Bourdon, toujours chantonnant.

BOURDON.

Bonjour, mon brave Gaspard, embrassons-nous donc. Eh bien! mon garçon, les affaires s'ront bientôt baclées. J' viens d' faire faire ton contrat, et en revenant de chez l' notaire j'ai passé chez Bancalard, le premier violon du village, pour retenir les crins crins de ta noce. Ah çà! mais comment ne t'ai-je pas rencontré? Queu chemin as-tu donc pris pour venir ici?

L'AVISÉ.

Dam', le droit chemin, celui que j' prenons toujours.

BOURDON.

Eh! tu as amené ta charrette!

L'AVISÉ.

N' faut point perdre son temps, écoutez-donc, j'ons fait un pen d' commerce en sortant d' Moulins.

AIR *du Vaudeville de Catinat.*

J' ne r'culons jamais, voyez-vous,
Sitôt que l'travail me réclame;
Faut toujours qu'un homme, entre nous,
Apport' quequ' p'tit' chose à sa femme:
Je n'suis point un gros financier;
La paresse s'rait sans excuse,
Puisque je vais me marier;
Désormais n'faut point que j'm'amuse,

D'autant plus que qu' vous m'avez parlé d'une petite dot.

BOURDON.

Ah çà ! à propos, sais-tu que ton vin était excellent ?

L'AVISÉ.

Hein ! comment que vous dites ça ?

BOURDON.

Parbleu ! que j'ai reçu les trois feuillettes que tu m'as envoyées.

L'AVISÉ.

Moi ? je n' vous ons rien envoyé du tout.

BOURDON.

Comment, tu me soutiendras ?...

L'AVISÉ.

Sur ma conscience.

BOURDON.

AIR : *Ça n' se peut pas.*

Allons, pourquoi garder l'silence ?

L'AVISÉ.

Non, je n'me suis point mis en frais ;
Si je l'jur' vous m'croirez, je pense ?

BOURDON.

A d'tels sermens je n'crois jamais :
Un pareil entêt'ment m'assommie,

L'AVISÉ.

Ça n'vient point d'moi, j'vous l'dis tout bas,
Aussi vrai que j' suis honnête homme.

BOURDON.

Je n' t'crois pas. (*bis.*)

L'AVISÉ, *à part.*

Dites donc la vérité, après ça ! J'aurons plutôt fait de convenir qu' c'est mé. (*Haut.*) Eh bien ! puisque vous le voulez, c'est mé, quoi !

BOURDON.

J'en étais sûr, et je t'en remercie.

L'AVISÉ.

Puisque c'est comme ça, faites-m'en donc goûter un tantinet de c' bon vin que j' vous ons envoyé.

BOURDON.

C'est trop juste, mon neveu. (*Il entre chez lui.*)

SCENE IX.

GASPARD L'AVISÉ, Madame JULIEN, GASPARD SIMPLET, M. GIFFARD, *ensuite* BOURDON, JEANNETTE, PAYSANS *et* PAYSANNES.

Madame JULIEN.

AIR : *Enfans de la Provence* (d'Aline.)

Qu' pour un' joyeuse ivresse
L'travail soit suspendu ;
Mes amis, de ma nièce
Voilà le prétendu,
Voilà, voilà le prétendu, (*bis.*)
Voilà, voilà
Le prétendu. (*ter.*)

BOURDON, *sortant de chez lui une bouteille à la main ; il est suivi de Jeannette.*

Le jour que l'on marie
Une nièce chérie,
Il faut d'abord
S'armer gaiment d'un rouge bord,
Ensuit' chanter
Sans s'arrêter :
Puis l'vin nous fait sauter.
Suivez, lurons,
Suivez, tendrons,
L'exemple que j'donnons :
Buvons beaucoup et buvons pur
En l'honneur du futur.

(*Il verse à boire aux paysans.*)

CHŒUR,

Qu' pour un' joyeuse ivresse
L'travail soit suspendu,
Mes amis, de { ma nièce / sa nièce }
Voilà le prétendu.

SIMPLET, *s'approchant de l'Avisé pendant que tout le monde boit.*

Tiens, te v'là ici, toi ? Est-ce que t'es d'la noce ?

L'AVISÉ.

Pardine, j' crois bé, et toi ?

SIMPLET.

Si j'en suis.... Dam ! on n'peut point s'passer d' moi.

L'AVISÉ, *à part.*

Ah ! sans doute il est accoutumé à servir de témoin.

Madame JULIEN.

Allons, monsieur Giffard, lisez à haute et intelligible voix

c' contrat, auquel il n' manquait qu' les noms du futur que j' venons d' vous donner.

M. GIFFARD *lit.*

Pardevant les notaires soussignés, etc., etc., etc., entre Eustache-Nicolas Gaspard, dit Simplet, etc.

BOURDON et L'AVISÉ.

Un moment, il y a erreur.

L'AVISÉ.

Je ne suis point Simplet.

SIMPLET.

Mais je l' suis, moi, qu'épouse la nièce de madame Julien.

BOURDON.

J'vous dis, monsieur l' notaire, que v'là celui que j' donne à Jeannette, et il s'appelle...

L'AVISÉ.

Chrisostôme-Ignace Gaspard, dit l'Avisé.

Madame JULIEN.

Qu'est-ce que tu dis donc? V'là not'neveu, celui à qui j' sommes convenus ce matin de donner ma nièce... Gaspard Simplet.

M. GIFFARD.

Ah çà ! il y a donc deux prétendus.

CHŒUR.

AIR : *Ciel ! c'est Félix.*

Quoi ! deux Gaspard ! (*bis.*)
Deux Gaspard ! (4 *fois.*)
Faut sans r'tard
Opter, car
Deux maris, c'est trop pour sa part.

JEANNETTE, *à part.*

Ça reculera toujours le mariage.

Madame JULIEN.

Comment, comment, c' n'est pas là l'garçon qu' nous avons rencontré tous deux à l'auberge de Moulins, qui t' a donné dans l'œil en même temps qu'à moi, et à qui j'avions, chacun de notre côté, promis la main de Jeannette?

BOURDON.

Non, de par tous les diables ! Je n'l'ons jamais vu. Il y a un équiproquo. J'disais bien aussi ce matin, il n'est pas possible que mame Julien soit devenue assez raisonnable pour avoir pu faire le même choix que moi, qui ai donné ma parole au brave homme que v'là. *(Il montre Gaspard l'Avisé.)*

Madame JULIEN.

Ce sont donc les deux frères ?

L'AVISÉ.

Nous ? Je n'sommes pas même cousins, voyez-vous. Ah çà ! père Bourdon, je compte toujours sur votre promesse.

SIMPLET, *à madame Julien.*

J'pense bé, mame Julien, que vous n'm'avez point fait v'nir ici pour rien.

BOURDON *à l'Avisé.*

Laisse-moi faire. (*Haut.*) Par toute l'autorité qu'un oncle a sur sa nièce, j'lui ordonne d'épouser celui-ci.

SIMPLET, *à madame Julien.*

N'lui cédez point.

Madame JULIEN.

Soyez tranquille. (*Haut.*) Par la raison que j'suis sa tante, et que j'lui tiens lieu de mère, j'lui défends d'en accepter un autre que celui-là.

L'AVISÉ.

Hein ! Elle est têtue la p'tite meunière.

JEANNETTE.

Je n'peux pourtant pas les épouser tous les deux.

M. GIFFARD.

Dans tout cela, je demande quel est celui qui me paiera le contrat ?

GERVAIS, *accourant.*

Pardine, monsieur Giffard, j'vous l'paierais de bien bon cœur, moi, si l'on voulait m'permettre de vous en faire faire un autre.

Madame JULIEN.

Ah ! voilà donc c'que c'est... C'est toi qui engage cette petite fille à me désobéir; et tu viens encore ici nous narguer; sais-tu bien qu'elle ne dépend que de moi, que je suis la maîtresse ?...

GERVAIS.

Je n'dis pas le contraire, mais....

Madame JULIEN.

Et que je te défends de lui parler.

BOURDON.

Sais-tu bien que je suis le maître, et que personne n'a le droit de s'opposer à ma volonté ?

GERVAIS.

Vous avez raison; cependant...

BOURDON.

Regarde-moi bien cette maison-là, pour n'y jamais remettre les pieds.

JEANNETTE.

Allons, les voilà encore une fois d'accord !

GERVAIS, *à madame Julien.*

Madame Julien, si vous vouliez m'entendre, je vous apprendrais...

Madame JULIEN, *montrant Simplet.*

V'là l'mari d'ma nièce.

SIMPLET.

A la bonne heure, mame Julien.

GERVAIS, *à Bourdon.*

Laissez-moi donc vous dire ce qui m'est arrivé.

BOURDON *de même, montrant l'Avisé.*

V'là l'époux d'Jeannette.

L'AVISÉ.

C'est ça, père Bourdon.

Morceau d'ensemble.

AIR : *Il faut qu'on les saisisse* (des Petits Savoyards.)

BOURDON.

J'étouffe de colère.

Madame JULIEN.

Moi, céder à mon frère !

GERVAIS, *à part, à Jeannette.*

Malgré c't'ordre sévère
Je n'm'éloign' pas d'ici ;
Va, tout espoir, ma chère,
N'm'est pas encor ravi.

BOURDON, Madame JULIEN, *à l'Avisé et à Simplet.*

Gaspard, tu seras son mari.

L'AVISÉ et SIMPLET, *à Bourdon et madame Julien, chacun à voix basse.*

Laissez-moi seul avec c'garçon ;
Par la Saint'-Vierge, j'réponds
Qu'j'y f'rons ben entendre raison.

BOURDON, madame JULIEN.

Entendr' raison.

Madame JULIEN, *à son frère.*

Vous pouvez bien dans son village
R'conduir' vous même ce bel époux.

BOURDON.

Puisque l'votre a tant d'avantage,
Morgué, que ne l'épousez-vous ?

M. GIFFARD.

Accordez-vous.

BOURDON, madame JULIEN.

Non, non.

TOUS

Appaisez-vous.

BOURDON, madame JULIEN.

Non, non.

GERVAIS.

Ecoutez-moi.

BOURDON, madame JULIEN

Non, non.

ENSEMBLE.

BOURDON.

Ma sœur est folle, je suis sage,
Et si je lui donnais raison,
Que dirait-on
Dans le canton ?

Madame JULIEN.

Mon frère est fou, mais je suis sage ;
Et si je cédais à Bourdon,
Que dirait-on
Dans le canton ?

GIFFARD, GERVAIS, JEANNETTE *et tout le village.*

Ils n'entendront jamais raison.

L'AVISÉ et SIMPLET, *en se regardant.*

Tâchons d'ly faire entendr' raison.

(*Madame Julien et Jeannette sortent par la gauche, Giffard sort avec Gervais et les paysans par le fond à droite, Bourdon rentre chez lui.*)

SCENE X.

GASPARD L'AVISÉ, GASPARD SIMPLET.

L'AVISÉ, *à part.*

Allons, l'Avisé, faut amorcer le poisson pour l'faire tomber dans la nasse.

SIMPLET, *de même.*

Tiens-toi bé, Simplet, c'est un malin comprez ; mais, comme dit c't'autre, fin comme lui n'vaut rien pour sa doublure.

L'AVISÉ.

Te v'là donc, mon rival Simplet?

SIMPLET.

T'es bé l'mien, l'Avisé.

L'AVISÉ.

Queu comparaison !

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Tiens, j'te l'dis en ami, je crois
Que tu n'as qu'à battre en retraite,
Tu n'peux point élever la voix;
Ici pour soutenir mes droits,
Tu sais qu' j'ai l'oncle de Jeannette.

SIMPLET.

Mais contre sa sœur qu'est-c' qu'il peut?
Comm' dit un proverb' véritable :
Ce que femme veut, Dieu le veut.
Tu vois bé (*bis*) qu' ta dot est au diable.

L'AVISÉ, *lui présentant du tabac.*

Dis-moi la vérité.

SIMPLET.

J' n'en usons point.

L'AVISÉ.

Est-ce que t' aimerais beaucoup la petite?

SIMPLET.

Pardine, j'l'aime autant qu' toi donc.

L'AVISÉ.

Dam ! vois-tu, c'est que si tu voulais....

SIMPLET.

Je ne te comprends point.

L'AVISÉ.

J' pourrions nous accorder.... entre pays,

SIMPLET.

Les loups ne se mangent point. Je ne demandons point mieux, qu'est-ce que t' as à m'proposer?

L'AVISÉ.

J'te vois v'nir... Il y a une bonne dot, et c'est ça que tu voudrais épouser.

SIMPLET.

Elle n'est point meilleure pour moi que pour toi.

L'AVISÉ.

Est-ce que je n' pourrions point nous arranger à l'amiable?

SIMPLET.

Tu me céderais donc tes prétentions?

L'AVISÉ, *après avoir regardé si on ne les écoute pas.*

Combien veux-tu me donner?...

SIMPLET.

Je ne sommes point en fonds.

L'AVISÉ.

Tu veux gausser.

SIMPLET.

Foi d'Simplet.

L'AVISÉ.

Je ne te crois point.

SIMPLET.

En ce cas j'épouserai.

L'AVISÉ.

Tu n'épouseras point.... Mais, j'pense encore à une chose. Si j'chargions les cartes de décider la question.

SIMPLET.

J'voulons bé encore; j'te joue mes droits au piquet voleur.

L'AVISÉ.

Je n'pouvons point; nous ne sommes que deux, il faut être trois.... Tiens, jouons plutôt nos prétentions au mariage.

SIMPLET.

Çà va.

SCENE XI.

LES MÊMES, GERVAIS. (*Il tient à la main une lettre décachetée; en voyant les deux Gaspard, il s'arrête et reste au fond du théâtre.*)

SIMPLET.

Air : *Sans être belle on est aimable* (d'Ambroise.)

V'là d'abord la tabl' que j'approche,
Faut des cart's?

L'AVISÉ.

J'en ons dans ma poche.

GERVAIS, *à part, au fond.*

Pour mon cœur,
Quel moment enchanteur!
C'te lettre-là f'ra mon bonheur.

L'AVISÉ.

L'perdant n'montrera point d'humeur.

SIMPLET.

L'sort va régler, dans sa sagesse,
C'lui qui formera de doux liens.

L'AVISÉ *et* SIMPLET, *chacun à part.*

C'est ici qu' faut user d'adresse.
Ah ! je le tiens. (*bis.*)

GERVAIS, *de même.*

L'moyen de posséder ma maîtresse.
Ah ! je le tiens. (*bis.*)

L'père Bourdon m'a défendu de mettre le pied chez lui, mais j'ai trouvé la manière, sans qu'il ait rien à me dire, d'observer toutes les manigances des deux Gaspard. (*Il entre sous le hangar.*)

SCENE XII.

GASPARD L'AVISÉ, GASPARD SIMPLET. *Ils sont tous deux à table et se préparent à jouer.*

L'AVISÉ, *après avoir battu les cartes.*

Allons, coupe..... Coupe donc de la main gauche, c'est l' bon côté.

SIMPLET.

Nous allons voir de quoi il retourne.

L'AVISÉ.

Tiens, c'est du cœur.

SIMPLET, *à part.*

Hein !

L'AVISÉ, *après avoir regardé son jeu.*

Air *de Mariamne.*

Notr' affair' s'ra bientôt vidée,
C'te cart'-là m'port' toujours bonheur ;
Je n'sais point si c'est une idée,
Mais j'gagerions qu'tu n'as point d'cœur.

SIMPLET.

V'là du carreau.

L'AVISÉ.

J'ai l'as.

SIMPLET.

Oh ! oh !

L'AVISÉ, *montrant deux cartes.*

Et c'mariag'-là
Qu'est-ce c' que t'en dis ?

SIMPLET.

Ah ! ah !
Qu'est-qu' t'as donc fait ?
Foi de Simplet,
Avec un' dam' tu marie un valet ?

L'AVISÉ.

Bath ! c'est qu'je m'suis trompé peut-être.
Mais c'n'est point, quoiqu' t'en sois surpris,
La première fois qu'on ait pris
Le valet pour son maître.

SIMPLET.

Marchons toujours, j' s'rai peut-être plus heureux c' coup-ci.
(*Il bat les cartes et les distribue après avoir joué.*)

Air : *Le luth galant qui chanta les amours.*

L'malheur m'en veut.

L'AVISÉ.

On n'gagn' point tous les jours.

SIMPLET.

Sans rien marquer j'ons déjà fait trois tours;
T'as donc, pour m'faire sauter, quequ' secret que j'ignore ?
T'avais deux fois des as ?...

L'AVISÉ.

Et j'en ai ben encore.

SIMPLET.

T'en auras donc toujours ?

L'AVISÉ, *tirant des cartes de sa poche..*

Oui, j'en aurai toujours.

SIMPLET.

Allons, ma revanche, j'aurons p' t'être la veine à mon tour.
(*A part.*) J' m'arrangerons pour ça. (*Il fait sauter la coupe.*)

L'AVISÉ.

AIR : *Si on m'aime un peu beaucoup.*

Treffle !...

SIMPLET.

Atout.

L'AVISÉ.

Pique.

SIMPLET.

Je l'prends.

L'AVISÉ.

Encore un mariage.

SIMPLET.

J'en ons deux, et j'te défends
D'en compter davantage.
Tu n'auras pas l'point.
D'être simple je m'pique,
Mais je n'souffrons point
Qu'on m'fas' la nique.

ENSEMBLE.

L'AVISÉ.

Je n'jouons plus avec toi,
De l'honneur tu t'écartes;
N'y a qu'un moment, sur ma foi,
Qu't'as fait sauter les cartes.

SIMPLET.

Je n'voulons plus jouer avec toi,
Puisque du droit chemin tu t'écartes;
Tout-à-l'heur' j'ons bien vu, sur ma foi,
Qu' dans ta poch' t'as pris des cartes.

L'AVISÉ.

Quest-ce que t'oses dire là, des as dans ma poche?

SIMPLET.

Dans ta poche du coin, j' n'ons point la berlue, p't'être!

L'AVISÉ.

Et moi, j' te dis qu' c'est toi qu'as changé la retourne en faisant sauter la coupe.

SIMPLET.

Ce n'est point vrai. T'abusais d' ma bonne foi.

AIR : *Fragment du duo de la Fausse Magie.*

J'aurions perdu la cervelle,
Si j'm'avisions d'jouer la belle
Avec un pareil fripon.

L'AVISÉ.

Fripon! voyez-vous la pelle
Qui se moque du fourgon.

SIMPLET.

Dans le pays on raconte
De jolis traits sur ton compte.
J'y vais le front levé, moi.

L'AVISÉ.

Qu'est-c'qu'ça prouv'? c'est que la honte
N'a point de prise sur toi.

SIMPLET.

Ce qu'on lui voit fair' il l'nie,
Et l'argent qu'on lui confie
Il n'faut point lui r'demander.

L'AVISÉ.

Il n'sait pas c'que c'est que d'rendre;
S'il ouvr' la main, c'est pour prendre;
S'il la ferm', c'est pour garder.

TOUS DEUX.

J'suis honnête homme. (*ter.*)

L'AVISÉ, *à part.*

Mais voyez pourtant, voyez comme
J'pourrais
Lui faire un procès.

SIMPLET.

Voyez pourtant, voyez comme
J'pourrais
Lui faire un procès.

ENSEMBLE.

L'AVISÉ.

Il compt' sur le mariage
Pour arrondir son magot;
Mais j'l'emporterai, je gage,
Et bientôt, dans mon ménage,
J'vais rire aux dépens du sot.

SIMPLET.

Il se croit dans son ménage,
Jeannette s'rait bé son lot;
Mais la meunière, je gage,
Va faire un joli tapage;
C'est moi qui touch'rai la dot.

TOUS DEUX.

J'suis honnête homme. (*ter.*)

(*Chacun à part.*)

Il croit déjà tenir la somme,
J'vais rire aux dépens du sot.
Oh! oh! oh! oh! oh! oh!
J'vais rire aux dépens du sot.

L'AVISÉ, *gesticulant.*

Il ne tient à rien que j' t'apprenions....

SIMPLET, *qui se met en garde.*

Ne me touche point....

SCENE XIII.

LES MÊMES, Madame JULIEN, JEANNETTE, BOURDON *sortant de chez lui*, le Village.

CHŒUR.

AIR : *La loterie est la chance.*

D'où vient donc tout ce tapage?
Est-ce ainsi qu'on doit s'parler?
D'un bout à l'autr' du village
On vous entend vous qu'reller.

Madame JULIEN, *à Simplet.*

Montrez-vous plus raisonnable;
Qui cans' ce débat fâcheux?

SIMPLET.

C'est c'fripon.

L'AVISÉ.

C'est c'misérable

Madame JULIEN.

Ils s'connaiss't pourtant tous deux.

CHŒUR.

D'où vient donc tout ce tapage, etc.

BOURDON, *à l'Avisé.*

Qu'la raison vienne à ton aide,
Au lieu d' lui montrer le poing.

Madame JULIEN.

Que le plus honnête cède.

L'AVISÉ, *à Simplet.*

Moi, je n' lui céderai point.

CHŒUR.

D'où vient donc tout ce tapage, etc.

L'AVISÉ, *à Bourdon.*

Il m' dispute encore mes droits sur vot' nièce; il dit qu' vot' sœur est la maîtresse.

BOURDON.

Ah ! il dit-ça !

SIMPLET, *à madame Julien.*

Il m' soutient que le père Bourdon n' fait que sa volonté.

Madame JULIEN.

Quand elle est conforme à la mienne.

L'AVISÉ.

D'ailleurs, il n'y a qu'un mot qui serve, et j'avons là dans ma charrette d' quoi faire cesser toutes les discussions. (*A part.*) Ma p'tite boîte va leur faire ouvrir de grands yeux. (*Il entre sous le hangar.*)

Madame JULIEN.

Vous entendez bien, ma nièce, que je vous défends....

JEANNETTE.

Oui, ma tante.

BOURDON.

Vous entendez bien, Jeannette, que je vous ordonne....

JEANNETTE.

Oui, mon oncle.

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, L'AVISÉ, *amenant sa charrette sur l'avant-scène.*

L'AVISÉ, *à madame Julien.*

Vous allez m'en dire des nouvelles.

(*Au moment où l'Avisé va pour ouvrir la boîte, Gervais, qui était caché dans les fagots, se lève, et ses jambes sortent de la voiture.*

CHŒUR.

AIR :

Quoi ! c'est Gervais ?
Un' charrette
Est sa cachette !
Quoi ! c'est Gervais ?
Qu'il est bien dans les
Cott'rets.

L'AVISÉ.

Comment diable avait-il donc arrangé ses flûtes ?

Madame JULIEN.

Parle, que faisais-tu là?

BOURDON.

Répondras-tu, petit drôle?

GERVAIS, *qui a sauté à terre.*

J' n'ai pas oublié, père Bourdon, que vous m'aviez défendu de mettre les pieds chez vous, et je ne vous ai pas désobéi, j'espère.

L'AVISÉ.

Je l' crais ben, il était chez moi.

SIMPLET, *à part.*

Pourvu qu'il ne nous ait point vus.

GERVAIS, *à Bourdon.*

Mais comme j'avais une bonne nouvelle à vous apprendre....

BOURDON.

Je n' veux pas la savoir.

JEANNETTE.

Ah! mon petit oncle, écoutez-le, je vous en prie.

GERVAIS.

Vous savez bien ces trois pièces de bon vin?

JEANNETTE.

Eh bien! c'est Gervais qui vous les a envoyées.

BOURDON.

Lui?

L'AVISÉ, *à Bourdon*

Vous m'aviez pourtant dit que c'était mé.

SIMPLET.

V'là comme on accuse les gens injustement.

Madame JULIEN.

Tout ça ne nous dit pas pourquoi...

BOURDON.

Je n' peux pas l' croire! Comment! ces trois feuillettes?...

GERVAIS.

Ne sont qu'un petit échantillon de la cave dont je suis maintenant propriétaire.

BOURDON.

Propriétaire!

GERVAIS.

C'est l'héritage que m'a laissé c't'oncle de Paris, que vous connaissiez; et v'là la lettre qui m'apprend qu'aujourd'hui je

me trouve à la tête de plus de cinquante tonneaux, et ceux-là ne sont pas vides.

BOURDON.

Cinquante tonneaux pleins! C'est un joli fonds!

Madame JULIEN, *vivement.*

V'là ben mon ivrogne; le vin va lui faire tourner la tête; mais quant à ce qui est de moi...

GERVAIS, *à madame Julien.*

Ah! madame Julien, n'ai-je pas plus mérité la main de Jeannette que ces deux messieurs, qui n'ont pas rougi de jouer aux cartes à qui l'épouserait?

Madame JULIEN.

Ça serait-il bien possible!

L'AVISÉ et SIMPLET, *ensemble.*

Je l'nie.

GERVAIS.

Je les ai vus. Celui-ci avait gagné la première partie, et c'est au sujet de la seconde que s'est élevée la dispute dont vous avez été témoins.

L'AVISÉ.

J' vous dis qu'il ment.

SIMPLET.

C'est un petit sournois qui m' le paiera.

L'AVISÉ.

J' l'appellerons en témoignage. J' n'ons point touché une carte. On verra s'il ose lever la main comme moi.

(*Il lève la main. Plusieurs as tombent de sa manche.*)

GERVAIS, *les ramassant.*

Tenez, ils disent qu'ils ne jouaient pas, et v'là seulement un petit paquet de six as.

JEANNETTE, *sautant de joie.*

Ah! que je suis donc contente!

SIMPLET, *vivement.*

Tu vois donc bé que tu me friponnais. (*A part.*) Ah! mon doux Jésus! Qu'est-ce que j'ons dit là?

L'AVISÉ.

Par la bonne Sainte-Vierge! je n'sais point comment ça s' fait. (*A Bourdon.*) Mais sur ma conscience... vous n' pouvez point croire...

SIMPLET, *à madame Julien.*

J' crais bé qu' vous avez trop bonne opinion d' moi....

Madame JULIEN, *à Simplet.*

AIR : *Lir, lon, fa, c'n'est rien qu'ça* (de Gaspard l'Avisé.)

Je vois qu'vous êtes honnête homme ;
Qu'à bon droit chacun vous renomme :
Ruser n'est pas votre défaut.

SIMPLET, *se frottant les mains de joie.*

Oh ! oh ! oh ! oh !

Madame JULIEN.

J'félicit' cell' qui vous aura.

SIMPLET, *de même.*

Ah ! ah ! ah ! ah !
C'est bon !

Madame JULIEN.

Mais t'nez, j'vous l'dis tout bas,
Pour not' neveu vous n'le s'rez pas. (*4 fois.*)

SIMPLET, *stupéfait.*

Qu'est-qu'c'est qu'ça ? (*bis.*)

L'AVISÉ, *se frottant les mains de son côté.*

C'est bon ça, (*bis.*)
C't'enfant-là
Reviendra.

BOURDON, *à l'Avisé.*

Je n'écout' pas la médisance,
Et je crois à ton innocence,
Dans ton ménag' tu n's'ras pas sot.

L'AVISÉ, *se frottant les mains.*

Oh ! oh ! oh ! oh !

BOURDON.

Ben fin' s'ra cell' qui t'attrap'ra.

L'AVISÉ, *de même.*

Ah ! ah ! ah ! ah !
C'est bon !

BOURDON.

Mais tiens, j'te l'dis tout bas,
Pour not' neveu tu n'le s'ras pas. (*4 fois.*)

L'AVISÉ, *stupéfait.*

Qu'est-qu'c'est qu'ça ? (*bis.*)

SIMPLET, *se frottant les mains.*

C'est bon ça. (*bis.*)

GERVAIS.

Ma Jeannett' me r'viendra.

JEANNETTE, *entre son oncle et sa tante.*

V'là que l'même esprit vous rassemble ;
Mais pour être encor mieux ensemble,
Mariez-nous donc au plutôt.

BOURDON, *ayant l'air d'hésiter.*

Oh ! oh ! oh ! oh !

JEANNETTE.

J'vois qu'ma tante y consent déjà.

Madame JULIEN, *comme son frère.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

JEANNETTE, *prenant la main à son oncle et à sa tante.*

Allons, allons,

BOURDON.

J'fais l'premier pas.

Madame JULIEN, *embrassant sa nièce.*

La refuser, ça n'se peut pas. (*4 fois.*)

GERVAIS.

M'y voilà. (*bis.*)

L'AVISÉ ET SIMPLET.

Sans tout ça
J's'rais pourtant comm' c'gas-là.

L'AVISÉ.

J'prendrons not' parti sans tristesse,
Si l'public à nous s'intéresse.

SIMPLET.

J'dirons, s'il rit du bas-en haut,
(*riant.*)
Oh ! oh ! oh ! oh !

L'AVISÉ.

Mais j'dirons, si l'moude s'en va,
Ah ! ah ! ah ! ah !

L'AVISÉ ET SIMPLET.

J'jurons de lui plaire.....

Madame JULIEN.

Nenni dà.
Faut êtr' normand pour jurer ça ;
Mais chacun d'nous s'efforcera
De mériter ce bonheur-là ;
Et voilà qui nous prouvera
Si j'avons c'secret-là.

L'AVISÉ ET SIMPLET.

Lir', lon, fa, c'n'est rien qu'ça.

FIN.

LE NOUVEAU POURCEAUGNAC

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

De MM. Augustin Eugène SCRIBE et DELESTRE-POIRSON;

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 février 1817.

3e ÉDITION.

Avec des changemens et des corrections.

PRIX : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez Mme LADVOCAT, LIBRAIRE, Cabinet littéraire, Palais-Royal, galerie de Bois, N° 197.

1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VERSEUIL, colonel de hussards.	M. *St-Léger.*
NINA, sa fille.....	Mlle *Rivière.*
THÉODORE, lieutenant de hussards, amant de Nina.....	M. *Laporte fils.*
LÉON, JULES, } sous-lieutenans de hussards.	{ M. *René.* M. *Guénée.*
ERNEST DE ROUFIGNAC, jeune Officier de cavalerie, prétendu de Nina.....	M. *Gontier.*
M. FUTET, percepteur des contributions.	M. *Philippe.*
Mme FUTET, sa femme.....	Mme *St-Aulère.*
TIENNETTE, filleule de Nina.....	Mlle *Minette.*
Un BRIGADIER de hussards.....	M. *Carle.*
DROLICHON, commis de Futet.....	M. *Justin.*
Officiers de hussards, et Jeunes Gens de Paris.	

La scène est dans une petite ville voisine de Paris, dans laquelle est caserné le régiment de M. de Verseuil.

On trouve à la même adresse.

Le Solliciteur, Comédie-Vaudeville en un acte, de MM. Eugène S*** et M*** Prix, 1 fr. 25 c.

La Petite Coquette, Comédie-Vaudeville de MM. Désaugiers et Gentil. Prix, 1 fr. 25 c.

Et un assortiment de pièces nouvelles, et toutes les brochures politiques et littéraires qui paraissent.

On souscrit aux Œuvres complettes de Voltaire en 36 volumes in-8°.

Au Rousseau en 18 volumes in-8°.

Au Buffon en 12 volumes in-8°, collection de M. le Comte Lacépède.

Aux Victoires et Conquêtes, dont il a paru plusieurs volumes.

LE NOUVEAU

POURCEAUGNAC.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉON, JULES, et plusieurs OFFICIERS DE HUSSARDS, assis autour d'une table, et figurant un conseil de guerre.

TOUS, *parlant à la fois.*

Moi, Messieurs, je pense, et mon avis est que d'abord...

JULES.

Eh! Messieurs, un peu de silence : on ne peut juger sans entendre, et si vous parlez tous ensemble...

THÉODORE.

C'est à moi de vous expliquer...

JULES.

Non, les amoureux sont trop bavards... (*se levant.*) Voici le fait :

AIR *de la Robe et des Bottes.*

Théodore aime sa cousine,
Qui tout bas brûle aussi pour lui ;
Mais pour un autre on la destine,
Et cet autre arrive aujourd'hui.
Sur son hymen il vient, en homme sage,
Pour implorer vos secours, vos avis,
Persuadé qu'en fait de mariage
On doit toujours compter sur ses amis.

J'ai dit.

LÉON.

AIR : *Adieu, je vous fuis.*

Eh bien, messieurs, qu'en pensez-vous ?
Permettrons-nous qu'à nos yeux même
Un autre soit l'heureux époux
De la jeune beauté qu'il aime ?

JULES.

Nous seuls, puisqu'on veut la ravir,
Seront ses protecteurs suprêmes...
Et plutôt que de le souffrir :
Nous l'épouserions tous nous-mêmes !

THEODORE.

Mes amis, mes généreux amis, c'en est trop...

JULES.

Non, voilà comme nous sommes... Mais nous aurions bien du malheur si, entre nous, nous ne trouvions pas quelque moyen de renvoyer le futur dans sa province.

THÉODORE.

Pensez-y donc, Messieurs; un prétendu de Limoges, et qui se nomme M. de Roufignac.

TOUS.

De Roufignac!...

JULES.

De Roufignac!... Voilà qui rime terriblement bien à Pourceaugnac. Et quel homme est-ce?...

THÉODORE.

C'est ce qu'on ne sait pas précisément... Mais songez de grâce qu'il arrive aujourd'hui, et qu'il n'y a pas de temps à perdre...

JULES.

Voyons donc quelque moyen bien extravagant. Si nous... Non, cela ne vaut rien...

THÉODORE.

Nous pourrions... Oh! ce serait trop fort.

LÉON.

Je le tiens... Nous n'avons qu'à... Non, cela pourrait compromettre...

JULES.

Allons, voilà de beaux moyens! Eh! Messieurs... au lieu de nous creuser la tête à chercher des inventions nouvelles, des farces ingénieuses pour éconduire un prétendu, n'avons-nous pas sous la main ce qu'il nous faut? Nous avons tous assisté ce soir à la représentation de M. de Pourceaugnac : voilà nos moyens tout trouvés : les farces de Molière en valent bien d'autres.

THÉODORE.

Laissez donc... C'est trop usé...

JULES.

Bah! avec des changemens et des additions, voilà comme on fait du neuf... C'est la mode d'ailleurs, et l'on a trouvé plus commode de refaire Molière que de l'imiter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Des Cotins qu'il peignit si bien
Nous voyons la race renaître.
Mais d'un crayon tel que le sien
Nul encor ne s'est rendu maître.
Des hypocrites et des sots
On craindrait moins le caractère,
Si tous nos Tartuffes nouveaux
Faisaient naître un nouveau Molière.

THÉODORE.

Ma foi! faute de mieux, tenons-nous-en donc à Molière... Va pour M. de Pourceaugnac...

TOUS.

Va pour M. de Pourceaugnac.

JULES.

Adopté à la majorité. — Aujourd'hui l'arrivée du futur, demain son départ, et nous marions Théodore le mardi gras.

THÉODORE.

Comme tu y vas!

AIR : *Il n'est pas temps de vous quitter.*

Se marier un mardi gras!
Vit-on jamais rien de semblable?

JULES.

Eh! mon cher ami, pourquoi pas?
L'à-propos me semble admirable.
Ce mardi gras qui voit la gaîté fuir
D'un jour d'hymen m'offre l'emblême.
C'est encor un jour de plaisir;
Mais c'est la veille du Carême.

Il ne reste plus qu'à distribuer nos rôles... Au moins si nous avions ici notre cher Futet et sa digne épouse! ce sont eux qui nous seconderaient merveilleusement... Mais ce cher percepteur des contributions est à Paris depuis ce matin. Quel dommage! lui qui passe sa vie à faire des tours, des malices... Quelle fête pour lui! Il sait pourtant la situation où nous nous trouvons : il avait promis de nous seconder... Eh! qu'entends-je? le voici!

JULES.

C'est Tiennette qui est notre sentinelle avancée.

FUTET.

Tant mieux. Joli talent... Elle peut nous seconder dans les ingénues en l'instruisant un peu...

TIENNETTE.

Oh! j'ai de la bonne volonté... Mais il faut vous retirer; monsieur le colonel est levé, il va sortir; il est d'une humeur!...

JULES.

Il n'est pas abordable depuis quelques jours.

THÉODORE.

Il attend à chaque instant le général, qui doit venir passer en revue notre régiment...

TIENNETTE.

Allons, voyons, allez-vous-en, car, d'un moment à l'autre, monsieur de Verseuil...

JULES.

Ah ça, Tiennette, avancez à l'ordre. — Nous attendons plusieurs jeunes gens de l'endroit, et même de Paris, qui doivent servir dans nos projets...

TIENNETTE.

Oui, dans vos projets de comédie... Je sais...

LÉON.

Comment! tu sais ?

TIENNETTE.

Oui! j'étais là en sentinelle et j'écoutais... Oh! soyez tranquille, j'ai tout entendu.

JULES.

Futet a raison, elle a des dispositions.

THÉODORE.

Si donc ces jeunes gens arrivent... Tu sais ce dont nous sommes convenus.

TIENNETTE.

C'est tout simple. Oh! mon Dieu, vous pouvez vous en rapporter à moi. Je les fais tous passer dans le jardin jusqu'à ce que le colonel soit parti; et s'il les rencontre,

ce sont des messieurs qui viennent pour notre bal masqué, c'est entendu...

FUTET.

Voyez-vous, la petite gaillarde!... Embrasse-moi, mon enfant; tu aurais été digne d'être mademoiselle Futet... Allons, Messieurs, ne perdons point de temps...

AIR : *du Pantalon.*

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment
De promener,
De berner,
Sans faire grace,
Le prétendu
Eperdu,
Confondu,
Et de rendre ses calculs
Nuls.

JULES.

Si venant de son pays
A Paris,
Ce beau-fils
Prend chez nos demoiselles
Les plus sages, les plus belles;
Par ce choix incivil
Que nous restera-t-il?

TOUS.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment, etc.

(*ils sortent.*)

SCÈNE IV.

TIENNETTE, *seule.*

Me voilà de la confidence... C'est gentil d'être dans une confidence! et surtout pour servir mademoiselle Nina, ma marraine, qui est si bonne! que mon papa dise maintenant que je suis une bête.

AIR : *C'est ma Mie j' la veux.*

Tout bas quand on cause
J'entends toujours bien;
Je sais mainte chose
Dont je ne dis rien;

Et pourtant papa
Dit que je suis bête.
Est-ce ma faute, da!
S'il m'a faite
Comm' ça.

J'sais que l'voisin Pierre
Gronde tant qu'il peut,
Et finit par faire
C'que sa femme veut.
Et pourtant papa, etc.

Je vois d'ordinaire
Maint et maint chaland
Qui vient voir mon père
Pour saluer maman.
Et pourtant papa, etc.

Je voudrais bien le voir ce monsieur de Roufignac... Roufignac!... Il me semble que quelqu'un qui a un nom comme celui-là doit avoir une figure bien drôle.

SCÈNE V.

TIENNETTE, ERNEST DE ROUFIGNAC, *en négligé d'Officier de cavalerie élégant.* (1)

ERNEST.

Quel singulier pays!... Comment! personne pour me recevoir?... Ils ne sont pas curieux du tout... Si un prétendu arrivait à Limoges, toute la famille serait depuis le matin sur la grande route.

TIENNETTE.

Ah! mon Dieu! voilà déjà quelqu'un...

ERNEST.

Ma belle enfant...

TIENNETTE.

Chut!

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est donc?

TIENNETTE.

Chut! vous dis-je... Vous venez de Paris?

(1) Frac et Chapeau bourgeois, Veste, Pantalon et Bottes d'uniforme.

ERNEST.

A l'instant m[illegible]e. . .

TIENNETTE.

Ces Messieurs et mademoiselle Nina vous attendent; mais il ne faut pas paraître tout de suite.

ERNEST.

Eh ! pourquoi donc ?

TIENNETTE.

Le colonel n'est pas encore sorti. . . et je guette son départ et l'arrivée du prétendu.

ERNEST.

Du prétendu !

TIENNETTE.

Oui. . . Vous entendez bien qu'il ne faut pas qu'il sache. . .

ERNEST.

Parbleu ! cela va sans dire. . .

TIENNETTE.

Parce que s'il se doutait seulement des tours qu'on veut lui jouer. . . ce ne serait plus cela. . .

ERNEST.

C'est juste. . . Mais dites-moi : le prétendu, c'est? . . .

TIENNETTE.

Cet imbécille qui arrive de Limoges.

ERNEST.

Ah ! oui. . . oui. . . Monsieur de Roufignac.

TIENNETTE.

Justement. . . Ah bien ! si vous savez déjà. . .

ERNEST.

Oui, je sais. . . confusément. . .

TIENNETTE.

Oh ! nous allons bien nous amuser ! Tous ces Messieurs, ces Messieurs les Officiers, sont avertis. . . C'est monsieur Futet, le percepteur des contributions, qui mène tout cela. Mademoiselle va se concerter avec eux. . . Elle s'est déjà entendue avec monsieur Théodore.

ERNEST.

Eh ! quel est ce monsieur Théodore ?

TIENNETTE.

Air : *Mon galoubet.*

C'est son cousin,
Qu'elle aima dès son premier âge ;
Et si quelqu'autre avait sa main...
Mad'moiselle est fidèle et sage,
Et n'aimerait jamais, je gage,
Que son cousin.

ERNEST.

C'est charmant...

TIENNETTE.

C'est son cousin
Qui toujours a la préférence ;
Et si la noce s'faisait d'main,
Savez-vous qui lui f'rait d'avance
Danser la premièr' contre-danse ?
C'est son cousin.

ERNEST.

Cette petite fille-là a de l'esprit pour son âge...

TIENNETTE.

N'est-ce pas, Monsieur ?.. Il paraît qu'on vous attendait pour commencer... Mais dites-moi ; qu'est-ce que vous faites donc là-dedans ?

ERNEST.

Ma foi... je te l'avouerai... je ne sais pas trop quel rôle je dois jouer... Tu dis donc que Nina aime Théodore ?..

TIENNETTE.

Sans doute... ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient quelquefois de grandes disputes... parce que M. Jules est aussi fort aimable... Au fait, mademoiselle Nina a raison ; on a des prévenances... des égards, et on l'accuse d'être coquette... Mais tous les hommes sont jaloux... jusqu'à M. Futet, qui, quoique marié depuis quatre ans..., a fait, il y a six mois, une scène horrible à sa femme, parce qu'on prétendait l'avoir rencontrée en carriole dans les environs de Melun, tête-à-tête avec un jeune homme... Et ça a fait des propos, des histoires... parce que dans une petite ville on est méchant, mauvaise langue et bavard, bavard, bavard ; vous n'en avez pas d'idée.

ERNEST.

Si fait... si fait... je commence...

TIENNETTE.

Ecoutez... C'est, je crois, le colonel... Je vais le guetter... Courez vite rejoindre ces Messieurs, et vous habiller pour la comédie... Vous savez bien, cette comédie qu'ils jouent; M. de Pourceau... Pourceau...

ERNEST.

Pourceaugnac...

TIENNETTE.

Gnac : c'est çà.

ERNEST.

Ah ! je vois alors le rôle qu'on me destine... Dites-moi... Y a-t-il ici un costumier?..

TIENNETTE.

Comment donc, Monsieur! et un qui vient de Paris encore... un élève de Babin... dans la grande rue à droite... un magasin de masques à côté de l'évêché... tout ce qu'il y a de plus nouveau,.. des Gilles, des Arlequins, Cendrillon, madame Angot et la tête de mort. Votre servante, Monsieur!

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

ERNEST, *seul.*

Allons, le sort en est jeté, et je vois que c'est à moi de soutenir l'honneur des habitans de Limoges.

AIR* : *Reprends, Edgard, ton vaillant cimeterre* (de M. A. de Beaupland).

Au champ d'honneur allons on me défie,
Et du combat le gage m'est jeté.
J'ai contre moi ruse, audace et folie;
Montrons contr'eux et malice et gaîté.
Oui, pour les vaincre, en loyal adversaire,
Ne nous servons que de leurs propres traits...
On vit toujours sous la même bannière
L'esprit, l'honneur, la gloire et les Français.

S'il faut ici leur céder la victoire,
Si ma défaite ajoute à leurs lauriers,
Je m'y soumets; c'est toujours une gloire
De résister à de braves guerriers.

* Cet air se vend rue Feydeau, chez E. Gaveaux.

Mais du combat si le sort m'est prospère,
Ils me sauront pardonner mes succès...
On vit toujours sous la même bannière
L'esprit, l'honneur, la gloire et les Français.

Ne perdons point de temps, et de peur d'oublier, prenons mes notes comme au bal de l'Opéra... M. Théodore, M. Jules... Tous les deux font la cour... et pour un rien seraient rivaux. — Mademoiselle Nina, ma future, tant soit peu coquette — M. Futet... jaloux. — Madame Futet... vue en carriole dans les environs de Melun... avec un jeune homme... C'est charmant. On vient... Eh vite!.. au magasin de masques. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE COLONEL DE VERSEUIL, NINA, UN BRIGADIER.

LE COLONEL, *achevant de donner des ordres.*

Qu'on tienne tous les chevaux sellés, et qu'au premier signal le régiment soit prêt à se rendre sur la place d'armes... Nous attendons le général d'un moment à l'autre... et j'ai prévenu messieurs les officiers de ne point quitter la caserne.

LE BRIGADIER.

Oui, mon colonel...

LE COLONEL.

Une revue! quel bonheur!

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Que je trouve de charmes
A voir tous mes guerriers
Rangés et sous les armes,
Lancer leurs fiers coursiers!
Ainsi sous la mitraille
Je les voyais courir...
C'est presque une bataille;
Ça fait toujours plaisir.

Toi, ma fille... si M. de Roufignac arrivait... tu lui diras qu'un déjeûner de cérémonie m'a forcé de m'absenter pour quelques heures... mais que tu t'es chargée de le recevoir...

NINA.

Mon père... je n'oserai jamais...

LE COLONEL.

Comment... tu n'oseras jamais... Le fils d'un ancien ami!... un jeune homme qui, j'en suis sûr, doit être fort bien!...

NINA.

Mais je ne le connais pas.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que ça fait? vous ferez connaissance? Ecoute-moi : j'ai là-dessus un système.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oui, sans amour je veux qu'on se marie,
Ainsi jadis ta mère m'épousa.
Quand l'amour vient à la cérémonie,
Le lendemain bien souvent il s'en va.
Mais quand ce dieu ne parut pas d'avance,
On n'a pas peur qu'il vienne à s'esquiver;
Même, au contraire, on garde l'espérance
De le voir arriver.

Aussi arriva-t-il; et tu l'éprouveras ainsi.

NINA.

Je suis bien sûre que non.

LE COLONEL.

Allons, tu as des préventions contre lui... Non, parle franchement... Il est impossible qu'il ait du mérite parce qu'il est de Limoges... Voilà comme vous êtes, vous, gens de Paris.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Ton erreur est excusable;
A Paris tous les amans
Sont plus vifs et plus galans;
Leur ton est plus agréable.
Mais, je le dis entre nous,
En province, les époux
Sont plus empressés, plus doux.

NINA.

Oui, j'obéirai, mon père.
Pourtant, malgré vos avis,
Si j'en crois maints beaux esprits,
Chacun prétend au contraire
Que c'est toujours à Paris
Qu'on trouve les bons maris...

LE COLONEL.

Chimères que tout cela!.. Tu sais d'ailleurs que ma parole est engagée, et quand j'ai une fois promis. Allons, rentre.

NINA.

Non, mon père, je veux vous reconduire et vous voir monter à cheval.

LE COLONEL.

AIR : *Ah! quel plaisir!*

Mais du repas
J'entends l'heure qui m'appelle;
Et de ce pas
Je vais me rendre au repas.
Près de sa belle
Le futur
Peut attendre, le fait est sûr.

NINA.

Avec moi, mon père, je sens
Qu'il pourrait attendre longtemps.

LE COLONEL.

Mais du repas, etc.

(*Ils sortent. Jules, Léon et Théodore entrent de l'autre côté avec précaution.*)

SCÈNE VIII.

JULES, THÉODORE, LÉON.

THÉODORE.

Vivat!.. le voilà enfin parti...

JULES.

Et nous sommes maîtres du champ de bataille.

(*On entend du bruit dans le fond.*)

JULES.

Quel est ce bruit?.. Eh! vois donc quel original.

(*On entend crier en-dehors.*)

SCÈNE IX (1).

Les Précédens. ERNEST, *habillé grotesquement et parlant à la Cantonade.*

Eh bien! quoi? qu'est-ce? On dirait qu'ils n'ont jamais rien vu.. Je vous demande la maison de M. de Verseuil.. oui, du colonel de Verseuil... Il n'y a pas de quoi me rire au nez...

THÉODORE.

M. de Verseuil.... Serait-ce notre homme?

JULES.

Ma foi! voilà bien l'idée que je m'en faisais. (*se retournant et parlant vers le fond.*) Oui, Messieurs; qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

ERNEST.

A la bonne heure, voilà un honnête homme.

JULES.

Monsieur a-t-il en soi quelque chose de ridicule?

ERNEST.

C'est vrai... et parce que je leur dis que je viens de Limoges... il semble que j'aie l'air d'arriver de Pontoise...

TOUS, *l'entourant.*

Comment vous venez de Limoges?...

ERNEST.

AIR : *Ma bouteille et ma brune.*

Oui, vraiment, j'en arrive.
Youp, youp, j'arrive grand train.
La flamme la plus vive
Me guidait en chemin.
J'dois êtr' marié demain.

THÉODORE.

Quoi! vous seriez notre cousin?
Ah! pour nous quel heureux destin!

ERNEST.

Eh quoi? vous êtes mon cousin?
Ah? pour moi quel heureux destin!

TOUS. ERNEST.

Embrassons-nous mon cher cousin. Embrassons-nous mon cher cousin.
Bravo! c'est notre cousin. Youp, youp quel heureux destin!

(1) L'entrée d'Ernest doit être la même que celle de Pourceaugnac; elle doit être accompagnée des mêmes lazzi.

ERNEST.

Mais voyez donc comme ça se rencontre !

THÉODORE.

On n'attend que vous pour la noce.

ERNEST.

Ah ! ah !

JULES.

Il y aura longtemps qu'on n'aura rien vu d'aussi beau.

ERNEST.

Oh ! oh !

JULES.

Ah ! ah ! oh ! oh ! le futur n'est pas fort sur les répliques.

ERNEST, *riant comme d'inspiration.*

Eh ! eh ! eh !

THÉODORE.

Qu'avez-vous donc à rire ?

ERNEST.

C'est une idée qui me vient... Est-ce que vous ne comptez pas me faire quelque drôlerie pour mon mariage ?

THÉODORE.

Nous y avions bien déjà pensé.

ERNEST.

Oh ! mais ... il faut des farces... Est-ce que vous ne faites pas de farces ici ? ... Oh ! à Limoges, les jours gras, on en fait ... on en fait.

JULES.

Je suis sûr que Monsieur est un des plus malins...

ERNEST.

Ah ! ah ! c'est vrai... Tel que vous me voyez, je ne suis pas bête.

THÉODORE.

Il y a comme cela des physionomies bien trompeuses.

ERNEST.

Mais il faut se faire des attrapes ; sans cela il n'y a pas d'amusement.

JULES.

Eh bien ! soit... vous en aurez.

ERNEST.

Par exemple, faut avoir l'esprit bien fait; et ne jamais se fâcher... Moi, d'abord, on m'aurait assommé que j'aurais toujours ri.

THÉODORE, *à part.*

Il y a vraiment conscience de duper ce pauvre diable-là.

ERNEST.

Et même, pour que cela finît plus gaîment, c'étaient ceux qui avait été pris pour dupes qui payaient un grand souper aux autres.

JULES.

Très-bien vu.

THÉODORE,

On a de très-bonnes idées à Limoges.

ERNEST.

N'est-ce pas?

JULES.

Va donc pour le grand repas... Mais tremblez, Messieurs: avec un adversaire tel que M. de Roufignac, vous m'avez bien l'air d'en être pour vos frais... Moi, d'abord, je parie pour lui.

SCÈNE X.

Les précédens, FUTET.

FUTET.

Eh bien! qu'est-ce? déjeûne-t-on aujourd'hui?

JULES, *bas à Futet.*

C'est notre homme.

FUTET.

Laisse-moi faire (*A part, en faisant un geste de surprise*) Eh! sandieu! en croirai-je mes yeux? quelle heureuse rencontre! N'est-ce point là M. de Roufignac?

ERNEST.

Comment, Monsieur!

FUTET.

Se peut-il que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille de Roufignac?

ERNEST.

Oui, oui... un peu. (*à Théodore.*) Diable emporte si je m'en souviens.

THÉODORE

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

FUTET.

Je vous ai vu pas plus haut que cela... et je ne sais combien de fois nous avons joué ensemble. Comment appelez-vous ce café de Limoges qui est si fréquenté?

ERNEST.

Aux Innociens.

FUTET.

Aux Innocens... c'est cela... nous y jouions tous les jours au billard.. nous étions là une vingtaine de lurons...

ERNEST.

Ah! oui.

FUTET.

Embrassons-nous, je vous prie. (*Ils s'embrassent.*) (*bas.*) Heim!... est-il d'une bonne pâte!... (*à Ernest.*) Et cet endroit où l'on dansait... comment l'appelez-vous donc?

ERNEST.

Ah! la Redoute... Heim! le beau bal...

FUTET.

Je n'en manquais pas un... c'était une foule... et vous souvient-il de cette querelle que vous eûtes...

ERNEST.

Ah! dame... on en avait souvent... ne fût-ce que pour retenir ses places...

FUTET.

Oui.... mais je vous parle de cette affaire où vous vous montrâtes si bien... et où vous reçûtes un soufflet.

ERNEST.

Comment un soufflet?... Qu'est-ce qui vous a donc dit...

FUTET.

Enfin vous reçûtes un soufflet.... convenez-en.... vous voyez que je suis bien instruit.... (*Bas.*) Est-il bête!

ERNEST.

C'est vrai... Mais d'où savez-vous?....

FUTET.

Parbleu! c'est moi qui vous l'ai donné....

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! ah!

ERNEST.

Eh bien imaginez-vous que je n'en savais rien... parole d'honneur.

FUTET.

Je crois bien...

ERNEST.

C'était dans la foule que je l'avais reçu.... et je vous remercie de m'avoir instruit.

FUTET.

Il n'y a pas de quoi...

ERNEST, *mettant son chapeau.*

Je suis alors obligé de vous en demander satisfaction... et comme ces Messieurs ont justement là leurs épées...

FUTET.

Comment! comment!

ERNEST, *à Théodore.*

D'autant plus qu'à Limoges nous sommes extrêmement mauvaises têtes.

JULES.

Ah! ah! nous allons rire.

FUTET.

Oui, oui; nous allons rire.

THÉODORE.

Ah çà! vous êtes donc un brave, monsieur de Roufignac?

ERNEST.

Ah! Mon Dieu! non... Mais comme j'ai dix ans de salle, et que je suis le premier tireur de Limoges.... je suis toujours sûr de tuer mon homme sans qu'il m'arrive rien...

FUTET.

Ah! mon Dieu!

ERNEST.

AIR: *Ma commère quand je danse.*

J'appris, dès mon plus jeune âge,
A manier le fleuret;
J'ai le jeu prudent et sage,
Et suis ferme du jarret.
C'est que mon maître en détachait;
Il m'a donné du courage
A trois livres le cachet.

Croyez-vous sans cela que j'irais m'exposer à recevoir

quelque coup... qui me fait mal?... pas si bête... Allons Monsieur, ferme.

(*Aux officiers*).

Vous allez voir ce coup-là. Je parie en entrant en tierce, lui percer l'oreille gauche, et me retrouver en quarte. (*A Futet.*) Baissez donc un peu votre collet.

THÉODORE.

Je parie pour.

JULES.

Je parie contre. (*Bas à Futet.*) Allez.... allez toujours, la plaisauterie est divine.., C'est délicieux...

FUTET.

N'est-ce pas... n'est-ce pas?... C'est qu'un butor comme celui-là est capable de faire quelque sottise.

JULES.

Ce sera plus drôle... Allez toujours.

ERNEST.

Allons, en garde...

FUTET.

Ah! ah! c'est charmant!... Mais je veux réserver votre valeur pour une meilleure occasion... Le soufflet était de mon invention... je vous l'avais donné... je vous l'ôte... votre honneur est intact... ainsi rengainez. Mais c'est qu'il le croyait bonnement... Ah! ah! est-il bête! ...

ERNEST.

Comment! c'était donc pour rire?...

FUTET.

Eh! sans doute...

ERNEST, *remettant son chapeau.*

Alors je suis obligé de vous en demander satisfaction... Allons, l'épée à la main...

FUTET, *aux officiers..*

Ah! ça, quel enragé! mais, est-il bête! est-il bête! je vous demande. (*A Ernest.*) Je vous déclare, Monsieur, que dans un jour consacré au plaisir, je me fais un devoir de ne point me battre.... et je ne me battrai pas un mardi gras... Demain, si le cœur vous en dit... (*Bas a Théodore.*) C'est décidé... il faut le renvoyer aujourd'hui, et je m'en charge...

THÉODORE.

Comment! vous voulez?...

FUTET.

C'est une affaire qui devient la mienne... Justement voici ma femme!...

ERNEST.

Sa femme !...

FUTET.

Soyez à vos rôles..... çà va commencer.

SCÈNE XI.

Les précédens, Madame FUTET.

Madame FUTET.

AIR : *Oh! oh! oh! ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle?
Ah ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra?
Ah! dans le siècle où nous sommes,
A quoi donc sert la vertu?
Oui, notre sexe est perdu
Tant qu'existeront les hommes.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle?
Oh? oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra?

FUTET.

Heim!... joue-t-elle son rôle...!

Madame FUTET.

Est-il vrai que madame de Verseuil donne sa fille à un monsieur de Roufignac?...

THÉODORE, *montrant Ernest.*

Le voici lui-même.

Madame FUTET.

Ah Dieu!... C'est bien lui ... c'est trop lui! Soutenez-moi, je vous prie.

ERNEST.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

Madame FUTET se relevant.

Ce que j'ai, perfide !... Tu ne me connais pas ?..... Après la promesse de mariage que tu m'as faite...

AIR : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

C'est ta coupable trahison
Qui seule égara ma faiblesse. (*bis*)
Pour toi j'ai perdu ma jeunesse,
Pour toi j'ai perdu la raison.
J'ai perdu, quelle école !
Le sort qui m'était dû ;
J'ai perdu la vertu...

ERNEST.

Vous n'avez pas perdu
La parole.

THÉODORE.

Comment, Monsieur ! oser faire la cour à ma cousine lorsque vous avez déjà...

FUTET *bas à sa femme.*

C'est bien, c'est bien. (*Haut.*) Le fait est que si vous avez déjà...

Madame FUTET.

Oui, Monsieur, il a déjà. — Parle perfide ; oserais-tu le nier ..... et mon souvenir est-il banni de ta mémoire ? après toutes les bontés que j'ai eues pour toi...

ERNEST.

En effet... Serait-ce possible ? ... Eh ! oui ! ... Je crois reconnaître...

FUTET, *à part.*

Il reconnaît ma femme... C'est charmant ! Est-il bête ! est-il bête !

ERNEST.

C'est vrai, Madame a raison. Moi, d'abord je ne ments jamais... Mais je vous ai si peu vue.... cette carriole était si obscure ; et puis ça ne s'est pas passé comme vous le dites...

TOUS.

Comment !.... comment !....

ERNEST.

J'aime mieux... tout vous raconter, (*à Futet*) et c'est vous

que je prends pour juge... Il y a environ six mois... oui il y a déjà cela.... j'allais à Melun....

FUTET.

A Melun !...

ERNEST.

Je me trouvai tête-à-tête... dans une petite carriole.... avec une femme charmante, que je ne pouvais pas distinguer.

FUTET.

Une carriole !...

ERNEST.

Je reconnais maintenant que c'est madame... Je suis trop honnête homme pour ne pas le dire tout haut... Mais je vous demande si c'est ma faute.. En carriole le sentiment va si vite!

FUTET, *à sa femme.*

Morbleu ! madame...

ERNEST.

Mais je n'ai rien promis... Dites-le vous-même...

FUTET.

Eh bien ! avais-je tort d'être jaloux ? (*à Ernest.*) Monsieur ça ne se terminera pas ainsi, et nous verrons...

ERNEST.

Est-ce qu'il voudrait revenir à notre querelle de tout-à-l'heure ?... Eh bien ! soit... En garde...

FUTET.

Il ne s'agit pas de cela... Apprenez que madame est mariée... qu'elle a un mari respectable...

ERNEST.

Eh bien !... elle voulait m'épouser.... Jugez après cela. Fi ! madame...

Madame FUTET.

Mais, Monsieur... mais mon ami...

FUTET.

Fi ! Madame.

JULES, *à Ernest.*

Cela n'empêche pas Monsieur, que votre conduite ne soit très-immorale... Très-blâmable... — Croyez, mon cher Futet, que nous prenons sincèrement part à votre malheur. Mais vous serez vengé, il n'épousera pas mademoiselle Nina... Nous allons répandre partout son aventure...

THEODORE.

Oui, je vais la raconter à tout le monde... Et voici ma cousine elle-même, à qui nous allons tout apprendre.

SCÈNE XII.

Les Précédens, NINA

THÉODORE.

Venez ma chère cousine, venez connaître l'époux que votre père vous destinait... et que le hasard vient heureusement de démasquer...

NINA.

Je sais tout; j'avais vu madame avant vous.

FUTET.

Oui.... Mais vous ne savez pas.

NINA, *bas à Futet.*

C'est très-bien... tout va à merveille.

FUTET.

Mais non, au contraire... Maudit Limousin... va!...

NINA.

J'espère, Monsieur, qu'après l'éclat d'une pareille aventure (*A part*) Comme il est déconcerté!... (*Haut*) vous ne songez plus à mamain...

FUTET.

C'est ça. Renvoyez-moi le provincial.

ERNEST.

Ah! ah! qu'est-ce que ça fait?... on a une inclination... et on se marie, ça n'y fait rien... Vous le savez bien, puisque vous m'épousez...

NINA.

Comment, Monsieur!...

ERNEST.

Eh! mon Dieu! je sais tout... Vous sentez bien qu'on n'est pas venu de Limoges sans prendre des informations... On assure que vous avez distingué un monsieur Théodore... un fort joli garçon que je ne connais pas... fort aimable, mais d'un caractère facile, et qui ne s'apercevait pas qu'on l'abusait.

THÉODORE.

Monsieur...

NINA.

Eh! qui a pu vous dire que je l'aimais?

ERNEST.

On n'a point dit çà... C'est bien lui qui vous fait la cour... Mais c'est un de ses amis, monsieur Jules, que vous aimez en secret...

THÉODORE.

Eh bien! je m'en suis toujours douté...

ERNEST.

Pardi! c'est connu... Tout le monde vous le dira.

NINA.

Quelle indignité!...

JULES, *bas à Théodore.*

Je te jure, mon ami...

THÉODORE.

C'en est assez, Monsieur, et vous ne jouirez pas plus long-temps de votre triomphe...

JULES.

Ecoute-donc... Comme il te plaira!

Madame FUTET.

Mais, Messieurs, de grâce...

FUTET, *vivement.*

Taisez-vous, Madame...

AIR : *Cœur infidèle* (Blaise et Babet).

THÉODORE, *à Nina.*

Cœur trop léger,

FUTET, *à madame Futet.*

Femme volage,

Peux-tu me faire un tel outrage?

THÉODORE, FUTET.

Cœur volage,

Ne me parle pas davantage.

THÉODORE, *à Jules.*

A demain.

FUTET, *à sa femme.*

Il n'est point d'excuse.

JULES, *à Théodore.*

A demain, soit, je vous attends.

FUTET, *à part.*

Ce Limousin dont je m'amuse
S'amuserait à mes dépens!...

FUTET, THÉODORE.
Cœur infidèle, etc.

TOUS LES OFFICIERS.
Dans le fond du cœur
je partage
L'affront sanglant qui
vous outrage.

Madame FUTET, NINA.
Je n'entends rien à leur
langage.
Cessons un pareil badi-
nage,
Ou bien après un tel
outrage,
Ne me parlez pas davan-
tage.

SCÈNE XIII.

NINA, ERNEST.

NINA.

C'est pourtant ce maudit prétendu qui est cause de tout cela... Oh! je m'en vengerai... et je vais le traiter de manière qu'il ne lui restera pas d'envie de m'épouser.

ERNEST.

Ma future est vraiment fort jolie, et a l'air de m'aimer beaucoup...

NINA.

Eh bien! Monsieur, vous êtes content... Voilà tout le monde brouillé, et cela, grâce à vous.

ERNEST.

Ah! dame... Ils ont l'air fâché; mais pourquoi cela?... Moi, je n'en sais rien...

NINA.

Comment! vous n'en savez rien!.. quand vous allez justement leur dire... (*A part.*) Au fait, il a l'intelligence si épaisse qu'il ne se doute pas même... (*haut.*) Dites-moi, Monsieur de Roufiguac, croyez-vous qu'un sot; c'est à vous que je parle... puisse épouser une demoiselle malgré elle?

ERNEST.

Ah! ah!.. voyez-vous...

NINA.

Répondez-moi donc?

ERNEST.

Pardon, mademoiselle... c'est que je ne sais pas ce que vous me demandez. : .

NINA.

Écoutez.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux!*

Apprenez que pour ma bonté,
En ces lieux, Monsieur, chacun m'aime;
Mais je me lasse, en vérité,
D'être toujours la douceur même.
L'amour, je vous en avertis,
Change souvent le caractère :
Qu'en dites-vous ?

ERNEST.

Ma foi, je dis
Qu'il faut souvent le laisser faire.

NINA.

Comment cela !

ERNEST.

Parce que souvent on ne peut qu'y gagner, et c'est ce que j'ai cru éprouver en vous voyant. Oui, vous pouvez deviner, sans que je vous le dise, que je n'ai pas grand esprit... Tranchons le mot... Je suis un franc imbécille, sans éducation, sans talens, sans usage... Eh bien ! du moment que je vous ai aperçue, je ne sais qu'elle révolution soudaine s'est opérée en moi... Il m'a semblé qu'un nouveau jour m'éclairait... de nouvelles idées se présentaient à mon imagination, et sans peine, sans efforts, les mots s'offraient d'eux-mêmes pour les exprimer.

NINA.

Quel langage !....

ERNEST.

Et qu'a-t-il donc de si étonnant ? de tout temps l'amour n'a-t-il pas fait des prodiges ?... douteriez-vous de ses miracles ?... et qui plus que vous cependant serait capable d'y faire croire ?

AIR : *Vaud. du Piége.*

Oui, d'un semblable changement
Il faut vous en prendre à vous-même.
On devient bien vite éloquent
Lorsqu'on est près de ce qu'on aime.
Plus d'un amant fut interdit
Près de charmes comme les vôtres;
Et si vous me donnez l'esprit,
Vous l'avez fait perdre à bien d'autres.

ERNEST.

Vous m'avez promis de rester neutre... (*A Tiennette.*) Le colonel est au château; il faut trouver à l'instant quelqu'un pour lui porter ce billet.

TIENNETTE.

Nous avons Jacques le postillon.

ERNEST.

C'est bon. Passe à la Poste.

TIENNETTE.

Oh! ce n'est pas là qu'on le trouvera... c'est au cabaret du coin... ou chez l'orangère en face... Oh! ça ne sera pas long... A propos, le prétendu est-il venu ici? l'avez-vous vu? est-il bien drôle?

ERNEST.

Oui, oui, oui... mais dépêche-toi.

TIENNETTE, *courant.*

Votre servante, Monsieur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

NINA, ERNEST.

NINA.

Que dit-elle, le prétendu est-il venu? Est-ce que vous n'êtes pas M. de Roufignac?... Au nom du Ciel, qui êtes-vous décidément?

ERNEST.

Le plus dévoué de vos serviteurs... Vous saurez tout dans un instant, pourvu que vous gardiez le silence avec ces Messieurs.

NINA.

Ah! je vous le promets.

ERNEST, *lui présentant la main.*

Me sera-t-il permis de vous reconduire jusqu'à votre appartement.

NINA.

Vous vous méfiez de moi...

ERNEST.

Non; mais je veux vous éloigner du théâtre de la guerre.

(*Il la reconduit jusqu'à la porte, et la salue.*)

SCÈNE XVI.

ERNEST, *seul.*

Bon! voilà une partie de l'armée ennemie hors d'état de me nuire. Il paraît que, malgré la division que j'avais semée parmi les autres, ils se sont réunis pour frapper les grands coups... Heureusement mes renforts vont arriver... N'importe, tenons-nous sur nos gardes... et courons faire en sorte...

SCÈNE XVII.

ERNEST, FUTET, DROLICHON *en robe de médecin.*

FUTET, *arrêtant Ernest.*

Non pas... halte là. (*Bas.*) Allons, Drolichon, à votre rôle, mon ami.

ERNEST, *se dégageant et voulant s'échapper.*

Quest-ce que ça veut dire?

DROLICHON, *l'arrêtant de l'autre côté.*

Vous n'irez pas plus loin.

FUTET.

D'après les inquiétudes qu'on a conçues pour votre santé, votre beau-père et votre nouvelle famille nous envoient vers vous...

DROLICHON.

Vous nous êtes recommandé.

FUTET.

Et vous ne sortirez de nos mains que radicalement guéri...

ERNEST, *à part.*

Ah! j'y suis... Les médecins... C'est ça, la scène obligée... Sans doute les apothicaires ne sont pas loin... Allons, je n'éviterai pas la promenade.

FUTET.

Voilà un pouls qui n'est pas bon...

SCENE XX.

Les Précédens, TIENNETTE.

TIENNETTE, accourant sans voir le Colonel.

Monsieur, les voilà, les voilà.

FUTET.

Qui donc?

TIENNETTE.

Eh bien! les pâtissiers, les traiteurs, les glaciers, les limonadiers... que sais-je? Tout ce que ce Monsieur qui est si farce, a commandé pour le repas que ces Messieurs doivent lui payer ce soir.

TOUS.

Comment! le repas!

TIENNETTE, au Colonel.

Jacques a dû vous remettre une lettre...

LE COLONEL.

Oui, qui m'annonce l'arrivée du général.

TIENNETTE.

Dame, je ne sais pas. C'est ce Monsieur qui me l'a remise.

LE COLONEL.

Ce Monsieur, ce Monsieur... Et qui encore?.. Ah çà! voyons, Messieurs, m'expliquera-t-on enfin ce que cela signifie, et quel est cet être invisible, qui fait venir ainsi des pâtissiers, des traiteurs; qui m'annonce des revues d'un général, qui heureusement n'arrive pas, et qui, enfin, change en pharmacie, une caserne de hussards?

FUTET.

Mon colonel, je vous ai déjà dit que c'était un enragé.

TIENNETTE.

Eh! non, c'est un jeune homme très comme il faut. (*Voyant Nina qui arrive.*) Demandez plutôt à mademoiselle Nina, qui a promis de rester neutre, et qui sait bien ce qui en est.

NINA.

Qui, moi?.. Je craindrais trop de me tromper; et c'est vous seule, Tiennette, qui le connaissez.

TIENNETTE.

Je le connais, je le connais... Pas plus que ces Messieurs, puisque c'est un de leurs amis intimes, un jeune homme qui arrive de Paris.

JULES.

Lui!.. A d'autres; nous ne l'avons jamais vu.

FUTET.

Allons, vous allez voir que c'est le diable.

SCENE XXI.

Les Précédens, ERNEST, *paraissant dans le fond, et dans son premier costume.*

ERNEST.

Pas tout-à-fait, Messieurs, mais bien un de ces pauvres provinciaux, sur le compte desquels on cherche toujours à se divertir.

LE COLONEL.

Que vois-je!.. Eh! mais, c'est Ernest.

ERNEST.

Lui-même, mon colonel, et puisqu'il faut vous le dire:

Air: *Il me faudrait quitter l'empire.*

Mon père et vous, d'un heureux mariage,
Aviez conçu l'espoir flatteur;
Mais j'aurai fait un long voyage,
(*Montrant Théodore et Nina.*)
Pour assister à leur bonheur.

LE COLONEL.

Comment! vous voudriez...

ERNEST.

Oui, j'aime mieux, en homme sage,
De ces Messieurs, pour éviter les traits,
Les divertir avant mon mariage,
Que de les amuser après.

LE COLONEL, aux officiers.

Messieurs, une pareille plaisanterie...

ERNEST.

Est permise, colonel. Je suis militaire comme ces Messieurs : à ce titre, s'ils veulent bien me pardonner de ne point m'être laissé attraper; la belle Nina, d'avoir voulu un instant troubler son bonheur; monsieur Futet, d'avoir un peu alarmé sa jalousie; vous, colonel, d'avoir interrompu un déjeûner de corps, auquel le dîner de ces Messieurs va suppléer, nous n'aurons rien à nous reprocher.

FUTET.

Comment! la carriole de Melun?..

ERNEST.

Je ne vais jamais en carriole.

DROLICHON.

Et le petit chien, pas plus haut que cela ?..

ERNEST.

Il court encore.

FUTET.

Eh quoi ! ma femme ?..

Madame FUTET.

Pouvais-tu douter de moi ? (*A part, regardant Ernest.*) J'étais bien sûre que ce n'était pas lui.

ERNEST.

Ah ! nous avons aussi à Limoges, quelques plaisanteries originales *pour les jours gras*, et si ces Messieurs veulent bien m'accorder leur amitié...

TOUS.

Monsieur...

ERNEST.

S'ils me jugent digne de m'associer à eux, nous chercherons ensemble quelques bons tours, pour passer gaîment le carnaval.

VAUDEVILLE.

Air : *Que pantin, etc.*

Célébrons le carnaval,
Le délire
Qu'il inspire :
Célébrons le carnaval,
Des plaisirs c'est le signal.

Madame FUTET.

Air : *Un soir, que sous l'ombrage.*

Pauvres humains, dans la vie,
Qu'on vous joue, hélas ! de tours :
La fortune, la folie,
Et plus encor les amours.
En vain d'avance on se vante
De ne plus être trompé ;
Qu'un minois se présente,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

JULES.

L'amour nous ravit les belles ;
Bientôt l'amour nous les rend ;
Car l'hymen est auprès d'elles
Notre allié le plus grand.
Chacun, dans l'espoir précoce
D'un succès anticipé,
Peut dire à chaque noce,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

Chacun, dans l'espoir précoce
D'un succès anticipé,
Peut dire à chaque noce,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

TIENNETTE.

Quand j'étais petite fille
L's amans n'songeaient pas à moi,
J'devins un peu gentille,
L'un d'eux me lorgna, je croi.
Maintenant rien ne m'échappe.
D'moi plus d'un est occupé.
A chaq' gràç' que j'attrape,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

ERNEST.

De tout ce qui m'environne
A quoi bon m'inquiéter ?
Les ans que le ciel me donne,
Je les prends tous sans compter.
Des jours qui forment ma vie,
Bien loin de m'être occupé,
Chaque soir je m'écrie,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

FUTET.

Dès qu'on parle ou qu'on discute,
Pour échauffer je suis là,
Hier, dans une dispute,
Certain sot m'apostropha ;
Mais voyez le bon apôtre ;
Ce coup dont il m'a frappé,
Il était pour un autre....
(*Se frottant les mains.*)
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

NINA, *au Public.*

A la critique on échappe
Dans ces jours où tout est bien,
Si la pièce est une attrape,
Silence ..... n'en dites rien,
Pour que tout Paris s'avise,
Comme vous, d'être trompé,
Et qu'à chacun l'on dise
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

FIN

(*Nota.*) On trouve chez Martinet, Libraire, rue du Coq, les costumes gravés des principaux personnages.

5

LE PRINCE EN GOGUETTE, OU LA FAUTE ET LA LEÇON,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Jean Nicolas

Par MM. BOUILLY ET DESAUGIERS;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 21 Avril 1817.

Prix : 1 franc 50 centimes.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1817.

PERSONNAGES. ACTEURS.

ADOLPHE, Comte de Provence. . M. *Gontier.*

(Dix-huit ans, brillant, aimable, étourdi, cœur excellent, brave et élevé dans les camps; se livrant à toute la fougue de ses passions.)

BATHILDE, mère d'Adolphe, Comtesse douairière. . . . . Mad. *Sant-Aulaire.*

(Trente-six ans, encore belle, tendre et d'une bonté intarissable.)

AZÉLIE, jeune Comtesse de Nice, nièce d'Amédée, Duc de Savoie, orpheline, et confiée aux soins du Chevalier du Temple . . . . . Mlle. *Pauline Geoffroy.*

(Seize ans, ingénuité, premier amour.)

Le Chevalier DU TEMPLE, gouverneur de Nice . . . . . M. *Henry.*

(Cinquante ans, caractère noble et aimable, habile observateur et jouissant de la plus haute considération.)

Le Sire DE TRINQUETAILLE, surnommé *le Brave Sire*, tuteur du Comte Adolphe. . . . . M. *Joly.*

(Soixante-dix ans, brusque, entêté, grand chasseur, grand buveur, encore gaillard, quoique très-cassé; jambe de bois, borgne et paralysé d'un bras.)

THIBAUT DE LORIS, ménestrel attaché au service du Prince Adolphe. . . . . M. *Hypolite.*

(Quarante ans, gaîté, rondeur, singularité, amour de l'indépendance.)

JEANNE ALIX, riche meûnière des environs de Nice. . . . . Mad. *Hervey.*

(Encore dans la fleur de l'âge, veuve et amoureuse de Thibaut de Loris.)

LISE, jeune et jolie villageoise, nièce de Jeanne Alix. . . . . Mlle. *Lucie.*

(Dix-sept ans, espiégle, curieuse et coquette.)

EDMOND, premier page du Comte Adolphe . . . . . Mlle. *Clémence.*

(Seize ans, sentant déjà les premières atteintes de l'amour, et joignant l'espiéglerie à la familiarité.)

Dames de la suite de Bathilde et d'Azélie.

Pages. Écuyers. Gardes. Peuple. Pastoureaux et Postourelles.

La scène se passe à Nice, vers le 15*e. siècle.*

LE PRINCE EN GOGUETTE,

OU

LA FAUTE ET LA LEÇON,

Comédie en deux Actes.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente de vastes jardins. Sur le côté du théatre, à gauche des spectateurs, est l'entrée des appartemens du palais des Comtes de Nice; sur l'autre côté, vis-à-vis est celle d'une galerie illuminée. Le jour est sur son déclin.

SCENE PREMIERE.

BATHILDE, LE CHEVALIER DU TEMPHE *richement vêtus. Ils sortent des appartemens.*

BATHILDE.

Enfin, Chevalier, mon cher Adolphe vient de recevoir les premiers vœux de la jeune Comtesse de Nice, de cette charmante orpheline confiée par son oncle, le Duc de Savoie, à vos soins et à votre sagesse.

LE CHEVALIER.

Oui, madame; chargé des pouvoirs du duc Amédée, retenu à Turin, j'ai reçu les premiers sermens d'une union qui cimentera l'heureuse paix que nous desirions tous. Le jeune Comte de Provence, entraîné par son ardente imagination, a voulu qu'on célébrât dans Nice ses fiançailles, aussitôt que les ordres du Duc m'ont été remis; et je n'ai pu m'y opposer.

Air *du Vaud. de la Robe et les Bottes.*

C'est dans la ville fortunée
Où votre fils signa la paix,
Qu'il va, des mains de l'hyménée,
Tenir le prix de ses hauts faits;
Quand par lui Bellone repose,
Tour à tour amant et guerrier,
Il peut bien cueillir une rose
Où son bras planta l'olivier.

BATHILDE.

Jamais, je l'avouerai, je ne fus plus heureuse d'être mère.

LE CHEVALIER.

Je crains bien cependant que cette union que je désire autant que vous, ne soit pas aussi prompte que vous le croyez, et je me vois forcé de retarder un hymen qui ne pourrait donner à la jeune Comtesse l'assurance du bonheur qu'elle mérite.

BATHILDE.

Adolphe, il est vrai, élévé dans les camps, soumis à l'autorité de cet intrépide Sire de Trinquetaille, son tuteur, se livre trop facilement à la fougue des passions, et ne peut les modérer encore; mais vous devez remarquer, Chevalier, que depuis quelque tems, il recherche la société des dames, et qu'il s'occupe des moyens de leur plaire. Il aime enfin pour la première fois, et l'amour est un grand maître.

Air: *Haiss' les femmes qui voudra.*

Trompé jusqu'ici par l'ardeur
D'une trop bouillante jeunesse,
Mon fils a pris pour le bonheur
Des vains plaisirs la folle ivresse.
Mais si quelque orage troubla
Le printems de son âge,
Un calme heureux bientôt saura
Le soustraire au naufrage, (*bis*)
De l'homme le plus énivré,
Les feux d'hymen épurent l'âme,
Par vingt maîtresses égaré,
Il est sauvé par une femme.

LE CHEVALIER.

Je partage votre espoir; mais le Sire de Trinquetaille entraîne souvent votre cher Adolphe dans des excès qu'il croit inséparables de la vraie bravoure, et qui, plus d'une fois, ont porté le jeune Comte à des extravagances, qui pouvaient compromettre son rang et son pouvoir.

BATHILDE.

Je ne puis excuser sa tête drai son cœur.

LE CHEVALIER.

On tremble, dans ses chasses, pour toutes les pàstourelles qu'il rencontre; chacuue de ses haltes est le rendez-vous des buveurs les plus iutrépides, et lui-mème semble se faire un point d'honneur de les surpasser encore.

BATHILDE.

Espérons tout du tems et de sa tendresse pour moi.

LE CHEVALIER.

C'est surtout depuis que ce ménestrel, par sa gaîté bachique et sa verve entraînante, est devenu le confident du jeune Comte...

BATHILDE.

Thibaut de Loris ?.. Il aime trop son prince, pour abuser des avantages que lui donnent son heureux caractère et ses talens aimables.

LE CHEVALIER.

Soit, mais la prudence exigerait peut-être...

(*On entend dans la galerie Thibaut qui chante le refrain suivant.*)

Fin de l'air: au son du fifre et du tambour.

Partageons nos nuits et nos jours
Entre Bacchus et les amours !

LE CHEVALIER.

C'est lui-même : le Sire de Trinquetaille l'accompagne.

BATHILDE.

Eh bien ! profitons de cet instant, pour leur faire connaître tous les dangers dont ils environnent mon fils, et prévenir les maux qui pourraient en résulter.

SCENE II.

Les Mêmes, LE SIRE DE TRINQUETAILLE, THIBAUT DE LORIS, *ayant une gourde et une flûte de Pan suspendues en sautoir à son col ;* Plusieurs Officiers de la suite. (*Ils sortent de la galerie.*)

THIBAUT.

Même air.

Préférons dans notre délire,
Plus doux que l'honneur de briller,
L'obscurité qui laisse rire
A la grandeur qui fait bâiller,

La gaité vaut mieux qu'un empire,
Partageons nos nuits et nos jours
Entre Bacchus et les amours.

CHOEUR.

Partageons, etc.

TRINQUETAILLE, *aux officiers qui l'entourent.*

Cinquante couverts de plus dans la galerie ! Je prétends, vive Dieu ! pour célébrer les fiançailles de mon élève, réunir à la même table, tous les braves qui se trouvent dans Nice, et qui ont combattu sous mes ordres.

THIBAUT.

La belle réunion que cela va faire !

TRINQUETAILLE.

Vous ferez servir les vins les plus renommés et de la date la plus vénérable.

THIBAUT.

C'est le lait nourricier des chansonniers.

TRINQUETAILLE.

Grand nombre de musiciens, libre accès à tous les habitans de Nice, et surtout aux plus jolies pastourelles des environs : rien n'excite mieux l'appétit. (*Les écuyers entrent dans la galerie.*)

LE CHEVALIER, *à Bathilde.*

Toujours le cœur d'un vieux soldat et la tête d'un jeune homme.

TRINQUETAILLE.

Si le vaillant Chevalier du Temple voulait être des nôtres?

LE CHEVALIER.

Je vous rends mille grâces, brave Sire ; mais...

TRINQUETAILLE.

La gaîté vous fait peur, ? tant pis, mill'z'yeux ! tant pis. Pour moi, quand je me suis battu, je n'ai pas de plus grand plaisir que de me voir entouré de mes frères d'armes, et de porter un toast à chaque belle action qu'ils ont faite.

BATHILDE.

Souffrez néanmoins qu'une mère prévoyante s'alarme un peu des exemples que vous donnez à son fils, qui ne paraît que trop disposé à les suivre.

TRINQUETAILLE.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux

Air : *Dans la chambre où naquit Molière.*

Pour bien se battre, il faut bien boire ;
Tel guerrier affrontant le sort
Ivre, remporta la victoire,
Qui peut-être à jeun serait mort,
Si du vin l'enivrant breuvage,
Par fois égarant nos esprits,
Double à nos yeux nos ennemis,
Il double aussi notre courage.

BATHILDE, *à part.*

Quel homme !

TRINQUETAILLE.

Adolphe le prouve : il a su triompher dans trois combats, vaincre, au pied des Alpes, ce redoutable Amédée, qui s'imaginait conquérir la Provence aussi facilement que le Piémont : voilà pour la gloire. Il aime les jeunes femmes et le vieux vin ; voilà pour le bonheur. Figure aimable, caractère franc, humeur joyeuse, amoureux comme un diable.... Vive Dieu ! Chevalier, où trouverez-vous donc un époux qui convienne mieux à votre pupile ?

LE CHEVALIER.

Oh ! je ne doute point du cœur d'Adolphe ; mais sa tête est si facile à égarer ! (*à Thibaut.*) Surtout lorsqu'accompagnant de tes joyeux refrains les rasades que tu lui verses...

THIBAUT.

Moi ? toujours grain sur bord : c'est plus brillant à l'œil, et ça vous habitue à avoir la main sûre.

BATHILDE.

Si pourtant tu voulais t'abstenir de chanter aussi souvent Bacchus en présence du jeune Comte...

THIBAUT.

Ne plus chanter ni boire ! mais c'est un arrêt de mort, cela.

Air : *Boira qui voudra lariette.*

Armé de mon luth champêtre
J'ai la puissance d'un roi ;
De ma gaité je suis maître,
On ne lui fait point la loi,
Avec moi le ciel la fit naître,
Elle ne mourra qu'avec moi ;
Non rien n'éteindra,
Ne suspendra,
N'atteindra
Jusques-là

Mon délire,
Tant que j'ai vécu, j'ai su rire,
Tant que je vivrai
Je rirai.

LE CHEVALIER.

Tu conviendras cependant qu'il est des circonstances...

TAIBAUT.

Oh! il n'y a pas de circonstances qui tiennent... je ne suis point un homme à gages, moi. Varlet d'un troubadour fameux, qui se plut à m'initier dans les secrets de son art, je fus choisi par les habitans des bords de la Durance, pour haranguer le prince Adolphe, quand il allait combattre le Duc de Savoie; ma gaîté lui plut. Il me proposa de marcher à la tête de son armée, pour animer ses guerriers par mes chansons: j'acceptai; mais sous condition que je serais libre de retourner à mon village, dès que l'ennui me gagnerait auprès de Son Altesse. Depuis deux ans que je l'accompagne, je n'ai que lieu d'être satisfait de mon sort. Estimé des grands, cher aux petits, à qui je m'empresse d'être utile; faisant le bien partout où l'occasion se présente, et toujours moi, sous cet habit qui me rappelle mon origine, je trouve le bonheur au milieu de tant de gens qui le cherchent; et dès qu'il veut fuir, je le ramène au son de cet instrument champêtre. (*Il désigne la flûte de Pan.*) Et je le fixe auprès de moi, par cette source féconde des joyeux refrains et du bonheur de la vie. (*Il boit à sa gourde.*)

TRINQUETAILLE, *transporté.*

Vive Dieu! Chevalier, ou je ne m'y connais pas, ou voilà bien de la véritable philosophie!

LE CHEVALIER.

Oh! s'il voulait mettre à profit les heureux dons qu'il a reçus de la nature...

THIBAUT.

Moi, de l'ambition! moi, troquer mon indépendance et ma gaîté contre un peu de fumée!.. marché de dupe.

BATHILDE.

Tu ne serais pas dupe de tes services, si tu voulais me seconder à assurer le bonheur de mon fils.

THIBAUT.

Le bonheur du prince Adolphe!.. ah! disposez de moi... Mais comment pourrais-je?.. (*Ritournelle.*)

BATHILDE.

Je l'apperçois; suspendons cet entretien. (*au Chevalier.*) Et nous, Chevalier, retirons-nous, pour ne donner au Comte aucun soupçon de nos projets.

LE CHEVALIER, *rentrant avec Bathilde, à Thibaut.*

Ne t'éloigne pas.

THIBAUT, *à part.*

Quel est donc ce mystère !.. ma foi ! attendons.

SCENE III.

LE SIRE DE TRINQUETAILLE, THIBAUT DE LORIS, ADOLPHE, *magnifiquement vêtu, et tenant à la main une couronne de roses blanches*, EDMOND, Pages, Officiers de la suite.

CHOEUR.

Air : *Du vaud. des Gardes marines.*

Célébrons le prince guerrier, (*bis*).
Qui par une double victoire,
Cher à l'amour, cher à la gloire.
Vient unir le myrthe au laurier.

ADOLPHE.

J'ai voulu tresser moi-même cette couronne, dont, suivant l'usage, la plus sage pastourelle doit orner le front virginal de la fiancée; chaque fleur que j'y attachais, me rappelait un des traits de ma charmante Azélie.

TRINQUETAILLE.

Tu te livres si ardemment à tout ce qui frappe ton imagination !

ADOLPHE.

Je ne m'en défends pas; elle est vive, impétueuse, et m'entraîne souvent malgré moi. Cette habitude des camps ; cet usage de ne vivre que parmi des hommes... Oh ! que le commerce des femmes est bien plus doux ! L'autre jour encore, j'éprouvai jusqu'à quel point elles sont bonnes, compâtissantes !.. Je chassais sur les rives du Var, et montais le coursier le plus fougueux: je n'aime que ceux-là ; emporté dans les rochers des Alpes, je suis désarçonné et tombe sans mouvement et sans connaissance. Des villageoises qui, près

de là, vaquaient à leurs travaux, m'apperçoivent et volent à mon secours.

Air nouveau de M. Gontier.

Rendu par leurs soins à la vie,
Après un pénible sommeil,
J'ouvre une paupière affaiblie?...
Quel objet s'offre à mon réveil!
(Vénus, Vénus est moins jolie...)
Trompé par l'azur de ses yeux,
J'allais me croire dans les cieux,
Quand un soupir involontaire
Soulevant la gaze légère
Qui m'offrait un appui charmant,
Vint m'avertir tout doucement
Que j'étais encor sur la terre.

TRINQUETAILLE.

Vive Dieu! si jamais je tombe de cheval, je desire être relevé de la sorte.

ADOLPHE.

Ma jeune libératrice était secondée dans les soins qu'elle me prodiguait, par une compagne encore fraiche et agaçante, (*à Thibaut.*) qui me fit regretter que tu ne fusses pas là. Enfin revenu à moi, je veux leur cacher qui je suis, et me dis un simple troubadour de la suite du Comte de Provence, qui s'était égaré dans la chasse. Aussitôt mes deux bienfaitrices redoublent de prévenances, me conduisent à leur habitation, et m'y prodiguent tous les égards de l'hospitalité.

THIBAUT.

Rien n'est en effet plus hospitalier que les bons habitans des environs de Nice.

TRINQUETAILLE.

A qui le dis-tu? Je ne vais pas de fois à la chasse, sans faire halte chez une certaine meûnière, dont la tournure potelée et le bec affilé...

THIBAUT.

Le cœur sur la main et le rire sur la bouche, n'est-ce pas? trente-cinq ans environ, et commençant à se lasser furieusement du veuvage?

TRINQUETAILLE.

Tu la connais donc?

THIBAUT.

Est-ce que cela pouvait m'échapper? nous sommes au moment de faire plus ample connaissance... J'assistai l'autr jour aux fiançailles de sa nièce... le plus joli petit minois d femme!.. je ne serais pas surpris de les voir toutes les deux

parmi les habitans des environs, qui déjà remplissent ces jardins.

ADOLPHE.

Tant mieux, nous les verrons... Mais voici l'heure où la jeune Comtesse doit venir recevoir l'hommage de ses vassaux, allons au-devant d'elle. (*à Thibaut, en lui remettant la couronne de roses.*) Tu lui feras faire cette offrande par la plus sage... si toutefois tu peux la découvrir.

Reprise du chœur.

Célébrons le prince guerrier, etc.

(*Tout le monde sort.*)

SCENE IV.

THIBAUT *seul.*

L'excellent prince! et comme il m'aime! Si j'avais voulu l'écouter, je serais lancé dans les grandeurs, et j'entendrais dire à certaines gens qui me coudoient : c'est le Sire Thibaut de Loris, le favori du Prince. Eh! eh! cela chatouille l'oreille, il faut en convenir : on acquiert du crédit, de la fortune; on se fait des partisans, de jolies petites connaissances... Allons, Thibaut, réveille-toi, jette les yeux sur ce vêtement qui te rappelle ton village, et n'oublie pas (*désignant sa flûte et sa gourde.*) que voilà tes plus chers trésors.

Air : *Au cabaret passant ma vie.*

Les grandeurs n'ont rien qui me tente,
Du plaisir seul je suis les lois,
Lorsque je ne bois pas, je chante,
Et lorsque j'ai chanté, je bois...
Pas de soucis que ne bannisse
Ce double et joyeux passe-tems.

(*Regardant tour-à-tour sa flûte et sa gourde qu'il tient de chaque main.*)

Mon seul regret, c'est qu'on ne puisse
Chanter et boire en même tems.

(*Il joue la ritournelle sur sa flûte.*)

SCENE V.

THIBAUT, JEANNE-ALIX, LISE.

(*Elles entrent par le côté opposé à celui où la danse s'est fait entendre; elles sont en habit de fête.*)

JEANNE-ALIX, *à Lise.*

Eh ! sur'ment qu' c'est lui : j'ons ben r'connu son instrument p't'être.

THIBAUT.

C'est vous, joyeuse meûnière ! je le disais bien que la fête ne se passerait sans vous.

JEANNE-ALIX.

Comme j'farmions not' moulin, j'entendons dire qu' les françailles d' not' jeune comtesse venions de s' faire au château, et qu'on y dans'ra toute la nuit ; j' prenons aussitôt nos habits d' fête et nous v'là.

THIBAUT.

Soyez la bien venue, vous et votre jolie nièce... (*à Lise.*) et le futur, il ne vous accompagne pas ?

LISE.

Oh ! comme y s'ra furieux, quand y saura que j' sommes v'nus sans lui.

JEANNE-ALIX.

N' fallait y pas am'ner ce p'tit jaloux, qu'un rien effarouche, et qui f'rait un tapage si queuqu' seigneur te faisait les yeux doux, ou si queuqu'page te prenait un baiser... c'est qu'on est exposée à çà chez les princes.

LISE.

Faut ben en passer par là, quoi donc.

THIBAUT.

Oh ! vous n'avez rien à craindre du comte Adolphe, il est trop épris, trop occupé de sa jolie fiancée.

JEANNE-ALIX.

Mais l' vieux sire de Trinquetaille, y n'fiance plus personne, lui.

LISE.

Eh ben ! quoiqu'çà, j' suis sure qui m'a pris à lui seul plus d' baisers, que je n'en ons laissé prendre à Urbain Jary d'pis que j' nous aimons.

THIBAUT.

Les fiançailles du comte seront plus brillantes que ne l'ont été les vôtres ; mais pas plus gaies, j'en réponds.

JEANNE-ALIX.

Pardine, vous nous mites si ben en train avec vos rondels, vos chansons, vos triolets... vous avez une magnière d'empaumer l' cœur et la tête... Savez-vous ben, Thibaut, qu'il n'y a pas d' veuvage, queuque robuste qu'il soit, qui puisse résister à çà.

LISE.

Comment ! ma tante, vous songeriez à vous r'marier ?

JEANNE-ALIX.

Eh ! ben donc? n' crois tu pas que j' vais rester veuve toute ma vie ? ça s'rait pis que d' rester fille.

LISE.

Oh ! ma tante, j' dis...

JEANNE-ALIX.

Oui, mamselle, çà s'rait pis que d' rester fille.

Air: *du Vaud. de l'Avare.*

L'homm' qui vient aveugle sur terre
Est moins à plaindre, je l'prétends,
Que c'ti-là qui perd la lumière
Quand il en a joui long-tems.

LISE.

Eh ben ! ma tante, moi j'suppose,
Si j'en crois mon petit savoir,
Qu'l'on s'consol' mieux de ne rien voir
Quand on peut s'dire: j'ai vu quequ'chose.

JEANNE-ALIX.

Ta, ta, ta, ta ... çà n'empêche pas qu' si j' rencontrons (*détaillant Thibaut.*) une d' ces bonnes faces qui semblont vous dire : tout à vot' service !... un d' ces bout-en-train qui ne songeont qu'à chanter et rire, dont la franchise et la solidité d' caractère, soyont propres à faire oublier les peides d' la vie... j' l'épousons le jour même de tes nôces, et j' faisons partie carrée.

THIBAUT, *à part.*

C'est bien là ce qu'on appelle une déclaration. (*Haut et passant un bras sur la taille de Jeanne-Alix.*) Il est certain que le veuvage à votre âge...

JEANNE-ALIX.

Est un fardeau...

THIBAUT.

Qui pèse.

JEANNE-ALIX.

Il assomme.

THIBAUT.

On cherche envain à s'y habituer.

JEANNE-ALIX.

Pas possible.

THIBAUT.

Quand une fois le cœur a parlé...

JEANNE-ALIX.

On n' peut plus l' faire taire.

THIBAUT, *la serrant de plus près.*

Eh bien, laissons jaser ce petit babillard là.

JEANNE-ALIX.

Son babil est si gentil!

THIBAUT.

Et s'il nous dit de nous aimer?

JEANNE-ALIX.

Que je sommes faits l'un pour l'autre?

THIBAUT.

Ne le contredisons pas.

JEANNE-ALIX.

J' n'ons jamais contredit personne.

THIBAUT.

Ainsi vous m'acceptez?

JEANNE-ALIX.

Si je vous accepte, mon choix était fait depuis long-tems.

THIBAUT.

Oui? Eh bien! à quand le mariage?

JEANNE-ALIX.

Ma foi! l'plutôt possible.

DUO.

Air: *D'un canon de Chérubini.*

Dans notre ménage,
Jamais de nuage...
Ah! quel doux présage!
Plus d'un beau castel
Enviera, j'espère,
L'heureuse chaumière
D'Alix la meunière
Et du ménestrel.

LISE.

Mais dans c' cas-là, ma tante, vous ne me r'céderez donc pas vot' moulin?

JEANNE-ALIX.

Non, ben certainement. J'espère l'faire moudre queuqu' tems encore.

Air: *Du vaudeville des Pierrots.*

Ce moulin me vient de ma mère,
L'défunt l'faisait assez valoir,
Mais d'puis sa mort, i n'tourne guère
Et se r'pose matin et soir.
Pour tout dire, i n'bat plus qu'd'une aile,
Servant d'puis huit ans et même neuf,
Mais il va retourner d'plus belle,
Le r'pos l'a presque r'mis à neuf.

THIBAUT.

V'là donc qu'est convenu; mais n'oublions pas que Monseigneur m'a chargé de choisir celle qui doit offrir ces fleurs à la jeune Comtesse; il veut que ce soit la plus sage, et la commission n'est pas aisée.

JEANNE-ALIX.

Il est sûr et certain qu' vouloir choisir parmi nos jeunes filles, celle qui jamais... Mais, dites donc, Thibaut, j'ai un moyen d' vous tirer d' là, moi.

THIBAUT.

Comment cela?

JEANNE-ALIX.

Prenez-moi...

THIBAUT.

Vous?

JEANNE-ALIX.

Non, prenez-moi Lise; ça n'connaît qu'son fiancé, et j' dis en tout bien, tout honneur.

THIBAUT.

Dès que vous m'en répondez... (*à Lise.*) C'est vous qui présenterez la couronne de roses. (*Il la lui remet.*)

LISE, *sautant de joie.*

Oh! jarni, quel honneur!

THIBAUT.

On vient; attention.

SCENE VI.

Les Mêmes, ADOLPHE, BATHILDE, AZÉLIE, *en riches vêtemens*, LE CHEVALIER DU TEMPLE, LE SIRE DE TRINQUETAILLE, EDMOND, Pages, Ecuyers, Habitans de Nice, Pastoureaux et Pastourelles; *ils entrent par le fond des jardins.*

JEANNE-ALIX, *à Lise, pendant la ritournelle, et lui designant Adolphe.*

Mais c'est notre troubadour.

LISE.

Quoi! ça s'rait l' prince lui-même! Ah! si j'avions su ça...

CHOEUR.

Air *du final du premier acte de Lisbeth.*

Célébrons ce beau jour
Et chantons tour à tour
De l'hymen, de l'amour
Les bienfaits, la puissance,
Célébrons, chantons ce beau jour,
Déjà dans cet heureux séjour,
Par l'hymen et l'amour
L'âge d'or recommence.

ADOLPHE, *transporté.*

Fut-il jamais plus charmante fiancée?

(*Il baise la main d'Azélie.*)

AZÉLIE.

Air: *Fidélio, mon digne ami.*

Quel nouveau jour! quel jour charmant
Eclaire mon âme ravie!
Ce que j'éprouve en ce moment,
Je ne l'éprouvai de ma vie.
Sans nul désir, jusqu'à ce jour,
Je fus heureuse par l'amour
D'un second père que j'honore, (*regardant le chevalier.*)
Et je ne sais d'où vient cela...
Mais quelque chose me dit là... (*posant la main sur son cœur.*
Que je puis (*bis*) l'être plus encore.

THIBAUT.

Maintenant c'est à la plus sage de ces jeunes filles, à présenter le chapeau de roses.

TRINQUETAILLE.

Vive Dieu! je suis curieux de la connaître.

THIBAUT, *prenant Lise par la main.*

La voici.

ADOLPHE, *surpris.*

Je ne me trompe point... c'est ma jolie bienfaitrice ; voilà celle qui m'a secouru si généreusement, et peut-être sauvé la vie.

AZÉLIE.

Elle vous a sauvé la vie !.. oh ! comme je vais l'aimer !

TRINQUETAILLE, *à part.*

La nièce de la meûnière serait la plus sage !.. cela me paraît un peu fort.

LISE, *à Azélie.*

Air : *Vos maris en Palestine.*

Pour un' fille de village,
Quel honneur d'approcher d'vous !
Le jour même d'mon mariage
A mes yeux n'sera pas plus doux.
Pour couronner not' princesse,
On a daigné, selon mon d'sir,
Comm' la plus sage, m'choisir...
J'n'aurais pas cru qu'la sagesse
Pouvait faire autant d'plaisir.

(*Pendant la ritournelle, elle pose la couronne de roses sur la tête d'Azélie.*)

ADOLPHE.

Quelle voix pénétrante, et quelle grâce naïve ! D'honneur, je suis enivré. (*Regardant tour-à-tour Lise et Azélie.*) Je ne sais quelle est des deux la plus séduisante.

TRINQUETAILLE, *regardant vers la galerie.*

Tout cela est très-galant, mais le festin est préparé ; déjà nos frères d'armes sont réunis dans la galerie : on n'attend plus que toi.

ADOLPHE.

Viens, Thibaut, joyeux compagnon de ma gloire et de mes plaisirs ; à table, comme dans les camps, ta place sera toujours à mes côtés.

(*On entend la ritournelle de l'air qui suit.*)

AZÉLIE.

C'est le signal de la danse.

BATHILDE.

Déjà l'on voit se grouper, sous le feuillage, tous les

habitans de Nice; allez, belle Azélie, embellir leur jeux de votre présence, je vous rejoins dans l'instant. (*aux dames de sa suite.*) Vous, accompagnez la jeune comtesse.

AZÉLIE, *regardant tendrement Adolphe.*

Est-ce que vous ne venez pas avec moi?

ADOLPHE.

C'est impossible.

AZÉLIE.

En ce cas, je reste avec vous.

ADOLPHE.

Un repas de militaires! y pensez-vous? l'usage vous défend d'y assister, et l'étiquette me l'ordonne.

AZÉLIE, *avec dépit.*

C'est une bien cruelle chose que l'étiquette.

CHŒUR.

Air: *Enfans de la Provence.*

Enfans de la Provence
Livrons-nous au plaisir;
Chaque instant qui s'avance
Nous dit de le saisir;
Et quand nous sentirons venir
L'heure où la danse doit finir,
Sachons jouir
Du souvenir.

(*Pendant ce chœur, Azélie et les Dames de sa suite sortent par le fond du théâtre. Trinquetaille, Adolphe, Edmond et les convives choisis, parmi lesquels sont les plus jolies pastourelles, entrent dans la galerie; Thibaut veut les suivre, le Chevalier et Bathilde le retiennent.*)

SCÈNE VII.

BATHILDE, LE CHEVALIER DU TEMPLE, THIBAUT DE LORIS.

BATHILDE, *à Thibault.*

Nous sommes seuls; écoute... tu aimes ton maître?

THIBAULT.

Si je l'aime!

LE CHEVALIER.

Tu t'intéresses à sa gloire?

THIBAUT.

Je l'ai prouvé...

BATHILDE.

A son bonheur ?

THIBAUT.

Il ne veut que le mien.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! si sa gloire et son bonheur étaient compromis.

THIBAUT.

Que voulez-vous dire ?

BATHILDE.

Oui, si sa jeunesse, son inexpérience, sa trop grande facilité à céder à tout ce qui flatte ses désirs, l'entraînaient dans des fautes impardonnables à son rang.

LE CHEVALIER.

Dans des excès qui bientôt le conduiraient à la perte de son pouvoir et de sa fortune.

THIBAUT.

Ah ! mon dieu ! ce n'est pas l'embarras... quand une fois il est un peu...vous m'entendez bien ; il n'a plus rien à lui, il veut tout ce qu'on veut, donne tout ce qu'on lui demande, signe tout ce qu'on lui présente ; et moi qui vous parle, si j'avais voulu profiter de tout ce qu'il m'a offert.! Eh ! tenez !.. l'autre jour....

Air : *De la catacoua.*

Après un repas magnifique,
Que je crois savourer encor,
Dans le feu d'une ardeur bachique,
A mes yeux étalant son or,
Il voulut, pourriez-vous le croire?
Me nommer son grand trésorier.

BATHILDE et LE CHEVALIER.

Son trésorier !

THIBAUT.

A ce métier,
Jamais, lui dis-je, on ne doit s'oublier.
(*Montrant son front.*)
Il me faudrait payer sans boire,
J'aime mieux boire sans payer.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! Thibaut, si dans son égarement il se livrait un jour à l'un de ces flatteurs dangereux, toujours habiles à profiter de la faiblesse des princes, considère avec moi, tous les maux qui pourraient en résulter.

THIBAUT.

Vous m'ouvrez les yeux... oui, j'avouerai qu'à ma place un malhonnête homme aurait pu faire bien du mal.

BATILDE.

Bon ménestrel, il faut t'unir à nous pour sauver Adolphe du funeste penchant qui l'entraîne.

CHŒUR, *dans la galerie.*

Vive le prince Adolphe!

THIBAUT.

Tenez, les entendez-vous? (*à part*) Et je ne suis pas-là

CHŒUR, *dans la galerie.*

Air: *J'ai Grégoire pour nom de guerre.*

Viens, folie, aimable folie!
Sois aujourd'hui notre échanson!
Au plus brave, à la plus jolie,
Vidons jusqu'au dernier flacon!

THIBAUT, *à part.*

Qu'ils sont heureux de boire! (*bis*)

BATHILDE et LE CHEVALIER.

Peut-on mettre sa gloire
A chanter, rire et boire.

LE CHŒUR, *dans la galerie.*

A boire!...

THIBAUT, *parlant.*

Je crois qu'on m'appelle.

LE CHŒUR, *continuant.*

Voilà comment
Le guerrier, l'amant,
Célèbrent leur victoire.

LE CHEVALIER.

Dis-moi, Thibaut, ne pourrais-tu trouver dans ton imagination si féconde et si gaie, le moyen de porter ton maître à quelque forte extravagance... à des torts apparents dont nous serions tous les trois les seuls dépositaires?

THIBAUT, *cherchant dans sa tête.*

Attendez donc.... c'est l'attrait des plaisirs qui l'égare.... (*après un moment de silence*) c'est par l'attrait des plaisirs qu'il faut le ramener...

LE CHEVALIER.

Tu as raison! il ne pourra se douter du but que tu te proposes...

BATHILDE.

Il n'en tombera que plus facilement dans nos filets.

THIBAUT, *réfléchissant.*

Si je pouvais l'amener à l'un de ces momens d'abandon généreux... le tour serait hardi...

LE CHEVALIER.

Tant mieux ; il faut que la leçon soit forte.

BATHILDE.

Quel est ton dessein ?

THIBAUT.

Vous en serez instruits quand il en sera tems, et quand moi-même je saurai bien précisément ce que je veux faire ; mais l'exécution de mon plan exige d'abord que j'aille prendre part au festin, et d'ailleurs, afin d'écarter tout soupçon, il ne faut pas qu'on nous trouve ensemble. Permettez donc...

BATHILDE.

Air : *De M. Lafont.*

D'un fils qui s'égare
Guéris la raison.

THIBAUT, *toujours préoccupé.*

L'idée est bisarre,
Mais quelle leçon !
(*au Chevalier et à Batilde.*)
Pour cette comédie
J'aurai besoin de vous.

LE CHEVALIER.

J'accepte la partie.

BATHILDE.

Tu peux compter sur nous.

CHŒUR, *dans la galerie.*

Jurons tous de boire,
De boire toujours
Au dieu de la gloire,
Au dieu des amours.

LE CHEVALIER.

Quels cris ! quelle ivresse !

THIBAULT.

Bon ! c'est ce qu'il faut...
Sortez, le tems presse...

BATHILDE.

Oui, mais, cher Thibaut,
Que la leçon, de grace,
N'ait rien de trop cruel...

THIBAUT, *riant.*

Le coup qui le menace
Ne sera pas mortel.

CHŒUR, *dans la galerie.*

Jurons tous de boire,
De boire toujours
Au dieu de la gloir e ,
Au dieu des amours !

(*Bathilde et le Chevalier rentrent dans les appartemens.*)

SCENE VIII.

THIBAUT, *à la cantonnade, devant la galerie.*

Courage, amis, courage ; j'aurai bientôt mon tour. L'excellente mère ! elle mérite bien d'avoir un fils digne d'elle !.. Il le sera, j'en réponds ; la leçon sera un peu forte, mais l'effet en est sûr.

SCENE IX.

Les Mêmes, LISE, *accourant de la galerie.*

LISE, *toute essoufflée et rajustant sa coiffure.*

Mais c'est pis que dix lutins à-la-fois, ce prince Adolphe.

THIBAUT.

Oui-dà ? cela ne commence pas mal.

LISE.

J'ons eu une peine à m'arracher d' ses mains... Ah ! mon dieu ! si Urbain Jarry me voyait comme çà ! C'est qu'il n'y a plus moyen d'y tenir.

THIBAUT.

Déjà ? cela promet.

(*Pendant le couplet suivant, Trinquetaille lutine Jeanne-Alix, qui se défend en silence.*)

LISE.

Air : *Du major Palmer.*

C'est un train, c'est un tapage,
De tous côtés l'bouchon part,
Et pas un, jusqu'au p'tit page,
Qui n'veuille en avoir sa part.
Les guerriers parlent d'victoires,
Les jeun's gens chant' leurs amours,
Les vieillards cont' des histoires,
Et le vin coule toujours.
Les jeun' fill' por[illegible]
A la santé d'mo[illegible]
Qui, par autan[illegible]

Les r'mercie, et j'dis d'bon cœur,
Tandis que l'sire d'Trinquetaille,
Tout en buvant et chantant,
De ma tante serr' la taille,
Monseigneur m'en fait autant,
A c'qu'il fait, plus je m'oppose,
A c'que dis, moins il se rend,
Plus j'résiste, plus il ose,
Plus j'refuse, plus il prend;
Jarni, si c'comte d'Provence
Attaque une vill' comme un cœur,
J'pouvons répondre d'avance
Qu'il s'ra plus d'un' fois vainqueur.

SCENE X.

THIBAUT, JEANNE-ALIX, TRINQUETAILLE, LISE.

TRINQUETAILLE, *poursuivant Jeanne-Alix.*

Vive Dieu! meûnière, un moment donc?

THIBAUT, *à part.*

Jeanne-Alix poursuivie par le Sire de Trinquetaille... Peste! ne nous éloignons pas.

JEANNE-ALIX.

J' vous disons que j' n'entendrons rien.

TRINQUETAILLE.

Eh! pourquoi donc ça?

JEANNE-ALIX.

Pardi! ça se devine.

Air: *Connaissez-vous le grand Eugène.*

A votre âge conter fleurettes,
C'est perdre son tems et ses soins,
D'vez-vous songer aux amourettes
Avec tout c'que vous avez d'moins?

TRINQUETAILLE.

Aux champs de Mars les coups de la tempête
Ont entamé, sans m'effrayer,
Mes jambes, mes bras et ma tête...
Mais le cœur est encor entier.

CHŒUR, *dans la galerie.*

Vive le prince troubadour
Qui consacre sa vie entière
A Mars, à Bacchus, à l'Amour! (*cliquetis des verres*)

THIBAUT, JEANNE ALIX, LISE, TRINQUETAILLE.

Entendez-vous le cliquetis des verres?

SCENE XI.

Les Mêmes, LE SIRE DE TRINQUETAILLE, EDMOND, Officiers, le Prince ADOLPHE, Pastourelles, Convives.

(Ils sortent de la galerie : les femmes ont des fleurs à la main et les hommes chacun un verre et un flacon de vin.)

CHŒUR.

Vive le prince Troubadour
Qui consacre sa vie entière
A Mars, à Bacchus, à l'Amour!

ADOLPHE, *avec abandon.*

Amis, partagez mon ivresse,
Je veux qu'en ce jour d'allégresse
Tous mes vassaux comme moi soient heureux.
Comptez sur mes bienfaits, mes graces.
Faut-il de l'or, faut-il des places?
Demandez, demandez, j'exauce tous les vœux.

THIBAUT, *à part.*

Il en sera bientôt au point où je le veux.

CHŒUR.

De monseigneur chantons la bienfaisance.

ADOLPHE, *appercevant Lise dans l'obscurité.*

Charmante Lise, te voilà!
C'est à tes soins que je dois l'existence.
(*Il l'embrasse.*)

LISE, *se défendant.*

Encor?

ADOLPHE.

C'est le baiser de la reconnaissance,
(*à part*) Et la princesse n'est pas là.

JEANNE-ALIX, *les séparant, après s'être débarrassée de Trinquetaille.*

Seigneur, quelle folie!
Pouvez-vous en ce jour?..

ADOLPHE.

Toute femme jolie
A droit à mon amour.

Folie, (*3 fois.*)
A ton gré dispose de moi;
La vie (*bis*)
N'est rien sans toi.

THIBAUT, *avec intention.*

Amis, jusqu'à ce que l'aurore
De ses feux embellisse encore
La riante couleur du vin,
Prolongeons gaîment le festin.

ADOLPHE et TRINQUETAILLE.

Buvons jusqu'à demain.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Folie, (*bis*)
A ton gré dispose de moi;
La vie (*bis*)
N'est rien sans toi.

ADOLPHE.

Entre son verre et sa maîtresse,
Ah! quelle nuit enchanteresse!
Sommeil, de nos plaisirs jaloux,
Eloigne-toi, fuis loin de nous;
Veiller est bien plus doux.

CHŒUR.

Folie, etc.

(*Ils rentrent tous dans la galerie; Adolphe poursuit Lise, qui est suivie par Jeanne-Alix, après laquelle court Trinquetaille.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un salon riche et gothique. La porte du fond conduit dans une galerie; deux autres portes latérales mènent à différens appartemens. A la droite de l'acteur, se trouve un grand bureau de travail couvert d'un tapis de velours galonné, sur lequel sont plusieurs cartons et rouleaux de vélin avec le sceau des Comtes de Provence; une écritoire, papiers, etc.

Au lever du rideau, Thibaut de Loris, revêtu de riches habits et décoré d'un colier d'or, introduit Bathilde en habits du matin, et le Chevalier du Temple, le plus simplement vêtu, et dépouillé de ses ordres. Ils écoutent à la porte du cabinet où Adolphe repose.

SCENE PREMIERE.

BATHILDE, LE CHEVALIER, THIBAUT.

THIBAUT.

Il repose encore; mais il ne peut tarder à s'éveiller. Laissez-moi seul, et n'oubliez pas ce dont nous sommes convenus.

BATHILDE.

Je suis retenue par ses ordres dans mes appartemens.

LE CHEVALIER.

Et moi, prisonnier dans la tour.

THIBAUT.

C'est cela; le reste me regarde.

BATHILDE.

Air: *Du vaud. de Folie et Raison.*

Songe que ma tendresse,
Cédant à tes avis,
Confie à ta sagesse
Le bonheur de mon fils.

THIBAUT.

Si je voyais souffrir mon maître,
Je croirais mes beaux jours perdus,
Et plus triste que lui peut-être,
Mon luth ne résonnerait plus.

BATHILDE.

Songe que ma tendresse, etc.

LE CHEVALIER.

Songe que sa tendresse,
Cédant à tes avis,
Confie à ta sagesse
Le bonheur de son fils.

THIBAUT.

Oui, que votre tendresse
Cédant à mes avis,
Confie à ma tendresse
Le sort de votre fils.

(*Le Chevalier et Bathilde sortent.*)

SCENE II.

THIBAUT *seul.*

Je ne puis m'empêcher de rire du trouble et de l'embarras où vont le jeter toutes mes folies. Que dira-t-il en me voyant sous les habits du Gouverneur ? Mais il fait grand jour... mes ordres doivent être exécutés. (*riant.*) Mes ordres ! comme on s'habitue aisément à prononcer ce mot-là ! (*prenant plusieurs feuilles de vélin qui sont sur le bureau.*) Ceux-ci, que j'ai fait signer au Comte lorsque sa tête égarée l'avait mis à ma discrétion, me mettent à l'abri de toute défiance et de tout reproche...Allons, courage, Thibaut ; cette journée peut te faire honneur...

Air : *Des Filles à marier.*

Pour servir un maître que j'aime,
Sachons, dans ma joyeuse humeur,
Emprunter à Bacchus lui-même
Des armes contre le buveur ;
Oui, pour confondre la sagesse
Qui dit : le vin n'est qu'un poison,
Faisons des brouillards de l'ivresse
Jaillir l'éclair de la raison.

Mais je l'entends. Reprenons vîte l'attitude grave qui convient à mon rôle, et fasse le ciel que je puisse conserver le sérieux qui m'est nécessaire !

(*Il se met au bureau de travail, et s'assied tournant le dos au Prince.*)

SCENE III.

THIBAUT, ADOLPHE.

ADOLPHE, *sortant du cabinet et regardant autour de lui.*

Je croyais être encore dans la salle du festin.

THIBAUT, *à part*

Non, Monseigneur ; cela vous eut exposé aux regards de vos vassaux. Oh! j'ai de la prévoyance.

ADOLPHE.

Je me rappelle cependant bien que ma tête égarée...

THIBAUT, *de même.*

Je n'avais rien négligé pour cela.

ADOLPHE, *trompé par le costume de Thibaut.*

Mais que vois-je? le chevalier du Temple! je n'ose l'aborder.

THIBAUT, *toujours à part.*

Allons, Monseigneur, un peu de courage.

ADOLPHE, *abordant Thibaut.*

Pourriez-vous me dire, chevalier... (*Thibaut se retourne vers lui avec tout le sérieux et la dignité dont il peut être capable.*) Que vois-je ? Thibaut sous ces vêtemens! (*éclatant de rire.*) Que fais-tu donc-là ?

THIBAUT.

Eh! parbleu, j'exécute les ordres de Votre Altesse.

ADOLPHE.

Mes ordres ! que veux-tu dire ?

THIBAUT.

Vous voulez, je le vois, vous amuser encore à mes dépends ; vous n'en avez pas fait d'autres toute la nuit.

ADOLPHE.

Comment !

THIBAUT.

Vous savez bien qu'en sortant du festin... il est vrai que jamais il n'en fut de plus joyeux.

ADOLPHE.

Eh ! bien ?

THIBAUT.

Votre Altesse s'était livrée à la gaîté... un peu plus que de coutume : il n'y a pas grand mal à cela... le chevalier du Temple... Mais qu'est-il besoin de vous dire ?...

ADOLPHE.

Continue.

THIBAUT.

Vous le voulez ; et bien ! donc, le chevalier du Temple, ennemi déclaré des excès, vous rencontre au moment où vous rentriez dans vos appartemens, tout en répétant un de mes vieux refrains. Il se permet de vous adresser quelques railleries piquantes : vous lui ripostez ; mais il s'oublie au point de vous faire des reproches, des remontrances.

ADOLPHE.

Il avait peut-être raison.

THIBAUT.

Enfin, fatigué, blessé de ses éternelles mercuriales, vous l'avez destitué de tous ses titres, et fait conduire à la tour.

ADOLPHE.

Le chevalier du Temple !

THIBAUT.

Me faisant aussitôt revêtir de ses riches habits, et me décorant vous-même de ce signe vénérable (*il désigne le collier*), vous m'avez ordonné de vous suivre en ces lieux, où vous m'avez dicté cet écrit ; et à peine y aviez-vous apposé votre signature et le sceau de vos armes, que le sommeil s'emparant de vous... Mais vous savez tout cela mieux que moi.

ADOLPHE.

Non, je te le jure ; et je ne puis croire...

THIBAUT, *lui remettant une feuille de vélin.*

Lisez.

ADOLPHE, *lisant avec une surprise graduée*

« Nous, Adolphe, Comte de Provence, voulant donner à » Thibaut de Loris, ménestrel, le juste prix des services » qu'il nous a rendus, le nommons par ces présentes, gou- » verneur de la ville et du comté de Nice. (*souriant.*) Ce serait une ville bien gouvernée ! (*continuant de lire.*) » En- » joignant à tous nos vassaux, de quelque rang qu'ils puissent

» être, de le reconnaître en cette qualité et de lui obéir » comme à nous-même. » C'est bien ma signature. D'honneur, je crois rêver encore ; et pourtant je ne puis démentir... (*désignant sa signature.*) Mais empressons-nous d'abord de délivrer ce pauvre chevalier. (*sortant et revenant sur ses pas*) Avant tout, dis-moi, cette scène étrange s'est-elle passée devant quelques personnes de ma suite ?

THIBAUT, *avec intention.*

Non, monseigneur, il n'y avait que nous deux... et votre auguste mère.

ADOLPHE, *passant de la gaîté à la réflexion.*

Elle était là !

THIBAUT.

Elle a voulu vous faire quelques remontrances avec cette tendresse et cette douceur qui lui soumettent tous les cœurs ; mais vous n'avez pas voulu l'entendre.

ADOLPHE, *surpris.*

Ma mère !

THIBAUT.

Et lorsqu'usant des droits sacrés qu'elle a sur vous, elle persistait à vous rendre à vous-même, vous lui avez enjoint de vous délivrer de sa présence et de se retirer dans ses appartemens, jusqu'à ce qu'elle reçût l'ordre d'en sortir.

ADOLPHE.

Ma mère !.. j'ai pu me porter à de pareils excès... Comment oser maintenant me présenter à ses yeux ?.. N'importe, je connais son cœur, sa tendresse pour moi ; elle ne pourra résister à mon repentir.

(*Il sort dans la plus vive agitation par la porte à droite du spectateur.*)

SCENE IV.

THIBAUT DE LORIS *seul.*

Bon ! cela commence à ravir. Occupons-nous maintenant de faire participer le vieux brave Sire à cette leçon salutaire. Il éclatera en reproches, en menaces ; tant mieux, mon succès n'en sera que plue complet.

On entend dans la coulisse JEANNE-ALIX *crier :*

Mais laissez-moi donc, monsieur le page, c' n'est pas à vous qu' j'ons affaire.

THIBAUT.

C'est Jeanne-Alix ; tenons-nous bien, et profitons de l'occasion, pour l'éprouver.

SCENE V.

THIBAUT DE LORIS, EDMOND, JEANNE-ALIX.

JEANNE-ALIX.

Ah ! çà, m' laiss'rez-vous, p'tit espiègle ; quand j' vous dis qu' je n' sommes pas en train de rire.

EDMOND, *la serrant dans ses bras.*

Eh bien ! je vous y mettrai, belle meûnière.

JEANNE ALIX, *le toisant.*

Vous...Mais voyez donc c' petit effronté !... (*haussant les épaules.*) çà vous a déjà d's idées... (*à Thibaut, qui lui tourne le dos et se tient devant le bureau.*) C'est vous que j'cherchons, monsieur le Gouverneur : j'venons réclamer vot' secours, vot' justice... On vient de m'enlever ma nièce ; où est-elle ? que fait-elle ? faut absolument qu'on m' la trouve.

THIBAUT, *se retournant.*

Remettez-vous, bonne Alix, rien n'a été fait que par mes ordres.

EDMOND, *reconnaissant Thibaut.*

Que vois-je ?

JEANNE ALIX, *de même.*

Est-ce que j'rêvons ?

EDMOND, *riant.*

Qui croirait que c'est-là le ménestrel.

JEANNE ALIX, *stupéfaite.*

Comment ! Thibaut, çà s'rait vous ?

THIBAUT, *avec une gravité comique.*

Monsieur le page, portez sur-le-champ cet ordre cacheté au sire de Trinquetaille (*il le lui remet.*) Comme il repose probablement encore, vous attendrez l'instant de son réveil,

et poserez un homme d'armes à chaque porte de son appartement, avec la consigne très-sévère de ne pas laisser sortir le brave sire.

EDMOND.

Ah! mon dieu ! qu'est-il donc arrivé?

THIBAUT, *d'un ton impérieux.*

Souvenez-vous que ce message est au nom du comte de Provence, et que vous répondez sur votre tête de sa prompte et fidelle exécution; allez...

EDMOND, *s'inclinant respectueusement.*

J'obéis.

(*Edmond sort après avoir salué respectueusement Thibaut.*)

SCENE VI.

THIBAUT DE LORIS, JEANNE ALIX.

JEANNE ALIX.

Ah çà! voyons Thibaut, car je n'pourrons jamais m'accoutumer à vous appeler autrement... faut d'deux choses l'une, ou qu'j'ayons la barlue, ou ben qu' la tête vous tourne.

THIBAUT.

Jamais elle ne fut plus saine, je vous assure. Le comte de Provence a voulu me récompenser des services que je lui ai rendus, et, ma foi, j'aurais été bien malhonnête de tourner le dos à la fortune, quand elle se présentait d'aussi bonne grace.

JEANNE ALIX.

Comment! vous qui montriez si peu d'ambition, v'là qu' tout à coup vous vous j'tez dans c'qui affriole les autres, et qu'vous établissez entre nous deux une distance...

THIBAUT.

Que nous rapprocherons quand il vous plaira, ma chère Alix.

JEANNE ALIX.

Ah! ben, oui!

Air : *Mon père était pot.*

A présent qu'vous v'là gouverneur,
Et que j'restons meûnière,
Ent' Jeanne Alix et Monseigneur,
Ça met un' fièr' barrière ;
J'vous l'disons d'nouveau,
Faut êtr' d' niveau
Pour s'aimer sans s'contraindre :
J' vissais à vot' cœur,
Grace à vot' grandeur,
J' ny pouvons plus atteindre.

THIBAUT.

Oh ! la fortune ne peut rien entre nous deux ; et si j'ai accepté le rang où vous me voyez, c'est pour vous y faire monter avec moi.

JEANNE ALIX.

Laissez donc... n'croyez-vous pas que j'consente à servir d'jouet à tout un chacun, que j'm'expose à m'entendre dire aux oreilles : « Voyez-vous c'te manière d'grande dame ? » eh ben, c'est Jeanne Alix... La meûnière ? dira l'un d'ces biaux messieurs d'la cour. « Çà s'devine à sa tournure... Faut » s'en amuser, dira l'autre. » Je m'connais, j'riposterai, j'm'emporterai, et l'on n'f'ra qu'se moquer d' moi davantage.

THIBAUT.

On ne se mocque pas de ceux dont on a besoin. Songez donc que vous aurez tout crédit, tout pouvoir, et que chacun ne cherchera qu'à vous flatter, vous honorer..

JEANNE-ALIX.

Oui, tant qu' durera la faveur du prince ; mais au moindre petit coup de vent, crac !.. Pas d' çà, pas d' çà, je n'voulons point monter où je n' saurions pas nous t'nir farmes ; et j'aimons mieux être une meûnière solide qu'une princesse chanceuse.

THIBAUT

Ainsi vous refusez de vous associer à moi ?

JEANNE-ALIX, *riant et pleurant à-la-fois.*

Moi, r'noncer à vous !.. est-ce que c'est possible ?.. Mais j'n'ai promis ma foi qu'à Thibaut, qu'au joyeux ménestrel, qui n'avait pour tout bien qu' son amour et ses chansons ; en d'venant grand seigneur, i m'dégage d'ma promesse... (*avec effort*) et me force à rester veuve toute ma vie...

Rester veuve ! j' sens ben qu'il m'en coût'ra l'peu d'bonheur que j' pouvions goûter sur terre ; mais c'est égal, et sauf le respect qu'on doit à votre Excellence... votre Excellence ! c'est que je n' pouvons m'empêcher d'en rire... et d'en pleurer tout-à-la-fois. (*à part*) J'étouffe.

THIBAUT, *à part.*

Son trouble m'amuse tout-à-fait. (*haut.*) J'étais loin de penser que le rang et l'opulence fussent un obstacle à notre union. Toutes les femmes, Jeanne-Alix, ne penseraient pas comme vous.

JEANNE-ALIX.

Oh ! j' sais ben qu' vous n'en chômerez pas, et des plus huppées encore. (*avec un dépit concentré.*) Heureusement que j' n'en verrons rien, car çà n' se pass'rait pas sans grabuge.

THIBAUT.

Il faut espérer qu'elles ne seront pas aussi dédaigneuses que vous.

JEANNE-ALIX, *vivement et avec âme.*

Moi, vous dédaigner !.. ah ! Thibaut... ah ! monsieur le gouverneur, vous m' connaissez bien mal... Mais patience, patience ; vous allez rester à c'te cour qui vous séduit, et bentôt vous m' jugerez mieux, et me r'gretterez... (*Thibaut sourit.*) Oui, vous me r'gretterez.

Air : *Lise chantait dans la prairie.*

Quand vous aurez fait queuqu'gaucherie,
Car vous en f'rez, çà c'est ben sûr,
Si le prince vous congédie,
Pour adoucir un coup si dur,
Vous souv'nant qu'Alix n'est pas morte,
Et qu'alle aima Thibaut obscur,
Vers son moulin qu'le r'gret vous porte,
Vous verrez (*bis*) si j'vous ferm' ma porte.

THIBAUT, *à part.*

L'excellente femme !

JEANNE-ALIX, *riant et pleurant.*

Même air.

Comm' les grandeurs et la richesse
N'sont pas toujours des boute-en-train,
S'il s'trouvait qu'avec la tristesse
Vous soyez aux pris' un matin...
Pour qu'ell' ne soit pas la plus forte.
V'nez m'demander, dans
Queuqu'chose qui vous
Vous verrez (*bis*) si j'vo

THIBAUT.

Oh ! si je ne me retenais.

JEANNE ALIX, *fondant en larmes.*

Même air.

Enfin si l'ennui que j'vous souhaite
Vient à vous dégoûter d'la cour,
Et qu' vous vouliez pour vot' retraite
Choisir un modeste séjour :
Ne possédant plus pour escorte
Que l'espoir, le d'sir et l'amour,
V'nez me trouver l'jour, la nuit... n'importe,
Vous verrez (*bis*) si j'vous ferm' ma porte.

THIBAUT, *à part.*

Je n'y tiens plus, et dussé-je tout lui révéler...

SCENE VII.

Les Mêmes, EDMOND.

EDMOND, *rentrant par la porte du fond.*

Il faut convenir, monsieur le Gouverneur, que vous me faites débuter dans mon service auprès de vous par une jolie commission.

THIBAUT.

Comment donc ?

EDMOND.

Vous osez mettre le sire de Trinquetaille aux arrêts, et c'est moi que vous chargez d'un pareil ordre ?

Air : *Et r'lan tan plan, tambour battant.*

Il fumait, selon son usage,
Devant un flacon de liqueur :
« Lisez, lui dis-je, ce message,
» C'est de la part du gouverneur. »
A peine a-t-il vu ce qu'annonce
Ce doux billet, que sur le champ,
(*faisant le geste d'un souffet et d'un coup de pied.*)
Et v'li, et v'lan,
Il m'en applique la réponse,
Et par derrière, et par devant.

THIBAUT, *riant.*

Bon, ce n'est rien que cela : il faut bien faire ses premières armes.

EDMOND, *se frottant la joue.*

Si vous appelez cela faire ses premières armes!.. mais il pourra bien vous faire faire aussi les vôtres; et quand il a vu votre signature au bas de celle du prince, il a crié, juré, menacé... il fallait l'entendre.

JEANNE ALIX.

Eh ben! vous voyez comme çà commence, et c' que gagnent les p'tits à s'fourrer parmi les grands.

THIBAUT.

Edmond, conduisez cette bonne femme dans les appartemens de la comtesse Bathilde...

JEANNE ALIX.

Qu'est-ce que c'est que cette bonne femme? Voyez-vous déjà c'ton!

THIBAUT.

Elle y trouvera la jeune Lise avec toutes les dames de sa suite.

JEANNE ALIX.

Les dames de sa suite! est-c'qu'on l'aurait faite aussi gouverneuse?

THIBAUT.

Je ne puis m'expliquer davantage. Allez, ma bonne, allez. (*Il veut s'éloigner.*)

JEANNE ALIX, *avec désordre.*

Ma bonne!... T'nez, Thibaut, j'vous l'dis encore, vous courez à vot' perte, mon garçon... Ah! pardon, monsieur le gouverneur, mille fois pardon! c't'habitude d'm'intéresser à vous est si forte! et j'sommes si partroublée de tout ce que je vois, de tout c'que j'entends... Ah! Thibaut, Thibaut! queu dommage que vous soyez d'venu grand seigneur! (*Elle sort avec le page par la porte à gauche du spectateur.*)

THIBAUT, *regardant vers la porte à gauche.*

J'aperçois le comte avec sa mère et le chevalier, laissons les seuls et veillons à ce qu'on ne puisse les interrompre. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCENE VIII.

ADOLPHE, BATHILDE, LE CHEVALIER DU TEMPLE, *tête nue et dans le désordre d'un prisonnier.*

ADOLPHE.

Ah! ma mère! ah! mon ami! répétez-moi que vous me pardonnez... mon cœur en a besoin; ma raison a pu s'égarer à ce point!

BATHILDE.

Cela vous prouve qu'on ne saurait trop craindre de s'exposer à la perdre.

LE CHEVALIER.

Je n'aurais jamais cru que ma conduite envers vous pût me mériter des fers.

ADOLPHE.

Air:

Ne m'accablez pas davantage
D'un reproche trop mérité...
Par mon ordre, un guerrier, un sage
Languir dans la captivité!
Il est une prison plus sûre
Où vous retiennent vos bienfaits,
Et de celle-là, je vous jure
Que vous ne sortirez jamais.

TRINQUETAILLE, *dans la coulisse.*

Que dix mille escadrons en déroute me passent sur le corps, si jamais j'oublie...

ADOLPHE.

Qu'est-ce encore?

SCENE IX.

Les Précédens, le sire de TRINQUETAILLE, *sans armes*, plusieurs Gardes, *fuyant devant lui.*

TRINQUETAILLE, *avec l'égarement de la colère.*

Air: *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Oser enfermer Trinquetaille,
Oser enfermer un guerrier,
Que jamais aucune bataille
N'avait vu faire prisonnier!
Malheur au premier que j'attrape!
C'est de ma main qu'il périra.
Je suis un boulet qui s'échappe
Du canon qui le renferma.

BATHILDE.

Et qui peut donc, brave Sire, vous causer une si grande colère ?

TRINQUETAILLE.

Me mettre aux arrêts !.. moi, ton tuteur, moi, ton compagnon d'armes !

ADOLPHE.

Encore une extravagance. (*à part.*) Celle-là du moins est plus gaie. (*haut.*) Vous aux arrêts !

TRINQUETAILLE.

Où sont-ils, ces coquins-là qui, pendant mon sommeil, ont investi mon appartement, qui ont osé s'emparer de mon épée ?

THIBAUT, *à part.*

Cela me rassure.

ADOLPHE.

Croyez, brave Sire, que c'est à mon insçu... (*à part.*) J'ai une peine à m'empêcher de rire...

TRINQUETAILLE, *lui remettant l'ordre écrit.*

A ton insçu ! vive Dieu ! il ne te reste plus qu'à démentir ta signature. Tu le vois, l'ordre est positif ; signé : Adolphe, et plus bas : Thibaut de Loris, gouverneur. (*agitant sa canne à corbin.*) Où est-il ce gouverneur de nouvelle fabrique ? il me tarde de lui rendre les hommages qui lui sont dûs.

(*Thibaut se cache derrière Bathilde et le Chevalier.*)

LE CHEVALIER.

Vous voyez l'effet des égaremens où vous-même vous jetez votre élève.

TRINQUETAILLE.

Je ne lui croyais pas le vin aussi mauvais.

THIBAUT, *s'avançant avec précaution.*

Sans moi, brave Sire, son Altesse voulait vous faire enfermer au donjon, et vous y tenir six mois entiers au pain et à l'eau.

TRINQUETAILLE.

Au pain et à l'eau ! (*fondant sur Thibaut.*) Viens donc m'y mettre au pain et à l'eau... Ah ! pipe ! ah ! tonnerre ! ah ! si j'avais mon sabre !..

(*Adolphe et le Chevalier le retiennent.*)

Air : *Du vaud. de Partie carrée.*

(*à Adolphe.*) Est-ce bien toi qui d'un pareil outrage
N'aurais pas craint de flétrir mes vieux ans?
Pain noir ou blanc, c'est le régal d'usage
Pour un soldat endurci dans les camps!..
Mais ventrebleu! (qui jamais l'eut pu croire?)
Me mettre à l'eau! moi, ton meilleur ami!
Moi qui naguère encor te faisais boire
Le vin de l'ennemi!

ADOLPHE, *avec impatience.*

Mais quels sont donc les vins qu'on m'a servis cette nuit?

TRINQUETAILLE.

Ils étaient délicieux! mais vive Dieu! si jamais je t'en verse une seule rasade...

BATHILDE, *bas au Chevalier.*

C'est tout ce que je desire.

LE CHEVALIER, *bas à Bathilde.*

Le ménestrel a frappé juste.

ADOLPHE, *à Trinquetaille.*

Ah! vous n'avez pas besoin de me menacer d'une pareille privation; je me la suis pour jamais imposée à moi-même.

Air : *Ah! que de chagrins dans la vie.*

De Bacchus j'abjure l'empire,
Je sais trop ce qu'il m'a coûté,
Ou du moins souffrez, brave sire,
Qu'avec vous je fasse un traité.

TRINQUETAILLE.

Eh! quel traité?

ADOLPHE, *suite du couplet.*

Je m'enivrais, buvant à vos conquêtes,
Mais dès ce jour, instruit par la leçon,
Je ne boirai jamais qu'à vos défaites,
Et je réponds de ma raison.

TRINQUETAILLE, *se calmant.*

Tu m'ôtes la force de te gronder.

ADOLPHE.

Ce qui me console dans ma confusion, c'est que du moins toutes mes extravagances sont ignorées de ma chère Azélie.

THIBAUT.

La jeune comtesse! elle vous occupe encore?

ADOLPHE.

Que veux-tu dire?

THIBAUT.

Vous oubliez donc, seigneur, l'ordre que vous m'avez donné cette nuit?

ADOLPHE.

Quel ordre ?

TRINQUETAILLE.

L'aurait-il fait mettre aux arrêts comme moi ? Vive dieu ! cela serait plaisant.

THIBAUT.

Vous vous rappellez bien la vive impression qu'avait faite sur vous la jeune Lise, qui vous secourut l'autre jour avec tant de grace ?

TRINQUETAILLE, *à l'oreille d'Adolphe.*

Et que tu serrais cette nuit avec tant de force ?

ADOLPHE, *à part.*

Oh ! pour cela, je me le rappelle très-bien.

THIBAUT.

Séduit par ses charmes ravissans, entraîné par le souvenir des soins touchans qu'elle vous avait prodigués, vous avez ordonné qu'elle fut revêtue des riches habits de la jeune princesse, dont elle allait, disiez-vous, prendre la place.

BATHILDE.

O ciel ! répudier la princesse de Savoie !

ADOLPHE.

C'est impossible.

LE CHEVALIER.

Voilà la guerre rallumée !

TRINQUETAILLE.

La guerre ? tant mieux, vive dieu !... tant mieux ! qu'on me rende mon épée.

ADOLPHE.

Mais j'ai donc comblé la mesure des extravagances !.. et tu as pu faire exécuter un pareil ordre !

Air : *Toi que j'aime, toi que j'adore.* (du Vieux Chasseur.)

Au lieu de me rendre à moi-même,
Tu servais (*bis*) ma coupable erreur,...
Quelle autre pourrait de mon cœur
Effacer la beauté que j'aime ?
Ah ! que mes torts soient expiés,
Je cède au remord qui m'entraîne,
Je la retrouve, la ramène,
Ou je meurs d'amour à ses piés.

(*Il sort.*)

TRINQUETAILLE, *à la contonade.*

Mourir d'amour ! un guerrier, mon élève !.. Ne vas pas t'aviser de çà... morbleu ! on te renonce.

Suivons-le ; car je crai re où je le vois.

LE CHEVALIER, *bas à Thibaut.*

Poursuis et sa guérison est certaine.

(Ils sortent précipitament.)

TRINQUETAILLE, *les suivant.*

Un moment donc! que diable! je n'ai plus mes deux jambes, moi.

THIBAUT.

Dont bien vous fâche, brave sire!...

TRINQUETAILLE.

Dont bien me fâche? dis-tu,

Air : *Du Verre.*

Tout vrai soldat fait en partant
Le sacrifice de sa vie;
S'il ne meurt pas en combattant,
L'unique bonheur qu'il envie
C'est de pouvoir garder un pié
Pour toucher la terre chérie,
Un œil pour revoir sa moitié,
Un bras pour boire à sa patrie.

(Il sort.)

SCENE VIII.

THIBAUT, JEANNE ALIX.

JEANNE ALIX.

Ah! c'est vous que je cherchais, Thibaut, ou plutôt monsieur le Gouverneur. Pourriez-vous me dire c'que vous comptez faire d'ma nièce, sous tous ces brinborions d'princesse dont on vient de l'affubler? Si c'est pour amuser son altesse et toute sa compagnie, j'vous déclarons qu'ma Lise n'est pas faite pour ça... (*le toisant avec un sourire ironique.*) Monseigneur a ben assez d'vous dans c' costume-là pour divartir son monde.

THIBAUT.

Vous trouvez?

JEANNE ALIX.

Certainement, pisqu'i m' fait rire moi-même, (*reprenant tout-à-coup son sérieux*), quoiqu' j'n'en ayons guères envie.

THIBAUT.

Je vois bien que vous ne vous ferez jamais à ma nouvelle grandeur?

JEANNE ALIX.

Çà va si mal à ceux qui n'y sont pas accoutumés!

THIBAUT.

Mais qu'est-ce donc, bonne Alix, qui vous déplait tant dans mes nouveaux habits? seraient-ce ces plumes qui flottent sur ma tête? (*il ôte sa toque.*)

JEANNE ALIX.

Eh ben ! t'nez, vous v'là déjà mieux comm' çà.

THIBAUT.

Serait-ce ce collier de pierreries ?(*il l'ôte également.*)

JEANNE ALIX.

Ah ! Thibaut, comme vous y gagnez !

THIBAUT.

Est-ce ce manteau? cette riche ceinture? (*il les ôte de meme.*)

JEANNE ALIX, *sautant de joie.*

A la bonne heure! v'là qu'j'vous r'connaissons du moins?

THIBAUT.

Je suis donc maintenant à vos yeux...

JEANNE ALIX.

Comme j'vous voulions; Thibaut, l'bon ménestrel Thibaut...

THIBAUT.

Qui le redevient pour vous, et ne veut plus cesser de l'être.

JEANNE ALIX.

Comment! vous m'feriez l'sacrifice d'tout' ces grandeurs, d'toutes ces richesses!...

THIBAUT.

Elles me quitteraient bientôt peut-être; il vaut mieux que ce soit moi qui les quitte.

JEANNE ALIX, *avec joie et émotion.*

Ah ! Thibaut, Thibaut ! j'n'avais pour vous que d'l'amour; mais c'que vous faites-là m'pénètre d'une estime, j'dirais quasiment d'un respect....

THIBAUT, *riant.*

Qui diminueront un peu quand vous saurez...

JEANNE ALIX.

Quoi donc?

THIBAUT, *après s'être assuré que personne ne peut l'entendre.*

Que tout ceci n'était qu'un déguisement.

JEANNE ALIX, *élevant la voix.*

Un déguisement!

THIBAUT, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut ! (*à demi-voix.*) J'aurais dû vous le taire, mais je

n'y tiens plus. Sachez donc que j'obéissais à des ordres supérieurs, et que dans tout ce que vous avez vu et entendu, il n'y a de vrai que l'amour de Thibaut pour la bonne Jeanne Alix.

JEANNE ALIX.

C'est-il ben sûr ?

THIBAUT.

Eh ! oui, vous dis-je, et notre mariage qui vous semblait impossible, est plus certain que jamais.

JEANNE ALIX.

Ah ! jarni, qu'çà fait d' bien !

THIBAUT, *lui présentant la main.*

Touchez-là, meûnière !

JEANNE ALIX.

Oui, Thibaut, et d'grand cœur...J' devrais pourtant ben vous gronder, pour m'avoir tourmentée d'la sorte.

THIBAUT.

Vous en aurez tout le tems, quand nous serons mariés.

JEANNE ALIX.

Laissez donc, j'aurons ben autre chose à faire.

THIBAUT.

On vient: allons chercher votre nièce, elle m'est nécessaire pour achever les hautes fonctions qui m'étaient confiées.

JEANNE ALIX, *ramassant la toque, le collier, le manteau et la ceinture.*

Mais en attendant j'emporte c'maudit attirail d'gouverneur, de peur qu'il ne vous prenne envie d'le r'mettre encore.

(*Ils sortent bras-dessus, bras-dessous, par le côté à la gauche du spectateur.*)

SCENE IX.

ADOLPHE, AZÉLIE, BATHILDE, LE CHEVALIER DU TEMPLE, LE SIRE DE TRINQUETAILLE, Dames de la suite de Bathilde et d'Azélie, Ecuyers, Pages, Gardes, Habitans de Nice, Pastoureaux et Pastourelles.

CHŒUR.

Air : *Je suis le petit tambour.*

Quel jour auguste et brillant !
Vive Adolphe ! vive Azélie !
La plus tendre, la plus jolie
Devait s'unir au plus vaillant.

AZÉLIE, *avec une intention maligne.*

Aucun repas militaire
Ne vous réclame ce soir?...

ADOLPHE.

Non; désormais vous complaire
Sera mon plus cher devoir.

CHŒUR.

Cet hymen fait notre espoir.

ADOLPHE.

Azélie a tout pour plaire.

CHŒUR.

Ciel! bénis ce doux lien.

ADOLPHE.

Mais Lise est aussi fort bien.

CHŒUR.

Quel jour auguste et brillant!
Vive Adolphe! vive Azélie!
La plus tendre, la plus jolie,
Devait s'unir au plus vaillant.

SCENE X

Les Précédens, JEANNE-ALIX, LISE, *magnifiquement vêtue*, deux Dames d'atours *la suivent*; THIBAUT DE LORIS, *se tenant au fond de la scène.*

LISE, *s'avançant, empêtrée dans sa longue robe.*

Monseigneur! monseigneur! c'est vous que je cherchons. Ouf! i m'ont si fort serrée là-dedans, qu'je n'pouvons quasi plus parler.

ADOLPHE, *à part.*

Lise sous les habits d'Azélie! tout va se découvrir.

AZÉLIE, *à Adolphe.*

Qu'avez-vous donc? vous paraissez troublé.

TRINQUETAILLE.

Eh! c'est la petite. Vive Dieu! qu'elle est jolie comme cela!

LISE, *d'une voix entrecoupée.*

Sauf vot' respect, monseigneur, j'sommes ben r'connaissante de c' que vous voulez faire de moi; mais j' nous connaissons, je n'méritons pas tant d'honneur.

ADOLPHE, *à part.*

Thibaut me trahirait-il?

LISE.

Non, monseigneur, jamais je n' consentirons à d'venir un' si grand' dame.

JEANNE-ALIX.

Brave fille! je r'connais-là mon sang.

TRINQUETAILLE, *à Adolphe.*

Quel est donc ton dessein sur cette petite?

ADOLPHE.

Vous me voyez aussi surpris que vous.

JEANNE-ALIX.

Mais quoi qu'i t'ont dit en t'affublant d' la sorte ?

LISE.

I m'ont dit comm' ça qu' c'était par ordre d' Monseigneur.

ADOLPHE.

Par mon ordre!

LISE.

Parc' qu'i voulait m'donner un mari au vis-à-vis duquel j'étions ben loin d' nous attendre. Là d'sus j'ons voulu m'en aller : mais v'là qu' ces deux madames m'ont si ben enjolée avec toutes ces p'tites étoiles qu'elles m'ont mises au cou, aux oreilles et sus la tête (*elle désigne les diamans dont elle est surchargée.*) qu' j'ons trouvé ça drôle, et qu' je m' somm's laissé faire.

AZÉLIE, *à Adolphe.*

Et quel est donc le mari que vous lui destinez ?

ADOLPHE.

Tout cela, je vous jure, est un énigme pour moi; et je ne sais qui a pu dire à cette jeune fille...

LISE.

C'est Thibaut, Monseigneur; i m'a même dit l' nom du prétendu.

ADOLPHE, *à part.*

Ciel!

THIBAUT, *bas à Bathilde et au Chevalier.*

Il est sur les épines.

LISE.

Mais c'est si beau, si magnifique que j' n'oserons jamais l' nommer.

TRINQUETAILLE, *se redressant.*

Serait-ce moi par hasard ?

LISE.

Vous, Sire de Trinquetaille! oh! sans vous mépriser, c'est ben mieux qu'ça.

JEANNE-ALIX.

Eh ben! nomme-le donc, c' prétendu; faut enfin qu'on l' connaisse.

ADOLPHE, *à part.*

Je suis au supplice.

LISE.

Vous l' voulez tous, et vous m' promettez d' ne pas vous mocquer de moi... Eh ben! c'est...

ADOLPHE, *vivement.*

Eh ! pourquoi tant s'occuper d'une plaisanterie du ménestrel : il est clair qu'il a voulu s'amuser aux dépens de cette jeune fille.

THIBAUT, *s'avançant.*

Moi, Monseigneur.

LISE.

Oh ! qu' non.

ADOLPHE, *retenant sa colère.*

Il pousse quelquefois la gaîté jusqu'à l'audace et l'insolence. (*à part.*) Oh ! qu'il me le paiera cher !

THIBAUT.

Vous savez bien que vous m'avez ordonné, cette nuit même, de lui offrir pour époux...

TRINQUETAILLE et JEANNE-ALIX.

Qui donc ?

THIBAUT.

Le premier écuyer de votre Altesse.

ADOLPHE, *à part.*

Je respire... et moi qui l'accusais !..

BATHILDE, *bas au Chevalier.*

Le détour est adroit.

LE CHEVALIER.

Et la crise salutaire.

ADOLPHE, *reprenant sa gaîté.*

Et quel est donc cet heureux pâtre, qui l'emporte sur mon premier écuyer ?

LISE.

Air : *Sous vot' bon plaisir, monseigneur.* (des Deux Jaloux.)

C'est Urbain Jary qu'on l'appelle,
Quoiqu'aimé des fill' du hameau,
A ses yeux je suis la plus belle,
Comme aux miéns il est le plus beau,
Et pour lui j'refus'rais, tant je l'aime,
Trésors, châteaux, pouvoir, grandeur.
(*A Adolphe.*)
Je r'fuserais jusqu'à vous-même (*bis*)
Sauf vot' bon plaisir, monseigneur (*bis*).

ADOLPHE, *souriant.*

J'ajoute mille ducats à la somme due suivant l'usage à cette charmante pastourelle.

AZÉLIE.

Et moi, qui n'ai pas oublié ce qu'elle a fait pour vous, j'en ajoute mille autres, et je veux que ses noces se fassent au château.

ADOLPHE.

Oui, oui, au château. (*à part.*) On n'est pas plus agaçante.

LISE, *sautant de joie.*

Deux mille ducats, ma tante ! oh ! vous pouvez garder vot' moulin à c't'heure.

TRINQUETAILLE.

Vive dieu, meûnière, je vous retiens ce jour là pour ma danseuse.

JEANNE ALIX, *prenant le bras de Thibaut.*

Pas possible, brave sire, v'là mon m'sieu.

TRINQUETAILLE.

Qu'est-ce à dire ?

THIBAUT.

Que j'épouse Jeanne Alix.

JEANNE ALIX.

Ah ! mon dieu, oui ! i' m'déveuvage... et j'nous somm' même déjà fiancés sans çarimonie.

ADOLPHE, *à Thibaut.*

Tu pourrais me quitter ? (*lui serrant les mains.*) jamais ta présence ne me fut plus nécessaire.

THIBAUT.

Oh ! je reviendrai vous voir : mon cœur me ramènera souvent auprès de vous, (*souriant et avec intention.*) surtout quand vous donnerez quelque fête, (*à demi-voix.*) et que vous vous mettrez en goguette.

ADOLPHE, *avec force et dignité.*

Jamais !... je tâcherai de fixer les plaisirs à ma cour, mais j'en exile pour toujours ceux qui peuvent égarer la raison.

TRINQUETAILLE, *à part.*

Il ne boit plus, il se marie, il est mort.

VAUDEVILLE.

Air : *De la famille Moscovite.*

THIBAUT.

Joyeuse troupe,
Du plaisir
Sachez saisir
La coupe,
Puis à longs traits
Buvez-y, mais
Ne l'épuisez jamais.

CHŒUR.

Joyeuse troupe,
Du plaisir
Sachons saisir
La coupe,
Puis à longs traits
Buvons-y, mais

BATHILDE.

Cher Adolphe, l'art d'être sage
D'un prince est le premier besoin;
N'oubliez jamais qu'à tout âge
On s'égare en allant trop loin.

CHOEUR.

Joyeuse troupe, etc.

LE CHEVALIER.

Il est trois excès, dont en France
Rien ne pourra guérir le cœur,
C'est celui de la bienfaisance,
De la bravoure et de l'honneur.

CHOEUR.

Joyeuse troupe, etc.

AZÉLIE.

De l'amour on craint le délire
A-t-on raison? moi, par bonheur,
J'ai quelquefois entendu dire
Que l'hymen n'en avait pas peur.

CHOEUR.

Joyeuse troupe, etc.

ADOLPHE.

Jusqu'ici mon cœur trop volage
Fut épris de tous les beaux yeux...
Désormais je serais plus sage
(*Regardant Azélie et Lise.*)
Et je n'en aimerai que deux.

CHOEUR.

Joyeuse troupe, etc.

THIBAUT.

Moi, puisque d'un maître que j'aime,
Avec Bacchus, la raison part...
Dussé-je m'enivrer moi-même,
Désormais je boirai sa part!

CHOEUR.

Joyeuse troupe, etc.

TRINQUETAILLE.

Sur mes goûts devenu sévère,
Je jure que dorénavant
Je boirai dans un moins grand verre,
Mais je l'emplirai plus souvent.

CHOEUR.

Joyeuse troupe, etc.

LISE, *au Public.*

A ses désirs faut mettre un' barrière;
V'là la morale d'nos chansons...
Mais j'réponds qu'à celui d'vous plaire,
Messieurs, jamais nous n'en mettrons...

JEANNE ALIX.

Vous, d'vot' côté,
Avec bonté,
R'cevant cette œuv' légère,
Applaudissez,
Et n'finissez
Qu'lorsque j'aurons assez.

CHOEUR.

Vous, d'vot' côté, etc.

FIN.

MADEMOISELLE HAMILTON,

COMÉDIE EN UN ACTE,

ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. DUPIN ET T. SAUVAGE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE SAMEDI 5 JUILLET 1817.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle. HUET-MASSON, Libraire, rue St.-Honoré, n°. 204, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-Royal, au 2me., vis-à-vis le Café de la Régence.

1817.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Le Ch^er^. DE GRAMMONT.	M. *Henry.*
Le Cte. DEBUSSY-RABUTIN.	M. *Isambert.*
Mademoiselle HAMILTON, Amante du Chevalier.	Mlle. *Lucy.*
TERMES, Valet du Chevalier.	M. *Guénée.*
DAVID, Aubergiste.	M. *Fichet.*
NICETTE, sa Fille.	Mlle. *Pauline Geoffroy.*
LEDOUX, Caporal du Guet.	M. *Thuillier.*
CHŒUR DE CURIEUX.	
CHŒUR DE SOLDATS.	

La Scène est à Paris, chez David.

Le Théâtre représente une Salle commune de l'Auberge; des Portes de chaque côté et au fond.

MADEMOISELLE HAMILTON,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

TERMES, CHŒUR DE CURIEUX.

CHŒUR.

AIR *du vaudeville de la Chaumière moscovite.*

QUEL doux espoir!
Nous allons voir
Dans un moment paraître
Ce grand devin
Dont l'art certain
Dévoile le destin!

TERMES.

Devant vos yeux, jamais, peut-être,
Rien d'aussi grand ne s'est offert.
Messieurs, apprenez que mon maître
Est petit-fils du grand Albert!

CHŒUR.

(*Parlé*). Du grand Albert!
Quel doux espoir! etc.

TERMES.

Oui, Messieurs, je ne crains pas de vous le dire, mon maître est un véritable puits de science, un abîme de connaissance; il arrive d'Angleterre, et apporte des secrets merveilleux pour tout.

AIR : *Le curé de Pomponne.*

Oui, sa renommée, à présent,
De bouche en bouche vole.
Qui douterait de son talent?
A l'époux bénévole
Il dit ce qu'il arrivera,
Si sa femme est jolie....
J'espère que voilà,
Lalira,
De la sorcellerie!

CHŒUR.

J'espère que voilà,
Lalira,
De la sorcellerie !

TERMES.

Même air.

Lorsque, dans un moment d'erreur,
Jeune fille, en cachette,
Prêta l'oreille au séducteur,
Il dit à la pauvrette :
Avant un an chacun saura
Votre secret, ma mie !...
J'espère que voilà,
Lalira,
De la sorcellerie !

CHŒUR.

J'espère, etc.

UN CURIEUX.

Allons-nous le voir bientôt ?

TERMES, *à part.*

AIR : *La signora malade.*

Mon maître dort, je pense ;
Eloignons ces gens-là.

(*Haut et ouvrant la porte de Grammont.*)

Chut ! qu'on fasse silence.
C'est bien lui ; le voilà !
Oui, je l'entends, notre sorcier
Parle à son démon familier....
De tout mon corps je tremble....
Ah ! laissons-les ensemble.
Partez, partez soudain,
Et revenez demain.

LE CHŒUR, *se retirant.*

Partons, partons soudain,
Et revenons demain.

SCENE II.

TERMES, *seul.*

Les voilà partis !..... Ah ! Monsieur le chevalier de Grammont, mon cher maître, j'attends aujourd'hui une visite qui vous fera, je crois, plus de plaisir..... Mais le voici.

SCENE III.

GRAMMONT, TERMES.

GRAMMONT, *une baguette à la main, une robe d'astrologue entr'ouverte, barbe postiche.*

AIR : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

La baguette est un talisman
D'un effet surprenant;
Plus d'un époux contrarié,
Usant de la recette,
Fait taire sa moitié
D'un seul coup de baguette.

Même air.

L'amour, que l'on dit enfant,
Lui doit tout son talent,
Et ce petit sorcier, vraiment,
Près de jeune fillette,
Fait bien du changement
D'un seul coup de baguette.

Quel était ce bruit que j'entendais ?

TERMES.

Monsieur le chevalier, ce sont les curieux que votre réputation attire.

GRAMMONT.

Je m'en étais douté; aussi j'avais revêtu le costume; mais il paraît que tu m'en as débarrassé..... Eh bien! Termes, que dis-tu de ta nouvelle condition?

TERMES.

AIR : *Vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.*

Servir un astrologue habile,
Un maître qui lit dans les yeux,
Pour un valet à main subtile,
Le poste paraît périlleux;
Mais je reprends un peu courage;
Car mon maître, pour étonner,
A tous les talens en partage ....
Excepté l'art de deviner.

Ce qui me console un peu dans notre infortune, c'est la petite Nicette, la fille de notre aubergiste..... Vous conviendrez pourtant qu'il est fort désagréable de se cacher ainsi.....

GRAMMONT.

N'y suis je pas forcé?.... Madame de Saint Chaumont, ma très chère sœur, sur un mot du Roi, qu'elle interprète mal, s'imagine que j'ai ma grâce; dans l'espoir de revoir ma patrie, je quitte Londres, j'abandonne l'aimable Hamilton.... En arrivant, j'apprends que le Roi m'ordonne de repartir à l'instant.... Il y avait de quoi se désespérer! moi je m'en console: sous le costume d'un astrologue, et ne gardant que toi, je m'installe ici, où j'ai la satisfaction de rire aux dépens de la ville et de la cour qui viennent me consulter.

TERMES.

Mais si l'on nous découvrait?

GRAMMONT.

Oh! alors....

AIR: *Du Ménage de Garçon.*

Vers Londres, comme à l'ordinaire,
Il faudra bien nous diriger,
Puisque ce n'est qu'en Angleterre
Qu'il m'est permis de voyager.
Comme pour un trait de satire,
Au Louvre on m'a fait mon procès,
Les traîtres, pour m'apprendre à rire,
M'ont exilé chez les Anglais.

D'ailleurs, ne dois-je pas y revoir mademoiselle Hamilton? Depuis deux mois que je suis séparé d'elle, je n'ai d'autre plaisir que de contempler cette bague que je reçus de sa main la veille de mon départ.

(*Grammont va s'asseoir près d'une table, sur le côté du Théâtre, et tire la bague de son doigt.*)

TERMES, *à part.*

Mon maître ignore que le comte Hamilton vient d'amener sa sœur à Paris, et que, grâce à mon adresse, elle doit venir aussi consulter l'Astrologue.

SCENE IV.

GRAMMONT, TERMES, NICETTE, DAVID.

DAVID, *à Nicette.*

Tu as beau dire, Nicette, je me défie de ces gens-là.

NICETTE.

Ah! mon père, le valet est pourtant un bien honnête garçon.

DAVID.

Nous allons voir s'ils payeront d'avance ce mois-ci comme l'autre. (*A Grammont.*) Monsieur, voilà des lettres que l'on m'a remises pour vous.

GRAMMONT, *prenant les lettres.*

Que de consultations!

TERMES.

Bonjour, mademoiselle Nicette.

DAVID.

Passez par ici, Mademoiselle. (*Bas.*) Tu le vois, il ne parle pas d'argent. (*Haut.*) Monsieur doit être content; je reçois toujours des complimens, et pourtant dans ce quartier voisin du Louvre, je ne vois que des gens comme il faut.

AIR : *Si Dorilas n'en parlait guère.*

Mes confrères sont d'ordinaire
Moitié coquins, moitié fripons;
Chez eux on fait mauvaise chère,
Et leurs vins ne sont jamais bons.
Moi, je suis sûr de tous ceux que j'avance;
Car j'y mets moi-même la main;
J'ai du vin franc, et j'ai la conscience
Presqu'aussi franche que mon vin.

(*A part.*) Il fait la sourde oreille.

TERMES.

Eh bien! comment va votre auberge, M. David?

DAVID.

Ah, ah!... comme ça... L'argent est si rare, le crédit nous tue.

GRAMMONT, *remarquant ce que dit David.*

Ah diable! c'était hier le premier du mois! (*Il se lève et lui donne une bourse*). Tenez, Monsieur David, je m'aperçois que vous avez besoin d'argent.

DAVID, *le reconduisant jusqu'à son appartement.*

On voit bien que monsieur est un grand devin, et ceci doit confondre les plus incrédules.

TERMES, *bas à Nicette.*

Je reviendrai quand le papa sera parti.

NICETTE.

Bon! (*Grammont et Termes sortent.*)

SCENE V.

NICETTE, DAVID.

DAVID, *regardant l'argent.*

Tu avais raison, Nicette, cet astrologue est un homme d'un mérite fort rare; il paie très-exactement.... arrête son mémoire.

SCENE VI.

NICETTE, DAVID, LEDOUX.

LEDOUX, *à la cantonnade.*

C'est bon, c'est bon! qu'on le mène chez le commissaire, il s'expliquera, s'il peut; puis on le fera pendre, s'il y a lieu... (*En scène*). Ah! voilà ma future! Charmante Nicette, recevez mes hommages respectueux.

DAVID.

Ah! c'est vous, monsieur Ledoux, comment ça va-t-il?

LEDOUX.

Tout doucement, tout doucement.

NICETTE.

Vous avez l'air fatigué.

LEDOUX.

AIR *de la Catacoua.*

L'exercice est très-salutaire;
Mais s'il faut parler sans mentir,
A force d'en prendre, beau-père,
Je ne puis plus me soutenir.
Quoique l'on ait les pieds ingambes,
Les chemins sont très-fatigans,
Les mauvais temps,
Les ouragans,
Je ne saurais y résister long-temps;
Car rester toujours sur ses jambes,
Ça met un homme sur les dents.

Et pendant que je puis encore me porter, je suis venu vous dire (*le tirant à l'écart.*) Vous permettez, Mademoiselle...., (*bas.*) Je suis venu vous dire que le valet de l'Astrologue, votre locataire, fait la cour à votre fille ma prétendue.

NICETTE, *à part.*

Si je pouvais entendre.

DAVID.

(*A Nicette.*) Ecrivez, Mademoiselle. (*A Ledoux.*) Eh

bien ! moi, je vous dirai bien mieux, c'est que je crois qu'elle approuve son amour.

LEDOUX.

Ah ça ! plaisantez-vous ?

DAVID.

Non.

LEDOUX, *s'échauffant peu à peu.*

Vous voulez donc causer un malheur ?

DAVID.

Comment ça ?

LEDOUX.

Vous voulez nous faire couper la gorge.....; à moi, Beigne Ledoux, militaire, caporal du guet à pied ; à moi, à qui vous avez promis votre fille en mariage ; à moi qui l'adore, vous venez me conter le succès de mon rival ! Ah ! (*se calmant tout à coup.*) Mais rassurez-vous, il n'arrivera rien..., rien du tout.

AIR : *Ce Boudoir est mon Parnasse.*

Oui, mon courroux doit se taire ;
Ledoux, prudent et discret,
Se souvient dans sa colère
Qu'il est caporal du guet.
Si, par malheur, j'allais faire
Du bruit dans votre maison,
Je serais forcé, beau-père,
De me conduire en prison.

DAVID, *après un moment de réflexion.*

C'est vrai !

LEDOUX.

Mais il est un moyen de chasser ce valet ; renvoyez le maître.

DAVID.

Ah

LEDOUX.

On trouve des prétextes.... Que sais-je, moi ?.... Je ne connais point cet homme, je ne l'ai jamais vu.....

DAVID.

Je le connais, moi, monsieur Ledoux !..... et encore plus son argent ..... et je ne veux me brouiller ni avec l'un, ni avec l'autre.

LEDOUX, *d'un air mystérieux.*

C'est un sorcier! Et le Parlement ne badine pas là dessus.... Au moins, défendez à mademoiselle Nicette de parler à ce valet.

DAVID.

A la bonne heure. (*A Nicette*). Ma fille, je vous défends d'écouter les propos galans du valet de l'Astrologue, et je vous ordonne de ne trouver, dans toutes les personnesqui viennent ici, que monsieur Ledoux d'aimable.

NICETTE.

Ah! mon père..... c'est-il possible?

DAVID.

Vous connaissez mes intentions... Je vais sortir, je compte sur votre obéissance.

LEDOUX.

AIR *du vaudeville du Bouquet du Roi.*

J'attendrai votre retour
En causant avec ma belle,
Et je vais à la cruelle
Dire un petit mot d'amour.

DAVID.

Nicette, qu'on me seconde,
Et fais ce que je t'ai dit;
Sois polie avec le monde,
Mais ne fais pas de crédit!

ENSEMBLE.

LEDOUX.

J'attendrai votre retour, etc.

NICETTE, *à part.*

Ah! lui seul à mon amour,
Je veux lui rester fidelle,
Et pour tout autre cruelle,
N'accorder aucun retour.

DAVID.

Oui jusques à mon retour
Causez avec votre belle,
Je prétends que moins rebelle,
Elle écoute votre amour.

(*David sort.*)

SCENE VII.

NICETTE, LEDOUX, TERME. (*Il sort l'appartement du Chevalier.*)

NICETTE, *apercevant Terme*

Ah mon dieu! le voilà.... comment faire?

LEDOUX.

Enfin, Mademoiselle, je vais donc avoir l'avantage de vous dire que..... (*voyant Termes.*) Encore ce valet de sorcier!

TERMES, *à Nicette.*

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Près de vous, de l'art de plaire,
Je viens prendre une leçon.

LEDOUX, *à part.*

Eh bien! il est sans façon.

NICETTE, *à part.*

Pour obéir à mon père,
Hélas! ne répondons pas.

TERMES.

Quoi! vous ne répondez pas?

LEDOUX, *à part.*

Ah! pour eux quel embarras!

TERMES.

Vous obstiner à vous taire,
C'est provoquer un baiser.

LEDOUX.

Oh ciel! il pourrait oser!....

TERMES.

Ce doux silence, ma chère,
Je l'interprète à présent.
(*L'embrassant.*)
Et qui ne dit mot consent.

ENSEMBLE.
Allons, qui ne dit mot consent,
NICETTE.
Ah! mon Dieu, qu'il est imprudent!

LEDOUX.

En voilà un qui est un peu fort! Comment, Mademoiselle, vous souffrez une pareille offense?

NICETTE.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*
(Des Artistes par occasion.)

PREMIER COUPLET.

Mon père, d'être complaisante,
Devant vous m'a prescrit la loi;
Avec lui dois-je être méchante,
Quand il est si doux avec moi?

Eh! pourquoi donc éviter sa présence ? (*bis.*)
Il est discret, il est galant,
Il ne s'exprime qu'en tremblant....
Jamais, Monsieur, on ne m'offense,
Quand on s'y prend bien poliment. } (*bis*)

DEUXIÈME COUPLET.

Vous seul excitez ma colère,
Vous qui, dans votre folle ardeur,
Demandez ma main à mon père,
Sans venir consulter mon cœur.
Sur lui, Monsieur, plutôt prenez modèle ; (*bis*)
Il veut me plaire auparavant,
Il vient m'embrasser fort souvent.....
On n'offense point une belle
Quand on s'y prend bien poliment. } (*bis.*)

LEDOUX.

C'est à moi de me montrer. Monsieur, savez-vous que c'est moi que M. David a choisi pour son gendre ?

TERMES.

Je le crois.

LEDOUX.

Savez-vous que Mademoiselle m'adore ?

TERMES.

Je ne crois pas.

NICETTE.

Vous avez bien raison; c'est un menteur.

AIR : *Tu n'auras pas, petit polisson.*

Je ne paîrai pas de retour
Le sot amour
Que vous faites paraître ;
Et, je vous le déclare ici,
Non, vous ne serez jamais mon mari.

LEDOUX, *à part.*

Je sors, c'en est fait,
Mais j'ai mon projet,
Et bientôt Ledoux pourra faire connaître
A certain valet,
Par un bon arrêt,
Quel est le pouvoir d'un caporal du guet !

(*Haut, en sortant*).

ENSEMBLE. Quoi ! ne pas payer de retour
Le tendre amour
Qu'ici je fais paraître !
Oser me déclarer ici
Que je ne serai jamais son mari !

NICETTE.
Je ne pairai pas de retour, etc.

ENSEMBLE.
TERMES.
Quoi! ne pas payer de retour
Le tendre amour
Que Monsieur fait paraître!
Ici
Pour moi plus de souci,
Puisqu'il ne sera jamais son mari.
(*Ledoux sort en menaçant.*)

SCENE VIII.

TERMES, NICETTE.

TERMES.
Ah! je puis donc enfin vous parler de mon amour!
NICETTE, *qui a suivi Ledoux jusqu'à la porte.*
Tenez, regardez donc quel beau monsieur....
TERMES, *regardant.*
Que vois-je? (*A part.*) Le comte de Bussy! (*Haut.*) C'est sans doute mon maître qu'il demande, je vais l'avertir.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

NICETTE, BUSSY-RABUTIN.

BUSSY.
Pourrait-on consulter l'illustre astrologue qui demeure dans cette auberge?

NICETTE
Oui, Monsieur, et son valet est allé le prévenir.

BUSSY.
Comment, c'est ici la retraite de ce fameux Nécromancien?..... Où sont donc les attributs de son art?

AIR : *C'est grâce à vos soins protecteurs.*
(De Crispin financier.)

Le sorcier a donc oublié
L'appareil pompeux des oracles?
Comment, sans autel, sans trépied,
Son démon pourra-t-il opérer des miracles?
Rien d'effrayant ne m'arrête en ces lieux.
Je vois ici, pour tout augure,
Des yeux malins, où je serais heureux
De lire ma bonne aventure.

NICETTE.

Vous êtes bien honnête, Monsieur..... Mais, voici l'Astrologue. (*En sortant.*) Comme tous ces Messieurs de la Cour ça vous dit de jolies choses ! (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

BUSSY-RABUTIN, GRAMMONT.

BUSSY, *ironiquement.*

Serviteur à l'illustre successeur de Merlin et de Nostradamus.

GRAMMONT, *avec emphase.*

Versé dans les secrets les plus impénétrables de la nature, possesseur de l'art difficile....

BUSSY, *l'interrompant.*

Ah! mon ami, épargne-toi la peine de faire tes grandes phrases, je sais bien que c'est le fin du métier; mais avec moi, elles sont inutiles. D'ailleurs, je ne viens pas me faire dire la bonne aventure : c'est une de ces folies humaines que je ne partage pas.

AIR : *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

Sur le sort qu'il nous faut subir,
Laissons le voile du mystère;
A quoi bon percer l'avenir?
Trop souvent il nous est contraire;
Et si de venir nous trouver,
Quelque jour le bonheur s'avise,
Pourquoi donc vouloir se priver
Du doux plaisir de la surprise?

Mais, puisque tu es si savant, tu dois savoir qui je suis ?

GRAMMONT.

Sans doute, aimable, galant, brave .....

BUSSY, *riant.*

Ah! ah! le beau sorcier !... sans craindre de mentir, j'en dirais autant de tous les militaires français.

GRAMMONT.

Si le Seigneur qui se présente devant moi, continue ses écrits satyriques, il pourra bien aller joindre certain chevalier de ses amis.

BUSSY.

Eh quoi?..... Aurais-tu lu ?.....

GRAMMONT.

Les *Amours des Gaules*, les *Heures de la Cour*.....

BUSSY.

Chut ! chut !..... Tu me connais donc ?

GRAMMONT, *ôtant sa barbe.*

Comme toi-même.

BUSSY.

Comment !... c'est toi !... ah ! mon ami, embrassons-nous !... combien de fois j'ai regretté ton absence !

AIR *du Roi et le Pélerin.*

L'amant qui perd une maîtresse
Peut contracter des nœuds plus doux ;
La veuve, oubliant sa tristesse,
Bientôt retrouve un autre époux ;
Mais mon ami, qui pourra me le rendre ?
De moi-même c'est la moitié ;
Rien ne console une ame tendre
Du veuvage de l'amitié.

Mais, que diable fais-tu sous ce déguisement ?

GRAMMONT.

Tu le vois, je m'amuse. Ennuyé de mon exil, où le Roi me laisse trop long-temps, j'ai pris mon parti, et j'attends à Paris, qu'il plaise à Sa Majesté de m'y rappeler. Et toi, mon cher Comte, jadis mon rival préféré, car je n'ai pas oublié que tu m'enlevas autrefois madame de Montglas ?

BUSSY, *avec fatuité.*

Que veux tu ? Ce n'est pas ma faute.

GRAMMONT.

Dis-moi, qui me procure ta visite ?

BUSSY.

Le comte Hamilton est à Paris depuis huit jours ; il a amené avec lui sa charmante sœur.

GRAMMONT.

Mademoiselle Hamilton est ici ?

BUSSY.

Oui, mon cher, pour mon bonheur, et, ma foi, pour le sien.

GRAMMONT.

Comment ?.....

BUSSY.

Dès qu'elle a paru, nos jeunes seigneurs se sont empressés de lui présenter leurs hommages..... Ils ont tous été éconduits..... Moi seul.....

GRAMMONT.

Tu as réussi?.....

BUSSY.

Mais.... à peu près.

GRAMMONT.

Tu as des preuves, sans doute?

BUSSY.

Certainement..... Elle est triste..... rêveuse, ses yeux expriment la douce langueur, de l'amour, et tu penses bien que si elle aime quelqu'un, ce ne peut être que moi.

GRAMMONT.

Toujours la même confiance dans ton mérite! Et.... c'est là tout?

BUSSY.

N'est-ce pas charmant? J'ai su par certaine suivante, que mademoiselle Hamilton a reçu dernièrement une lettre, et que depuis ce moment, elle a formé le dessein de venir consulter l'astrologue fameux.

GRAMMONT, *vivement.*

Elle viendrait ici?

BUSSY.

Mais comme elle craint la médisance, elle se déguise. Au reste, tu dois la reconnaître, tu l'as vue en Angleterre.

GRAMMONT.

Oui, je l'ai vue en Angleterre.... Elle viendrait ici!

SCENE XI.

GRAMMONT, BUSSY-RABUTIN, NICETTE.

NICETTE.

Monsieur l'Astrologue, monsieur l'Astrologue, il y a deux jeunes filles qui demandent à vous consulter.

GRAMMONT.

Ma chère Nicette, faites entrer; mais selon l'usage, l'une après l'autre.

BUSSY.

C'est sans doute mademoiselle Hamilton !..... Ah ça ! il faut lui conseiller, avec un air paternel, de m'aimer beaucoup.

GRAMMONT, *agité.*

C'est convenu..... (*A part.*) Je vais la revoir, quel bonheur !

BUSSY.

De quel côté sortir ?

GRAMMONT.

Par ce cabinet, il donne sur un escalier dérobé. (*A part.*) Elle va se plaindre de mon départ..... Elle est si bonne, elle est si bonnne ! elle me pardonnera.

BUSSY, *à part.*

Ma présence l'embarrasse;
Comme il se parle tout bas !
Feignons de quitter la place;
Mais ne nous éloignons pas.

(*Haut.*)

Peins-lui l'amour qui m'agite.

GRAMMONT.

Mais retire-toi d'ici.

BUSSY.

Peins-lui surtout mon mérite.

GRAMMONT.

Tu devrais être parti !
Quoi ! tu n'es pas encore parti ?

ENSEMBLE.

BUSSY, *entrant dans le cabinet.*
Ma présence, etc.

GRAMMONT.
Sa présence m'embarrasse;
Pourtant ne nous troublons pas.
Ici j'obtiendrai ma grâce,
L'amour me le dit tout bas.

Ah parbleu ! Monsieur le Comte, il n'en sera pas de celle-ci comme de l'autre, et j'espère bien y mettre bon ordre.

SCENE XII.

GRAMMONT, MADEMOISELLE HAMILTON, NICETTE.

Grammmont est assis dans un grand fauteuil, mademoiselle Hamilton est sur le côté ; elle entre d'un air effrayé.

Mlle. HAMILTON.

Ah! mon dieu! Mon dieu! Mademoiselle, pourquoi ne voulez-vous pas laisser entrer ma femme.... ma compagne?

NICETTE.

C'est l'usage. Vous sentez bien que le secret qu'exigent certaines révélations.... Mais rassurez-vous, elle va rester là.....

(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

GRAMMONT, MADEMOISELLE HAMILTON.

Mlle. HAMILTON, *à part.*

Comme il me regarde! J'ai presque peur..... Pourquoi aussi m'occuper de ce billet mystérieux, qui me promet que ce sorcier me donnera des nouvelles de Grammmont!

GRAMMONT, *la contemplant, à part.*

Qu'elle est jolie, sous cet habit!

Mlle. HAMILTON, *à part.*

Mais, si ce billet disait vrai..... Allons..... allons..... du courage..... (*Haut.*) Monsieur..... Combien faut-il vous donner! Car les sorciers, on dit que ça se paye d'avance.

GRAMMONT.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Ici, nous ne taxons personne,
Nous ne fixons aucun paiment ;
Nous recevons ce qu'on nous donne :
Du pauvre le remercîment,
Les révérences d'un poëte,
L'argent du riche financier,
Un baiser de jeune fillette ;
Et c'est moi qui suis le caissier.

Allons, approchez, mon enfant, approchez.

Mlle. HAMILTON, *à part.*

Cette voix ne m'est pas inconnue.

GRAMMONT.

Qu'attendez-vous de mon art? Venez-vous me demander si vous aurez bientôt un mari? Voulez-vous savoir.....

Mlle. HAMILTON.

AIR : *Oui, les Garçons de ce pays.* (Des deux Précepteurs.)

PREMIER COUPLET.

Pour nous dévoiler le dèstin,
On dit votre science parfaite;
Moi, du talent du grand devin,
Jusqu'à présent j'doute un p'tit brin.
Dam! c'est qu'pour lir' dans le cœur d'une fillette,
Il faut vraiment,
Monsieur, être bien savant.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais si vous ne m'apprenez pas
C'qu'un' fill' veut savoir à mon âge,
Vers une autre, je vous l'dis tout bas,
Aussitôt je porte mes pas;
Car pour instruire les fillettes d'village,
Paris, vraiment,
Renferme plus d'un savant.

GRAMMONT.

Je devrais vous punir de votre peu de confiance en mon art; mais l'incrédulité est permise aux jolies filles, on les trompe si souvent! Quelle preuve puis-je vous donner? Deviner votre pensée?

Mlle. HAMILTON.

Ah! oui; je serions curieuse....

GRAMMONT.

Donnez-moi votre main.

Mlle. HAMILTON.

Ma main!

GRAMMONT.

Oui, votre main.

Mlle. HAMILTON, *hésitant.*

La voici.

GRAMMONT, *lui baisant la main.*

Elle est charmante!

Mlle. HAMILTON, *avec dignité.*

Insolent !

GRAMMONT.

Tu te fâches ! Quel air de dignité ! vraiment, il ne te va pas mal.

Mlle. HAMILTON, *à part.*

J'allais oublier mon rôle (*Haut.*) Pardon, excuse, Monsieur, la voilà. (*Grammont lui prend la main.* (*A part.*) Que vois-je ? la bague que j'ai donnée à Grammont.

GRAMMONT.

(*Il fait des cérémonies grotesques, puis se lève tout à coup.*) Ah ! malheureux ! Qu'ai-je fait !

Mlle. HAMILTON, *s'éloignant.*

Eh bien ! Quoi que vous avez donc ?

GRAMMONT, *se rapprochant.*

Ah ! Madame, pardon de la liberté avec laquelle je vous ai parlé !..... J'ignorais votre rang.

Mlle. HAMILTON.

Vous le connaissez maintenant ?

GRAMMONT.

AIR : *Quand vous jugez que je ne suis pas belle.*

Oui, je connais, malgré tout ce mystère,
Votre patrie, et même votre nom :
Je vois en vous l'orgueil de l'Angleterre,
Je vois enfin, l'adorable Hamilton.

(*Mademoiselle Hamilton recule étonnée.*)

Rassurez-vous ; car bientôt sur vos traces
Vous allez voir les plaisirs voltiger.
Paris toujours fut le séjour des grâces ;
Vous n'êtes pas en pays étranger.

Mlle. HAMILTON, *à part.*

C'est lui. (*Haut.*) Allons, je vous reconnais..... (*Ici, Bussy-Rabutin entr'ouvre la porte.*) pour un véritable sorcier : ayant deviné qui je suis, vous devez savoir aussi ce que je viens vous demander.

GRAMMONT.

Certainement.

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

Mon art m'apprend votre secret :
Un jeune Français veut vous plaire ;
Il est aimable, il est sincère ;
Il est modeste, il est discret.
A la douce et tendre éloquence,
Il joint l'enjouement, l'esprit.

Mlle. HAMILTON, *souriant.*

Il ne dit jamais ce qu'il pense ;

GRAMMONT.

Mais on croit toujours ce qu'il dit.

Et vous venez me demander s'il est fidèle ?

Mlle. HAMILTON.

Justement. (*A part.*) Amusons-nous à mon tour. (*Haut.*) Depuis que je suis en France, il m'a témoigné tant d'amour, que je l'ai distingué parmi tous ceux qui cherchent à me plaire.

GRAMMONT

Depuis que vous êtes en France ? Vous aviez un amant en Angleterre .... mon art me l'apprend..... Il vous aimait....

Mlle. HAMILTON.

Ah ! j'en doute.

GRAMMONT.

Serait-il possible ?

Mlle. HAMILTON.

Comment croire à la constance d'un homme qui ma quittée sans me dire adieu. Je crois bien plus à la sincérité de celui dont je reçois les hommages maintenant.

GRAMMONT.

Quoi ! madame, vous seriez infidèle ?....

Mlle. HAMILTON.

Ah ça ! monsieur le sorcier, je crois que nous changeons de rôle.

GRAMMONT.

Comment ?

Mlle. HAMILTON.

Oui, c'est moi qui suis venue pour vous consulter, et

vous m'interrogez; mais je veux bien satisfaire votre curiosité.

GRAMMONT.

Eh bien! Madame, cet heureux amant, vous lui avez sans doute avoué!....

Mlle. HAMILTON.

AIR : *Ah! mon dieu, quelle différence.* (De Lulli et Quinault.)

Non, jamais; à moins qu'un sourire
Par hasard n'ait trahi mes feux,
Ce que la bouche n'ose dire,
Souvent on le lit dans les yeux;
De notre cœur l'amour dispose,
Et du trouble que l'on sent là,
Lorsqu'hélas! nous cherchons la cause,
L'amant aimé la sait déjà.

BUSSY, *à part.*

Quel aveu charmant!

GRAMMONT, *à part.*

La perfide! Quel triomphe pour le comte, s'il était là.

SCENE XIV.

GRAMMONT, Mademoiselle HAMILTON, BUSSY-RABUTIN (*qui pendant la scène précédente a de temps en temps ouvert la porte du cabinet, sort tout à fait, et reste au fond du théâtre.*)

TRIO.

AIR : *du Renégat* (de Piccini.)

Mlle. HAMILTON, *à part.*

En France, on disait que l'amour
Ne résistait pas à l'absence :
Mais sa jalousie, en ce jour,
Est la preuve de sa constance.

GRAMMONT.

Oui, puisqu'un autre est plus heureux que moi,
Quittons ces lieux, l'honneur m'en fait la loi.

BUSSY.

J'ai peine à cacher mon ivresse ;
La belle m'adore, ma foi !
J'obtiens l'aveu de sa tendresse,
On n'est pas plus heureux que moi.

GRAMMONT.

ENSEMBLE.

Oublions l'ingrate maîtresse
Qui trahit ses sermens, sa foi :
Puisqu'un autre obtient sa tendresse,
Fuyons, l'honneur m'en fait la loi.

Mlle. HAMILTON.

J'ai peine à cacher mon ivresse,
Que ce moment est doux pour moi !
Il est digne de ma tendresse ;
Je le vois, il n'aime que moi.

SCENE XV.

Mademoiselle HAMILTON, BUSSY-RABUTIN.

Mlle. HAMILTON, *à part.*

Eh bien ! il est parti !.... mais je n'ai pas tout dit.

BUSSY, *s'avançant.*

J'en ai assez entendu, belle Hamilton.

Mlle. HAMILTON.

Ciel ! le comte de Bussy ! Vous ici, monsieur le comte, par quel hasard ?

BUSSY.

Oh ! ne rendez pas grâce au hasard, ce n'est pas lui qui m'a conduit ici..... Mais quel charmant costume ! Un déguisement, du mystère, c'est délicieux !

Mlle. HAMILTON, *sévèrement.*

Pourquoi, je vous prie, m'obséder ainsi..... Monsieur ?

BUSSY.

Parce que je vous aime, parce que vous répondez à mon amour.

Mlle. HAMILTON.

Moi, Monsieur !

BUSSY.

Certainement votre cœur a parlé. (*Montrant le cabinet.*) J'étais là pendant votre conversation avec l'Astrologue.

AIR : *Il est trop tard* (de Blangini.)

Il est trop tard
Pour faire résistance ;
Il n'est plus temps d'ordonner mon départ.
Ah ! bannissez cet air d'indifférence,
Pour affecter ce sévère regard,
Il est trop tard.

SCENE XVI.

BUSSY-RABUTIN, Mademoiselle HAMILTON, NICETTE, LEDOUX, GARDES.

LEDOUX.

Où est-il, mademoiselle, où est il, cet astrologue ?

NICETTE.

Comment, vous venez pour l'arrêter ?

LEDOUX.

Et son valet aussi, comme complice.

NICETTE, *à part.*

Ah mon dieu ! si je pouvais le sauver !

LEDOUX, *apercevant Bussy.*

Ah ! ah ! le voilà sans doute qui est occupé à quelques consultations.

NICETTE.

Ce Monsieur ? Oui, oui, c'est lui-même.

LEDOUX, *à sa troupe.*

Avancez, vous autres. (*A part.*) Une fois que nous tiendrons le maître, il faudra bien que le valet le suive.

NICETTE, *à part.*

Ma foi, ce Monsieur s'en tirera comme il pourra, je vais avertir l'astrologue et mon amoureux de se cacher. (*Elle sort.*)

SCENE XVII.

LES MEMES, *hors* NICETTE.

BUSSY.

Que veulent ces gens ?

LEDOUX, *à sa troupe.*

Gardez bien la porte, pour qu'il ne s'échappe pas. (*A Bussy.*) De par le Roi, je vous arrête.

BUSSY.

Moi!

LEDOUX.

Pour crime de sorcellerie.

Mlle. HAMILTON, *à part.*

Cet homme est arrivé fort à propos.

BUSSY, *à part.*

C'est sans doute ce pauvre Grammont. (*Haut.*) Mon ami, vous vous trompez.

LEDOUX

Sans doute, Monsieur, sans doute : tous ceux que j'arrête m'en disent autant.

AIR : *Vaudeville du Printemps.*

Je reconnais bien le langage
De ceux qui passent par mes mains;
Vous allez nier, c'est l'usage :
Ainsi font messieurs les coquins.
Oui, tous à l'interrogatoire,
Prétendent prouver leur vertu;
Et si l'on voulait les en croire,
Pas un seul ne serait pendu.

Allons, Monsieur, partons.

BUSSY, *à Mademoiselle Hamilton.*

Eh bien! Madame, que dites vous de cette aventure?

Mlle. HAMILTON.

Ah! je dis que vous êtes bien dangereux.

LEDOUX.

Dangereux? je prends acte de la déposition.

BUSSY.

Mon ami, je suis le comte Bussy-Rabutin!

LEDOUX.

Vous, le comte de Bussy-Rabutin! Ah! ah! vous, le comte Bussy-Rabutin! imposteur!..... Comment osez-vous prendre le nom d'un seigneur comme celui-là! Je sais bien, soit dit entre nous, que monsieur le comte Bussy-Rabutin, que je n'ai pas l'honneur de connaître, a la réputation d'être un

peu mauvais sujet, un peu libertin; mais il ne vient pas dans une auberge.... Allons, le piége est trop grossier pour attraper un homme comme moi....

AIR: *Du Vaudeville de Rien de trop.*

Je vois bien que ce langage
Ne vous paraît pas plaisant;
Mais il faut plier bagage
Et déloger à l'instant.

BUSSY, *à Mademoiselle Hamilton.*

On pourrait vous reconnaître,
Madame; je dois sortir.

(*A Ledoux.*)

Toi, de ta méprise, traître,
Tu pourras te repentir.

(*Il sort.*)

ENSEMBLE.

Mlle. HAMILTON.
De cet homme, le langage
Doit lui sembler surprenant;
Il ne croyait pas, je gage,
Me quitter si brusquement.

LEDOUX.
Je vois bien que ce langage, etc.

(*Ledoux et sa troupe emmènent le comte de Bussy.*)

SCENE XVIII.

Mademoiselle HAMILTON, *seule.*

La méprise de cet homme me tire d'un très-grand embarras.

SCENE XIX.

Mademoiselle HAMILTON, GRAMMONT.

GRAMMONT, *en habit ordinaire.*

C'en est fait, retournons en exil. (*Apercevant mademoiselle Hamilton.*) Vous ici, Madame?

Mlle. HAMILTON, *gaîment.*

Vous y êtes bien, Chevalier.

GRAMMONT.

Sous ce costume, qu'y venez-vous faire?

Mlle. HAMILTON, *avec ironie.*

Pouvez-vous l'ignorer? l'Astrologue fameux!...

GRAMMONT.

Ainsi, vous savez que c'était à moi-même que vous faisiez confidence de votre infidélité?

Mlle. HAMILTON.

Rassurez-vous, je vous avais reconnu. Cette bague..... et surtout l'éloge que vous avez fait de vous-même, vous avait trahi, j'ai dû prendre ma revanche.

AIR : *Il reçut au sein de la gloire* (d'Aline).

Vous étiez banni de la France,
Mais vous étiez toujours Français,
Et malgré toute ma constance,
Vous m'avez quitté sans regrets.
La vengeance était une dette,
Ici je l'avouerai tout bas,
Un moment j'ai fait la coquette... (*bis.*)
Mais quelle femme ne l'est pas?
Dans son amour extrême,
Quand l'Anglaise dit j'aime!
C'est pour toujours (*ter*), et je voulais
Me venger d'un volage
Avant le mariage,...
Pour ne pas m'en venger après.

GRAMMONT.

Ah! moi seul j'étais coupable.

Mlle. HAMILTON.

Mais vous m'apprendrez à votre tour, Chevalier, comment le comte de Bussy s'est trouvé là.

GRAMMONT.

Bussy! Ah! le traître!

SCENE XX.

GRAMMONT, Mademoiselle HAMILTON, TERMES, LEDOUX, DAVID, NICETTE, *Soldats.*

TERMES.

Monsieur, monsieur, en voilà bien d'une autre, on vient pour nous arrêter.

LEDOUX, *avec colère.*

Ah! le voilà donc enfin, cet Astrologue et son digne valet. Vous ne m'échapperez pas! Me faire arrêter un grand

seigneur pour un faquin ! Je le conduisais tranquillement avec mon escouade, nous rencontrons la voiture de monseigneur le Chancelier. Son Excellence aperçoit mon prisonnier : Eh quoi ! monsieur de Bussy, lui dit-il, vous vous faites arrêter par le guet ?—On m'accuse d'être sorcier. — Son Excellence rit.... me regarde.... rit encore, me demande si je veux lui confier mon prisonnier. — Ah !... le comte monte dans la voiture, et je reste au milieu de la rue avec mon escouade, exposé à la risée publique..... Allons, qu'on me suive.....

NICETTE.

C'est affreux, arrêter nos pratiques !

LEDOUX.

Je ne veux rien entendre.

MORCEAU D'ENSEMBLE DE M. DOCHE.

Mlle. HAMILTON, *à Grammont.*

Il n'est plus temps de le taire,
Découvrez tout le mystère.

GRAMMONT.

Monsieur, je suis Grammont.

TERMES, Mlle. HAMILTON.

C'est le chevalier de Grammont !

DAVID, NICETTE.

Quoi ! le chevalier de Grammont !

LEDOUX.

Voilà parbleu qui me confond.
Mais le chevalier de Grammont,
Si ma mémoire est fidèle....
Vraiment oui, je me rappelle....
Attendez un moment,
J'ai là certain renseignement.

(*Il cherche et lit un papier.*)

« Malgré l'ordre qui l'exile,
» Le chevalier de Grammont
» Est, dit-on,
» Caché dans notre ville.
» De la part des maréchaux,
» On ordonne
» A tous prevôts
» De se saisir de sa personne. »

TOUS.

De se saisir de sa personne !

LEDOUX.

C'est vraiment fort malheureux;
Mais au lieu d'un seul ordre, j'en ai deux.

TOUS.

Quel sort rigoureux !

LEDOUX.

C'est fort malheureux.

(faisant signe à Grammont de le suivre.)

Je dois remplir mon ministère.

SCENE XXI ET DERNIÈRE.

LES PRECEDENS, BUSSY-RABUTIN.

SUITE DU MORCEAU D'ENSEMBLE.

BUSSY.

J'arrive à temps, Dieu merci!

GRAMMONT, Mlle. HAMILTON.

Le comte ici!
Que vient-il faire?

BUSSY.

Pénétré de la manière
Dont l'amitié tendre et sincère,
Auprès de la beauté pour moi vient de plaider,
A mon tour j'ai su décider
Un prince à se montrer aujourd'hui moins sévère,
Et je vous apporte ici
La grâce de mon ami.

TOUS.

Quoi ! vous apportez ici
La grâce de votre ami !

BUSSY.

J'ai annoncé en même temps à la cour, que je venais de remporter une nouvelle victoire sur la beauté, et que renonçant à son indifférence, Madame allait enfin choisir un époux.

Mlle. HAMILTON.

Oui, monsieur le comte, et c'est le chevalier de Grammont.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

TOUS LES VAUDEVILLES,

OU

CHACUN CHEZ SOI,

A-PROPOS EN UN ACTE,

Par MM. DÉSAUGIERS, Eugène SCRIBE et DELESTRE-POIRSON;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 16 Août 1817.

Prix: 1 franc 25 centimes.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

De l'Imprimerie de Hocquet, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE VAUDEVILLE	Mad. *Perrin.*
M. BADIGEON	M. *Guénée.*
ARLEQUIN	M. *Laporte.*
M. PONTNEUF, habitué. . .	M. *Fontenay.*
M. St.-MARTIN	M. *Edouard.*
M. L'AMBIGU	M. *Hyppolite.*
Mad. LA GAITÉ	Mlle. *Rivière.*
M. APOLLON	M. *Philippe.*
POLICHINELLE.	M. *Joly.*
CHÉRUBIN	Mlle. *Gougibus.*
LE SÉNÉCHAL	M. *Gontier.*
MARTON.	Mlle. *Lucie.*
ROSETTE.	Mlle. *Betzy.*
FINETTE.	Mme. *St.-Aulere.*
LISETTE.	M^ll. *P. Geoffroy.*
Tous les Acteurs.	

Le Théâtre représente le vestibule du Vaudeville.

TOUS LES VAUDEVILLES,

OU

CHACUN CHEZ SOI,

A-propos en un Acte.

SCENE PREMIERE.

CHŒUR D'OUVRIERS, M. BADIGEON.

M. BADIGEON.

Air : *Allons, mon garçon.*

Allons,
Travaillons,
Charpentiers et maçons,
Si nous aimons les chansons ;
Allons,
Dépêchons,
Plutôt nous finirons,
Plutôt nous en entendrons.

CHŒUR.

Allons, etc.

BADIGEON.

Un refrain, nous le savons,
Rend l'ouvrage plus facile,
Et c'est au bruit des chansons
Qu'on bâtit le Vaudeville.

CHŒUR.

Allons, etc.

UN OUVRIER.

Savez-vous bien que la maison avait joliment besoin de réparations ?

BADIGEON.

Parbleu ! si le petit Vaudeville avait voulu se décider plutôt à déménager ; il y a lon-gtems que cela serait fait ; mais on tient à ses vieilles habitudes, et ce n'est que lorsque son architecte, monsieur Arlequin, lui a assuré que ce serait tout au plus l'affaire de quinze jours, qu'il a enfin pris son parti.

Air : *Lon lan la,*

A ces mots, le Vaudeville
Lentement s'est écarté
De son petit domicile,
Qu'il n'avait jamais quitté,
En disant : cette toilette
Rajeunira mon berceau.
Eh ! lon lan la landerinette,
Il faut souffrir pour être beau.

L'OUVRIER.

Mais, avant de partir, il a fait ses adieux à ses amis ?

BADIGEON.

Quelle demande ! Voici ce qu'il leur a dit :

Même air.

De vos bontés paternelles,
Le souvenir me suivra ;
D'en mériter de nouvelles
L'espoir me consolera.
Jusque là plus de gognette
Pour moi ni pour mon troupeau :
Mais lon lan la landerirette,
Il faut souffrir pour être beau.

SCENE II.

Les Précédens, ARLEQUIN, *une règle à la main.*

ARLEQUIN.

C'est bon, c'est bon ; en vérité depuis que je suis architecte, je ne sais plus auquel entendre : monsieur Arlequin, monsieur Arlequin, eh bien ! quand aurez-vous fini ? quand ouvrirez-vous ? voila quinze grands jours qu'on ne chante plus. Eh ! messieurs, quand il y en aurait trente...

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

Paris, comme on dit à la ronde,
N'a pas été fait en un jour :
En sept jours on a fait le monde,
Me répondent-ils tour-à-tour.
A cette œuvre assez difficile,
Moi, je ne vois que deux raisons :
L'architecte était plus habile,
Ou bien les jours étaient plus longs.

Enfin ils ont manqué de me faire oublier de déjeuner... Ah ! c'est vous, monsieur Badigeon, çà avance-t-il ?

BADIGEON.

Il n'y a plus que ce côté ci que je vais faire rebâtir à neuf, avec ces vieux matériaux... vous savez...

ARLEQUIN.

C'est çà, et une couche de blanc par là dessus.

BADIGEON.

Comme nous avons fait là-haut, pour la loge des figurantes.

ARLEQUIN.

C'est bien! Il n'est pas nécessaire dans un théâtre que tout soit neuf du haut en bas, en se prêtant à l'illusion. Ah! dites-moi! mon cher ami, ce pilier-là est-il bien solide?

BADIGEON.

N'avez-vous pas peur que çà tombe?

ARLEQUIN.

On ne sait pas ce qui peut ariver, voyez-vous; dans la nouvelle salle, il faut tâcher que rien ne tombe, si c'est posssible!.. A propos de çà, a-t-on déménagé les magasins?

BADIGEON.

Oui, Monsieur, et voilà ce qu'on a descendu. Qu'est-ce que c'est donc que ce gros ballot? c'était d'un lourd à nous casser les bras.

ARLEQUIN.

Chut!...

BADIGEON.

Comment! chut?

ARLEQUIN.

N'en dites rien : ce sont toutes les pièces mortes au Vaudeville.

BADIGEON,

Oh! je ne m'étonne plus.

ARLEQUIN.

Nous avons encore trois ballots comme celui-là.

BADIGEON.

Et ceux-ci qui étaient si légers, que renferment-ils?

ARLEQUIN.

Oh! c'est bien différent.

Air: *C'est le meilleur homme du monde.*

C'est notre afficheur Arlequin,
Piron, la Danse interrompue,
C'est Colombine mannequin,
Barcelonnétte et l'Entrevue.
Les Vendangeurs, et cætera;
Et je veux, en artiste habile,
Etayer de ces pièces-là
Les colonnes du Vaudeville.

BADIGEON, *montrant le premier ballot.*

Ça sera très-bien vu... Ah çà! que voulez-vous qu'on fasse des Vaudevilles tombés?

ARLEQUIN.

Au fait, ça n'est bon à rien : portez-les aux boulevards ; mais dépêchons, songez que le Vaudeville ne peut tarder à revenir. Eh bien ! qu'est-ce qui arrive là ? Serait-ce déjà quelque curieux qui viendrait nous déranger ?

SCENE III.

ARLEQUIN, M. PONT-NEUF.

PONT-NEUF.

Eh bien, çà avance-t-il ? Pardon si j'entre sans façon, je suis presque de la maison...

ARLEQUIN.

Il me semble en effet avoir déjà eu l'honneur de voir votre figure.

PONT-NEUF.

Je le crois : je suis M. Pont-neuf.

ARLEQUIN.

Oh ! et vous vous portez comme...

PONT-NEUF.

Comme vous dites, à merveille ; mais pour peu que l'absence du Vaudeville se prolongeat encore long-tems, cette belle santé pourrait bien...

ARLEQUIN.

Comment, M. Pont-Neuf, vous aimez le Vaudeville à ce point-là ?

PONT-NEUF.

Comme un enfant que j'ai vu naître.

Air : *Bon bon bon, laridondaine.*

De ces lieux, je m'en flatte,
Je suis presqu'un pilier ;
J'étais de même date
Que les bancs du foyer.
Eh ! bon, bon, bon,
Lariradondaine,
Eh ! gai, gai, gai,
Lariradondé.

Je ne l'ai point quitté, ce cher enfant.

Air : *Sans mentir.*

Je l'ai vu tendre et volage,
Grivois, libertin, moqueur,
Toujours fou, quelquefois sage,
Et de tems en tems pleureur.
Sous son humide paupière
Sa vue alors se troublait ;
Il tombait ; mais quand, par terre,

Notre espiègle se voyait,
Il riait (*bis.*)
Et soudain se relevait.

Mais je ne suis pas le seul qui soit ici de fondation; nous formons à l'orchestre un petit aréopage, qui conserve autant que possible le bon goût et les bonnes traditions; nous sommes tous fidèles au rendez-vous, et si l'un de nous passait une soirée sans paraître à l'orchestre ou au foyer, on ne manquerait pas le lendemain d'envoyer savoir de ses nouvelles. Si vous connaissiez monsieur Banquette, notre doyen, je me rappelle toutes les affaires où nous nous sommes trouvés ensemble. Il eut un chapeau emporté à Jeanne d'Arc, et moi une basque de mon habit qui resta à la première de Fanchon; vous sentez bien alors que depuis que le théâtre est fermé, je ne vis plus, et je voudrais savoir quand je pourrai reprendre mon existence dramatique.

ARLEQUIN.

J'espère qu'aujourd'hui même j'aurai terminé les réparations.

PONT-NEUF.

Ah! ça dites-moi, monsieur, vous augmentez sans doute la salle; je me suis laissé dire qu'elle serait plus grande que celle de l'Opéra.

ARLEQUIN.

Air : *du Vaud. d'Arlequin afficheur.*

Dans un séjour plus spacieux
On n'entendrait plus ma musette,
Je ne suis point ambitieux,
Et n'aggrandis pas ma retraite.
Si petite qu'elle est, je dis,
Ainsi que ce sage d'Athène :
Plût au ciel que de vrais amis
Elle fût toujours pleine.

PONT-NEUF.

Vous comptez la faire assurer contre l'incendie.

ARLEQUIN.

Eh! mais ce serait plutôt contre le froid.

PONT-NEUF.

Eh! dites-moi, monsieur, ferez vous assurer les pièces. On dit qu'il y a des compagnies d'assurance qui se chargent du succès et puis je voulais vous demander. Quand revient donc ce cher Vaudeville.

ARLEQUIN.

Eh! mais aujourd'hui même.

PONT-NEUF.

Serait-il possible? je ne quitte point ces lieux, je veu

être le premier à le recevoir; mais! regardez donc de ce côté, serait-ce lui quelle foule l'entoure.

ARLEQUIN.

Eh! tant mieux, s'il amène la foule avec lui, nous voilà sauvés. Sangodémi! je cours faire ouvrir les portes.

PONT-NEUF.

Et moi je l'attends.

ARLEQUIN.

Vous l reconnaîtrez bien.

PONT-NEUF.

Parbleu! (*On entend un roulement de tambour, suivi des mots* : qui vive? Ami!) (*Arlequin sort.*)

SCENE IV.

M. PONT-NEUF, M. St.-MARTIN *avec une grosse caisse.*

PONT-NEUF.

Où est-il ce cher enfant? eh! mais qu'est-ce que vois je là?

S.-MARTIN.

Parbleu! vous voyez en moi le Vaudeville, et un gaillard bien découplé encore.

PONT-NEUF.

Mon dieu! comme il est grandi depuis quinze jours! il n'est pas reconnaissable.

St.-MARTIN.

Ah! ah! la mauvaise herbe...

PONT-NEUF.

Et puis je lui trouve un air niais.

St.-MARTIN.

Dam, c'est sur cet air là, que je chante tous mes couplets.

PONT-NEUF.

Est-il possible! que ce soit là le Vaudeville.

Air : *Tout ça passe.*

Un vaudeville malin
Qui s'annonce de la sorte :
Un qui vive pour refrain,
Et des soldats pour escorte.

St.-MARTIN.

Moi, monsieur, toujours je porte
Un tambour pour tambourin,
Et ma place est à la porte
A la porte (*bis.*) Saint-Martin.

Vous n'êtes donc jamais v[illegible]ous?

PONT-NEUF.

Moi monsieur, depuis vingt ans, je viens ici tous les soirs, et je ne connais que le Vaudeville.

ST.-MARTIN.

Eh! bien, c'est moi, chaque théâtre a ses attributions, il y en a un où l'on chante l'Opéra comique.

PONT-NEUF.

Où l'on chante.

ST.-MARTIN.

Eh! oui, l'on chante: n'allez pas me chicaner sur les termes, chaque théâtre a son genre distinct, à l'un c'est l'opéra comique, à l'autre la comédie, à d'autres le mélodrame; mais le Vaudeville, on le chante partout, et tout le monde s'en mêle, depuis l'Odéon jusqu'aux théâtres en plein air.

PONT-NEUF.

Et il ne reclamerait pas.

ST.-MARTIN.

Comment voulez-vous qu'on entende sa voix, au milieu de nos trombonnes et de nos grosses caisses.

(*il frappe sur la sienne.*)

PONT-NEUF.

Ah! mon dieu!

ST.-MARTIN.

Air : *Turare pompon.*

Monsieur, lorsqu'il le faut,
Nous chantons à merveilles;
Ecorcher les oreilles
N'est pas notre défaut.

PONT-NEUF.

Que vous chantiez, c'est juste,
Le chant clame nos maux;
Mais que vous chantiez juste,
C'est faux.

ST.-MARTIN.

Bah! ce n'est rien, vous en entendrez bien d'autres, nous sommes venus en famille, je suis là avec mes frères et sœurs, madame la Gaîté, monsieur l'Ambigu et puis un autre encore que nous avons laissé en route parce qu'il ne va pas si vîte que nous, vu qu'il va à cheval.

PONT-NEUF.

Diable! un Vaudeville équestre.

SCENE V.

Les Précédens, M. L'AMBIGU, Mad. LA GAITÉ.

L'AMBIGU.

Air : *Monsieur de la Palisse.*

Oui, je suis l'Ambigu
L'Ambigu-comique ;
Et j'ai l'esprit très-pointu,
Très-pointu, je m'en pique.

LA GAÎTÉ.

Si mes vers sont ennuyeux,
Ma pantomime touche ;
Je ne parle jamais mieux
Qu'en n'ouvrant pas la bouche.

L'AMBIGU.

Oui, je suis, etc.

LA GAÎTÉ.

Ma lance égale en crédit
L'arme du ridicule.

L'AMBIGU.

Si je n'ai pas plus d'esprit,
C'est que je dissimule.

Ensemble.

ST.-MARTIN, LA GAÎTÉ.

La Gaîté, l'Ambigu,
L'Ambigu-comique
Ont tous deux l'esprit pointu,
Très-pointu, je m'en pique.

L'AMBIGU.

Oui, je suis, etc.

PONT-NEUF.

Qu'est-ce que c'est que toute cette famille là, eh! que diable venez vous faire ici.

LA GAITÉ.

Nous y établir, ce n'est pas la première fois que nous empiétons sur le Vaudeville, et puisqu'il est absent, nous nous emparons de son domaine.

L'AMBIGU, *mystérieusement.*

Oui.

LA GAITÉ.

Silence.

PONT-NEUF.

Silence!... quelle singulière femme.

Air *du ballet de Pierrots.*

Pourquoi chanter le Vaudeville ?

LA GAÎTÉ.

Parce que je suis la Gaîté.

PONT-NEUF.

Pourquoi ce bouclier d'Achille ?

LA GAÎTÉ.

Parce que je suis la Gaîté.

PONT-NEUF.

Pourquoi cette lance et ces armes ?

LA GAÎTÉ.

Parce que je suis la Gaîté.

PONT-NEUF.

Pourquoi ce mouchoir et ces larmes ?

LA GAÎTÉ.

Parce que je suis la Gaîté.

PONT-NEUF.

Vous n'avez donc pas de caractère ?

LA GAITÉ.

Qu'importe, pourvu que j'aie de l'argent, mais rassurez-vous, le Vaudeville ne vient jamais chez nous qu'en seconde ligne, ici tout finit par des chansons; chez nous c'est tout le contraire.

L'AMBIGU.

On commence par chanter.

LA GAITÉ.

Et l'on finit par se battre.

PONT-NEUF.

C'est charmant. Voilà le cas que vous faites du Vaudeville.

Air : *Trouverez-vous un Parlement ?*

Emblême de l'esprit français,
Ce vif enfant de la folie,
Fameux par ses joyeux succès,
Que chaque peuple nous envie.
Sur les travers prompt à frapper,
Prompt à guérir les maux de l'âme,
Est-il donc fait pour occuper
L'antichambre du mélodrame ?

St. MARTIN.

Le fait est qu'il a un peu l'air de porter notre livrée, mais de quoi se plaint-il, nous l'habillons de manière qu'il n'est plus reconnaissable.

LA GAITÉ.

D'ailleurs c'est trop d'honneur que nous lui faisons, en nous emparant de son bien.

L'AMBIGU.

Oui.

LA GAITÉ.

Silence!.. justement la porte s'ouvre, tout semble préparé pour notre réception.

PONT-NEUF.

Mais! ce n'est pas vous qu'on attend.

Par mes soins l'ouvrage est réduit.
Coupant dans les vers, dans la prose,
Je n'en conserve que l'esprit.

PONT-NEUF.

Il doit vous rester peu de chose.

Ah ! çà, si vous réussissez si bien là-bas, que venez-vous faire ici ?

APOLLON.

Ah ! c'est que je vais vous dire : il y a bien des inconvéniens, le public n'est pas toujours très-tranquille, nous avons de gros consommateurs qui après avoir bu deux bols de punch, ne se font pas scrupule de troubler la scène la mieux filée; le café y gagne; mais l'art y perd considérablement.

PONT-NEUF.

Je conçois.

APOLLON.

Il faut si peu de chose pour troubler un acteur... et je vous demande un peu, quand, dans la scène la plus intéressante, on entend crier : *une limonade* ! ça réfroidit bien le talent. L'autre jour, par exemple, je ne sais pas dans quel vaudeville un amant reprochait à sa maîtresse d'être insensible à son amour, et au lieu de jouer la scène, il avait l'air de jouer aux propos interrompus.

AIR : *C'est mon maître en à l'art de plaire.*

Grands dieux ! quelle rigueur funeste

Holà ! quelqu'un.

Cruelle, vous me refusez...

Un bol au rhum.

Vous exigez d nc que je reste...

Garçon ?

En proie au feu que vous causez.

Une caraffe d'orgeat.

Que voulez-vous que je devienne,

Une flûte.

Si je renonce à vos appas ?

Il n'y en a plus.

Hélas ! c'est vouloir que je prenne

La bierre.

Le chemin qui mène au trépas.

Trois verres d'eau à la glace.

N'y a-t-il pas de quoi déconcerter l'acteur le plus sûr de son affaire : c'est pour cela que je viens m'établir chez le Vaudeville qui, sans doute, [illegible]t.

PONT-NEUF.

C'est ce qui vous trompe... il ne manquera pas de vaudevilles : ils sont là six pour un.

APOLLON.

Comment ! est-ce que l'on chanterait ? je leur porte mes couplets.

PONT-NEUF.

Eh ! non, ils sont à se disputer.

APOLLON.

Çà s'échauffe, je leur porte mes rafraichissemens, chaud, chaud. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

PONT-NEUF, CHÉRUBIN, *en Chinois, avec une grande tartine de confitures.*)

CHÉRUBIN, *entrant en mangeant ; il chante* :

Je suis un petit garçon
de belle figure,
Qui n'aimeque le bonbon
Et la confiture.

PONT-NEUF, *l'arrêtant.*

Où allez-vous donc, mon petit ami ?

CHÉRUBIN.

Laissez-moi donc passer ; je suis le Vaudeville, et je vais chez moi.

PONT-NEUF.

Et celui-là aussi : il n'y a plus d'enfans ; c'est-à-dire, mon petit ami, que vous êtes tout au plus une ombre de Vaudeville.

CHÉRUBIN.

Oui, et une ombre chinoise.

PONT-NEUF.

Comment vous appellez-vous ?

CHÉRUBIN.

Je me nomme Chérubin.

PONT-NEUF.

Chérubin ! Il est gentil comme un ange, ce petit garçon-là.

CHÉRUBIN.

Nous nous sommes lassés de jouer le Petit Poucet et le Pont cassé, et, depuis quelque tems, nous nous sommes mis à chanter le vaudeville, et, comme notre salle se trouve trop petite, je viens m'établir dans la vôtre.

PONT-NEUF.

Vous avez donc du monde ?

CHÉRUBIN.

Certainement, la meilleure société de Paris... en petites filles et en petits garçons... parce que le matin on dit : La bonne, j'irai promener ce soir avec monsieur un tel, vous mènerez le petit aux Ombres chinoises : par ainsi nous avons tous les enfans dont les mamans vont se promener ; ce qui ne laisse pas de faire du monde.

Air *du premier Pas.*

Avec l'enfant,
La bonne entre et séjourne
En un coin noir et sur le dernier banc,
Certain monsieur vient et près d'elle tourne,
Et puis l'on jase et puis l'on s'en retourne
Avec l'enfant.

Notre spectacle, comme vous voyez, convient à tous les âges, et nos refrains forment un petit cours de morale... Tenez, voilà le seigneur Polichinelle, mon principal acteur.

SCÈNE IX.

Les Précédens, POLICHINELLE.

CHÉRUBIN.

Entrez, seigneur Polichinelle.

(*Polichinelle entre en dansant sur l'air de l'Anglaise.*)

CHÉRUBIN.

Allons, seigneur Polichinelle, faites votre compliment à l'honorable société.

POLICHINELLE.

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire,
Que Pantin serait content,
S'il avait votre agrément.

PONT-NEUF.

C'est charmant, mais il me semble qu'on n'entend pas beaucoup les paroles.

CHÉRUBIN.

Ah ! on en est bien dédommagé.

PONT-NEUF.

Oui, à la vue.

CHÉRUBIN.

Oh ! mon dieu non, chez nous l'on n'y voit goutte ; c'est ce qu en fait le charme.

PONT-NEUF.

C'est peut-être cela qui vous attire du monde ?

CHÉRUBIN.

Voyons, seigneur Polichinelle, que chantez-vous à ces petits prétendans au grand fauteuil académique.

POLICHINELLE, *chantant.*

Tu n'auras pas, petit polisson, etc.

CHÉRUBIN.

Que dites-vous à tous ces gens à projet, à tous ces entrepreneurs de montagnes.

POLICHINELLE, *chantant.*

Du haut en bas
On monte et puis on dégringole.

CHÉRUBIN.

Et à tous ces gens qui se croient offensés, quand on met un travers nouveau sur la scène.

POLICHINELLE, *chantant.*

La comédie est un miroir
Qui réfléchit le ridicule, etc.

CHÉRUBIN.

Allons, seigneur Polichinelle, ne perdons pas plus de tems, et entrons sur-le-champ.

PONT-NEUF.

Comment, vous osez passer cette barrière?

CHÉRUBIN.

Et pourquoi pas ?

POLICHINELLE, *entre en chantant.*

Les canards l'ont bien passée,
Lire, lire, lire, lonfa.

(*Chérubin le suit.*)

SCENE X.

M. PONT-NEUF, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

Air : *Mon cousin l'Allure.*

Me voici de retour,
Quel beau jour
Pour mon âme ravie :
Je revois mon pays,
Mes amis,
Je revois mon nouvel
Et bel hôtel;

Tous les Vaud.

Puissais-je revoir
Le public chaque soir
Applaudir à ma folie.

(*Le regardant.*)

Eh ! c'est monsieur Pont-neuf, le plus ancien de nos habitués. la première place du premier banc de l'orchestre, du côté du foyer.

PONT-NEUF.

Précisément, à moins qu'elle ne soit prise quand j'arrive.

LE VAUDEVILLE.

Et je désire qu'elle le soit souvent.

PONT-NEUF.

Mais, qu'avez-vous fait de votre bande joyeuse?

LE VAUDEVILLE.

Je les ai laissés à la dernière auberge, occupés à prendre des forces pour achever le voyage.

Air *de la Garde Nationale.*

D'abord,
Devant un rouge bord
J'ai laissé mons Sabord
Et ses Gardes Marine,
Edmon,
Par un tendre sermon,
Enjeôle,
En vrai Démon,
Germaine qu'il lutine.
Hier,
J'ai laissé Rochester
Jouant le rôle et l'air
D'un modeste aubergiste.
Et Lateignant
A son monde enseignant
A coups de Frontignan
A n'être jamais triste.
Là, Fanchon,
Au son de sa vielle,
Fait sauter un vieux bouchon.
Là, Pigeon
Craint qu'on ne l'appelle
Pour le mettre en faction.
Honorine
Se mutine
Et ne dîne
Qu'en boudant.
Pierrot happe
Sur la nappe,
Rien n'échape
A sa dent.
Piron,
Chantant un air luron,
Fait sautiller en rond,
Dix commères énormes,
Tandis

Que de toutes les dix
Dorat, tendre Amadis,
Chante les douces formes.
Gaspard,
Attendant le départ,
Se fait régaler par
Un courrier de Valogne,
Qui se piquait
De gagner au Piquet
Le plus fin Joueur qu'ait
Vu naître la Gascogne,
Rouffignac,
Feignant toujours d'être
Descendant de Pourceaugnac,
Parle et crac.
Nous voyons renaître
De Melun le doux micmac.
Ory guette
En cachette,
La fillette
Qui le sert,
Et l'hôtesse,
Peu tigresse,
Lorgne et blesse
Philibert.
Wasner,
Fredonnant un vieil air
Avec madame Wasner,
Recommence
Sa danse.
Enfin,
N'ayant plus soif ni faim,
Sans-Gêne à son voisin
Fait payer son festin.

Tenez, déjà serait-ce eux que j'entends?... Eh! non!.. Eh! mon dieu, qu'est-ce qui nous arrive là, et que nous annonce cette effrayante ritournelle.

SCENE XI.

Les Précédens, MARTON, LE SÉNÉCHAL, TROIS AUTRES FEMMES.

LE SÉNÉCHAL.

Air *de Jean de Paris.*

Qu'à mes ordres ici tout le monde se rende:
C'est moi, grand sénéchal, moi qui parle et commande.
Puiqu'en ces lieux c'est à moi d'ordoner,
J'ordonne donc qu'on serve le dîner.
Oui, c'est le léger Vaudeville
Que je vous annonce en ces lieux.

LE VAUDEVILLE.

Comment un Vaudeville chez moi ? Qui êtes-vous, mon ami, et qui vous amène, s'il vous plaît ?

LE SÉNÉCHAL.

Air : *J'ai long-tems parcouru le monde.*
(De Lecomde.)

J'ai long-tems attendu le monde ;
Mais de l'attendre je suis las ;
J'ai long-tems attendu le monde ;
Mais enfin puisqu'il ne vient pas,
Je veux en artiste habile
Chanter aussi le vaudeville,
Et laisser nos fades chansons
Pour prendre ses joyeux flons flons,
Gai, gai, lon là, zon, zon, flon, flon.

LE VAUDEVILLE.

Comment vous seriez ?..

LE SÉNÉCHAL.

L'Opéra-Comique lui-même.. Vous voyez toutes ses actrices.. (*en se montrant*) et tous ses acteurs.

LE VAUDEVILLE.

Eh ! mon dieu, que voulez-vous faire de nos flons, flons.

MARTON.

Il est certain flons, flons
Qui me semblent fort bons.

D'ailleurs aux grands maux les grands remèdes.

LISETTE.

On nous a ordonné le vaudeville par régime.

LE SÉNÉCHAL.

Nous comptions sur notre salle repeinte à neuf... Il ne nous restait que cela pour attirer les gens, et vous vous avisez d'en avoir une aussi, et vous nous enlevez tous nos moyens de succès, et vous ne voulez pas que l'on crie.

LE VAUDEVILLE.

Eh ! mon dieu. le moyen de vous en empêcher... Mais vous voilà bien vengés si vous prenez nos refrains.

LE SÉNÉCHAL.

Distinguons... Ces dames et moi nous reprendrons de tems en tems nos grands airs. Ces autres messieurs se mettront aux Ponts-neufs; çà jettera dans les morceaux d'ensemble une agréable variété.

MARTON.

La pièce d'ouverture est en répétition, et comme on y met de l'activité, nous espérons qu'avant deux mois... vous verrez.

Air *du Mirliton.*

La réussite est certaine :
Qui peut plus, peut moins, dit-on,
Et je parviendrai sans peine
A chanter sur votre ton,
C'est un mirliton,
Mirliton, mirlitaine,
C'est un mirliton,
Ton, ton.

Je vais vous donner un échantillon de mon savoir faire. Vous connaissez l'air *au clair de la lune.* Mon camarade, soutenez-moi.

(*Ils chantent en duo et en brodant d'un bout à l'autre.*)

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot ;
Ma chandelle est morte,
Je n'ai point de feu :
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu.

LE VAUDEVILLE, *riant.*

C'est à merveille, mais tenez, voulez-vous m'en croire, respectez mon modeste domaine, le vôtre est si beau.

LE SÉNÉCHAL.

Bah ! notre vieux répertoire n'est plus de mode. Où trouver un Amant Jaloux, un Félix ou l'Enfant trouvé.

LE VAUDEVILLE.

Air *de la pipe de tabac.*

Les *Amans jaloux*, à la ronde,
Reparaissent de plus en plus ;
Depuis quelque tems, dans le monde,
Que *d'Evénemens imprévus !*
Chez nous que de *Femmes vengées*,
Que d'*Enfans trouvés* sur nos pas,
Et, dans mille causes jugées,
Que de *Jugemens de Midas.*

MARTON.

Çà vous est bien aisé à dire.

Air : *Vaudeville des deux Edmon.*

Où trouverons-nous, je vous prie,
Ce favori de Polymnie ;
Tous nos regards sont superflus :
Grétry n'est plus. (*bis.*)

LE VAUDEVILLE

Ranimez la lire féconde
Qui fit *le Calife* ou *Joconde*,
Leurs chants vous prouveront encor
Que Grétry n'est pas mort. (*bis.*)

LE VAUDEVILLE.

Comment un Vaudeville chez moi ? Qui êtes-vo ur.)
ami, et qui vous amène, s'il vous plait ?

LE SÉNÉCHAL.

Air : *J'ai long-tems parcouru le monde*
(De Ioconde.) ur.)

J'ai long-tems attendu le monde ;
Mais de l'attendre je suis las ;
J'ai long-tems attendu le monde ;
Mais enfin puisqu'il ne vient pas,
Je veux en artiste habile e les armes pour
Chanter aussi le vaudeville,
Et laisser nos fades chansons
Pour prendre ses joyeux flons
Gai, gai, lon là, zon, zon .)

LE VAUDEVILLE

Comment vous seriez ?..

LE SÉNÉCHA

L'Opéra-Comique lui-même.. ...bien
trices.. (*en se montrant*) et tous ...en dire ;

LE VAUDE ...tre,
Eh ! mon dieu, que voulez- ...rien.

MAR ...de formes
Il est certain fl ...ntrôleurs,
Qui me semb ...ormes
D'ailleurs aux grands r ...acteurs ;
...combien, etc.

On nous a ordonné l ...gros choriste
...son jeu,
...artiste
Nous comptions su ...peu.
nous restait que ce ...combien, etc.
avisez d'en avoir u ...(*On entend du bruit.*)
moyens de succès ...j'entends là chez moi ? Une ouverture à
...Si je ne vous voyais là, je croirais que
Eh ! mon die ...installés.
vous voilà bier ...vous, *voulant entrer.*
...que c'est que ça, qu'est-ce que c'est que ça ?
(*Ils entrent.*)

Distinguor
tems en tem
tront aux P
semble un

La pi
met de l
verrez.

SCÈNE XII.

LE VAUDEVILLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sortant en se bouchant les oreilles.*
Ah ! les barbares !... les barbares !... la salle n'y résistera
pas... Je conçois qu'on ait pu faire tomber une ville au son
de la musique... si elle ressemblait à celle-là.

VAUDEVILLE.

IN.

cette fois, c'est bien lui
s aise de vous voir ici, hi

EVILLE.

IN, *pleurant.*
e la salle...

E VAUDEVILLE.

elle ne serait pas terminée?

QUIN, *pleurant toujours.*

j'ai arrangé ça pour le mieux... nous au-
s, des balcons et des loges.

Air : *A soixante ans.*

est en tremblant qu'à tous les yeux j'expose
Ce simple essai de mon faible talent;
Ce que j'ai fait serait bien peu de chose,
Sans le secours d'un plus bel ornement.
Et chaque soir, quand vous verrez nos places,
Doublant d'éclat, offrir à l'œil ravi
Mille beautés disputant à l'envi
Et de jeunesse et d'attraits et de grâces:
Le beau spectacle!

LE VAUDEVILLE, *regardant les loges.*

Ah! je le vois d'ici.

Il n'y a pas de quoi se désoler.

ARLEQUIN, *de même.*

Ça n'est pas ça... Cette salle que j'ai rebâtie, en conscience, quoiqu'architecte... eh bien!.. elle est pleine.

LE VAUDEVILLE.

Déjà!... ma foi, tant mieux.

ARLEQUIN.

Elle est pleine d'étrangers qui veulent s'en emparer.

LE VAUDEVILLE.

Serait-il possible?

ARLEQUIN.

Monsieur *Saint-Martin*, monsieur *l'Ambigu*, madame *la Gaîté*, le café d'*Apollon*, les *Ombres Chinoises*... jusqu'à monsieur l'*Odéon* qui vient d'arriver appuyé sur *la Petite Rose*.... Ils se disent tous de la famille.

LE VAUDEVILLE.

Si nous sommes parens... c'est d'un peu loin.

Ainsi, croyez-moi. *(à Marton.)*

Air : *Ah! vous avez des droits superbes.* (Nouveau Seigneur.)

Ah! vous avez des droits superbes;
Mais sachez les faire valoir.

Et je vais vous en donner les moyens.

Air : *Je vais rester à cette place.* (Nouveau Seigneur.)

Restez toujous à votre place,
Et chacun voudra parmi vous
Retenir la sienne chez vous.

Sans compter que nous pourrions prendre les armes pour défendre nos foyers, et jugez alors.

Air : *Et pourtant, papa.*
(Nouveau Pourceaugnac.)

Sur l'air d'importance
De vos comités,
Sur l'heureuse chance
De vos nouveautés,
Ah! Dieu sait combien
Nous pourrions en dire;
Mais plus de satyre,
Nous ne dirons rien.

Sur le peu de formes
De vos contrôleurs,
Sur celles énormes
De certains acteurs;
Ah! dieu sait combien, etc.

Sur ce gros choriste
Qui cache son jeu,
Sur certaine artiste
Qui le cache peu.
Ah! dieu sait combien, etc.

(On entend du bruit.)

Qu'est-ce que j'entends là chez moi? Une ouverture à grand orchestre... Si je ne vous voyais là, je croirais que vous y êtes déjà installés.

TOUS, *voulant entrer.*

Qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que c'est que ça?

(Ils entrent.)

SCÈNE XII.

LE VAUDEVILLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sortant en se bouchant les oreilles.*

Ah! les barbares!... les barbares!... la salle n'y résistera pas... Je conçois qu'on ait pu faire tomber une ville au son de la musique... si elle ressemblait à celle-là.

LE VAUDEVILLE.

Eh bien, Arlequin?

ARLEQUIN.

Sangodémi, que vois-je?.. Ah! cette fois, c'est bien lui c'est mon petit maître, que je suis aise de vous voir ici, hi hi, hi.

LE VAUDEVILLE.

Eh bien, tu pleures!

ARLEQUIN, *pleurant.*

Quand vous saurez que la salle...

LE VAUDEVILLE.

Eh bien! est-ce qu'elle ne serait pas terminée?

ARLEQUIN, *pleurant toujours.*

Au contraire, j'ai arrangé ça pour le mieux... nous aurons des galeries, des balcons et des loges.

Air: *A soixante ans.*

C'est en tremblant qu'à tous les yeux j'expose
Ce simple essai de mon faible talent;
Ce que j'ai fait serait bien peu de chose,
Sans le secours d'un plus bel ornement.
Et chaque soir, quand vous verrez nos places,
Doublant d'éclat, offrir à l'œil ravi
Mille beautés disputant à l'envi
Et de jeunesse et d'attraits et de grâces:
Le beau spectacle!

LE VAUDEVILLE, *regardant les loges.*

Ah! je le vois d'ici.

Il n'y a pas de quoi se désoler.

ARLEQUIN, *de même.*

Ça n'est pas ça... Cette salle que j'ai rebâtie, en conscience, quoiqu'architecte... eh bien!.. elle est pleine.

LE VAUDEVILLE.

Déjà!... ma foi, tant mieux.

ARLEQUIN.

Elle est pleine d'étrangers qui veulent s'en emparer.

LE VAUDEVILLE.

Serait-il possible?

ARLEQUIN.

Monsieur *Saint-Martin*, monsieur *l'Ambigu*, madame *la Gaîté*, le café d'*Apollon*, les *Ombres Chinoises*... jusqu'à monsieur l'*Odéon* qui vient d'arriver appuyé sur *la Petite Rose*.... Ils se disent tous de la famille.

LE VAUDEVILLE.

Si nous sommes parens... c'est d'un peu loin.

ARLEQUIN.

Et ils veulent partager la succession.

LE VAUDEVILLE.

Comment, de mon vivant... un instant, Messieurs.

Air *du vaud. d'Angelique et Melcour.*

Pourquoi prenez-vous mes bons mots?
Vais-je prendre vos mélodrames?
Pourquoi prenez-vous mes pipeaux?
Vais-je prendre vos fers, vos flammes?
Bornez-vous à peindre à nos yeux:
L'horreur, la haine, l'épouvante,
Et ne chantez qu'aux jours heureux
Où toute la France chante.

ARLEQUIN.

Eh puis, tout-à-l'heure encore j'ai vu une poissarde et un malin... qui disaient qu'ils s'appelaient les *Variétés*... et ils viennent de se faufiler par la porte des acteurs.

LE VAUDEVILLE.

Oui, cette porte-là... leur a souvent réussi... Passe encore pour eux, du moins ils sont gais.

ARLEQUIN.

Mais vous ne savez pas... ils couraient un grand danger.... ils étaient poursuivis par des gens à pied qui avaient des *éperons* et des *moustaches*... et ils venaient emprunter au Vaudeville des armes pour se défendre.

LE VAUDEVILLE.

Dès que c'est pour rendre service au voisin, on peut laisser un peu empiéter sur ses droits, mais pour les autres nous en ferons justice.

CHŒUR, *en dehors.*

Air: *Un moment.*

Gai, gai, soyons fous,
Gai, gai, gai, divertissons-nous;
Gai, gai, soyons fous,
Nous sommes chez nous.

ARLEQUIN.

Tenez, c'est une scène de vaudeville qu'ils répètent, je vois d'ici des soldats.

LE VAUDEVILLE.

Et si j'avais là ma troupe.

CHŒUR *des acteurs du Vaudeville, qu'on entend en dehors, du côté opposé.*

Air *de la Boulangère.*

Enfin nous sommes de retour
Dans notre cher asile:
Par nous la folie et l'amour
Vont ranimer la ville;

Plus de tristesse, plus d'ennui :
Voilà le Vaudeville
Chez lui,
Voilà le Vaudeville.

ARLEQUIN.

Ce sont eux.

LE VAUDEVILLE.

Nous sommes sauvés.

Air *de la Boulangère.*

Entendez-vous ces chants joyeux ?
Fuyez de mon asile,
Fuyez, mélodrame ennuyeux,
Fuyeux troupe inhabile :
Chacun chez soi rentre aujourd'hui :
Voilà le Vaudeville
Chez lui,
Voilà le Vaudeville.

(Il entre en frappant sur son tambourin.)

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, *seul, regardant vers le fond.*

Même air.

Déjà l'Odéon éperdu,
Gagne le pérystile,
La Gaîté file, et l'Ambigu
La suit d'un pas agile ;
En chantant, Feydeau s'est en fui :
Voilà le Vaudeville
Chez lui,
Voilà le Vaudeville.

(Arlequin entre, le décors change, et le théâtre représente le palais du Vaudeville. Autour du Vaudeville sont groupés tous les acteurs dans leurs divers costumes.)

VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

Air : *Ah ! qu'il est doux de vendanger !*

Le Vaudeville, dieu merci !
Reprend sa place ici.
Ah ! messieurs, jugez aujourd'hui
Quel bonheur est le nôtre,
En vous voyant aussi
Y reprendre la vôtre.

POUPARDIN. (du Procès de Fandango.)

Le jugement de Fandango
Ne fut qu'un long bravo,

Puis, j'ai dansé, par le desir
De charmer votre absence.
Ce soir, c'est de plaisir:
Et donc vive la danse.

LE COMTE ORY.

Belles, vous qui du comte Ory,
Avez si souvent ri,
Si, de vous, chacun en ces lieux
Se changeait en abbesse,
Il jouerait beaucoup mieux
La chanson que la pièce.

PIGEON. (Une Nuit de la Garde-Nationale.)

Pigeon arrive d'Orléans
Et se revoit céans;
Par même zèle transporté,
Vous plaire est le seul rôle
Dont son cœur soit flatté:
Parlez... et Pigeon vole.

LAURE. (Leçon de Botanique.)

De la botanique, en chansons
Je donne des leçons:
De grâce, ne soyez pas sourds,
Messieurs, à ma supplique,
Daignez suivre toujours
Mon cours de Botanique

GASPARD L'AVISÉ.

Si vous aimez à r'voir Gaspard,
Messieurs, prouvez-lui par
Un' défense à nos f'seurs d'journaux
D'oser, dans leur gazette
Débiter plus d'fagots
Que lui dans sa charette.

ARLEQUIN, Architecte.

Si l'architecte a réussi
Dans cet ouvrage-ci,
Si son compas, si son niveau
Désarment la censure,
Messieurs, criez bravo
Sans règle ni mesure.

TIENNETTE. (Nouveau Porceaugnac.)

N'allez pas croire qu' ces gens-là
Soyont c' qu'ils disont là:
J'ons des costumiers à Paris
Aussi bien qu'à Limoges,
Et j'les ons tous surpris
S'habillant dans leurs loges.

FIN.

LE PETIT DRAGON,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. EUGÈNE SCRIBE, DELESTRE-POIRSON ET MÉLESVILLE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Septembre 1817.

Prix : 1 f. 50 c. (*Avec une gravure*, 1 f. 80 c.)

PARIS,

Chez Mad. LADVOCAT, Libraire, *au Cabinet littéraire*, Galerie de bois du Palais-Royal, n°. 197.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1817.

SCENE II.

FRANCK, *fumant*; MARCELLIN.

(*Franck entre par la grille.*)

FRANCK.

Eh bien! eh bien! à qui en as-tu donc, avec tes girofflées, imbécille? Tu fais plus de bruit qu'une pièce de trente-six.

MARCELLIN.

A qui j'en ai? Pardi! à c'diable-à-quatre qu'j'avons ici pour nos péchés... votre aimable Elvina.

FRANCK.

Mon élève, corbleu!

MARCELLIN.

Oui, une belle éducation que vous avez faite là.

FRANCK, *fumant toujours.*

Certainement; et lorsque mon colonel fut obligé de partir pour la guerre d'Amérique, dont il croyait revenir au bout d'un an au plus, et qu'il confia sa petite Elvina à ma femme, sa nourrice, il savait bien que j'en ferais un sujet distingué... aussi, depuis la mort de la défunte, elle n'a pas eu d'autre maître que moi.

MARCELLIN.

Il y paraît, et depuis quinze jours que monsieur le Baron est revenu, il a dû s'en appercevoir... Pour ce qui est de moi, déjà je ne peux plus y tenir... c'que j'fais d'un côté, elle me l'défait de l'autre... all' prend mon chien pour chasser... et je ne désespérons pas de la voir un jour prendre mon pauvre âne pour l'dresser aux manœuvres de cavalerie.

Air : *Vaud. de Partie carrée.*

De tous côtés chacun s'récrie,
D' la voir avec un si gentil minois,
Parcourir les champs, la prairie,
Et vivre toujours dans les bois.
Oui, ceux qui pass'nt dans not' village,
Avec raison sont tous surpris,
De rencontrer une fille sauvage
Aussi près de Paris.

FRANCK, *gravement.*

Paix! imbécille, paix!... c'n'est pas à un blanc bec comme toi, à juger une personne comme elle, qui a été éduquée par un brave comme moi.

Air : *du Major Palmer.*

Morbleu ! c'est la plus belle âme,
Un esprit sensible et bon.

MARCELLIN.

Ça a' peut bien, mais pour une femme
Ell' n'en a rien que le nom.

FRANCK.

Quand je la vois sous les armes,
Je crois voir un grenadier ..

MARCELLIN.

C' n'est pas avec de tels charmes
Qu'all' pourra se marier.

FRANCK.

Mill' bomb' des époux, je gage,
Qu'elle n'en manquera pas.

MARCELLIN.

Moi, je crois qu' dans son ménage,
Ell' f rait un joli fracas.

FRANCK, *vivement.*

J' suis certain, ne t'en déplaise,
Qu'on n' lui résist'ra jamais,
Elle est bell' comme un' Française,
Et se bat comme un Français.

TOUS DEUX.

Et se bat comme un Français.

FRANCK, *avec feu.*

Oui, morbleu ! elle se ferait hacher pour son père, pour moi, pour vous tous qui la jugez si mal : n'a-t-elle pas encore sauvé, ces jours-ci, un jeune officier que les gardes-chasses du bois voulaient arrêter ? Hein ! quelle intrépidité, quel sang-froid : contenir à elle seule trois gardes-chasses... Je n'aurais pas mieux fait.

MARCELLIN.

Eh bien ! j' vous conseille d' vous vanter d' celle-là : monsieur le Baron a-t-il assez grondé ? s'exposer à faire le coup de fusil avec la maréchaussée.... Enfin c'est un diable incarné, un vrai lucifer.

FRANCK, *en colère.*

Comment tu oses... Attends, maraud, attends. (*Il va pour tirer son sabre.*)

MARCELLIN, *appercevant Elvina.*

Ah ! ben, v'là le p'tit dragon par-ici... j'serons entre deux feux... sauvons-nous. (*Il se sauve à gauche, du côté du château.*)

SCÈNE III.

ELVINA, FRANCK.

(*Elvina entre avec vivacité, le fusil sur l'épeaule et la carnassière sur le dos.*)

ELVINA, *embrassant Franck.*

Bonjour mon vieux camarade; tiens, voilà ma chasse.

FRANCK.

Diable! nous n'avons qu'un lièvre? tu t'es négligée aujourd'hui. Mais, dis-moi, tu es sortie de bien bonne heure ce matin?

ELVINA.

Oh! j'ai fait une promenade charmante.

Air basque (tiré de l'Ouverture de l'Auberge de Bagnères.)

Oui, les champs, les forêts
M'offrent seuls des attraits;
Du bonheur, de la paix
C'est l'image,
Et fuyant le sommeil,
Sur l'horison vermeil
J'ai guetté le réveil
Du soleil.
L'oiseau dit sa chanson,
Et l'écho lui répond,
Mais voilà que du fond
Du bocage,
Un couple que je voi
Sans me dire pourquoi
S'enfuit d'un air d'effroi
Devant moi.
Les troupeaux bondissans
S'en retournent aux champs,
Et nos gais paysans
A l'ouvrage,
Lorsqu'au détour d'un bois,
Un peu tremblans je crois,
Le fer en main, je vois
Deux grivois.
Arrêtons-nous, dit l'un,
Car j'apperçois quelqu'un;
Mon aspect importun
Fait qu'aucun
N'est défunt,
Car d'un avis commun
Pensant qu'ils sont à jeûn,
Dans la forme ordinaire
Tous deux vont terminer la guerre.

Oui, les champs, les forêts,
Moffrent seuls des attraits;
Du bonheur de la paix
C'est l'image.
Là je vis sans façon
Et fuis avec raison
Les grands airs et le son
Du salon.

(*Elvina regarde du côté du rempart.*)

FRANCK.

Mais qu'est-ce que tu regarde donc de ce côté, avec tant d'attention?

ELVINA.

Tu ne sais pas? Une aventure assez singulière..... une rencontre.....

FRANCK, *vivement.*

Une aventure! conte-moi ça, mon enfant.

ELVINA.

Tout-à-l'heure, en revenant de la chasse, j'ai apperçu de ce château, à travers les barreaux d'une fenêtre, un prisonnier d'une physionomie si douce, si intéressante, que j'en ai été toute émue.

FRANCK.

Elle vous a un si bon cœur.

ELVINA.

Mais, ce qui va bien t'étonner, c'est que j'ai cru reconnaître le jeune homme que j'avais secouru dans le bois.

FRANCK.

Quoi? ce chasseur poursuivi par des gardes-chasses, et à qui, sans toi, on aurait fait un mauvais parti?

ELVINA.

Lui-même. Il paraissait bien triste, bien malheureux! ses regards, ses gestes que je suivais de loin, imploraient ma pitié... Il allait peut être s'expliquer; mais il a disparu tout-à-coup, comme s'il craignait d'être surpris.

FRANCK.

Parbleu! il m'intéresse aussi.

ELVINA.

N'est-ce pas? je suis sûre que c'est un garçon estimable.

FRANCK.

Très-estimable! un jeune homme d'une physionomie douce, qui rosse des gardes chasses et qui se fait mettre en prison..., Je n'en faisais pas d'autres, moi.

ELVINA.

Ecoute; il m'est venu une idée..., si je pouvais le délivrer, le rendre à ses parens, ses amis.

FRANCK.

Il faut le délivrer.

ELVINA.

Mais quel moyen?

FRANCK, *cherchant.*

Le premier venu; une entrée de vive force... un assaut général à nous deux.

ELVINA.

C'est décidé d'ailleurs, il s'agit d'une bonne action.

FRANCK.

Certainement.

ELVINA.

D'un brave militaire que l'on retient injustement.

FRANCK.

C'est-à-dire nous ne savons pas au juste... mais c'est égal... c'est affreux... allons, en avant marche.

SCENE IV.

Les Mêmes, MARCELLIN, *accourant.*

MARCELLIN.

Mamselle, mamselle... une lettre pour vous.

ELVINA.

Comment une lettre pour moi!

MARCELLIN.

J'sais bien qu' vous n'en recevez pas beaucoup par la poste... aussi celle là n'en vient pas.

ELVINA.

Que veux-tu dire?

MARCELLIN.

Je passais sous le petit donjon, lorsque j'entends st... st... je lève la tête et je manque de recevoir ce paquet-là sur le nez. C'était un beau jeune homme qui l'avait jetté.

ELVINA.

Un prisonnier!

MARCELLIN.

Apparemment qu'il vous connaît et moi aussi: car il m'a dit: imbécille, porte cela à ta jeune maîtresse.

FRANCK.

C'était donc attaché à une pierre.

MARCELLIN.

Oui, mais la pierre était une pièce de six francs... j'ai

mais la pierre dans ma poche, et je vous apporte la lettre, port payé.

ELVINA.

Donne.

MARCELLIN.

Ah! j'oubliais de vous dire qu'en même tems il me montrait un grand ruban... j'ai présumé que c'était pour avoir votre réponse... car je n' manque pas d'esprit, afin que vous le sachiez.

ELVINA.

C'est bien.

FRANCK.

Vas-t-en.

MARCELLIN.

Ah! ça, et la réponse?

FRANCK.

Je m'en charge.

MARCELLIN.

Pour la porter?

FRANCK.

Je m'en charge.

ELVINA.

Air : *Bravo ; Calpigi.*

Mais tais-toi, je te le conseille
Sinon je te coupe une oreille.

FRANCK, *lui frappant sur l'épaule.*

Je m' charg' de l'autr', par contre-coup.

MARCELLIN.

Ce pèr' Franck se charge de tout. (*bis.*)
Pourtant une pareille affaire,
Dans mon état n' peut pas déplaire,
Et j' voudrais qu'ainsi chaqu' matin...
(*en regardant la pièce d'argent.*)
On j'tât des pierr' dans mon jardin.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

Les Mêmes, excepté MARCELLIN.

FRANCK.

Allons, morbleu! nous voilà déjà en correspondance réglée.

ELVINA.

J'étais sûre de l'avoir reconnu; c'est bien lui! mais comment se trouve-t-il en prison si près de nous? eh! qui se

serait douté qu'il y eut des prisonniers dans cette partie du château ou jusqu'à présent on n'en avait point vu.

FRANCK.

Cette lettre nous donne des renseignemens... Voyons un peu.

ELVINA.

Oui, voyons ! nous sommes bien avancés... Comment deviner ce qu'il veut, ce qu'il écrit. (*tournant la lettre entre ses mains.*) Morbleu ! faut-il que je ne sache pas lire.

FRANCK.

Ah ! diable ! il faut faire comme au régiment...Le premier camarade...

ELVINA.

Et si c'est un secret ?

FRANCK.

C'est vrai. Voyons donc si j'pourrai déchiffrer ce chiffon.

ELVINA.

Toi, mais tu ne sais pas lire non plus?

FRANCK.

Bah ! c'est égal, avec d'l'intelligence on vient à bout de tout ; et puis j'ai les premiers élémens, j'ai manqué d'apprendre.

Air *du Vaud. de l'Ecu de six francs.*

Peu s'en est fallu, je te jure,
Que tu ne fusses couramment:
Je d' vais apprendre la lecture
D'un trompette du régiment,
Mais l'blanc-bec qui devait m'instruire,
Le jour de la première leçon,
S' laisse enl'ver d'un boulet d' canon,
Et v'là pourquoi tu n' sais pas lire.

Mais, tiens, v'là justement monsieur le Baron, on peut s'confier à lui.

ELVINA.

Comment, mon père ?

FRANCK.

Sois donc tranquille, je ne dirai pas que la lettre est pour toi.

SCENE VI.

Les Mêmes, LE BARON.

ELVINA, *courant à lui.*

Bon jour, mon père. (*Voyant l'air froid de son père.*) Eh bien, est-ce que tu es encore fâché contre moi ?

LE BARON.

Mais franchement, Elvina, cette scène d'hier au soir...

ELVINA, *vivement.*

Que veux-tu ? Je ne puis supporter le prétendu bon ton de toutes vos sociétés. Un monsieur De Forbel, petit fat parfumé, qui me dit en arrangeant sa cravate devant une glace, « *Quand mademoiselle sera-t-elle colonel de hussards ?* » Morbleu ! si je l'étais...

LE BARON.

Et tu me demandes encore ce qui cause mon chagrin !

Air : *Le bruit frappe la pierre.*

Lorsque jeune, aimable et belle,
Ma fille, par sa douceur,
Pouvait faire mon bonheur
Et le fixer auprès d'elle,
Elvina ne songe, hélas !
Qu'à l'exercice, aux combats,
Mais à moi ne songe pas.
Voyant enfin la paix faite,
Dans mes foyers j'espérais
Vivre en repos désormais...
Et loin d'avoir ma retraite,
Garce à toi, dans ma maison,
Je me crois en garnison.

ELVINA, *lui prenant les mains.*

Eh bien ! mon père, voilà qu'est dit. Pour te plaire, pour toi seul, je me corrigerai, j'étudierai.

FRANCK, *sa lettre à la main.*

Oui, mon colonel, nous étudierons... et pour commencer, si vous vouliez me lire ceci...

LE BARON.

Une lettre !

FRANCK.

Oui, c'est une lettre, que l'on m'écrit à moi.

LE BARON.

Très-volontiers, mon camarade. Eh ! mais il n'y a point d'adresse !

FRANCK.

Non, çà m'a été donné de la main à la main.

LE BARON, *lisant.*

« En vous voyant, mon cœur se plaît à vous croire aussi bonne que belle. » De qui parle-t-il donc ?

FRANCK.

Mon colonel, c'est sans doute une faute d'orthographe.

LE BARON.

Continuons. (*il lit.*) « J'ai trouvé le moyen de parvenir jusqu'à la petite porte qui donne en face du jardin. »

FRANCK.

Celle du parapet, bon !

LE BARON, *continuant.*

« Tous les jours, à deux heures, je puis écarter mes surveillans ; il dépend de vous de me rendre au bonheur, et si vous partagez mes sentimens, belle Elvina...

FRANCK.

Aie ! aie !

LE BARON, *lisant bas.*

Comment ! une déclaration ! (*à Elvina.*) Ecoute, ma fille, c'est à toi que cela s'adresse.

ELVINA.

Ah ! je l'ignorais, mon père ; j'ai cru que ce pauvre jeune homme ne parlait d'autre chose que de sa captivité.

LE BARON.

Ah ! c'est un jeune homme ?

FRANCK.

Eh bien ! oui, mon colonel, c'est nn jeune homme, c'est un prisonnier. Nous avions déjà résolu de le secourir, et si vous voulez être de la partie ?

LE BARON.

Y penses-tu ?

ELVINA, *vivement.*

Oh ! oui, mon père, tu m'aideras à le délivrer, tu auras pitié d'un malh u ux jeune homme qui réclame nos secours. Je te réponds qu'il n'est pas coupable, il ne peut pas l'être avec une figure aussi intéressante.

LE BARON, *à part.*

Le hasard m'offrirait-il enfin l'occasion de lui donner une bonne leçon ! avant tout, allons prendre quelques informations sur cette aventure.

ELVINA.

Eh bien ! mon père !

LE BARON.

Ma foi, ma chère Elvina, ton élan généreux m'entraîne, m'électrise, et je te promets de rêver aux moyens...

ELVINA.

De le délivrer.

FRANCK.

C'est ça, délivrons-le, mille bombes ; mon colonel s'ra le général, Elvina l'a de-de-camp, et moi... le corps d'armée, et je vais tout disposer.

Air *de Gille en deuil.*

Nous nous reverrons sur la brêche,
J'espère qu'il y fera chaud.

LE BARON, *à part.*

Méditons sur cette dépêche
Et tâchons d'empêcher l'assaut.

FRANCK

Comme d'abord en tems de guerre,
Il faut voir clair à ce qu'on fait,
Je vais mener avant l'affaire,
Le corps d'armée au cabaret.

TOUS.

Nous nous reverrons sur la brêche, etc.

LE BARON,

Nous nous reverrons sur la brêche,
J'espère qu'il y fera chaud,
Méditons sur cette dépêche
Et tâchons d'empêcher l'assaut.

(*Le Baron rentre chez lui ; Franck sort par la gauche.*)

SCÈNE VII.

ELVINA, *seule.*

Bon, ils s'éloignent!.. c'est surtout à ce gouverneur que j'en veux... c'est indigne à lui de retenir Alfred prisonnier, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE VIII.

ELVINA, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Parbleu! voilà sa maison... Ce cher Baron, il sera ravi de me revoir.

ELVINA.

Quel est ce militaire?

LE GOUVERNEUR.

Mon enfant, peut-on parler à monsieur le Baron.

ELVINA, *à part.*

Une visite et dans ce moment-ci. (*haut.*) Monsieur, il est sorti.

LE GOUVERNEUR.

Sorti! un de ses gens m'a pourtant assuré...

ELVINA, *brusquement.*

Il est très-occupé et ne reçoit personne.

LE GOUVERNEUR.

Lorsqu'il saura que c'est le gouverneur du château voisin.

ELVINA, *vivement.*

Le gouverneur du château !... comment, monsieur, c'est vous ?

LE GOUVERNEUR.

Moi-même, ma chère enfant.

ELVINA, *très-vivement.*

Ah ! ah ! je suis enchanté de vous trouver et de vous faire mon compliment.

LE GOUVERNEUR, *étonné.*

Que veut dire?

ELVINA, *de même.*

Cela veut dire que vous vous conduisez horriblement, que vous ne faites que des injustices, des actes de tyrannie, et que tout le monde se plaint de vous.

LE GOUVERNEUR, *regardant son costume.*

Tout le monde se plaint...

ELVINA.

Oui, monsieur, et moi la première, je vous en avertis.

LE GOUVERNEUR.

En vérité, mademoiselle.

ELVINA.

Ah ! vous emprisonnez les jeunes gens, les officiers, vous les confinez dans de vieux donjons, vous les faites périr d'ennui !...

LE GOUVERNEUR, *souriant.*

Air : *Vaud. du Piège.*

Oui, ces messieurs, je le conçois,
Malgré mon humeur peu sévère,
S'amusent rarement chez moi,
Hélas ! je n'y saurais que faire.
Chacun, j'en conviens des premiers,
Comme vous n'a pas en partage,
L'art de faire des prisonniers
Qui bénissent leur esclavage.

ELVINA, *brusquement.*

Monsieur, vos observations me déplaisent.

LE GOUVERNEUR, *l'examinant.*

Ah ! j'y suis ! ce costume, ce ton cavalier, c'est sans doute le petit dragon dont on m'a tant parlé depuis mon arrivée.

ELVINA, *avec feu.*

Vous m'insultez, monsieur, cette épithète...

LE GOUVERNEUR, *riant.*

Eh mais! mademoiselle, il me semble que c'est vous-même dont les discours offensans...

ELVINA.

C'est possible, monsieur; dans tous les cas je suis prête à vous rendre raison.

LE GOUVERNEUR, *élevant la voix.*

Comment, mademoiselle.

ELVINA, *à demi-voix.*

Parlons bas, monsieur, parlons bas, je vous prie.

LE GOUVERNEUR.

Mais c'est un diable que cette petite femme-là.

SCENE IX.

Les Mêmes, LE BARON.

ELVINA.

Mon père! ah! quel dommage.

LE BARON.

Que vois-je? Forlis, mon cher ami, mon fidèle compagnon d'armes.

ELVINA.

Ah! mon dieu! il le connaît.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mon cher Baron, c'est moi-même, j'ai voulu te surprendre... Embrassons-nous encore.

LE BARON.

Mais je suis désolé... Tu étais seul ici?

LE GOUVERNEUR, *regardant Elvina.*

Non, non, mademoiselle me faisait les honneurs de chez toi.

LE BARON.

C'est ma fille que je te présente. (*à Elvina.*) Salue donc.

LE GOUVERNEUR, *souriant.*

Oh! nous avons déjà fait connaissance.

LE BARON, *serrant la main du gouverneur.*

Ce bon Forlis. (*à Elvina.*) Dis donc, Elvina, si nous le

mettions dans notre confidence, il peut nous servir, c'est un brave.

LE GOUVERNEUR.

Dispose de moi parbleu ! je suis à ton service.

ELVINA, *bas au Baron.*

Y penses-tu? c'est le commandant du château voisin.

LE BARON, *bas.*

Le commandant, c'est vrai (*haut.*) J'avais oublié ta nomination, mon ami, et depuis mon retour, je ne suis pas sorti de chez moi.

ELVINA, *bas au Baron.*

Tu sens bien alors qu'il est prudent...

LE BARON, *de même.*

Sans contredit, je me tais.

(*Le Gouverneur examine le jardin avec une lorgnette.*)

ELVINA, *bas*

Je vais retrouver Franck, mon père, je ne te demande qu'une grace, c'est de le retenir ici vingt minutes. Adieu, mon père. (*au Gouverneur, d'un ton sec.*) Adieu, monsieur.

(*Elle sort à gauche.*)

SCENE X.

LE GOUVERNEUR, LE BARON,

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! mon ami, c'est là ta fille ? c'est une petite personne charmante.

LE BARON.

Tu trouves, mon ami ? Eh bien, j'en suis enchanté

LE GOUVERNEUR

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Je rends justice à son mérite,
Mais d'honneur je ne pensais pas
Que pour te rendre une visite,
Il fallut livrer des combats.

LE BARON, *l'interrompant.*

Comment ! ma fille !

LE GOUVERNEUR, *continuant l'air.*

Moi qui chéris les périls et la gloire,
Selon mes goûts je viens d'être servi ;
Ah ! quel bonheur, chez toi l'on peut se croire
En pays ennemi.

LE BARON.

Eh bien, mon cher Forlis, tu vois la cause de tous mes chagrins.

LE GOUVERNEUR.

Oui, je sais bien... on m'a conté que son éducation... Mais, morbleu! une bonne résolution! Tus vas me dire que la tendresse... le cœur paternel... bah! s'il fallait écouter tout çà! moi qui te parles, j'ai un neveu que je regarde comme un fils... charmant sujet, qui me fera damner... dont je suis fou.

LE BARON.

Tu as un neveu?

LE GOUVERNEUR.

Des talens, de l'esprit, excellent militaire... que je mets aux arrêts tout comme un autre... et dans ce moment même, je le tiens sous clef pour certaine escapade.

LE BARON.

Comment?

LE GOUVERNEUR.

Oh! ce n'est pas un prisonnier d'état, c'est le mien, et c'est en sa faveur que j'ai fait une prison de cette tourelle que tu vois d'ici, et qui communique à mon appartement.

LE BARON.

Attends donc... est-ce que ton neveu serait M. Alfred?

LE GOUVERNEUR.

Tu le connais?

LE BARON.

Oui, indirectement; je t'expliquerai cela. Mais tu le crois donc bien en sûreté.

LE GOUVERNEUR.

Je t'ai dit que je le tenais.

LE BARON.

Eh! bien tu ne le tiendras pas long-temps; on a le projet de le faire évader. Ma fille, mes gens, moi-même, toute la maison est dans la conspiration.

LE GOUVERNEUR.

Comment diable!

LE BARON.

Oui, nous avons besoin d'une leçon. Ecoute, tu es gouverneur du château voisin, tu es mon ami, fais-moi le plaisir de me mettre en prison.

LE GOUVERNEUR.

Très-volontiers! enchanté de te posséder. Je te l'ai dit, j'ai justement tout près de mon appartement une prison particu-

lière pour moi et ma famille... mon neveu ne la quitte presque pas, mais il y a toujours une place pour mes amis.

LE BARON.

Bien, Mais çà ne suffit pas ; il me faudrait du bruit, de l'éclat, une arrestation sérieuse.

LE GOUVERNEUR.

Diable ! tu en demandes trop... je ne puis pas... mes devoirs... et puis, songe donc.. (*Il s'arrête étonné, en regardant du côté du château.*) Eh ! mais, qu'est-ce que je vois là bas ?... quelqu'un qui se glisse le long du mur.

LE BARON, *regardant aussi.*

Dieu me pardonne... c'est ma fille et Franck... le vieil invalide qui l'a élevée.

LE GOUVERNEUR, *de même.*

Mais ils portent une échelle... Comment, morbleu ! mon neveu est de la partie. (*avec colère.*) Ah ! ceci passe la plaisanterie ! heureusement pour eux, il n'y a pas de sentinelle de ce côté ; tenons-nous à l'écart, et observons.

SCENE XI.

FRANCK, *entre le premier avec une échelle qu'il cache le long de la charmille* ; *puis* ALFRED et ELVINA.

FRANCK.

Je me suis avancé jusqu'ici en tirailleur... personne !... (*Il fait signe à Alfred et à Elvina d'approcher.*) St... st... st...

ALFRED.

Mon brave camarade... Mademoiselle... comment reconnaître jamais tout ce que vous venez de faire pour moi ?

ELVINA,

En vous éloignant sur-le-champ. Passez par ce jardin, qui est celui de mon père.

FRANCK.

Vous franchissez la haie... vous vous trouvez sur la grande route, et dans une demi-heure vous êtes à Paris, où vous cherchera qui pourra.

ALFRED, *à Elvina.*

Qui ! moi vous quitter ainsi ! ne plus vous revoir ! puis-je oublier jamais tant de générosité, tant de courage !... non, belle Elvina, je jure de vous consacrer mon existence.

ELVINA.

C'est trop, beaucoup trop pour un simple service... Mais éloignez-vous, je vous en supplie.... Tout-à-l'heure, quand

il fallait vous délivrer, rien n'aurait pu m'entraver, et maintenant, je ne sais pourquoi je tremble malgré moi. Partez, rejoignez votre régiment... vous allez à la guerre, vous allez vous battre, vous êtes bien heureux ! servez bien votre prince, votre patrie, et, au milieu de vos succès, pensez quelquefois à ceux à qui vous les devez, c'est tout ce que je vous demande.

(Le baron paraît dans le fond, les écoute et se rapproche de la grille de son jardin.)

ALFRED.

Ah ! je suis trop coupable, et puisqu'il faut vous l'avouer, apprenez que mon esclavage était loin d'être rigoureux, et que si j'ai cherché à exciter votre pitié, c'était moins pour fuir ma prison, que pour me rapprocher de vous.

ELVINA.

N'importe, partez. *(Roulement de tambour dans le château.)* Je vous l'ai dit, vous vous perdez.

FRANCK.

Mille bombes! on donne l'alarme. *(Au moment où Alfred, Franck et Elvina, veulent s'éloigner, des soldats paraissent dans le fond.)*

ELVINA.

Morbleu ! *(Elle saute sur son fusil, qu'elle a laissé près de la grille, et menace les soldats.)*

LE BARON, *accourant.*

Elvina... ma fille... y pensez-tu ?

ELVINA.

Ciel ! mon père.

(Le Baron tient dans ses bras Elvina, Franck a tiré son sabre et s'est jeté devant Elvina.)

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LE GOUVERNEUR, Soldats, MARCELLIN.

LE GOUVERNEUR.

Arrêtez!

Air: *On vit toujours décente austère.* (Adolphe et Clara.)

Dans ce séjour, quel dessein vous attire?
Redoutez tous un juste châtiment !
Par escalade, s'introduire
Dans le château dont je suis commandant.

ELVINA.

Que vois-je ! ô ciel, monsieur le commandant!
Lui que brava mon transport imprudent.

ALFRED, *à Elvina.*

C'est que mon oncle est notre commandant :
Je ne le vis jamais aussi méchant.

LE GOUVERNEUR, *à Alfred.*

Vous monsieur, d'un oncle sévère
Redoutez surtout la colère.

LE BARON, *bas, au Gouverneur.*

Fort bien, fort bien, de la colère.

LE GOUVERNEUR.

Je vais en écrire à la cour.

ALFRED, ELVINA, LE BARON et FRANCK.

Comment en écrire à la cour !

LE BARON.

Ah ! grand Dieu !

FRANCK.

Morbleu !

ELVINA.

Comment faire ?

ALFRED, *souriant.*

Moi j'espère...

LE GOUVERNEUR, *aux soldats.*

Qu'on les enferme.

ALFRED.

Ensemble ?

LE GOUVERNEUR.

Non, chacun dans une tour.

LE GOUVERNEUR.

On connaîtra quel dessein vous attire
Dans le château dont je suis commandant.

CHŒUR.

Par escalade, s'introduire
Dans le château dont il est commandant.

LE GOUVERNEUR et LE BARON.

Fort bien, grâce à cette folie,
Elle sera bientôt guérie.

MARCELLIN.

Mais quelle est donc cette folie ?
Ceci passe la raillerie.

FRANCK et LE BARON.

Rassure-toi, fille chérie ;
Tu ne partiras pas sans moi.

ALFRED.

Comptez sur moi.

MARCELLIN.

Partez sans moi.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on la sépare à l'instant de son père.

ELVINA.

Nous séparer ! non, ne l'espérez pas !

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Ah ! malgré moi, je ris de sa colère.
(*Haut.*)
Qu'on obéisse, allons soldats.

LE BARON.

Crois-moi, ne lui résiste pas.

ELVINA, *vivement.*

Mon père n'est pas mon complice,
Non, c'est une injustice.

LE GOUVERNEUR.

Vous voulez me tromper, madame;
Qui, moi ! je croirais qu'une femme,
Ait osé tenter un assaut.
Votre père est ici seul auteur du complot.

ELVINA.

Non, monsieur, c'est une injustice !
Lui, mon complice !

LE GOUVERNEUR.

Qu'on, obéisse ! allons, soldats.

LE BARON.

Crois-moi, ne lui résistons pas.

LE GOUVERNEUR, LE BARON.

Fort bien, grâce à cette folie, etc.

On entraîne Elvina et le Baron. La toile tombe sur ce tableau.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une salle commune à plusieurs chambres de prisonniers. Des portes de côté ; au fond, une galerie qui traverse le théâtre dans toute sa longueur et qui communique d'une tour à une autre ; sur le devant de la scène, une chaise, une table avec des livres et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, CONSTANCE, *en négligé très-élégant.*

LE GOUVERNEUR.

Comment ! c'est toi, ma chère Constance ? Tu as pu te décider à quitter les plaisirs de Paris pour venir visiter tes amis?

CONSTANCE.

Non, mon oncle, je vous jure que je ne viens que pour gronder mon frère.

LE GOUVERNEUR.

Alfred ?

CONSTANCE.

Je suis outrée contre lui.

LE GOUVERNEUR.

Qu'a-t-il donc fait ?

CONSTANCE.

Air : *Que d'établissemens nouveaux.*

L'autre jour, pour un bal divin,
J'étais déjà toute parée...
Hélas ! je comptais sur sa main ;
J'attendis toute la soirée.
Il me fuit, il me tient rigueur ;
C'est en vain que je le réclame...
Enfin je ne suis que sa sœur,
Et l'on me prendrait pour sa femme.

Aussi je viens le chercher pour le bal de ce soir : car il est capable de m'avoir encore oubliée.

LE GOUVERNEUR.

T'oublier? non; mais comme ton frère est aux arrêts depuis trois jours, tu peux chercher un autre cavalier.

CONSTANCE.

Vous n'en faites jamais d'autres!... En vérité, mon oncle, cela n'a pas de nom! me priver de mon frère! moi qui n'ai que lui pour me conduire dans le monde en l'absence de mon mari!.. Certainement je ne m'oppose pas à ce que vous mettiez Alfred aux arrêts: il le mérite, rien que pour son manque de parole de l'autre jour... mais arrangez-vous, au moins, pour que ses jours de prison ne tombent pas sur mes jours de bal. Que voulez-vous que je devienne ce soir?

LE GOUVERNEUR.

Est-ce qu'on ne peut pas te dédommager de ce bal? Si, par exemple, je t'engageais à passer la soirée... avec moi?

CONSTANCE.

Certainement, mon oncle; c'est fort agréable..... mais je suis priée pour dix valses, au moins... Je vous le demande, puis-je manquer à ma parole, à des engagemens sacrés?

LE GOUVERNEUR.

C'est juste... Pourtant, si je t'offrais un rôle dans une petite comédie que nous allons jouer.

CONSTANCE, *vivement.*

Comment! mon oncle, ici, la comédie au milieu des guichets, des porte-clefs? ce sont vos prisonniers qui seront sans doute vos acteurs et vos spectateurs?

LE GOUVERNEUR.

Précisément.

CONSTANCE.

C'est délicieux.

LE GOUVERNEUR.

Air: *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Chez moi toujours la foule abonde.

CONSTANCE.

Mais c'est qu'en directeur zélé,
Afin d'avoir toujours du monde,
Vous tenez le public sous clé.

LE GOUVERNEUR,

Chacun, comme à la comédie,
Peut applaudir ou siffler....

CONSTANCE.

Mais par malheur, quand il s'ennuie,
Le public ne peut s'en aller.

LE GOUVERNEUR, *souriant.*

Oh ! il se gardera bien de s'ennuyer tant que vous serez en scène.

CONSTANCE.

C'est décidé, je renonce à mon bal... mais au moins, mon cher oncle, mettez-moi au courant.

LE GOUVERNEUR.

C'est une leçon que nous voulons donner à une petite fille de dix-sept ans.

CONSTANCE, *souriant.*

De dix-sept ans?... Ah ! j'y suis... mon frère joue aussi, n'est-ce pas?

LE GOUVERNEUR.

Mais cela se pourrait bien.

CONSTANCE.

Je vous devine : une petite personne bien langoureuse.. bien sentimentale...

ELVINA, *derrière le théâtre.*

Oui, morbleu ! je parlerai au commandant, et malgré vous.

CONSTANCE, *étonnée.*

Qu'est-ce que cela, mon oncle ?

LE GOUVERNEUR.

C'est la jeune personne langoureuse et sentimentale... qui peut-être rosse le géôlier.

CONSTANCE.

Ah!... mon Dieu!...

LE GOUVERNEUR.

Elle me cherche sans doute ; il ne faut pas qu'elle te voye : vas m'attendre dans mon cabinet, je t'expliquerai tout.

Air : *Vaud. des Gascons.*

Tu serviras notre dessein,
Pour que la fête
Soit complette,
Et pour que l'ouvrage aille enfin,
Sans accident, jusqu'à la fin.

CONSTANCE.

Vous allez gronder, je parie,
Alfred va parler sentiment ;
Moi parler raison... c'est charmant ;
Nous jouerons tous la comédie.

ENSEMBLE.

Tu serviras notre } dessein, etc.
Je servirai votre }

(*Constance sort.*)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, ELVINA.

LE GOUVERNEUR.

On la conduit ici... fort bien.

ELVINA, *parlant à la cantonnade.*

Je vous dis que je veux être auprès de mon père. Est-ce que vous croyez me faire peur avec vos grosses voix ?

LE GOUVERNEUR.

Doucement, mademoiselle, doucement... On n'obtient rien chez moi par la violence.

ELVINA.

Ah! monsieur, c'est vous précisément que je cherchais. Il est affreux qu'on ose me séparer de mon père : je ne le souffrirai pas au moins.

LE GOUVERNEUR.

Votre père, mademoiselle ? j'attends à son égard la décision du ministre, et bientôt...

ELVINA, *effrayée.*

Quoi ! Monsieur, sérieusement...

LE GOUVERNEUR.

Quoique son ami, je dois en convenir : son délit est inexcusable. Un ancien militaire, un officier supérieur !

ELVINA.

Mais, Monsieur, quand je vous répète que c'est moi seule, oui, moi seule...

LE GOUVERNEUR.

Impossible, il a tout avoué.

ELVINA.

Air : *Vaud. de Turenne.*

Monsieur, c'était à ma prière ;
Son cœur a craint de m'affliger.

LE GOUVERNEUR.

C'est un crime, et de votre père,
Vous n'auriez pas pû l'exiger.
L'honneur toujours régna dans la famille
Et j'étais bien loin de prévoir
Que s'il dût manquer au devoir,
Ce fut à la voix de sa fille.

LE GOUVERNEUR.

En attendant, cependant, je ferai tout pour adoucir son sort et le vôtre. Vous verrez d'abord votre père chez moi; j'y reunis souvent, dans de petites fêtes, les prisonniers qui sont, par leur conduite, dignes de cette faveur. Le matin, je vous permettrai de passer quelques heures avec le Baron. (*Avec intention.*) Vous avez sans doute des talens agréables, vous pourrez calmer l'ennui de sa position, en faisant de la musique, des lectures... ma bibliothèque est très-variée. Je possède une harpe, un clavecin.

ELVINA, *avec humeur.*

C'est charmant, Monsieur, c'est charmant.

LE GOUVERNEUR, *lui montrant une porte.*

Vous voyez votre appartement; je vous laisse.

ELVINA, *à part.*

C'est bien heureux.

LE GOUVERNEUR, *revenant.*

Ah! j'oubliais... Vous aurez pour voisine, une jeune dame, dont les inclinations s'accorderont, je crois, très-bien avec les vôtres.

ELVINA.

Une femme du grand monde, sans doute? il ne me manquerait plus que cela.

LE GOUVERNEUR.

Air : *Pégase est un cheval qui porte.*

Elle est d'un esprit agréable,
D'un naturel plus vif que doux.

ELVINA, *avec ironie.*

Monsieur, vous êtes trop aimable,
D'honneur on est trop bien chez vous;
Mais malgré ce que vous en dites,
Seule ici j'aime mieux rester...
(*En le regardant.*)
Et c'est bien assez de visites
Que l'on ne peut pas éviter.

LE GOUVERNEUR, *souriant.*

Elle est charmante!.. Mademoiselle, je vous salue.

ELVINA, *à part.*

Oh! le vilain homme!

(*Le Gouverneur sort.*)

SCÈNE III.

ELVINA *seule.*

Quelle différence de ce méchant gouverneur à son neveu! Ce bon M. Alfred! que d'empressement! avec quelle chaleur il nous a défendus!.. J'ai vu le moment où il se mettait en fureur contre son oncle, et battait toute la garnison. Oh! c'est un bien bon jeune homme, un bien bon cœur!.. S'il savait comme on me traite!.. (*d'un ton plus vif.*) Voilà donc notre habitation... c'est superbe en vérité... Voyons un peu ma chambre. (*Elle pousse une porte.*) Ah! l'horreur! des barreaux à ma fenêtre!.. Je ne pourrai jamais vivre ici, j'y périrai d'ennui. (*Elle regarde la table.*) Des livres, du papier! belle ressource, ma foi!.. Encore si j'avais là mon cher Franck, pour me faire ses récits de bataille.. Mais non, personne ici ne s'intéresse à moi... Que veut ce soldat?

SCÈNE IV.

ELVINA, FRANCK, *avec un autre uniforme.*

ELVINA, *le reconnaissant.*

Que vois-je!.. comment! c'est toi, mon cher Franck!

FRANCK.

Chut!.. chut donc!.. Sûrement c'est moi... Mille bombes! est-ce que je pouvais me passer de te voir?

ELVINA.

Quoi! le Commandant t'a permis?..

FRANCK.

Ah ben! oui, l'Commandant n'm'en parle pas; il n'sait pas vivre, morbleu! et j'donnerais ma pipe, pour me battre avec lui.

ELVINA.

Mais enfin, par quel moyen?

FRANCK.

Air: *Vers le temple de l'hymen.*

Pour te servir, mon enfant,
Tu sais que rien ne m'étonne,
Et j' viens moi-même en personne
D' parler à ton commandant.
Croirais-tu bien qu'il raisonne;

Il n' veut pas qu'on m'emprisonne...
De ces lieux même il ordonne
Que l'on me fasse sortir...
D'y rester je suis bien l' maître.
On n' peut pas m'empêcher d'être
Prisonnier pour mon plaisir.

ELVINA.

Prisonnier, toi !

FRANCK.

Quand j'ai vu ça, j'ai pris l'uniforme...

ELVINA.

Quoi ! Franck ?

FRANCK.

Je me suis enrôlé dans la garnison.

ELVINA.

Comment, mon pauvre ami ....

FRANCK.

Tu sens bien qu'ils ont tous été enchantés de m'avoir... j'en ai frotté plus d'un dans cette garnison..... aussi j' puis compter sur eux..... et puisque te v' là aux arrêts, il vaut encore mieux qu' ce soit moi qui te garde qu'un autre.

ELVINA.

Mon bon ami, mon cher Franck... si tu s'avais combien ton dévouement me touche... mais as-tu vu mon père ?

FRANCK.

Lui, il est tranquille, morbleu ! comme la veille d'une bataille ! il écrit, il dessine... il n'a pas plus l'air de songer qu'il est en prison...

ELVINA, *soupirant.*

Il dessine ! il est bien heureux ! moi, je ne sais que faire... cet appartement est si petit.....

FRANCK, *regardant la chambre.*

Ah ! il est sûr qu'il serait difficile de chasser ici ou de monter à cheval... mais on peut encore y manier un fusil, et je te promets de te donner deux leçons d'exercice par jour au lieu d'une... parce que, vois-tu, quoiqu'on soit en prison... i' ne faut pas négliger son éducation, et puis tout ça aura une fin, que diable !...

ELVINA, *soupirant.*

Une fin ! dieu sait laquelle.

FRANCK.

Sois donc tranquille... j' vais courir m'informer... tâcher de voir M. Alfred... à présent qu' je suis en pied... (*Il écoute.*) Attends donc, je m'oublie avec toi... c'est la garde

montante.... j'y cours, morbleu !.... il serait joli pour la premiere fois d' me faire mettre à la chambre de discipline.

Air : *Vaud. d'une Nuit de la Garde nationale.*

Il n' faut pas que l' chagrin t' gagne;
Si le sort a trompé nos vœux,
A notre second' campagne,
Crois-moi, nous serons plus heureux !
Song' donc que dès la première,
On n' peut tout avoir, morbleu !...
C' n'est qu'à la sixième affaire
Que j'eus mon premier coup d' feu.

Ensemble.

ELVINA.

Que la prudence accompagne
Tes démarches en ces lieux,
Et dans quelqu'autre campagne,
Nous pourrons être plus heureux.

FRANCK.

Il n' faut pas que l' chagrin t' gagne, etc.

(*Franck sort.*)

SCENE V.

ELVINA, *seule.*

Il ne reviendra qu'à trois heures... que faire d'ici-là.

Air : *Tyrolienne de Mad. Gail.*

Hélas ! quand on est en prison,
Quelle triste et froide existence !
Pour s'amuser, comment fait-on ?
Hélas ! quand on est en prison !

(*On entend une harpe et Constance qui finit l'air.*)

Tra, la, la, la, etc,

ELVINA, *parlant.*

Qu'est-ce que j'entends ?.... une harpe ! serait-ce cette femme dont le gouverneur m'a parlé ?

2e. *Couplet, accompagné par la harpe.*

Elle est comme nous en prison,
Et pourtant quelle différence !
Elle chante !.. comment peut-on
Oublier qu'on est en prison ?

CONSTANCE, *reprend le refrain.*

Tra, la, la, la, etc.

ELVINA, *regardant.*

Eh ! mais la porte s'ouvre.

SCÈNE VI.

ELVINA, CONSTANCE.

(*Constance entre avec vivacité et affecte un air très-resolu.*)

CONSTANCE.

C'est vous, mademoiselle; on me permet de vous voir un instant, et je m'empresse d'en profiter. Une autre trouverait peut-être ma démarche extraordinaire; mais je sais que vous ne tenez pas aux formes de la politesse.... c'est comme moi.

ELVINA, *le regardant.*

Comment!

CONSTANCE, *du même ton.*

Oui, l'on m'a parlé de vous, de votre caractère... On dit qu'il est inflexible, impétueux... Je sais que vous êtes au-dessus des faiblesses de notre sexe, c'est très-bien, c'est ce qu'il me faut, c'est comme moi.

ELVINA, *toujours plus étonnée.*

Mais, madame...

CONSTANCE.

Je suis prisonnière comme vous et votre voisine.

ELVINA.

Serait-ce vous que je viens d'entendre?

CONSTANCE.

Oui, j'ai cultivé jadis les arts, la musique, la danse... mais ne croyez pas que je mette la moindre importance... Je pense comme vous... A quoi cela mène-t-il? à plaire... Vous n'y tenez pas, ni moi non plus. (*d'un ton marqué.*) Nous sommes opprimées... le malheur doit nous unir... Il faut sortir d'ici... Nous ne le pouvons que par un coup d'éclat.

ELVINA.

Un coup d'éclat!

CONSTANCE.

Chut! si l'on nous entendait, ce serait fait de nous.

ELVINA.

C'est donc bien terrible?

CONSTANCE.

Ecoutez, notre salut est dans nos mains: j'ai gagné un porte-clef, qui m'a fourni une lanterne sourde et des armes. Cette nuit, trouvez-vous à deux heures dans cette salle...

j'aurai soin que votre porte soit ouverte... Nous suivrons le corridor qui termine le grand escalier... Un des concierges veille de ce côté... nous le forçons, le pistolet sur la gorge, de nous livrer ses clefs.

ELVINA.

C'est fort bien... s'il résiste ?

CONSTANCE.

Je lui brûle la cervelle !

ELVINA, *étonnée.*

Ah ! vous lui brûlez la cervelle !

CONSTANCE.

Je sais que ça ne vous étonne pas.

ELVINA.

Moi, madame !

CONSTANCE

Oui, oui, l'on m'a raconté votre aventure des gardes-chasses. Combien étaient-ils ? deux, trois, quatre ? c'est très-bien, c'est comme moi.

ELVINA.

Comment ! on vous a raconté...

CONSTANCE.

Allons, point de modestie. Continuons; nous ouvrons la petite grille qui donne sur la cour... là nous trouvons un souterrain qui nous conduit près du rempart ..nous le suivons doucement et nous arrivons enfin à la poterne qui n'est gardée que par deux sentinelles.

ELVINA.

Deux sentinelles !...

CONSTANCE.

Oh ! pour ceux-là, ils ne se rendront pas... ce sont de vieux soldats... mais nous avons deux pistolets... Vous m'entendez et nous sommes sauvées.

ELVINA, *à part.*

Oh ! quelle femme !

CONSTANCE.

Mais qui vient nous interrompre ? silence, ma chère amie.

SCENE VII.

Les Mêmes, UN VALET.

(*Le valet porte un étui de guitare avec de la musique.*)

LE VALET, *à Elvina.*

Mademoiselle, c'est de la part de monsieur le Gouverneur, une guitare et de la musique pour vous distraire.

ELVINA.

Une guitare.

CONSTANCE.

De la musique! de la musique à nous! (*à Elvina.*) Renvoyez tout cela, renvoyez tout cela.

ELVINA.

Oh! certainement, je vais...

LE VALET, *à voix basse.*

Mademoiselle, on vous prie de faire attention aux romances; elles sont très-nouvelles. (*bas.*) C'est de la part de M. Alfred.

ELVINA.

Alfred!

CONSTANCE.

Qu'est-ce que c'est?

ELVINA, *regardant le valet.*

Alors, pour ne pas désobliger... le Commandant... laissez cela.., je verrai.

CONSTANCE.

Comment! vous daignez... (*Au valet, d'un ton brusque.*) Eh bien! m'entendez-vous... laissez-nous. (*Le valet sort.*)

SCENE VIII.

CONSTANCE, ELVINA.

CONSTANCE.

Reprenons notre plan.

ELVINA.

Mais, Madame, ces romances...

CONSTANCE.

Eh bien! ces romances... quel rapport!.. Est-ce que ces misères-là doivent nous occuper?

ELVINA, *embarrassée.*

C'est que je soupçonne qu'elles renferment quelques nouvelles, quelqu'avis.

CONSTANCE, *prenant la musique.*

Ah! voyons, voyons... que ne disiez-vous... ça peut servir à notre plan... c'est peut-être une conspiration en musique. (*Elle regarde, la musique, et fredonne.*) Hum... hum... Lorsque dans une tour obscure, le prisonnier... Çà ne peut pas être cela.

ELVINA, *vivement.*

Mais, peut-être, Madame, le prisonnier...

CONSTANCE.

Ah! mon dieu! que c'est vieux... cela a cent ans... Ah! voilà de la prose!.. J'apperçois quelques lignes au crayon.

ELVINA.

Lisez donc, je vous prie.

CONSTANCE, *lisant.*

« J'ai mille choses à vous dire, que je ne puis confier qu'à » vous seule; et je ne sais comment vous voir. Il y a ce soir » réunion chez le gouverneur : on y dansera : je ne doute pas » que vous n'y soyez invitée. Acceptez : j'y serai. »

ELVINA, *à part.*

C'est lui.

CONSTANCE.

Effectivement, çà a bien l'air d'une conspiration. (*l'observant.*) La personne qui vous écrit, s'intéresse vivement à vous, à ce qu'il paraît?

ELVINA.

Mais.... je le crois....

CONSTANCE.

Il faut suivre son conseil, il faut aller au bal?

ELVINA.

Oui, mais au bal nous serons surveillées.... comment nous parler sans danger.

CONSTANCE.

En dansant, il n'y a rien au monde de si commode?

ELVINA.

Mais il faut savoir danser, et j'avoue.....

CONSTANCE.

Bon! pour une simple contredanse! qu'est-ce qui ne sait pas figurer dans une contredanse?

ELVINA.

Moi, je vous jure....

CONSTANCE.

Qu'est-ce que ça fait? je serai aussi à ce bal, moi, je puis danser... avec la personne et en causant avec elle...

ELVINA, *vivement.*

Non, non vraiment... je n'y consentirai pas... vous détestez la danse. (*à part.*) Ah! mon dieu, que cette femme me déplaît!

CONSTANCE.

Comment faire pourtant?

ELVINA, *avec embarras.*

Si j'osais... vous savez danser, vous, madame?

CONSTANCE.

Autrefois, dans mon enfance....

ELVINA.

Ne pourriez-vous m'indiquer seulement... c'est pour faciliter notre évasion, ce que j'en fais.

CONSTANCE.

Cela va sans dire. Mais il n'y a rien au monde de si facile.
(Elle fait un pas avec nonchalance.)

ELVINA.

Oh ! c'est charmant. (*Elle se place près d'elle, et l'imite gauchement.*) Ce n'est pas cela. (*à part.*) Oh ! puisqu'Alfred aime la danse, il faut que je l'apprenne bien vite, je souffrirais trop de le voir danser avec les autres.

CONSTANCE.

Donnez-moi votre main.

(*Constance la place. Pendant la ritournelle, les deux pères paraissent sur la galerie fond.*)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, le BARON, le GOUVERNEUR.

CONSTANCE, *donnant sa leçon.*

Air : *Le Troubadour, fier de son doux servage.* (Jean de Paris.)

Comme cela,
D'abord chacun se place ;
De ces bras-là,
Montrez toute la grâce.

ELVINA.

Comment voilà
Ce qu'on nomme la danse ;
Ah ! quand j'y pense,
Depuis seize ans,
J'ai, je le sens,
Perdu mon tems.

ENSEMBLE, pendant qu'Elvina danse.

Air : *Au bruit des castagnettes.*

CONSTANCE.

Fort bien ! cela commence,
Que de grâce et d'aisance !
Oui, par mes soins heureux,
Vous allez attirer tous les yeux?
Tout succède à nos vœux ;
Fort bien, de mieux en mieux,
De mieux en mieux.

LE BARON, LE GOUVERNEUR, *à part.*

Eh ! quoi { ma / sa } fille danse
Déjà que d'élégance,
Quel changement heureux !
Dois-je en croire en ce moment mes yeux
Tout succède à nos vœux ;
Fort bien, de mieux en mieux,
De mieux en mieux.

ELVINA, *danse.*

Tout succède à mes vœux,
Fort bien ! de mieux en mieux.
De mieux en mieux-

(*Elles dansent et figurent des danses pendant la ritournelle.*)

CONSTANCE, *figurant.*

2e. *Couplet.*

Ainsi soudain,
Le cavalier repasse...
Puis votre main
A la sienne s'enlace...

ELVINA.

Comment, sa main ?

(*Souriant.*)

Mais j'aime assez la danse,
Ah? quand j'y pense,
Depuis seize ans,
J'ai, je le sens,
Perdu mon tems.

Air : *Au bruit des castagnettes.*

CONSTANCE.

Fort bien, cela commence, etc.

LE BARON, LE GOUVERNEUR.

Eh ! quoi $\begin{matrix}\text{ma}\\\text{sa}\end{matrix}$ fille danse, etc.

ELVINA, *danse.*

Tout se succède, etc.

(*Elles dansent.*)

(*A la fin de la ritournelle, le Baron et le Gouverneur se retirent en se faisant des signes d'intelligence.*)

SCENE X.

ELVINA, CONSTANCE.

ELVINA, *enchantée.*

Ainsi, madame, Alfred sera à côté de moi, comme vous étiez tout-à-l'heure? nous nous donnerons la main?

CONSTANCE.

Alfred, dites-vous?

ELVINA, *à part.*

Ah ! mon dieu, je ne voulais pas le nommer.

CONSTANCE.

Alfred !

ELVINA.

Madame le connaît?

CONSTANCE.

Certainement, un jeune officier?

ELVINA.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Aimable, spirituel, joli garçon! comment donc? mais je l'aime beaucoup, je serai enchantée de le revoir, ce cher Alfred.

ELVINA, *à part.*

Ce cher-Alfred! cette femme là a un bien mauvais ton!

CONSTANCE.

Il sera donc au bal du gouverneur?

ELVINA.

Mais.... je présume....

CONSTANCE.

Oh! cela me décide, je ne voulais pas y paraître.... mais j'irai, certainement j'irai.

ELVINA, *à part avec depit.*

Là, j'en étais sûre.

CONSTANCE.

Je cours à ma toilette, ma bonne amie... Alfred est un garçon rempli de goût, d'élégance.....

ELVINA, *à part.*

Elle va se faire superbe à présent.

CONSTANCE.

Nous nous reverrons au bal, ma chère, nous reparlerons de notre projet; nous pourrons mettre Alfred dans notre confidence... dans tous les cas, je compte sur votre discrétion.... (*avec intention.*) Sans adieu, ma toute belle... j'ai une robe délicieuse, une garniture divine... certainement je fais bien peu de cas de toutes ces bagatelles, mais en prison, il faut bien s'amuser à quelque chose. (*à part en sortant.*) la pauvre petite, comme elle me déteste.

SCENE XI.

ELVINA, *seule.*

Et moi... moi qui n'ai jamais songé à ma parure! qui n'ai rien que cet habillement si modeste!... (*avec un soupir.*) Elle va s'habiller maintenant... faire une toilette pour séduire Alfred..... ah! non, elle n'y réussira pas.

Air : *de la Romance de Téniers.*

Ce ton hardi ne peut que lui déplaire...
Eh ! mais pourtant je suis ainsi !
Surtout quel mauvais caractère...
Cependant c'est le mien aussi...
Quand mes yeux se fixaient sur elle,
J'éprouvais là des sentimens nouveaux,
Il me semblait qu'un glace fidèle
Me retraçait tous mes défauts.

SCENE XII.

ELVINA, FRANCK.

FRANCK, *accourant.*

Bonne nouvelle, mon enfant, bonne nouvelle !... Monsieur Alfred est en liberté... et puis il y a un ordre du ministre... non, c'est une lettre... il t'expliquera cela lui-même.

ELVINA.

Et qui donc?

FRANCK.

Monsieur Alfred.

ELVINA.

Tu lui as parlé?

FRANCK.

Et de toi, morbleu ! je ne l'ai vu que deux minutes, mais je lui en ai dit sur ton éducation, ton courage, tes talens... Ah ! j'étais en train !

ELVINA, *avec dépit.*

Comment il saurait?... c'est insupportable ! peut-on faire une pareille gaucherie?

FRANCK, *stupefait.*

Comment une gaucherie !

ELVINA.

Non, mon ami, mais tu as eu tort.

FRANCK, *suffoqué.*

Tort ! quand je fais ton éloge ! après toutes les peines que je me suis données pour ton éducation.

ELVINA.

Tu as fait pour le mieux, certainement ; mais, vois-tu, je crois, que tu t'es trompé... je veux dire que nous nous sommes trompés.

FRANCK, *tirant son mouchoir*

Je m'suis trompé! moi! par exemple, je n'me serais pas attendu...

ELVINA, *vivement.*

Ce n'est pas ta faute... mais enfin tu m'as toujours dit que j'étais parfaite, et moi je t'ai cru sur parole.

FRANCK, *vivement.*

Oui, morbleu, tu es parfaite, si quelqu'un osait me dire le contraire!...

ELVINA, *le calmant.*

Eh bien! oui, mon ami, mais, vois-tu, toute parfaite que je suis, je sens que je ne sais rien du tout, pas même lire.

FRANCK.

Comment!.. et toi aussi!

ELVINA.

Non, non, console-toi. (*l'embrassant.*) j'aimerais mieux ne savoir lire de ma vie, que de te causer un moment de chagrin... Allons, tu oublies tout, n'est-ce pas?

FRANCK, *s'essuyant les yeux.*

Est-ce que j'puis te garder rancune?.. Mais c'est égal, va, tu as beau dire, ce jeune homme t'adorera, t'épousera, et.... je m'en vais monter ma faction.

ELVINA.

Comment! tu es déjà de garde?

FRANCK.

Pour toute la nuit... Mais je n'serai pas loin de toi, et ça me console... J'suis d'garde à la poterne.

ELVINA, *effrayée.*

A la poterne!.. toi!

FRANCK.

Eh bien! qu'est-ce que t'as donc?

ELVINA, *troublée.*

Et cette méchante femme!.. Si elle exécutait son projet!

FRANCK, *très-étonné.*

Ah! mon dieu, elle va... mais, ventrebleu! est-ce que le chagrin t'a tourné la tête.

ELVINA, *le retenant.*

Tu n'iras pas Franck, je ne veux pas que tu y ailles....

(*Elle apperçoit Alfred et court à lui.*)

SCENE XIII.

Les Mêmes, ALFRED, deux Soldats.

ELVINA, *à Alfred.*

Monsieur Alfred... monsieur Alfred... venez vîte, empêchez que Franck ne soit de garde à la poterne... sa vie est menacée.

FRANCK, *étonné.*

Moi!

ALFRED, *à part.*

Allons, du courage, je l'ai promis. (*haut.*) Ne craignez rien, belle Elvina, je réponds de lui. Je viens ici m'acquitter d'une autre mission plus importante pour vous.

ELVINA.

Pour moi... M. Alfred?

ALFRED.

Vous êtes libre... mais votre père...

ELVINA, *vivement.*

Oserait-on le rétenir?

ALFRED.

En renvoyant le courrier que mon oncle avait expédié, on lui a délivré deux ordres: l'un vous accorde votre grâce; l'autre prescrit au Gouverneur de considérer le Baron comme son prisonnier, pour avoir manqué aux loix militaires.

ELVINA.

Ciel!

FRANCK.

Mille bombes!

ELVINA, *avec résolution.*

M. Alfred, le ministre ne sait pas la vérité..... Je vous demande une grâce, une seule grâce...

ALFRED.

Ordonnez.

ELVINA.

C'est de lui écrire en mon nom, tout de suite.

FRANCK.

Oui, ventrebleu! nous allons lui écrire.

ALFRED.

Vous voulez que ce soit moi?...

ELVINA.

Je vois votre étonnement... mais j'en conviens maintenant sans rougir... Vous m'avez cru digne de vous, par mon éducation, mon caractère, lorsque vous m'avez témoigné un in-

térêt si vif... mais il est bon que vous sachiez, M. Alfred, que je ne sais rien, rien absolument, que j'ai une mauvaise tête qui a fait le malheur de mon excellent père...

FRANCK, *qui se contient à peine.*

Mon capitaine, ne croyez pas au moins...,

ALFRED.

Non, sans doute. (*à part.*) D'honneur, elle m'enchante... Je suis presque fâché qu'on veuille la corriger.

ELVINA, *vivement.*

Ecrivez, je vous prie... il n'y a pas un moment à perdre.

ALFRED, *se plaçant.*

M'y voici.

FRANCK, *lui donnant une plume.*

Oui, nous y sommes.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, LE BARON, LE GOUVERNEUR, CONSTANCE. *Ils sont dans le fond. Alfred est entre Elvina et Franck, de manière que ceux-ci ne voyent pas les autres acteurs.*

ELVINA, *dictant.*

« Monsieur...

ALFRED, *répétant.*

» Monsieur...

ELVINA.

» Je ne puis être libre, si mon père ne l'est pas. C'est moi seule qui suis coupable...

FRANCK, *avec un mouvement.*

Et moi donc!

ELVINA.

Non, Franck, c'est mon étourderie qui l'a compromis, exposé... (*à Alfred.*) Oui, M. Alfred, mettez.. *seule coupable.* (*Elle dicte.*) » Et puisque je ne puis prendre sa place, ordonnez au moins que je partage sa prison. »

LE GOUVERNEUR, *au Baron qui s'avance.*

Chut! mon ami.

ALFRED.

Quoi! belle Elvina!...

ELVINA, *vivement.*

Ah! ne me plaignez pas : je suis indigne de paraître dans le monde... Cette captivité sera un bonheur pour moi... j'en

profiterai pour corriger mon caractère, pour former mon esprit... Oui, oui, je ne m'abuse plus ; je me connais maintenant : j'ai dû faire le malheur de mon père, et je veux, à force de tendresse, de soumission, effacer les chagrins que je lui ai causés.

LE BARON, *courant à elle.*

Elvina, ma chère fille...

ELVINA, *tombant dans ses bras.*

Mon père, c'est toi !

CHŒUR.

Air : *Honneur à la musique.*

Ensemble.

LE GOUVERNEUR, CONSTANCE, ALFRED.

Qu'ici la gaîté brille,
Quel moment pour son cœur !
Il retrouve sa fille,
Il renaît au bonheur.

LE BARON, *à Elvina.*

Oui de notre famille
Tu dois être l'honneur ;
J'ai retrouvé ma fille,
Je renais au bonheur.

FRANCK.

Oui de votre famille
Elle sera l'honneur ;
En retrouvant sa fille,
Il renaît au bonheur.

ELVINA.

Quoi ! mon père, tu n'es pas en prison ?

LE GOUVERNEUR, *gaîment.*

Eh ! non, morbleu ! il n'y a jamais été, ni vous non plus, ma bellé enfant.

ELVINA.

Est-il vrai ? (*Voyant Constance.*) Que-vois je ?

LE GOUVERNEUR.

Ma nièce.

CONSTANCE, *souriant.*

Une femme terrible, qui n'est pas si méchante pourtant, qu'elle en a l'air, et qui brûle de vous appeler sa sœur.

(*Elle l'embrasse.*)

ELVINA.

Ah ! madame...

FRANCK.

Comment ! mill' s' yeux ! nous aurions été dupes...

LE BARON.

D'un stratagême, dont je m'applaudirai toute ma vie, puisqu'il t'a fait prendre une résolution si courageuse.

ELVINA.

Je l'exécuterai... oui, mon père, je te le promets.

LE BARON, *avec douceur.*

Ma chère Elvina, je sais bien qu'une leçon de deux heures n'a pu te corriger entièrement. Tu retrouveras encore quelquefois ton ancien caractère; mais tu en as vu les dangers, tu as rougi de ton ignorance, je suis sûr à présent de ta conversion; et bientôt, tes grâces, tes talens...

FRANCK, *en frappant du pied.*

Des grâces, des talens!.. Ah! ventrebleu! on va me la gâter!

VAUDEVILLE.

LE BARON.

Air : *Vaud. des Maris ont tort.*

Ici ton amitié fidelle
Répond du parti que tu prends,
Mais de ta conduite nouvelle
Je connais de meilleurs garans;
Peut-être, en vain, malgré mon zèle,
A ton bonheur j'aurais songé;
Mais sitôt que l'amour s'en mêle,
On est bien vîte corrigé.

LE GOUVERNEUR.

J'aimai, je défendis les belles,
Et si je fis dans mon printems
Le serment de vivre pour elles,
Je le répète à cinquante ans;
En vain la sagesse en murmure,
Sous leurs lois prompt à me ranger,
Si c'est un défaut, moi je jure
De ne jamais m'en corriger.

CONSTANCE.

Cœur superbe, de votre audace
Un doux regard devint l'écueil;
Fier courtisan, une disgrâce
Saura corriger votre orgueil,
Dans les nœuds d'une amour trop vive
Redoutez-vous d'être engagé...
Rassurez-vous, l'hymen arrive :
On est bien vîte corrigé.

ALFRED.

A chaque instant changeant d'idole,
Le Français dans son libre essor,
Se corrige d'un goût frivole
Par un goût plus frivole encor;
Mais aux combats que Mars prélude,
En tout tems il vole au danger:
Car la gloire est une habitude
Dont il ne peut se corriger.

FRANCK.

L'vin est mon meilleur camarade,
Et pourtant que d'tours il m'a faits:
Il m'a fait manquer la parade,
Que d'fois il m'fit mettre aux arrêts;
De ses malic's à ce qu'il m'semble,
L'eau seule pourrait me venger,
Et pourtant toujours ma main tremble
Dès que je veux le corriger.

ELVINA, *au public.*

Quand sur mes défauts un bon père
A fermé les yeux aujourd'hui,
Messieurs, pourriez-vous au parterre
Etre plus sévères que lui?
Vous êtes notre premier maître,
Songez-y bien à votre tour,
Ce serait trop, s'il fallait être
Deux fois corrigée en un jour.

FIN.

9

LE

RETOUR DES MARIS,

OU

LA SUITE DU COMTE ORY,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

PAR Mr P. [Paul] LEDOUX.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 7 octobre 1817.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51 ;

Et à son dépôt, sous le péristyle du Théâtre-Français, n° 264.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

1817.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE FORMOUSTIERS.	*M. Henry.*
LE COMTE ORY.	*M. Gonthier.*
BERTRAND, vieil écuyer, mari de Ragonde.	*M. Philippe.*
ISOLIER, page du comte Ory.	*Mlle Lucie.*
LA COMTESSE, sœur du comte de Formoustiers.	*Mme Hervey.*
RAGONDE, dame d'honneur de la comtesse.	*Mme Bodin.*
URSULE, attachée à la comtesse.	*Mlle Minette.*

CHEVALIERS de la suite du comte de Formoustiers.

CHEVALIERS de la suite du comte Ory.

DAMES d'honneur de la comtesse.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un château gothique.

S'adresser, pour la partition, à M. Doche, chef de l'orchestre du théâtre du Vaudeville.

LE

RETOUR DES MARIS,

OU

LA SUITE DU COMTE ORY,

Comédie-Vaudeville en un acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE ORY, ISOLIER, LA COMTESSE, URSULE, RAGONDE, CHEVALIERS de la suite du comte, DAMES d'honneur de la comtesse.

(*Les chevaliers ont tous des robes de pélerines; le comte Ory est en chevalier. Au lever du rideau les personnages sont dans la situation où ils se trouvent dans la dernière scène de la pièce du comte Ory.*)

LE COMTE ORY.

AIR *du vaudeville du comte Ory.*

Les époux
Sont jaloux;
Allons, par prudence,
Amis, sans plus de retard,
Fuyons leur présence;
Car
Songez bien
Que de rien
Ils font une affaire;
On peut venir chez eux, mais
Il faut du mystère :
Paix!

LES CHEVALIERS, *en sortant.*

Songeons bien
Que de rien
Ils font une affaire ;
On peut venir chez eux, mais
Il faut du mystère :
Paix !

(*Le comte Ory, Isolier et les chevaliers sortent par la porte à droite du spectateur.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, URSULE, RAGONDE, DAMES de la suite de la comtesse.

RAGONDE.

A présent qu'il est parti, convenez, madame, que c'est un fort joli cavalier que ce comte Ory.

LA COMTESSE.

Qui aurait jamais pu se douter que c'était lui et ses dignes compagnons que nous admettions dans ce château, croyant donner l'hospitalité à de pauvres pélerines ?

URSULE.

Je ne suis pas encore revenue de mon étonnement !

RAGONDE.

Grand Dieu ! à quel danger n'avons-nous pas été exposées !

LA COMTESSE.

Pourvu qu'ils puissent s'éloigner sans être aperçus !

RAGONDE.

Il était temps qu'on annonçât l'arrivée de nos maris, car je ne sais pas comment tout cela se serait terminé.

LA COMTESSE.

Mais quel bruit dans cette galerie !.. c'est Isolier !

SCENE III.

LES MÊMES, ISOLIER.

ISOLIER, *accourant.*

Ah! ma chère cousine, tout est perdu!...

LA COMTESSE.

Expliquez-vous.

ISOLIER, *tout essoufflé.*

Comme nous étions près de sortir...

LA COMTESSE.

Eh bien?

ISOLIER.

Plusieurs personnes s'approchent des murs du château; jugez de notre surprise, lorsque nous reconnaissons la voix de votre frère, le comte de Formoustiers!

LA COMTESSE.

Il se pourrait?

ISOLIER.

Il disait aux chevaliers qui l'accompagnent : « Messieurs, suivez-moi; nous pouvons pénétrer, par cette secrète issue, jusqu'au milieu des appartemens de la comtesse, et par ce moyen causer une plus grande surprise à vos nobles dames. » A ces mots, nous sommes sur-le-champ retournés sur nos pas, et moi j'accours, ma bonne cousine, pour vous prévenir et vous aider à parer le coup qui vous menace.

LA COMTESSE.

Quelle situation! que faire?

SCENE IV.

LES MÊMES, LE COMTE ORY ET SES CHEVALIERS.

LE COMTE ORY, *à voix basse.*

AIR : *Tourterelle* (de Lélu).

En silence
On s'avance;

Ah! si nous avons bien compris ;
Pleins d'ivresse,
De tendresse,
Vers ces lieux viennent vos maris.

LA COMTESSE.

A quoi votre folie
Va nous exposer en ce jour !

LE COMTE ORY.

Calmez-vous, je vous prie ;
Comptez sur mon amour.

TOUT LE MONDE EN CHŒUR.

En silence
On s'avance.
Ah! si { nous avons / vous avez } bien compris,
Pleins d'ivresse,
De tendresse,
Vers ces lieux viennent { vos / nos } maris.

ISOLIER.

Ma chère cousine, nous n'avons pas un instant à perdre; il me vient une idée..... que monseigneur ainsi que ces messieurs se retirent dans cet appartement (*il indique la gauche du spectateur*); peut-être trouverons-nous un peu plus tard les moyens de les faire sortir du château.

LE COMTE ORY.

Mon cher Isolier, je m'abandonne à toi. (*A la comtesse*), Trop heureux, aimable dame, si vous me promettez d'oublier mes torts, comme je jure en ce moment de vous consacrer le reste de ma vie.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur le comte, est-ce bien là le langage d'un homme tel que vous?

LE COMTE ORY.

Croyez à la sincérité de mes sentimens; le seul instant que j'ai passé près de vous a suffi pour disposer de ma destinée.

LA COMTESSE, *à part.*

Le son de sa voix, ses regards me causent une émotion.....

TOUS EN CHOEUR.

En silence
On s'avance.
Sortez / Sortons { de peur d'être surpris.
Pleins d'ivresse, etc.

(*Ils entrent dans l'appartement à gauche du spectateur.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, ISOLIER, URSULE, DAME RAGONDE, DAMES de la suite de la comtesse.

RAGONDE.

Je suis près de me trouver mal de saisissement!... Que vont dire nos maris s'ils découvrent tout ce mystère?

LA COMTESSE.

Mesdames, croyez-moi, pour nous remettre un peu de notre trouble, retirons-nous un moment dans mon appartement.

ISOLIER.

Quant à moi, je suis connu de ces messieurs; ma présence ne peut être suspecte; je reste ici pour les recevoir.

TOUTES LES DAMES.

AIR *de M. Doche.*

Ayons confiance
Dans notre destin;
De notre innocence
Le Ciel est certain.

(*Elles sortent par le fond.*)

SCENE VI.

ISOLIER *seul.*

Comment cela finira-t-il? Je l'ignore.... Mais, j'entends parler.... On vient.... Faisons semblant d'être endormi, afin de ne donner aucun soupçon. (*Il se jette dans un grand fauteuil.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, BERTRAND, ISOLIER, CHEVALIERS de la suite du comte.

(Ils entrent tous mystérieusement par la droite du spectateur. Isolier, dans le fauteuil, a l'air de dormir.)

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

AIR *de M. Doche.*

Quel plaisir pour nos femmes!
Ah! sans être attendus,
Amis, près de ces dames
Nous voilà parvenus.
Pour nous plus de courses lointaines;
Ici nous pouvons être heureux:
Je ne pense plus à mes peines
Depuis que je suis en ces lieux.

TOUS EN CHŒUR.

Quel plaisir pour nos femmes!
Ah! sans être attendus,
Amis, près de ces dames
Nous voilà parvenus.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Pourquoi donc, mon cher Bertrand, avais-tu l'air triste tout le long du chemin?

BERTRAND.

Ah dame! monseigneur, je n'ai pas comme ces messieurs sujet d'être gai; ils vont retrouver leurs jolies compagnes; au lieu que moi....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Ne reverras-tu pas aussi ta femme?

BERTRAND.

Quelle différence! vos dames ont à peine vingt et quelques années, et dame Ragonde, ma respectable moitié, a passé depuis long-temps la soixantaine.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

C'est vrai.

BERTRAND.

A la vérité, je ne crains pas, comme vous, qu'en mon absence....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Tu es fou!

BERTRAND.

Ah! ah! monseigneur, j'ai de l'expérience, et c'est pourquoi je vous prie de me permettre de vous répéter encore ce que je vous disais hier....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Quoi donc?

BERTRAND.

Que nous avons très-grand tort d'arriver au milieu de la nuit, de ne point nous faire annoncer, enfin....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Tu ne sais ce que tu dis.

BERTRAND.

AIR *du Verre.*

Non, je ne déraisonne pas;
Après une aussi longue absence
Je sais l'effet qu'en certain cas
Produit d'un mari la présence.
Pour éviter maint accident,
Qui souvent l'irrite et l'enflamme,
De son retour l'homme prudent
Doit toujours prévenir sa femme.

(*Apercevant Isolier.*)

Eh! monseigneur, regardez donc Isolier dans ce fauteuil!...

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Le page du comte Ory!

BERTRAND, *à part.*

Aye! aye!.... qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, *à part.*

Pourquoi se trouve-t-il en ces lieux au milieu de la nuit? Voyons. (*Haut.*) Isolier! (*Il le réveille.*)

ISOLIER, *se frottant les yeux.*

Plaît-il?... sont-ils arrivés?.... Je ne me trompe pas; c'est monseigneur le comte de Fourmoustiers.... Ah! mon cher cousin, permettez. (*Il l'embrasse.*) Que je suis heureux de vous revoir, mes bons amis!

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Est-ce que tu ne serais plus au service du comte Ory, que je te trouve dans ce château?

ISOLIER.

Pardonnez-moi.... mais monseigneur m'ayant fait l'honneur de me dire qu'il était instruit par son père de votre retour, je lui ai demandé la permission de me trouver à votre arrivée.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Fort bien.

ISOLIER.

Quel plaisir ma cousine et ses charmantes compagnes vont éprouver en vous revoyant! Je vais leur annoncer.....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Non; écoute-moi un instant : pendant notre absence tu es sans doute venu quelquefois ici.....

ISOLIER, *en hésitant.*

Oui, quelquefois, monseigneur.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

En ce cas, tu dois savoir à-peu-près quelles étaient les occupations de ces dames.

ISOLIER.

Ah! monseigneur, leur conduite est exemplaire.

AIR *de l'Ecus de six francs.*

Fuyant les plaisirs de ce monde,
Matin et soir, dans ce castel,
Pour vous, dans une paix profonde,
Ces dames invoquent le ciel;
Souvent, sans que rien les console,
On les voit dans ce beau séjour
Pleurer, et rester tout un jour
Sans dire une seule parole.

LES CHEVALIERS EN CHŒUR.

AIR : *Frappons, frappons.* (Des deux Avares.)

Nos dames assurément
Sont étonnantes,
Surprenantes;
Je ne reviens pas vraiment,
Amis, de mon étonnement.

ISOLIER.

Même air que ci-dessus.

Il faut, dit un jour l'une d'elles,
Puisque nos maris sont absens,
Jurer de leur rester fidèles,
Et fermer la porte aux galans.
Ensuite, bravant l'étiquette,
Nous pourrons, de ces lieux chéris,
Jusqu'au retour de nos maris,
Bannir l'amour et la toilette.

LES CHEVALIERS EN CHŒUR.

Nos dames assurément
Sont étonnantes,
Surprenantes;
Je ne reviens pas vraiment,
Amis, de mon étonnement.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Ce que vous apprend Isolier, messieurs, doit vous faire plaisir; mais j'oublie que vous êtes fatigués et que vous devez avoir besoin de prendre quelques raffraîchissemens. Isolier, conduis ces braves chevaliers au réfectoire.

ISOLIER, *à part.*

Pourvu qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'on a reçu de la société. (*Haut.*) Si vous voulez me suivre, je suis tout à vous.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

AIR *de M. Doche.*

Il faut, braves chevaliers,
Il faut boire
A la victoire,
Qui, nous couvrant de lauriers,
Nous ramène en nos foyers.

ISOLIER.

Buvons, en maris constans,
A la constance des belles.

BERTRAND.

Moi, pour boire plus long-temps,
Je vais boire aux infidèles.

TOUS EN CHŒUR.

Il faut, braves chevaliers,
Il faut boire, etc.

(Ils sortent par la porte du fond.)

SCENE VIII.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS *seul.*

Il se passe dans ce château quelque chose d'extraordinaire ; en arrivant près de la petite porte par où nous nous sommes introduits, j'ai aperçu au travers des vitraux beaucoup de mouvement dans les appartemens, et, à notre approche, tout *est* rentré dans le plus profond silence.... Qu'est-ce que cela veut dire ?

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Dans notre croyance divine
L'honneur nous a fait une loi
D'aller combattre en Palestine
Pour la défense de la foi :
Quand nous croyons que les rebelles
Ont disparu tous sous nos coups,
Que Dieu veuille, hélas ! que chez nous
Nous ne trouvions pas d'infidèles !

Je me suis bien gardé de communiquer mes soupçons à mes compagnons d'armes ; on ne saurait trop ménager la sensibilité des maris..... Quelqu'un vient..... c'est une de ces dames..... tâchons d'éclaircir nos doutes.

SCENE IX.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, URSULE.

URSULE, *à part.*

Ma foi, je n'y peux plus tenir ; il faut absolument que je voie mon fiancé Gombaud.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Eh ! si je ne me trompe, c'est notre bonne petite Ursule.

URSULE.

Oui, monseigneur, c'est moi-même.... Ah ! mon Dieu, que je suis donc contente de vous revoir. Et Gombaud, monseigneur, est-ce qu'il n'est pas avec vous?

LE COMTE DE FOURMOUSTIERS.

Si fait ; tu vas le voir dans un instant.

URSULE, *s'en allant.*

Pardon, monseigneur ; permettez que j'aille au-devant de lui.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, *l'arrêtant.*

Avant tout, écoute.... Toutes ces dames ignorent jusqu'à présent que nous sommes ici.

URSULE.

Ah ! mon Dieu, non ; elles savent que vous êtes entrés par la petite porte.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Mais comment se fait-il que tu sois la première qui ait paru ?

URSULE.

Ah ! c'est que, voyez-vous, j'étais un peu moins troublée qu'elles, et....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Comment troublée !

URSULE.

Sans doute ; elles ne s'attendaient pas à votre retour.

LE COMTE DE FOURMOUSTIERS.

Eh bien ?....

URSULE.

Eh bien ! la surprise et puis la crainte qu'on ne découvre.... tout cela enfin leur a donné de l'inquiétude, voyez-vous.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Que veux-tu dire ? je ne comprends point.....

URSULE.

Ah ! c'est que vous ne savez pas l'aventure qui nous est arri-

vée.... (*A part.*) Ah! mon Dieu, que je suis étourdie! j'allais lui conter....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

L'aventure, dis-tu? parle....

URSULE.

Ah! que non; ces dames m'ont trop recommandé de me taire.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

C'est donc une chose bien extraordinaire?

URSULE.

Extraordinaire! ah! je vous réponds.... Aussi vous avez bien fait d'arriver cette nuit.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Tu crois?

URSULE.

Ce sont ces dames qui disent cela.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Auriez-vous couru quelques dangers?

URSULE.

Dame Ragonde prétend que nous étions très-exposées.... Quant à moi, je vous assure que je ne suis pas du tout de son avis.

AIR : *Je vous fuis; adieu, bois charmant.*

Ces messieurs, dans tous leurs discours
Remplis d'expressions polies,
Ici nous répétaient toujours
Que nous étions toutes jolies.
Enfin ils ont voulu, je crois,
A la place même où vous êtes,
Nous embrasser au moins vingt fois :
Où trouver des gens plus honnêtes?

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, *à part.*

Eh quoi! des hommes se sont introduits dans ce château!...

URSULE.

Ces dames avaient l'air tout effrayé.... ça me faisait rire, moi.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Elles avaient tort.

URSULE.

N'est-il pas vrai qu'elles avaient tort? Je leur disais bien qu'il ne fallait pas se tourmenter pour si peu de chose; mais, répondaient-elles, si nos maris viennent jamais à être instruits de tout cela, ils croiront peut-être que nous sommes coupables.... Bah! leur répliquais-je, quand ils sauront la vérité, ils ne pourront pas se fâcher; car enfin vous croyiez donner l'hospitalité à de pauvres pélerines poursuivies par le comte Ory, et c'est lui-même qui a pris ce costume pour s'introduire dans ce castel, avec quatorze chevaliers, ses amis; dans tout cela il n'y a pas de votre faute.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Le comte Ory et quatorze chevaliers!

URSULE.

Si vous saviez comme nous avons été surprises quand nous avons vu que ces pélerines étaient de forts jolis cavaliers!

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Ah! je conçois....

URSULE.

Ce qu'il y a de plus drôle dans tout ça, c'est, lorsque le beffroi a sonné, tous ces messieurs ont voulu sortir par la porte qui se trouve au fond de cette galerie, afin d'éviter la présence des maris de ces dames : mais point du tout; n'ont-ils pas manqué de se rencontrer en chemin? Ah! ah! ah! je ne puis m'empêcher de rire en pensant à l'effet qu'aurait produit cette rencontre; cela aurait été comique, n'est-ce pas?

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Ah! certainement très-comique!

URSULE.

Cependant il vaut mieux que cela ne soit pas arrivé; on ne sait pas les suites que cette scène aurait pu avoir; et je crois, tout bien considéré, qu'Isolier a bien fait de leur conseiller de se cacher dans l'appartement voisin, jusqu'à ce qu'il puisse les faire sortir sans être aperçus.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

C'est très-bien imaginé.

URSULE.

Dame ! c'est que ce bon jeune homme aime bien sa cousine, allez!

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Oui dà !

URSULE.

Malgré la pluie, l'orage, la neige, il faut qu'il vienne tous les jours ici.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, *à part.*

Ah ! ah ! M. le page, il paraît que vous faites aussi des vôtres ! mais j'ai de quoi mettre bon ordre à tout cela. (*Haut.*) Ma chère Ursule, si tu veux qu'aujourd'hui je consente à ton mariage avec Gombaud, il faut que tu me fasses une promesse....

URSULE.

Ah ! monseigneur, pour épouser mon cher Gombaud, je ferai tout ce que vous voudrez.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

J'exige seulement que tu ne parles à qui que ce soit de la conversation que tu viens d'avoir avec moi.

URSULE.

Comment ! ce n'est que cela !

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Pas davantage.

URSULE.

Vous pouvez compter sur ma discrétion; je n'aime pas à jaser, moi; ah ! mon Dieu, non.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, *à part.*

Il y paraît. (*Haut.*) Fais-moi le plaisir d'aller dire à madame la Comtesse que, sachant qu'elle est informée de mon retour, je lui fais demander la permission de lui présenter mes compagnons d'armes.

URSULE.

J'y vais tout de suite (*fausse sortie*). Ah ! ça monseigneur, vous n'oublierez pas ce que vous venez de me promettre.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Et toi tu n'oublieras pas nos conditions.

URSULE.

J'ai trop envie de me marier pour ne pas toujours y songer.

(*Elle sort à droite du spectateur.*)

SCÈNE X.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS *seul.*

Tout ce que je viens d'apprendre me confond! que faire dans cette circonstance? si l'on donne de l'éclat à cette aventure, nous allons devenir la fable de la cour et de l'armée..... est-il un sort plus malheureux !...

AIR *du vaudeville de Turenne.*

Pour soutenir les droits de la patrie
Nous marchons en braves guerriers,
Quand mille oisifs passent leur vie
Dans les plaisirs au sein de leurs foyers.
Souvent encor, quels destins sont les nôtres!
Ce n'est qu'un jeu pour ces gens sans pudeur,
Qui n'ont jamais acquis le moindre honneur,
De détruire l'honneur des autres!

Cette action du comte Ory doit-elle rester impunie? Non; il ne sera pas dit que l'on m'aura outragé impunément; écrivons-lui, et, afin de ne donner aucun soupçon, supposons qu'une affaire importante exige sa présence en ces lieux. (*Il écrit.*) Très-bien; chargeons maintenant Isolier de remettre ce billet... On approche... Ces pauvres amis! heureusement ils ne se doutent de rien.

SCENE XI.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, BERTRAND, et CHEVALIERS de la suite du comte.

BERTRAND ET LES CHEVALIERS.

AIR : *Quel désespoir!*

Quel désespoir!
En ces lieux, pendant notre absence,
Quel désespoir!
On s'amusait matin et soir!

BERTRAND.

Oui, l'on a fait bombance
Sans nous dans ce château,
Et j'ai bien l'assurance
Qu'on ne buvait pas d'eau!

BERTRAND ET LES CHEVALIERS.

Quel désespoir! etc.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Eh! messieurs, qu'avez-vous donc?

BERTRAND.

Ce que nous avons, monseigneur! Isolier, comme vous savez, nous a conduits au réfectoire; le couvert était mis; mais je crois, d'après les débris du repas et les flacons vides que nous avons trouvés, qu'il faut qu'avant nous une compagnie d'hommes d'armes ait passé par là, car il est impossible que des femmes, fussent-elles cinquante et ayant toutes un aussi bon appétit que moi, soient venues à bout de faire disparaître ce qui devait y avoir sur la table; aussi avons-nous conclu à l'unanimité qu'il est certain que nos dames ont oublié le serment qu'elles nous ont fait de nous rester fidèles quand nous sommes partis pour la Palestine.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Vous croyez?

BERTRAND.

Oui, monseigneur, et nous venons tout exprès pour leur en faire notre compliment. Je suis d'une colère!.. pour ces braves amis, car pour moi je suis déjà tout consolé; mais voici ces dames, et je vais leur parler.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Ah ça! messieurs, avant de les condamner, veuillez les entendre.

SCENE XII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, URSULE, RAGONDE, et DAMES de la suite de la comtesse.

LES DAMES EN CHŒUR.

AIR : *Allons aux près Saint-Gervais.*

Je vais revoir mon mari ;
Après une aussi longue absence :
Le voilà ce cher mari
Que mon cœur a toujours chéri !

URSULE.

Quels chagrins troublent leurs âmes!

RAGONDE.

Entre nous, c'est étonnant ;
Ils étaient si gais, mesdames,
En nous quittant.

LES DAMES EN CHŒUR.

Je vais revoir mon mari, etc.

(*Les chevaliers, dès qu'ils aperçoivent leurs femmes, se retirent dans un coin du théâtre. Le comte de Formoustiers, pendant le couplet précédent, embrasse la comtesse.*)

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Ah ! ma chère sœur, qu'il me tardait de vous presser contre mon cœur !

LA COMTESSE.

Croyez, mon frère, que je partage vos sentimens ; mais expliquez-moi, je vous prie, pourquoi ces braves chevaliers semblent fuir ces dames.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

D'après le désordre que ces messieurs ont cru remarquer en ces lieux, et notamment au réfectoire, ils craignent beaucoup que leur présence inattendue ne produise pas sur vous tout le plaisir qu'ils s'étaient promis.

LA COMTESSE.

Pourraient-ils soupçonner...

RAGONDE.

Qu'entends-je ! oserait-on par hasard douter de notre vertu ?... qu'en dites-vous, M. Bertrand ?

BERTRAND.

Je ne dis pas un mot, madame.

RAGONDE.

Miséricorde!

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Calmez-vous, dame Ragonde.

RAGONDE.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Quoi! dans de jaloux transports
On nous croira criminelles,
Lorsque, pour rester fidèles,
Nous avons fait mille efforts!
Quelle injuste récompense!
Nous, qui pendant votre absence,
Hélas! par trop de constance
Ayons manqué de périr!
Telle l'on voit sur sa tige
Une fleur que l'on néglige
Se faner et puis mourir.

URSULE, *à part.*

Gombaud me boude aussi.... je n'ai pourtant rien fait, moi....

LA COMTESSE.

Vous le voyez, mesdames, comme on interprète les plus innocentes actions!

RAGONDE.

Pouvions-nous sans cruauté refuser un asile à de malheureuses pélerines?

BERTRAND.

Des pélerines!.... Mais, monseigneur, ne pourrions-nous pas les voir; elles sont peut-être fort jolies....

RAGONDE.

Y pensez-vous? à l'heure qu'il est.... Il faudrait être plus qu'inhumain pour troubler le repos de ces pauvres petites innocentes.

BERTRAND.

De ces pauvres petites innocentes!

AIR *du petit Courier.*

Ah ! je n'ajoute aucune foi
A vos paroles éloquentes ;
Je suis sûr que vos innocentes
Sont innocentes.... comme moi.
D'après ce qu'on voit à l'office,
Elles doivent, sans contredit,
Avoir pris beaucoup d'exercice
Pour gagner autant d'appétit.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi, mesdames, ne pas satisfaire ces messieurs et leur prouver....

RAGONDE.

Non, madame ; il serait trop honteux pour nous de descendre jusqu'à nous justifier de leurs indignes soupçons !

BERTRAND.

Messieurs, voilà qui doit nous confirmer dans notre opinion. (*Bas aux chevaliers.*) Mais soyez tranquilles ; je ferai sentinelle, et il faudra bien que je les voie sortir.

LES CHEVALIERS EN CHŒUR.

AIR *final d'Alfred.*

Ensemble.

Ah ! d'après un pareil langage,
Avons-nous tort d'être jaloux ?
N'en doutons plus, on nous outrage ;
Mais, faisant preuve de courage,
Ensemble, amis, consolons-nous.

LES FEMMES EN CHŒUR.

Contre nous, pourquoi ce langage ?
Vous avez tort d'être jaloux ;
Aucune de nous n'est volage ;
Ah ! votre soupçon nous outrage ;
Vous êtes indignes de nous.

(*Bertrand et les chevaliers sortent par la porte du fond. Ragonde, Ursule et les dames rentrent dans l'appartement de la comtesse.*)

SCENE XIII.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, LA COMTESSE.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Il me semble qu'après trois ans d'absence la première entrevue de ces époux aurait pu être un peu plus agréable.

LA COMTESSE.

Convenez, mon frère, que ces messieurs ont bien tort.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis.

LA COMTESSE.

Comment, vous croiriez?....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Les apparences sont contre ces dames, et pour des maris qui craignent le scandale, c'est beaucoup trop.... Vous le savez, dans la société la malice est toujours prête à saisir le plus petit événement et à donner de l'importance à la chose la plus innocente.

LA COMTESSE, *à part.*

Que signifie ce langage? se douterait-il....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

N'a-t-on pas vu des hommes recommandables, et par leur rang et leur caractère, succomber sous le poids du ridicule, par suite quelquefois de l'imprudence ou de la légèreté de leurs femmes?

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler!....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Ce malheur n'est pas à craindre pour mes compagnons d'armes, puisque ce sont des pélerines que vous avez accueillies dans ce château....

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle pénible situation!... qu'il m'en coûte de lui cacher la vérité!

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Mais j'oubliais que je suis chargé d'une mission importante

pour le comte Ory.... Je ne vois point Isolier ; il faut pourtant qu'il aille sur-le-champ inviter ce seigneur à se rendre en ces lieux.

LA COMTESSE.

Comment ! à l'heure qu'il est ?

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

D'après la réputation qu'il s'est faite, vous craignez peut-être sa présence....

LA COMTESSE.

Ne suis-je pas auprès de vous ? d'ailleurs, doit-on croire tous les bruits qu'on a fait circuler sur son compte ?.... Il fait un temps affreux, et je crains seulement qu'Isolier....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Il n'y a aucun danger.... Le comte n'est pas loin d'ici, et Isolier est jeune ; il faut qu'il s'accoutume à braver les injures du temps ; il verra bien autre chose quand il sera à l'armée !

LA COMTESSE.

A l'armée !... Est-ce que vous auriez l'intention....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

J'ai obtenu du service pour lui.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! pauvre Isolier !

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

J'espère qu'en brave gentilhomme il se distinguera dans la carrière que ses aïeux ont si glorieusement parcourue.

AIR : *L'astre des nuits.*

Il ne faut pas, dans un honteux repos,
Ensevelir toujours son existence,
Et, dédaignant de glorieux travaux,
Ne devoir tout enfin qu'à la naissance.
Avec soin, sachant de son cœur
Ecarter la moindre faiblesse,
A la cour c'est par son honneur,
Dans les camps c'est par sa valeur,
Que l'on doit prouver sa noblesse,
Oui, sa noblesse !

LA COMTESSE, *voyant Isolier.*

Le voici. (*A part.*) Quel chagrin il va avoir en apprenant

cette nouvelle ... Eloignons-nous; car ce bon jeune homme me ferait trop de peine.

SCENE XIV.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, ISOLIER.

ISOLIER, *voyant sortir la comtesse.*

Pourquoi ma belle cousine semble-t-elle me fuir?

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Mon cher Isolier, il faut, sans perdre un instant, que tu portes cette lettre au comte Ory.

ISOLIER.

Oui, monseigneur. (*A part.*) Je n'irai pas bien loin.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Écoute; tu sais que je t'ai toujours voulu du bien; je veux t'en donner la preuve en te montrant que j'ai pensé à toi.... Tiens, lis et remercie-moi. (*Il lui donne un brevet.*)

ISOLIER, *après avoir lu.*

(*A part.*) Que vois-je un ordre de rejoindre l'armée!... Que je suis malheureux!

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Cela doit te faire grand plaisir.

ISOLIER, *à part.*

Je ne pourrai jamais quitter ma bonne cousine.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

J'ai pensé que je ne pouvais pas t'offrir un plus beau présent.

ISOLIER.

Monseigneur....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Eh quoi! des larmes roulent dans tes yeux! me serais-je trompé, Isolier? Allons, du courage, mon ami.

AIR : *Brûlant d'amour, et partant pour la guerre.*

Lorsque l'honneur au combat nous appelle,
Avec transport nous devons obéir:
A cette voix, bien loin d'être rebelle,
Notre cœur doit palpiter de plaisir.

Pour Dieu, pour la patrie,
Pour son Roi, son amie,
Vaincre ou mourir sans montrer de regrets,
C'est le devoir d'un chevalier français.

(*Isolier s'anime à chaque couplet.*)

De ces héros que l'univers admire,
Il faut un jour égaler les travaux ;
Sans être ému, non, tu n'as pas dû lire
Ces mots gravés sur leurs nobles tombeaux :
Pour Dieu, pour la patrie,
Pour son Roi, son amie,
Vaincre ou mourir sans montrer de regrets,
C'est le devoir d'un chevalier français.

ISOLIER, *transporté.*

Ah ! monseigneur, daignez me pardonner un instant de faiblesse.

Même air.

Vous me verrez dans les champs de la gloire,
Et, digne enfin du nom de mes aïeux,
Aller combattre, enchaîner la Victoire,
Ou succomber en répétant comme eux :
Pour Dieu, pour la patrie,
Pour son Roi, son amie,
Vaincre ou mourir sans montrer de regrets,
C'est le devoir d'un chevalier français.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

C'est très-bien ! mon ami ; c'est très-bien ! Voilà qui me réconcilie avec toi. .. Mais, sans plus de retard, va porter ma lettre. (*A part.*) Éloignons-nous, et allons prévenir les chevaliers de la visite du comte Ory, afin que sa présence en ces lieux n'augmente pas leurs soupçons. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCENE XV.

ISOLIER *seul.*

Est-il un sort plus cruel que le mien.... Mais oublions un instant nos intérêts pour ne songer qu'à ceux de ma bonne cou-

sine.... Ce diable de Bertrand m'embarrasse ! c'est lui qui anime les chevaliers contre leurs dames. S'il n'avait pas fermé la porte qui donne sur la campagne, je pourrais faire évader nos prétendues pélerines par cette galerie, au lieu que maintenant, pour sortir, il faut qu'elles traversent tout le château.... Que faire?.... Remettons d'abord cette lettre à monseigneur, et prions le ciel de ne point nous abandonner....

SCENE XVI.

LE COMTE ORY, ISOLIER.

(*Le comte Ory est habillé en pélerine.*)

ISOLIER, *frappant à la porte.*

Monseigneur! monseigneur ! c'est moi, Isolier.

LE COMTE ORY.

Viens-tu nous délivrer?

ISOLIER.

Pas encore.... mais je suis chargé de vous remettre cette dépêche de la part du comte de Formoustiers.

LE COMTE ORY.

Une lettre! Que peut-elle contenir ?

ISOLIER.

Je l'ignore.

LE COMTE ORY.

Voyons. (*Il lit.*)

« Monsieur le comte,

« L'amitié qui a toujours uni nos familles, et l'attachement que vous aviez pour moi avant mon départ pour la Palestine, m'engagent à vous prier de vous rendre sur-le-champ au château de Formoustiers. Comme il s'agit d'une affaire à laquelle mon honneur est attaché, et que je connais votre caractère loyal et généreux, je ne doute pas de l'empressement que vous mettrez à vous rendre à mon invitation.

« *Le seigneur comte* DE FORMOUSTIERS. »

Une affaire d'honneur!.... Sais-tu?....

ISOLIER.

Il ne m'a rien dit à cet égard; mais ce que je vois d'heureux dans tout ça, c'est que vous pouvez maintenant quitter ce dé-

guisement et paraître ici sans danger, (*Apercevant Bertrand.*) Ah ! monseigneur, j'aperçois le mari de dame Ragonde; il nous observe, tant mieux.... Il me vient une idée.... Ces dames, en vous voyant sous ce costume, n'ont pas eu le plus léger soupçon; il vous sera encore plus facile de faire croire à Bertrand que vous êtes une véritable pélerine.... Je vous laisse avec lui.... Je vais prévenir le comte de Formoustiers de votre arrivée, et tout disposer pour que les nobles compagnons de vos amoureuses prouesses sortent de ce château avec les honneurs de la guerre. (*Isolier salue le comte avec respect; celui-ci lui fait une grande révérence.*)

SCÈNE XVII.

LE COMTE ORY, BERTRAND.

BERTRAND, *à part.*

Je ne reviens pas de mon étonnement ! mais c'est que c'est bien une femme, et une fort jolie encore... aussi ce petit fripon de page lui faisait-il la cour.

LE COMTE ORY, *à part.*

Que dit-il donc tout bas?...

BERTRAND, *à part.*

Et nous avons pu soupçonner nos chastes moitiés ! ah ! nous leur devons une réparation éclatante.

LE COMTE ORY, *à part.*

Il s'approche, feignons de nous éloigner.

BERTRAND.

Permettez, aimable...

LE COMTE ORY.

Ah ! que vois-je ? un homme.....

BERTRAND.

Eh quoi ! vous aurais-je fait peur ?

LE COMTE ORY.

Non, beau chevalier ; mais.....

BERTRAND.

Beau chevalier !.... elle est vraiment charmante....,

LE COMTE ORY.

Votre présence me cause un trouble...

BERTRAND.

Comme elle a l'air timide !

LE COMTE ORY.

Et si mes compagnes vous apercevaient, je suis sûre qu'elles seraient capables, pour vous éviter, de s'élancer jusque dans les fossés du château.

BERTRAND.

Pas possible.

LE COMTE ORY.

On nous avait dit que ce castel n'était habité que par des femmes... ah ! si nous avions su y rencontrer des hommes, le ciel est témoin que nous nous serions bien gardées d'y entrer.

BERTRAND.

Qu'elle est intéressante ! Ah ! que je serais heureux si dame Ragonde lui ressemblait !

LE COMTE ORY.

Air de Zoé ou la Pauvre fille.

Craignant pour nos cœurs innocens,
Pauvres petites que nous sommes,
Comme autant de loups ravissans
Avec soin nous fuyons les hommes;
Et souvent, malgré tout cela,
Nous commettons mainte imprudence.
Ah ! grand Dieu, que de mal on a
Pour garder l'innocence !

C'est pourquoi, vers un lieu divin,
Nous allons en pèlerinage,
Pour qu'à l'Amour, ce dieu malin,
Nous résistions avec courage.
Oui, tels sont nos projets pieux :
Car, lorsque l'on est sans défense,
Peut-on, sans le secours des Dieux,
Garder son innocence ?

BERTRAND.

En vérité, sa grâce, son air de candeur me transporte à un tel point... (*Il lui prend la main.*)

LE COMTE ORY.

O ciel! que faites-vous?

BERTRAND.

Il faut absolument que je baise cette jolie petite main.

LE COMTE ORY, *le repoussant.*

Je ne le souffrirai pas.

BERTRAND, *à part.*

Peste, quel poignet elle vous a!

LE COMTE ORY.

Jamais on a osé prendre une pareille liberté auprès de moi.

BERTRAND.

Quelle sévérité!

LE COMTE ORY.

Je puis avoir l'air simple et doux, mais si vous me connaissiez davantage, vous verriez, monsieur, que je ne suis pas ce que je parais être.

BERTRAND.

Je vous jure que je n'avais aucune intention.

LE COMTE ORY.

Fi, monsieur, c'est affreux.

BERTRAND, *à part.*

Mais je n'ai jamais vu de vertu pareille.

LE COMTE ORY.

Manquer de respect à une malheureuse pélerine!

BERTRAND.

Ah! parlez plus bas, ma femme pourrait vous entendre.

LE COMTE ORY.

Ah! vous avez une femme, et vous prétendiez m'en conter.

BERTRAND.

J'ai tort.

LE COMTE ORY.

Epoux infidèle!

BERTRAND.

Appaisez-vous.

LE COMTE ORY.

Perfide !

BERTRAND.

Parlez moins haut.

LE COMTE ORY.

Non, je veux que toutes ces dames connaissent votre conduite.

BERTRAND, *à part.*

Où diable me suis-je fourré?

LE COMTE ORY.

AIR : *fragment d'un duo de Blaise et Babet.*

Hélas! c'est abominable!

BERTRAND.

Ah! calmez votre courroux!

(*A part.*)

Quelle aigreur épouvantable!

(*Haut.*)

Faut-il tomber à vos genoux!

(*Il se met à ses genoux; Ragonde entre et reste stupéfaite.*)

RAGONDE.

Ensemble. Époux infidèle et volage,
Je vous gêne peut-être.

LE COMTE ORY.

Ensemble. Épouse infidèle et volage,
Je me gêne peut-être.

BERTRAND.

Ensemble. Ah pardonnez-moi cet outrage,
Je m'accable peut-être.

(*Le comte Ory rentre dans l'appartement où sont ses compagnons.*)

SCÈNE XVIII.

RAGONDE ET BERTRAND.

RAGONDE.

Il faut convenir que vous êtes un grand perfide d'oser, après

avoir douté de notre foi, en compter à de pauvres pélerines. (*A part*) Dans tout autre moment, comme je me moquerais de lui !

BERTRAND.

Ma chère petite femme Ragonde, souffrez que je vous explique.....

RAGONDE.

Non, je ne veux rien entendre..... vous devriez rougir ! moi qui vous ai tant aimé ! qui ai tout sacrifié pour vous..... Ah ! il faut que vous soyez bien ingrat !

AIR : *Il était une fille.*

Avant le mariage,
Méchant, rappelez-vous,
Que vous étiez à mes genoux.
Par un tendre langage
Votre amour triompha,
Vous oubliez cela.... ah !

A répandre des larmes
Je passe tout mon temps.
Que ne suis-je dans mon printemps ;
Que n'ai-je encor les charmes
Qu'en moi l'on admira,
Vous me pairiez tout ça.

BERTRAND.

Allons, oublions toutes ces petites tracasseries de ménage.....

RAGONDE.

Moi, oublier tout cela, j'aimerais mieux mourir.

BERTRAND.

Bah ! bah ! dans un instant, je veux que nous soyons tous les meilleurs amis du monde..... J'ai certain projet : vous verrez....

AIR *de la Chaumière et du Château.*

Comme il n'existe jamais
De ménage
Sans nuage,
On se boude un instant ... mais
On fait vite après la paix.

Se brouiller, ah! c'est charmant!
L'amour, en plaidant la cause,
Gagne toujours quelque chose
Dans un [illegible].

Ensemble.

Comme il n'existe jamais
De ménage
Sans nuage,
On se boude un instant... mais
On fait vite après la paix.

RAGONDE.

Quoiqu'il n'existe jamais
De ménage
Sans nuage,
Mon ami, je vous promets
De ne point faire la paix.

(*Bertrand sort par la porte du fond.*)

SCENE XIX.

RAGONDE *seule.*

Qui pourrait croire que mon perfide époux était aux pieds du comte Ory et qu'il lui faisait la cour?... En vérité je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure... Ah! si je n'étais pas forcée de me taire, quelle honte je lui ferais; mais c'est égal, il ne perdra rien pour attendre.

SCENE XX.

ISOLIER, DAME RAGONDE.

ISOLIER, *accourant.*

Ma chère Ragonde, tout va pour le mieux; Bertrand n'a plus le moindre soupçon et il fait même des reproches à tous les chevaliers du peu de ménagement avec lequel ils ont traité leurs dames... Il soutient qu'il a vu les pèlerines, qu'elles sont toutes jolies; enfin il plaide votre cause avec une chaleur... ah! vraiment c'est un plaisir de l'entendre... mais, comme il faut que je parle au comte Ory, faites-moi je plaisir d'aller annoncer cette nouvelle à ma belle cousine, et dites bien à ces dames que dans un instant elles n'auront plus aucun sujet d'inquiétude.

RAGONDE.

Avant tout permettez-moi de vous dire....

ISOLIER.

Je n'ai pas le temps pour le moment de vous entendre.

RAGONDE.

Je n'ai qu'un mot....

ISOLIER.

Je vous rejoins dans une minute.

RAGONDE.

Mais....

ISOLIER.

Ma chère Ragonde, ne perdez pas un instant, je vous en supplie....

RAGONDE.

Oh! mon Dieu, comme ces jeunes gens sont vifs!...

ISOLIER.

Allez, et reposez-vous entièrement sur moi.

SCENE XXI.

ISOLIER, LE COMTE ORY *en chevalier.*

ISOLIER.

Monseigneur, vous pouvez paraître.

LE COMTE ORY.

Eh bien?....

ISOLIER.

Vous saurez.... mais de la prudence.... Voici le comte de Formoustiers.

SCENE XXII.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS, LE COMTE ORY, ISOLIER.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Je vous prie, M. le comte, de vouloir bien m'excuser si je vous ai fait attendre.... Isolier, éloigne-toi.

ISOLIER, *à part.*

Que veut dire ce mystère?

LE COMTE DE FORMOUTIERS.

Tu veilleras à ce que personne ne trouble notre entretien.

ISOLIER.

Oui, monseigneur.

SCENE XXIII.

LE COMTE ORY, LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Voici, monsieur le comte, les motifs qui m'ont déterminé à vous importuner : Une affaire qui est encore secrète, mais qui sans doute demain sera publique, m'expose à perdre la considération dont je jouis à la cour, et peut attirer sur moi le mépris de mes compagnons d'armes. J'ai pensé, monsieur le comte, que vous, dont la sagesse et la droiture sont connues, vous pourriez m'aider de vos conseils dans une pareille circonstance.

LE COMTE ORY.

Parlez; je suis tout à vous.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Je pourrais invoquer les lois, et je serais sûr de triompher; mais vous savez qu'il est quelquefois des injures dont la publicité augmente encore la honte de la personne qui les a éprouvées.

LE COMTE ORY.

Peut-on laisser impunie une offense qui compromet notre honneur!

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Et celui de toute une famille!

LE COMTE ORY.

Cela est possible.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Que faire?

LE COMTE ORY.

Le sort des armes doit décider en ce cas.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Je suis flatté de vous voir penser comme moi; je vous promets de suivre votre conseil; mais avant tout je veux vous mettre à même de juger jusqu'à quel point mon ressentiment est fondé. Voici de quoi il s'agit : Par un hasard singulier j'ai découvert en arrivant ici, cette nuit, que de jeunes étourdis, conduits par un des plus puissans seigneurs de cette province, se sont présentés sous le costume de pauvres pélerines, afin de parvenir près des dames qui habitent ce château....

LE COMTE ORY, *à part.*

Nous sommes découverts. (*Haut.*) Je conçois qu'une pareille étourderie....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Vous appelez ça une étourderie, monsieur le comte?

LE COMTE ORY.

Je suis loin de l'approuver; mais on ne parlait dans la province que de la vie retirée que menaient les dames du château de Formoustiers; l'imagination des jeunes gens est facile à s'enflammer; ils auront pensé qu'il était fort piquant de s'introduire, par adresse, chez des femmes qui avaient fait le serment de n'admettre près d'elles aucun homme pendant l'absence de leurs maris; et sans doute que l'auteur de cette aventure, plein de son projet, n'aura pas réfléchi aux suites qu'il pouvait avoir.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Mais il me semble que vous prenez bien vivement sa défense.

LE COMTE ORY.

C'est que je sais, plus que tout autre, les fautes que peut nous faire commettre une jeunesse trop ardente; souvent le désir de voir une femme que l'on adore....

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Vous pensez....

LE COMTE ORY.

Oui, je suis sûr que l'amour est pour quelque chose dans cette aventure, et c'est ce qui me rend moins sévère pour le coupable.

AIR *des maris ont tort.*

Pour lui si j'ai de l'indulgence
Je dois le dire sans détour;
J'ai fait plus d'une extravagance,
Guidé comme lui par l'Amour.
Lorsque selon vous son audace
Ne peut jamais se pardonner,
Moi je me figure à sa place,
Et je ne puis le condamner.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

(*A part.*) Nous y voilà. (*Haut.*) Mes compagnons d'armes ignorent heureusement cette aventure; mais ma sœur est ou tragée, et l'auteur de cette entreprise aura ma vie ou j'aurai la sienne.

LE COMTE ORY.

En homme d'honneur il ne peut vous refuser la satisfaction que vous lui demandez, et je sens que je serais indigne de votre estime si je gardais plus long-temps le silence; oui, monsieur le comte, j'ai pu commettre une grande faute; mais je suis incapable de feindre dans une pareille circonstance.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Eh quoi! vous seriez....

LE COMTE ORY.

Le coupable lui-même!

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Vous m'avez tracé la conduite que je dois tenir; j'espère....

LE COMTE ORY.

Je suis prêt à vous satisfaire.... Mais avant tout je veux vous prouver que, si j'ai pu avoir un moment d'erreur, mes intentions étaient pures.... Ne me refusez pas la grâce que je vous demande; obtenez pour moi de madame la comtesse un moment d'entretien; c'est elle qui doit décider de mon sort.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Quels sont vos projets?

LE COMTE ORY.

De vous donner la preuve que je mérite votre amitié.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

AIR : *Il faut, il faut en ce jour corriger.*

Eh bien ! ma sœur va venir en ces lieux ;
Oui, je consens à ce qu'elle y paraisse ;
Mais songez bien qu'en cédant à vos vœux
Je compte sur votre promesse.

LE COMTE ORY.

Soyez certain que je n'hésite pas ;
A le prouver, avec vous je m'engage.

(*A part.*)

Mais plus heureux si, pour d'autres combats,
Je puis réserver mon courage.

Ensemble.

Pour mon bonheur, oui, je sens qu'en ces lieux
Il faut soudain que votre sœur paraisse ;
Mais vous pouvez, en cédant à mes vœux,
Compter toujours sur ma promesse.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Eh bien ! ma sœur va venir en ces lieux ;
Oui, je consens à ce qu'elle y paraisse ;
Mais songez bien qu'en cédant à vos vœux
Je compte sur votre promesse.

(*Le comte de Formoustiers entre chez la comtesse.*)

SCENE XXIV.

LE COMTE ORY *seul.*

Oui, je veux réparer mes torts : la comtesse est jeune et jolie, je l'aime ; qu'elle dise un mot, et je jure à ses pieds de l'adorer jusqu'à mon dernier soupir.

SCÈNE XXV.

ISOLIER, LE COMTE ORY.

ISOLIER.

Bonnes nouvelles, monseigneur ! bonnes nouvelles !

LE COMTE ORY.

Oui, de fort bonnes ; le comte de Formoustiers est instruit de tout.

ISOLIER.

Ah! mon Dieu, vous me faites trembler!

LE COMTE ORY.

Heureusement que j'ai trouvé le moyen d'appaiser cette malheureuse affaire.

ISOLIER.

Et lequel, monseigneur?

LE COMTE ORY.

Apprends, mon cher Isolier, que je n'ai pu voir ta belle cousine sans éprouver soudain pour elle le plus ardent amour; et, comme sa naissance et sa fortune égalent au moins ses attraits, j'ai formé le dessein d'unir ma destinée à la sienne.

ISOLIER.

Eh quoi! vous auriez l'intention....

LE COMTE ORY.

Sans doute.

ISOLIER, *à part.*

O Ciel!.... Si je pouvais le détourner de ce projet. (*Haut.*) Ah! monseigneur, j'ai bien peur de vous voir un jour regretter d'avoir formé de pareils nœuds.

LE COMTE ORY.

Et pourquoi?

ISOLIER.

C'est que ma belle cousine, quoiqu'elle paraisse très-bonne, n'a pas un bien bon caractère, allez! elle est emportée, coquette....

LE COMTE ORY.

Tu crois cela?

ISOLIER.

Je vous aime trop pour ne pas vous prévenir.

LE COMTE ORY.

Mon ami, que je te remercie de ce que tu viens de me dire!

ISOLIER, *à part.*

Quel bonheur! je crois qu'il renonce à sa main.

LE COMTE ORY.

AIR : *Quels bijoux voilà.*

Les défauts qu'elle a
Me plaisent à la folie;

L'amour veut de la jalousie ;
J'aime la coquetterie ;
Ah ! toute femme jolie
Doit avoir ces défauts-là.

ISOLIER.

Il faut qu'à la ronde
Toujours elle gronde :
Si j'en crois le monde
Souvent c'est
Sans sujet.

LE COMTE ORY.

Mais qu'une personne
Soit et douce et bonne,
D'elle chacun rit tout bas.

ISOLIER.

Ah ! d'elle en ce cas
On ne rira pas ;
Elle n'est pas plus contente
Que lorsqu'elle vous tourmente ;
Enfin
C'est un vrai lutin.

Ensemble.

Quels défauts elle a !
De lui consacrer sa vie,
Ah ! pourrait-on avoir l'envie !
Ce serait une folie.
Faut-il que femme jolie
Possède ces défauts-là !

LE COMTE ORY.

Les défauts qu'elle a
Me plaisent à la folie ;
Je veux lui consacrer ma vie ;
C'est le bonheur que j'envie,
Car toute femme jolie
Doit avoir ces défauts-là.

Que j'aime sa mine piquante,
Sa taille élégante !
Dans cette femme charmante,
Tout me plaît, tout m'enchante.

ISOLIER.

Ah ! ce n'est pas tout encor ;
Dans les bals on la voit sans cesse.

LE COMTE ORY.

Pour moi, quelle ivresse ! bis.
Ta cousine est un vrai trésor ! bis.
Car, pour qu'on la blâme,
Est-ce un mal
D'aller au bal ?
Par sa grâce une femme
En dansant captive notre âme ;
Mon cher ami, je le vois bien,
Pour plaire il ne lui manque rien.

Ensemble.

Les défauts qu'elle a
Me plaisent à la folie :
Je veux lui consacrer ma vie ;
C'est le bonheur que j'envie ;
Car toute femme jolie
Doit avoir ces défauts-là,
Oui, doit avoir ces défauts-là.

ISOLIER.

Quels défauts elle a !
De lui consacrer sa vie,
Ah ! pourrait-on avoir l'envie !
Ce serait une folie.
Faut il que femme jolie
Possède ces défauts-là,
Oui, possède ces défauts-là !

(*A part.*)

Voici la comtesse ; espérons qu'elle ne sacrifiera pas son pauvre petit cousin.

LE COMTE ORY.

Laisse-nous seuls un moment.

ISOLIER.

Oui, monseigneur. (*Il sort.*)

SCENE XXVI.

LE COMTE ORY, LA COMTESSE.

LE COMTE ORY.

Monsieur le comte vous a sans doute appris, madame....

LA COMTESSE.

Vous me voyez au désespoir !....

LE COMTE ORY.

Rassurez-vous; le mal n'est pas aussi grand qu'il paraît l'être; les maris de ces dames n'ont eu jusqu'alors que des soupçons, qui peut-être sont déjà dissipés, et il ne dépend que de vous que nous sortions de la pénible situation où nous nous trouvons en ce moment.

LA COMTESSE.

De moi?... Ah! il n'est pas de sacrifices que je ne fasse! Parlez....

LE COMTE ORY.

Vous ne pouvez douter de l'amour que vous m'avez inspiré; c'est lui seul qui est cause que je me suis rendu coupable; consentez à ma fécilité en daignant m'accorder votre main; je vous en conjure, ne rejetez pas ma prière; songez qu'il y va de notre bonheur à tous.

LA COMTESSE.

Ma surprise est extrême!.... Est-ce bien vous, monsieur le comte, qui me proposez....

LE COMTE ORY.

Je sais que les bruits qu'on a fait circuler sur mon compte ne doivent pas vous donner une grande confiance en mes discours! Ah! croyez à ma sincérité; j'ai eu une jeunesse vive, impétueuse; mais vous seule aujourd'hui régnez sur mon âme et la gouvernerez sans cesse.

LA COMTESSE.

On pourrait avoir la faiblesse de croire à votre amour; mais à votre constance, ah! cela est impossible.

LE COMTE ORY.

Rendez-vous plus de justice.

AIR: *Restez, troupe jolie.*

Pourquoi ce peu de confiance?
Voyez le papillon léger
Qui nous retrace l'inconstance
En ne cessant de voltiger:
Sur chaque fleur il se repose,
Toutes ont droit à ses amours;
Mais, dès qu'il est près de la rose,
Il se fixe alors pour toujours.

LA COMTESSE.

C'est en vain que vous cherchez à flatter mon amour-propre.

LE COMTE ORY.

Eh bien ! madame, si mon amour ne peut avoir assez d'empire sur vous, peut-être que l'amitié que vous avez pour votre frère vous décidera en ma faveur : apprenez que M. le comte de Formentiers exige que je lui rende raison de l'outrage qu'il prétend avoir reçu de moi....

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

LE COMTE ORY.

Et si, malgré toute ma prudence, le sort des armes m'était favorable, que de regrets n'auriez-vous pas !...

LA COMTESSE.

Arrêtez, je vous en conjure; vous me faites frémir !

LE COMTE ORY.

Eh bien ! osez donc d'être inflexible.... Eh ! devrais-je avoir besoin de recourir à de pareils discours pour toucher votre cœur ! car enfin, ne m'exposais-je pas, en vous parlant ainsi, à faire soupçonner que la crainte.... Ah ! si vos sentimens ne répondent pas aux miens, si je ne dois votre main qu'au seul attachement que vous avez pour votre frère, je renonce au bonheur de vous obtenir, et j'aime mieux mille fois la mort que de vous posséder à ce prix.

LA COMTESSE.

Comment pouvez-vous penser qu'en un moment je puisse céder à vos vives instances?

LE COMTE ORY.

Dites-moi seulement que je puis espérer...

LA COMTESSE.

Quelle situation !

AIR *de Délia.*

Lorsqu'en ces lieux, hélas ! votre présence
Peut à l'instant me perdre sans retour,
— — — — — de quelque espérance
— — — — —

Eh bien ! agissez de sorte
Que, sans être ici surpris,
Chacun des chevaliers sorte,
Je promets tout à ce prix,
Mais à ce prix.

LE COMTE ORY.

Même air.

Vous me verrez vaincre tous les obstacles,
Puisque, pour prix, vous m'offrez le bonheur !
Ah ! je saurais enfanter des miracles
Pour mériter le don de votre cœur.
Votre promesse m'enflamme,
Et, si j'en crois en ce jour
Ce qui se passe en mon âme,
Tout est possible à l'Amour,
A mon amour.

Je suis au comble de mes vœux ! je cours trouver votre frère et lui faire part de l'heureux espoir que vous venez de me donner.... Mais le voici lui-même !

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, LE COMTE DE FORMOUSTIER, LE COMTE ORY.

Monsieur le comte, votre sœur daigne approuver mes sentimens ; choisissez maintenant, ou de combattre un ennemi ou d'embrasser un frère.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Si ma sœur est favorable à vos vœux, monsieur le comte, loin de m'opposer à sa volonté, je me fais un véritable plaisir de l'approuver ! Oublions le passé, et désormais soyons amis.

SCENE XXVIII.

LES MÊMES, ISOLIER, *accourant.*

ISOLIER, *au comte Ory.*

Monseigneur, les maris de ces dames me suivent ; de la prudence ! comptez sur dame Ragonde.

SCÈNE XXIX.

LES MÊMES, RAGONDE, URSULE, DAMES de la suite de la comtesse, BERTRAND, CHEVALIERS de la suite du comte de Formoustiers.

LES DAMES.

AIR : *Grands dieux, hélas ! protégez-nous.*

Ah ! Soyons ces cruels époux !

LES CHEVALIERS.

Oubliez nos [illegible],
De nos torts nous [illegible].

RAGONDE.

C'est très-bien, messieurs ! vous croyez, avec quelques excuses, nous faire oublier vos outrages ; mais, non.

BERTRAND.

Ma chère Ragonde, laissez-vous attendrir... Nous jurons d'avoir désormais la plus grande confiance en vous.

RAGONDE.

Bah ! bah ! serment en l'air que tout cela.

LE COMTE CHY.

Allons, mesdames, un peu d'indulgence.

RAGONDE.

Eh bien ! nous pardonnerons ; mais si l'on veut nous donner une preuve certaine qu'on ne soupçonne plus notre fin.

LE COMTE CHY, *à part.*

Voilà le moment décisif.

RAGONDE.

Eh ! justement l'occasion s'en présente ; nos pauvres pèlerines vont se mettre en route : il faut que ces messieurs nous promettent de les laisser sortir sans jeter sur elles un seul regard. Êtes-vous de cet avis, mesdames.

TOUTES LES DAMES.

Oui ! oui !

BERTRAND, *bas aux chevaliers.*

Consentons à cela, quand elles passeront nous nous retour-

nerons subitement. (*Haut.*) Nous cédons aveuglément à toutes vos volontés.

LA COMTESSE.

Je tremble.

LE COMTE ORY.

Ne craignez rien.

RAGONDE.

Les voici. Ah çà ! messieurs, songez à votre promesse.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Isolier, reconduis les pélerines jusqu'à la porte du château.

ISOLIER.

Oui, monseigneur.

URSULE, *à part.*

A leur place, moi, je ne pourrais pas m'empêcher de regarder.

SCENE XXX.

LES MÊMES, LES CHEVALIERS de la suite du comte Ory.

(*Ils sont tous en pélerine ; ils défilent un à un et lentement ; Isolier les conduit ; ils sortent par la porte du fond ; les dames sont toutes rangées à droite du spectateur, et les chevaliers, leurs maris, sont à gauche. Le milieu de la scène ne doit pas être occupé afin que le public voie défiler les pélerines.*)

TOUTES LES DAMES.

Musique de M. Doche.

Aimables pélerines,
Recevez nos adieux.

LES MARIS, *à part.*

D'apercevoir leurs mines
Ah ! je suis curieux.

LES DAMES.

Dans votre pénible voyage
Que le ciel guide vos pas ;
Et, dans votre pélerinage,
Ah ! ne nous oubliez pas.

LES CHEVALIERS, *en pélerine.*

Ah ! dans notre pélerinage,
Nous ne vous oublierons pas.

LES MARIS, *à part.*

Sachons, sans tarder davantage,
Si l'on ne nous trompe pas.

(Ils se retournent subitement et ils aperçoivent les pélerines qui défilent.)

Amis, ce sont des femmes!

LES DAMES.

Vos soupçons sont infâmes.

LES MARIS, *allant aux pélerines.*

Approchons-nous;
Elles sont fort bien je parie.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

Au nom de la chevalerie,
Que faites-vous?

LE COMTE ORY.

Rappelez le calme en vos âmes,
Et songez, galans chevaliers,
Que ces mots: Protecteurs des dames,
Sont gravés sur nos boucliers.
Nous jurâmes que chaque belle
Aurait des droits à nos respects;
Prouvons qu'un chevalier français
A son serment reste fidèle.

LES MARIS, *entr'eux.*

Qu'allions-nous faire en ce moment,
N'oublions pas notre serment.

LES DAMES.

Méritez-vous que l'on vous aime?

LES MARIS.

Notre repentir est extrême.

Ensemble.

LES DAMES.

Vous doutiez encor de nous;
Restez, restez à nos genoux.

LES MARIS.

Mesdames, nous implorons tous
Notre pardon à vos genoux.

LE COMTE ORY, LE COMTE DE FORMOUSTIERS, LA COMTESSE.

Ah! pardonnez à vos époux,
Lorsqu'ils tombent à vos genoux.

SCENE XXXI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, ISOLIER.

ISOLIER.

Monseigneur, les pélerines sont hors du château.... Ah! si vous les aviez entendues, comme elles remerciaient le Ciel pour toutes les bontés qu'on a eues pour elles!

LA COMTESSE.

Ah! je respire!

URSULE.

Monseigneur se rappelle sans doute la promesse qu'il m'a faite.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

De te marier avec Gombaud! certainement.

BERTRAND.

Messieurs, il est bien certain que nous avions tort, et très-grand tort! mais malgré tout cela, croyez-moi, quand vous serez absens, ayez toujours soin de prévenir vos dames du jour et de l'heure de votre retour.

LE COMTE DE FORMOUSTIERS.

AIR *de l'Enfant et le Grenadier.*

Désormais au sein de la gloire
Quand nous avons sous nos drapeaux,
Mes amis, fixé la victoire,
Goûtons enfin un doux repos.
Mais conservant notre énergie,
Prouvons, si l'on trouble la paix,
Qu'au premier signal un Français
Marche à la voix de la patrie.

TOUS EN CHŒUR.

Mais conservant notre énergie,
Prouvons, etc.

BERTRAND.

De nos cœurs le temps impitoyable
Force-t-il l'amour de s'enfuir,
Passons alors nos jours à table
Et toutes nos nuits à dormir.

TOUS EN CHŒUR.

Mais conservant notre énergie,
Prouvons, etc.

ISOLIER, *à part.*

Pour me venger du sort volage,
Avant de quitter ce séjour,
J'espère bien, en malin page,
Faire à monseigneur plus d'un tour.

TOUS EN CHŒUR.

Mais conservant notre énergie,
Prouvons, etc.

LA COMTESSE, *au public.*

Ce soir, quand par notre imprudence
Nous avons eu tant de frayeur,
Nos chers maris, par leur présence,
Ont encor doublé notre peur.
Nouvelle crainte nous agite
En ce moment pour notre auteur;
Mais trop heureux si pour la peur
Nous pouvons tous en être quitte.

TOUS EN CHŒUR.

Nouvelle crainte nous agite
En ce moment pour notre auteur;
Mais trop heureux si pour la peur
Nous pouvons tous en être quitte.

FIN.

Nota pour la mise en scène.

Les personnes qui figurent dans la première scène, comme chevaliers du comte Ory, peuvent paraître avec le comte de Formoustiers; il suffira de quitter l'habit de pélerine.

Quand les pélerines défilent, scène XXX, on pourra, attendu le peu d'espace qu'elles ont à parcourir, faire repasser plusieurs fois les mêmes personnes, ce qui réduira le nombre des figurans ou figurantes, à quatre ou cinq selon la largeur de la scène.

Rougemont, Michel Nicolas Balissan de

ARLEQUIN,

SEIGNEUR DE VILLAGE,

VAUDEVILLE-PARADE EN UN ACTE,

PAR MM. DE ROUGÉMONT ET T. SAUVAGE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le Samedi 18 *Octobre* 1817.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle. HUET MASSON, Libraire, rue Saint-Honoré, nº. 204, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-Royal, au 2me., vis-à-vis le Café de la Régence.

M. DCCC. XVII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARLEQUIN.	M. *Laporte.*
LÉLIO, son Ami.	M. *Guénée.*
Le Docteur BALOARD.	M. *Fontenay.*
ARGENTINE, Amante d'Arlequin.	Mlle. *Minette.*
CASSANDRE.	M. *Chapelle.*
SCAPIN.	M. *Fichet.*
MEZZETIN.	M. *Thuilier.*
SILVIA.	Mme. *St.-Aulère.*
ANGÉLIQUE.	Mlle. *Betzi.*
ROSETTE.	Mlle. *Pauline.*
PIERROT, Paysan.	M. *Justin.*
TRIVELIN, *idem.*	M. *Doisi.*
VIOLETTE, vieille Femme. . . .	Mlle. *Chapelle.*
MARINETTE, jeune Fille. . . .	Mlle. *Clémence.*
PAYSANS, PAYSANNES.	

NOTA. — Cette Pièce portait le titre du *Roi d'Yvetôt*; les auteurs furent obligés de le changer, et, ainsi que la Gazette l'a dit, *ce n'est pas le seul sacrifice qu'ils aient été forcés de faire.*

ARLEQUIN,

SEIGNEUR DE VILLAGE.

Le Théâtre représente une grande Chaumière, dont le fond est ouvert et donne sur une Place de de Village ; des portes de chaque côté.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, VIOLETTE, TRIVELIN, MARINETTE, PAYSANS, PAYSANNES.

CHŒUR.

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Ah! quel bon seigneur c'était là,
Là, là! (*bis.*)

VIOLETTE.

Ah! c'est bien vrai. Ce pauvre M. Pasquariel, de son vivant, c'était un brave homme.

Même air.

Pasquariel, que nous regrettons,
L'appui de nos familles,
Montrait à chanter aux garçons,
Faisait danser les filles.

PIERROT.

Et lui-même, le verre en main,
Il nous mettait dès le matin
En train.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Ah! quel bon seigneur c'était là!
Là, là!

CHŒUR.

Oh! oh! oh! etc.

SCENE II.

LES PRECEDENS, LÉLIO.

LÉLIO.

Eh bien! eh bien! qu'avez-vous donc?

VIOLETTE, *pleurant.*

Ah!

LÉLIO.

D'où vient cette tristesse?

VIOLETTE, *pleurant.*

Ah! ah!

PIERROT, *de même.*

Ce bon Monsieur Pasquariel, sa mort nous tue.

LÉLIO.

N'est-ce que cela? Consolez-vous.

AIR : *Vaudeville des Innocens.*

Amis, Arlequin,
Ce matin
Ici va reparaître
En maître.
Que tout le pays soit en train
Pour bien recevoir Arlequin.

CHŒUR.

Amis, Arlequin, etc.

LÉLIO.

Que l'on prépare un gai festin,
Que le vin coule en abondance;
Que partout un joyeux refrain
Circule au son du tambourin,
Et qu'Arlequin, sur son chemin,
Trouve tout le village en danse,
Buvant, criant, le verre en main:
Vive à jamais! vive Arlequin!

Amis, Arlequin, etc.

LE CHŒUR.

Amis, Arlequin, etc.

TRIVELIN.

Courons au-devant de lui.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

LELIO, PIERROT.

LÉLIO.

Pierrot!

AIR : *Les voyages sont encor bons.*

Cours de suite chez Mezzetin
Et chez Scapin,
Et chez Cassandre ;
Dis-leur qu'en ces lieux, ce matin
Ils sont invités à se rendre.
Arlequin, à son tour,
Vient les voir en ce jour.
S'empresser, c'est lui plaire....

PIERROT.

Il s'agit de faire leur cour ;
Ils viendront ventre à terre. (*ter.*)

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LELIO, ARGENTINE.

ARGENTINE, *accourant.*

Ah! M. Lélio, ce que l'on vient de me dire est-il vrai? Il arrive?

LÉLIO.

Oui, Mademoiselle Argentine, Arlequin, qui a hérité des biens de son oncle Pasquariel, vient prendre possession de la seigneurie et se marier.

ARGENTINE.

Oh! je connais d'avance la femme qu'il épousera.

LÉLIO.

C'est assez difficile; j'ai ordre de les rassembler toutes.

ARGENTINE.

Toutes!... C'est pour la forme. En partant, Arlequin jura de me rester fidèle; en aurait-il perdu le souvenir?

LÉLIO.

On perd tant de choses en voyageant !

AIR : *L'Hymen est un lien charmant.*

Promettant le plus prompt retour,
Lorsqu'un amant quitte sa belle,
Il a pour escorte fidèle,
Et sa constance et son amour.
Dès qu'il s'éloigne du rivage
La constance fuit doucement ;
Alors cédant au moindre orage,
L'Amour en chemin fait naufrage ;
Et quelquefois le pauvre amant
Achève tout seul le voyage.

ARGENTINE.

Non, Arlequin ne peut m'avoir oubliée, je juge de son cœur par le mien; depuis qu'il est parti n'ai-je pas été courtisée par tous les grands personnages de l'endroit? M. Cassandre ne m'a-t il pas proposé d'épouser sa fortune? M. Mezzetin son mérite? Scapin ne m'a-t-il pas fait la cour? et vous-même, oui, vous-même, M. Lélio, ne m'avez-vous pas conseillé d'être infidèle à mon Arlequin ?

LÉLIO.

C'était une plaisanterie.

ARGENTINE.

Aussi vous ai-je répondu en riant que personne au monde ne pourrait remplacer celui que j'aime .. j'espère que vous le lui direz.... Je ne puis pas avoir à craindre beaucoup de rivales; je n'en compte que trois capables de me disputer la main d'Arlequin : Silvia, Rosette, et Angélique. Silvia est belle, très-belle.... Mais sa beauté ne dit rien; et puis elle est volontaire, jalouse, emportée. Rosette est gentille, elle se donne des grâces charmantes ; mais elle est minaudière, coquette, capricieuse à l'excès. Angélique a de l'esprit, je le sais, et comment ne le saurais-je pas? elle le dit à tout le monde.... Voilà donc les seules femmes que j'aie à redouter, et M. Lélio ne fera pas à mon Arlequin l'injure de croire qu'il puisse me les préférer.

LÉLIO.

Non, sans doute; mais je dois exécuter les ordres du maître. J'attends ici quelques-unes des personnes que j'ai fait mander pour les instruire des intentions d'Arlequin.

ARGENTINE, *à part.*

Si je pouvais les connaître! Oui, c'est cela! (*Haut.*) Adieu, monsieur Lélio.

LÉLIO.

Adieu, mademoiselle Argentine.

ARGENTINE.

Oh! vous pouvez dire, madame Arlequin.

AIR : *Tourterelle si fidèle.*

Sa tendresse,
Sa promesse,
Tout doit rassurer mon amour.
Ma constance,
De l'absence
Saura triompher en ce jour.
[*A part.*] Curieuse et discrète,
Près d'ici cachons-nous sans bruit,
C'est toujours en cachette
Qu'une fille s'instruit.
[*Haut.*] Sa tendresse.
ENSEMBLE. LÉLIO.
Sa tendresse. [*Elle sort.*]

SCENE V.

LÉLIO, *seul.*

Pauvre Argentine! Dieu veuille qu'elle ne s'abuse pas! Mais à quoi pense donc le seigneur Arlequin de vouloir donner sa confiance à Mezzetin, à Scapin, à Cassandre! à des gens qui ont fait faire tant de sottises à son oncle! il faut qu'il ne les connaisse pas. Oh! je saurai bien empêcher une pareille étourderie, et tout en riant, démasquer à ses yeux ce pauvre trio..... qui devrait déjà être ici.

AIR : *Vaudeville des Filles à marier.*

Dès qu'un homme est en place,
Pour l'approcher, soudain
La sottise et l'audace
Se mettent en chemin,
Tandis que trop craintive,
La vertu reste là!
Un intrigant arrive.....

SCENE VI.

LÉLIO, CASSANDRE, MEZZETIN, SCAPIN.

SCAPIN, MEZZETIN, CASSANDRE.

(*Fin de l'air.*)
Me voilà!

LÉLIO.

J'étais bien sûr que vous ne vous feriez pas attendre.

MEZZETIN.

Du moment qu'il est question de monseigneur Arlequin.

LELIO.

Je croyais que vous ne le connaissiez pas.

CASSANDRE.

Il n'est pas nécessaire de connaître les grands pour les servir.

MEZZETIN.

D'ailleurs qui n'accourerait pas quand il s'agit..... Au fait, de quoi s'agit-il ?

LELIO.

D'une lettre d'Arlequin dont je vais vous donner connaissance.

CASSANDRE *et* MEZZETIN.

Ce bon monsieur Lélio.

SCAPIN.

Hein !.... pardon si je vous fais répéter ; mais vous savez que j'ai l'ouïe un peu dure.

LELIO.

C'est une lettre d'Arlequin. Ecoutez (*il lit*) « Mon cher » Lélio....

MEZZETIN.

Il vous aime beaucoup.

LELIO.

» J'ai reçu avec plaisir la vilaine lettre par laquelle tu » m'annonces la maladie dont est mort mon oncle Pasquariel. » Je pars de suite pour ma seigneurie ; souviens-toi que je » ne veux pas de cérémonie pour ma réception....

SCAPIN.

Oh ! par exemple c'est être trop modeste ; nous ne le souffrirons pas !

LELIO.

» A mon arrivée, tu me présenteras ce que nous avons » de mieux ; quand j'étais petit on parlait beaucoup de Cas» sandre....

CASSANDRE, *soluant.*

Ah !

LELIO.

» De Mezzetin....

MEZZETIN, *saluant.*

Ah !

LELIO.

» De Scapin. Je fais de l'un mon intendant, de l'autre » mon trésorier, et du troisième mon secrétaire....

CASSANDRE.

Quelle délicatesse !

LELIO.

(*A part*). Nous verrons cela. (*Haut*) « Tu rassembleras » dans mon cabinet toutes les jeunes filles dépendant de » mes domaines afin que je me choisisse une femme ; n'ou- » blie pas d'inviter Argentine ; et de me faire préparer un » bon dîner pour moi, un de mes amis le DOCTEUR BALOARD » que j'ai rencontré en route, et pour tous ceux qui vou- » dront bien me faire l'honneur de manger ma soupe..... » Je suis, mon ami, ton serviteur et maître, le Seigneur » Arlequin. »

SCAPIN.

Quelle lettre ! voilà un seigneur comme je n'en ai jamais vu !

MEZZETIN.

Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas fait attention à lui du vivant de son oncle.... Oh ! je veux m'en dédomager ! autant que je puis me le rappeler, ce doit être un seigneur parfait.

SCAPIN.

Un Seigneur accompli !....

CASSANDRE.

Qui tout enfant m'avait déjà remarqué !

LELIO.

Eh bien ! il n'est pas accompli du tout.

MEZZETIN.

Comment, est-ce qu'il aurait des travers ?

LELIO.

Tout comme un autre.

MEZZETIN.

Eh bien ! j'aime mieux ça, au moins on sait sur quoi compter

AIR *du Verre.*

Cherchant à tout voir par ses yeux,
Sur ses vassaux veillant en père,
Auprès d'un maître vertueux,
Les courtisans n'ont rien à faire ;
Alors dans un triste repos,
Nous languissons privés d'office ;
Mais quand le maître a des défauts,
Nous sommes toujours de service.

MAZZETIN, CASSANDRE, SCAPIN.

Oui, quand le maître a des défauts,
Nous sommes toujours de service.

LELIO.

Celui-ci vous mettra sur les dents.

SCAPIN.

Il est donc ? .....

LÉLIO.

Vous ne vous en faites pas idée.

TOUS.

Contez-nous donc ça.

LÉLIO,

Vous saurez qu'Arlequin n'aime que les jeunes gens ..... Il est fou de la danse.

CASSANDRE, *se redressant et faisant des ronds de jambe.*

Ah ! il danse.....

LÉLIO.

Il ne hait pas le vin ; aussi sort-il souvent de table.....

MEZZETIN, *contrefaisant l'homme ivre.*

Comme ça ? ..... J'y suis.

LÉLIO.

Ajoutez à cela qu'il bégaye.

SCAPIN, *bégayant.*

Ah ! il bé-bé-bégaye.

LÉLIO.

Chut ! de le discrétion.

AIR : *Sans être belle on est aimable*, etc.

Messieurs, dans cette circonstance,
Gardez-moi bien tous le silence.
Je trahis mon maître [illegible]

TOUS.

Nous en ferions autant pour vous. (*bis.*)

LÉLIO, *à part.*

Par cette fausse confidence,
Ils seront dupés, je crois bien;

CASSANDRE, *à part.*

ENSEMBLE.

Arlequin est fou de la danse.
Ah! je le tiens.

MEZZETIN.

Il aime le vin, la bombance;
Ah! je le tiens.

SCAPIN.

Il bé-bé-bégaye avec aisance;
Ah! je le tiens.

LÉLIO.

Par cette fausse confidence,
Ah! je les tiens.

(*Lélio sort.*)

SCÈNE VII.

CASSANDRE, SCAPIN, MEZZETIN.

CASSANDRE, *dansant.*

Ah! il danse.....

MEZZETIN, *chancelant.*

Ah! il boit.....

SCAPIN, *bégayant.*

Ah! il bé-bé-bégaye.....

CASSANDRE.

AIR : *Lison dormait dans un bocage*, etc.

Pour Monseigneur, s'il faut sans cesse
Danser, sauter, même walser;
Je saurai montrer ma souplesse,
Et rien ne pourra me lasser.
S'il a du goût pour les courbettes,
On ne peut pas
Plier plus bas.
Je compte un peu sur mon talent;
Mais s'il aime les pirouettes,
Je lui plairai certainement;
Car je tourne comme le vent.

MEZZETIN.

Comme nous allons nous en donner!

[illegible]

MEZZETIN.

Eh quoi ! vous faut-il, ma chère,
Une preuve ici de plus ?
Venez nous entendre faire
L'éloge de ses vertus.

ENSEMBLE. { CASSANDRE, SCAPIN, MEZZETIN.
Pour Arlequin, etc.
ARGENTINE.
Je ne crois pas, aujourd'hui, etc. }

Vous croire serait folie,
Courtisans de la grandeur,
Vous aimez la seigneurie
Encor plus que le seigneur.

SCAPIN, CASSANDRE, MEZZETIN.

ENSEMBLE. { Pour Arlequin, etc.
ARGENTINE.
Je ne crois pas, etc. }

(*Cassandre, Scapin, Mezzetin sortent.*)

SCÈNE IX.

ARGENTINE, *seule.*

Oh ! je l'ai bien entendu..... C'était du mal qu'ils disaient de lui..... D'ailleurs l'embarras de Lélio, ce matin ; l'ordre de rassembler toutes les femmes du village pour qu'Arlequin en choisisse une à sa fantaisie.... oh ! il n'y a plus de doute.... Arlequin est un mauvais sujet.

SCÈNE X.

ARGENTINE, SYLVIA, ANGÉLIQUE, ROSETTE.

ANGÉLIQUE, SYLVIA, ROSETTE.

AIR : *Vaudeville du Bachelier de Salamanque.*

A l'espérance,
En ce jour,
Gai, gai, livrons-nous d'avance,
A monseigneur, en ce jour,
Gai, gai, donnons de l'amour.

SYLVIA.

Ce seigneur galant estimable,
Pour former un lien charmant,
Va préférer la plus aimable.

SYLVIA, ROSETTE, ANGÉLIQUE, *l'une à l'autre.*

Je vous en fais mon compliment (*bis*).
A l'espérance, etc.

ARGENTINE, *avec dépit.*

Mesdames l'erreur est complette,
Ce seigneur aimable et galant,
Préférera la plus coquette;
Je vous en fais mon compliment (*bis*).
A l'espérance
En ce jour,
Gai, gai, livrez-vous d'avance:
Pour vous, le prince, en ce jour,
Gai, gai, prendra de l'amour.

SYLVIA, ROSETTE. ANGÉLIQUE
A l'espérance, etc.

SYLVIA.

Est-ce qu'Argentine s'exclurait de la concurrence?

ARGENTINE.

Je la trouve si redoutable.

ROSETTE.

Elle attend qu'Arlequin vienne la chercher.

ANGÉLIQUE.

Ou peut-être, ne le juge-t-elle plus digne de son attention?

ARGENTINE.

Cela se pourrait bien.

SYLVIA.

La crainte de ne pas réussir la rend fière.

ARGENTINE.

La crainte?..... Ah! si je voulais!.... mais, captiver un homme plein de défauts?....

ANGÉLIQUE.

Ah! si tu ne veux épouser qu'un homme sans défauts, tu n'as pas envie de te marier.

ARGENTINE.

Du moins, prendra-t-il la peine de me les cacher?

SYLVIA.

Oui, avant la noce.

AIR: *Restez, restez, troupe jolie.*

Chacun a ses défauts, ma chère,
Qu'avec adresse il sait voiler;
Du désir que l'on a de plaire,
Naquit l'art de dissimuler.
L'homme à se déguiser s'attache
Dès l'instant qu'il nous fait la cour;
Mais tout ce que l'amour nous cache,
L'hymen nous le montre au grand jour.

ARGENTINE.

Ainsi, les défauts d'Arlequin ne vous effrayent pas?

SYLVIA.

Comptes-tu pour rien la gloire de l'en corriger?

ARGENTINE.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

S'il est sombre?

SYLVIA.

Au bruit d'un flon flon,
Ses sens ne seront pas rebelles.

ARGENTINE.

Volage?

ANGÉLIQUE.

C'est un papillon
Dont l'hymen coupera les ailes.

ARGENTINE.

Brusque?

ROSETTE.

J'adoucirai ses mœurs.

ARGENTINE.

S'il est bavard, plein de jactance?

SYLVIA.

J'ai connu de ces grands causeurs,
Qu'un rien réduisait au silence

ANGÉLIQUE.

N'est-il pas, d'ailleurs, jeune, riche, puissant? qui ne l'aimerait pas?

ARGENTINE.

Est-ce que vous l'aimeriez tout de bon?

SYLVIA.

Un grand seigneur, c'est si naturel!

ROSETTE.

Il n'a qu'à bien se tenir; nous voilà trois.....

ARGENTINE.

Dites donc quatre.

SYLVIA.

Tu te ravises!

ARGENTINE.

La crainte de le perdre me donne du courage, et votre exemple me décide à courir le risque..... d'être choisie.

ROSETTE.

A la bonne heure!

SYLVIA.

Mesdemoiselles, donnons-nous la main; nous voilà maintenant rivales déclarées, agissons avec loyauté; convenons de n'avoir recours à aucuns moyens étrangers pour séduire notre jeune seigneur, ne faisons valoir que les dons que nous avons reçus de la nature, la modestie, al candeur, la simplicité.....

SCENE XI.

ARGENTINE, SYLVIA. ANGÉLIQUE, ROSETTE, PIERROT.

PIERROT.

Place! place! voilà monseigneur qui arrive.

TOUTES.

Ah! mon dieu! et ma toilette!...

SYLVIA.

Mon habit d'amazone!

(*Elles vont pour sortir, Sylvia les arrête*).

Un moment.

AIR : *Quand Dieu, pour peupler la terre.*

Franche amitié pour la vie,
Est-il un pacte plus doux?
Mais si de l'une de nous,
Arlequin devient l'époux;
Jurons que, sans jalousie,
Sans regret et sans humeur,
Nous apprendrons son bonheur;
Jurons que rien de nos âmes
Ne rompra le doux lien;
Jurons....

ARGENTINE.

Entre nous, mesdames,
Il ne faut jurer de rien.

TOUTES.

Je crois qu'entre nous, mesdames,
Il ne faut jurer de rien.

(*Elles sortent*).

SCENE XII.

ARLEQUIN, LELIO, LE DOCTEUR, PIERROT, TRIVELIN, MARINETTE, VIOLETTE, PAYSANS.

CHŒUR.

AIR : *Il est certain petit moment où les dames.*

Arlequin est notre joyeux maître ;
Plaisirs, amour,
Ici tour-à-tour,
Vont renaître
Par son retour.

ARLEQUIN, *à la cantonnade.*

Remisez ma carriole ;... dételez mon âne, et ayez-en bien soin pour l'amour de moi. (*En scène*). Messieurs et dames, enchanté que l'occasion de régner me procure le plaisir de renouer connaissance avec vous ; la réception que vous m'avez faite est superbe.... des violons sur la route ! des chansons presque toutes neuves ! des fusées ! des pétards ! Ma foi, cela avait vraiment l'air d'une réjouissance. Je vous donnerai pour boire quand j'aurai vu mon trésorier.

CHŒUR.

Vive Arlequin !

ARLEQUIN.

De tout mon cœur, mes bons amis ; c'est pour cela que j'ai amené avec moi un savant, le docteur Baloard, que j'ai trouvé sur les grands chemins ; c'est un homme fameux dont je n'avais jamais entendu parler, et qui se mêle d'astrologie, de jardinage, de politique et de médecine ; c'est, comme vous voyez, un grand docteur ..... d'ailleurs, il est très-bon pour les indigestions... je vous le garantis.

LE DOCTEUR.

Monseigneur aime à rire.

ARLEQUIN.

Oh ! quant à cela.

AIR :

Tenez, moi, je suis un bon homme,
Mes chers amis, et j'avoûrai,
Que sous les lambris, sous le chaume,
Je rirai, boirai, chanterai.
De la gaîté l'heureux délire,
D'un bon cœur annonce la paix ;
Et le monarque qu'on voit rire,
Ne fait pas pleurer ses sujets.

CHŒUR.

Oui le monarque, qu'on voit rire,
Ne fait pas pleurer ses sujets.

PIERROT.

Oh ! ça, morgué ! c'est bien vrai ; par ainsi j'allons être joliment joyeux.

ARLEQUIN.

Sans doute : nous vivrons très-bien ensemble.

AIR : *C'est Geneviève, dont le nom.*

Dans les grandes occasions,
Dans les grandes afflictions,
Je veux bien vous le dire ;
Pour venir à votre secours,
Soyez sûrs que j'aurai toujours
Le petit mot (*ter.*) pour rire,

CHŒUR.

Le petit mot (*ter.*) pour rire.

LE DOCTEUR.

La gaîté guérit bien des maux.

ARLEQUIN.

D'après ce que j'ai vu tout à l'heure, il me paraît que vous êtes fort contens.

TOUS.

Oui, monseigneur.

ARLEQUIN.

Ainsi, vous n'avez rien à me demander ?

TOUS, *présentant des papiers.*

Pardonnez-moi, monseigneur, pardonnez-moi.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que tous ces papiers là ?... (*A Pierrot*). Que me veux-tu, toi, avec ta pancarte ?

PIERROT.

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

J' veux la place à Pierre ; (*bis.*)
D'puis qu'il est dans son emploi,
Il a fait fortune, et moi,
J'ai la mienne à faire. (*bis.*)

ARLEQUIN.

Sont-ce là tous tes droits ?

PIERROT.

Ils en valent bien d'autres.

MARINETTE.

AIR : *On nous dit qu' dans le mariage.*

On m'a dit que, dans son jeune âge,
Ma mère, en dépit d' sa maman,
N'avait, pour se mett[illegible]e,
Consulté qu' son co[illegible]

Dam ! dam ! j' n'en savons rien ;
Mais... mais... j' voudrions bien
Qu' monseigneur me permît de faire,
Tout comme a fait (*3 fois*) ma mère.

ARLEQUIN.

Nous verrons cela plus tard.

MARINETTE.

Ah ! monseigneur, si ça vous était égal que ça fût plus tôt.

TRIVELIN.

Moi, monseigneur, j'ai découvert un trésor.

ARLEQUIN.

Voilà une jolie découverte !

TRIVELIN.

C'est un plan de finance, qui sort de là (*Montrant sa tête*).

ARLEQUIN.

Couvrez-vous donc, mon bon ami.

TOUS.

Monseigneur, nous demandons....

ARLEQUIN.

Un moment ! un moment ! je ne fais que d'arriver, et voilà toutes les pétitions en l'air !.... Avant de me demander quelque chose, apprenez à qui vous avez affaire, et ecoutez un petit échantillon de mes intentions.

RONDEAU.

AIR *de M. Doche.*

Dans ces lieux,
De mes vassaux joyeux,
Je veux
Exaucer tous les vœux ;
La gloire
A pour moi peu d'appas,
Et dans l'histoire
Je ne vivrai pas ;
Mais comme un père,
Aimant tous mes sujets,
Dans leur cœur j'espère
Vivre à jamais.

De leur sang avare,
Ici, je déclare
Que, toujours humain,
Je n'irai point faire
La guerre
A quelque voisin
Qui n'y pensait guère.

Les impôts,
Mis à propos,
De nos revenus, sont la source ;
Ménageant
Votre argent,
Votre bourse,
J'aime mieux,
Tel est mon système,
Un broc de vin vieux,
Que, sur les lieux,
Je percevrai moi-même.

Point de garde,
Je n'ai garde
D'en chercher ;
A la ronde,
Tout le monde
Pourra m'approcher ;
Au malheur qui m'implore,
Au savant que j'honore,
Au plaisir que j'adore !
A qui frappera,
Ma demeure,
A toute heure,
S'ouvrira ;
Et, sans assistance,
Ou, sans espérance,
Jamais l'indigence
N'en sortira.

Dans ces lieux, etc.

LÉLIO.

Ah! seigneur! vous méritez ...

ARLEQUIN.

Taisez-vous, Lélio; je ne mérite encore rien ; dans la suite nous verrons....

LE DOCTEUR.

Lorsqu'on a le désir de bien faire....

ARLEQUIN.

Ça ne suffit pas....

LE DOCTEUR.

Et qu'on aime la justice...

ARLEQUIN.

A propos de la justice, le cabaret de la Grand' Pinte existe-t-il toujours?

LÉLIO.

Toujours.

ARLEQUIN.

Tant mieux; c'est là que je tiendrai mes assises ; c'est au

cabaret que se videront les affaires les plus graves de mes vassaux; un petit coup arrange bien des choses. Le vin donnera de la sincérité aux témoins, de l'éloquence aux avocats, de la résignation aux accusés, et peut-être de la justice aux juges.

LÉLIO..

AIR : *Amis, il faut faire une pause.*

Que de douceur, de bonhomie!
Que de franchise et de gaîté!

ARLEQUIN.

Paix, abondance et liberté,
Voilà ma devise chérie.

TOUS.

Ah! que notre sort sera doux!
Notre bonheur fera sa gloire;
Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter comme nous.

ARLEQUIN.

Oui, j'aime à rire, oui, j'aime à boire,
Oui, j'aime à chanter comme vous.

CHŒUR.

Il aime à rire, etc.

ARLEQUIN.

Mes amis, je suis bien votre serviteur, de tout mon cœur.

LE CHŒUR, *en s'en allant.*

Il aime à rire, il aime à boire,
Il aime à chanter comme nous.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, LELIO, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

Voilà de bien *bons sujets!* Ah! ça, mon cher Lélio, parlons maintenant de nos affaires d'État : comment se porte tout le monde?

LÉLIO.

Fort bien.

ARLEQUIN

Tant mieux; je ne veux, autour de moi, que des gens bien portans, des visages de bonne humeur. S'il y avait des malades, voilà le docteur, qui, morts ou vifs, nous les rendra guéris.

LÉLIO

(*A part.*) Bonne idée! (*Haut.*) Nous avons quelques fous que je lui adresserai.

LE DOCTEUR.

A votre recommandation, je les guérirai.

ARLEQUIN.

C'est bien.... As-tu exécuté mes ordres? Verrai je bientôt Scapin, Cassandre, Mezzetin? (*au docteur.*) Ce sont ces gens de mérite dont je vous ai parlé, qui joignent au talent un grand caractère.

LÉLIO.

Dans un instant ils seront à vos pieds.

ARLEQUIN.

Bon. Et nos jeunes filles?

LÉLIO.

Il faudra les attendre, elles sont à leur toilette.

ARLEQUIN.

Et Argentine?

LÉLIO.

Elle est prévenue, vous me l'aviez recommandé.

ARLEQUIN.

C'est vrai; je l'avais oublié. Cette pauvre Argentine, ce serait dommage qu'elle ne fût pas la plus jolie, car enfin, mon ami, pour donner à mes vassaux une idée de mon goût, je suis obligé de choisir la plus jolie.

LE DOCTEUR.

Cependant, si vous en aimiez une autre?

ARLEQUIN.

Alors, nous arrangerions cela pour le mieux Docteur, il faut qu'un seigneur ait la plus jolie femme, la meilleure cave et le macaroni le plus délicat..... ou bien adieu la considération.

LE DOCTEUR.

C'est raisonné....

ARLEQUIN.

Comme doit raisonner le seigneur Arlequin! Ah çà, mon cher Lélio, de qu[illegible]ines?

LÉLIO.

On ne le sait pas au juste, mais on peut en faire le tour avant déjeûner.

ARLEQUIN.

Et l'on compte?

LÉLIO.

Quatre-vingt quatre habitans.

ARLEQUIN.

Mais c'est très-considérable ces domaines-là! Il doit y avoir au moins deux pâtissiers.

LÉLIO.

Il y en a trois.

ARLEQUIN.

Trois! on m'avait bien dit que Pasquariel protégeait les beaux arts! Certainement je marcherai sur ses traces, je protégerai toutes les découvertes utiles, comme une nouvelle manière d'assaisonner le macaroni, un secret pour perfectionner les biscuits, et l'art de conserver chauds les petits pâtés. Bien entendu, mon cher ami, que l'exportation de ces objets est défendue dans toute l'étendue de mes propriétés.

LE DOCTEUR.

C'est très-prudent.

ARLEQUIN.

Tu feras annoncer cela dans *la Gazette*.

LÉLIO.

Nous n'en avons pas.

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas de mal à çà.

ARLEQUIN.

Diavolo! eh bien par les barbiers du village, que je nomme fabricans et débitans de nouvelles.

LÉLIO.

Menteurs pour menteurs, ceux-là en valent bien d'autres.

ARLEQUIN.

Ah çà, mon cher Lélio, en attendant que mon dîner soit prêt, je vais donner un coup-d'œil dans le village, car tout çà doit être bien changé depuis mon départ..... Les petites filles sont devenues grandes, les grandes sont devenues mamans, les garçons sont maris, les maris sont..... Docteur, je vous trouverai ici. Lélio, faites prévenir les anciens con-

seillers de mon oncle Pasquariel, que je voudrais avoir leur avis sur une chose très-importante à ma tranquillité.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Je vais sans cérémonie,
Du pays faire le tour;
Puis je veux à mon retour
Choisir la femme jolie
A qui je ferai l'honneur
De confier mon bonheur. (*bis.*)
Chemin faisant à la ronde,
Je vais à ces bonnes gens,
Dire deux mots obligeans;
Rendre content tout le monde,
Ce plaisir coûte si peu,
Pour les grands ce n'est qu'un jeu.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LELIO, LE DOCTEUR.

LÉLIO.

Eh bien, Docteur, vous voilà donc des nôtres?

LE DOCTEUR.

Je le crois.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Depuis long-temps je cherche un peuple sage,
Qui de la gloire ait couru les hazards,
Qui du repos connaissant l'avantage;
Cultive en paix les plaisirs et les arts;
Fier de son nom, fort de son industrie,
A la fois grand, terrible et doux;
Aimant son prince, adorant sa patrie.

LÉLIO.

Vous resterez chez nous.

LE DOCTEUR.

J'en ai bien l'envie; le seigneur Arlequin m'offre la place de son grand astrologue.

LÉLIO.

C'est fort beau.

LE DOCTEUR.

Il m'a prié de faire arranger ses jardins.

LÉLIO.

C'est à merveille.

LE DOCTEUR.

Et d'accepter la place de son premier médecin.

LÉLIO.

C'est une bonne charge..... Il n'en a qu'un.

LE DOCTEUR.

C'est plus qu'il n'en faut..... pour me décider.

LÉLIO.

A propos de *médecin*, je vous ai parlé tantôt de nos fous, il faut que je vous les envoie.

LE DOCTEUR.

Volontiers. Quelle est leur folie?

LÉLIO.

Ce sont des imbécilles qui se croient propres à tout.

LE DOCTEUR.

Sont-ce des personnages considérables?

LÉLIO.

Non, ce sont des gens comme vous et moi.

LE DOCTEUR.

Leur folie est assez commune; mais elle n'est pas dangereuse.

LÉLIO.

Vous les en guérirez?

LE DOCTEUR.

Je n'ai jamais manqué personne.

LÉLIO.

Nous aurions bien du malheur si vous alliez commencer par eux.... Mais je les aperçois. Je vous laisse ensemble et cours rassembler nos jeunes filles. (*Il sort.*)

SCENE XV.

LE DOCTEUR, CASSANDRE, en page, MEZZETIN, ivre, SCAPIN.

CASSANDRE, *dans le fond, aux autres.*

De la prudence! voilà le nouveau venu.

SCAPIN, *de même.*

L'ami intime du seigneur Arlequin, dont il parlait dans sa lettre.

CASSANDRE, SCAPIN, MEZZETIN, *saluant.*

Seigneur.....

LE DOCTEUR.

Messieurs.....

MEZZETIN.

Nous venons pour avoir l'honneur de vous saluer.

LE DOCTEUR.

Il ne fallait pas vous déranger pour cela.

CASSANDRE, *aux autres.*

Qu'il est fier! Il est bien en crédit.

LE DOCTEUR, *à part.*

Quel air hagard! il y a bien de la folie dans ces têtes-là!

MEZZETIN, *aux autres.*

Savez-vous son nom?

CASSANDRE.

Non.

SCAPIN.

Ni moi.

MEZZETIN.

C'est égal, invitons-le à dîner.

SCAPIN.

Je m'en charge (*au docteur.*) Seigneur étranger, nous espérons que votre grâce nous fera l'honneur d'accepter un grand dîner, où nous réunirons les personnages les plus illustres de l'endroit.... Plus on est de fous, plus on rit.

LE DOCTEUR, *à part.*

Comment donc? ils en conviennent!

CASSANDRE.

Monsieur Lélio nous a dit qu'il vous avait parlé de nous.

SCAPIN.

De nos talens.

MEZZETIN.

De notre capacité.

LE DOCTEUR.

Oui, Messieurs (*à part.*) Voilà la folie qui commence.

QUATUOR.

(*Musique de M. Doche.*)

SCAPIN.

En vous notre espérance est grande.

LE DOCTEUR.

Je la justifierai bientôt.

MEZZETIN.

Chacun de nous a vous se promener,
Pour être traité comme il faut.

LE DOCTEUR.

Je vous traiterai comme il faut.

MEZZETIN, *aux autres.*

Ce monsieur est des plus humains,
Mes amis, veuillez remarquer,
Le voilà qui prend ses intentions.

LE DOCTEUR. *à part.*

Inscrivons sur nos tablettes
Le régime à leur indiquer.

CASSANDRE.

Je suis fou de l'art militaire,
Monsieur, et tel que me voilà,
A César je ferais la guerre.

LE DOCTEUR. *à part.*

Nous saignerons cet homme-là.

SCAPIN.

Je suis un savant très-célèbre,
En arithmétique, on a peine,
De plus excellent financier,
Incorruptible trésorier.
Ayez égard à ma requête.

LE DOCTEUR, *à part.*

Pendant quelques jours à la diète.

SCAPIN.

Je place en vous tout mon espoir.

LE DOCTEUR, *à part.*

Et des douches matin et soir.

MEZZETIN.

A quelqu'emploi qu'on me destine,
Je ferai tout ce qu'on voudra.

LE DOCTEUR, *à part.*

Plus je le vois et l'examine....
Il faut purger cet homme-là;
Dès demain une médecine.

MEZZETIN.

Je prendrai tout ce qu'on me donnera.

SCAPIN, *aux autres.*

Amis, quelle heureuse aventure !

LE DOCTEUR, *à part.*

Jusqu'au bout poussons cette cure.

CASSANDRE, SCAPIN, MEZZETIN.

Il prend des notes, c'est charmant !
Ah ! c'est charmant !

LE DOCTEUR.

Veuillez, dans cet appartement,
Pendant quelques instans m'attendre;
De moi vous serez satisfaits,
Près d'Arlequin je vais me rendre.
Ici je reviens sans délais,
Il m'attend pour une *ordonnance.*

SCAPIN, CASSANDRE, MEZZETIN.

Que de bontés,
Que d'obligeance,
On nous l'avait bien dit d'avance,
Par lui nous serons bien traités.

LE DOCTEUR.

Par moi vous serez bien traités.

(*Le docteur sort.*)

SCENE XVI.

CASSANDRE, SCAPIN, MEZZETIN.

SCAPIN.

Savez-vous que voilà un favori des plus aimables et des plus distingués ?.... Je veux qu'il soit mon ami.

MEZZETIN.

Il me réconcilie avec les hommes en place. Au fait, on a beau dire, il y a toujours à profiter dans de pareilles sociétés.

CASSANDRE.

Messieurs, si je ne me trompe, j'aperçois le seigneur Arlequin.... Oui... c'est lui.... Comme la foule se grossit sur son passage !

SCENE XVII.

CASSANDRE, SCAPIN, MEZZETIN, ARLEQUIN.

(*On entend crier* : *vive Arlequin* !)

ARLEQUIN, *à la cantonnade.*

C'est bon, c'est bon ! en voilà assez, mes amis, nous avons tout le temps de nous dire ces choses-là. (*en scène.*) Voilà des gens qui me sont bien attachés.... aujourd'hui.

CASSANDRE, *aux autres.*

A nous maintenant.

ARLEQUIN, *les apercevant.*

Qu'est-ce que c'est que cette mascarade-là ?

CASSANDRE, SCAPIN, MEZZETIN.

AIR *des Prétendus.*

Je viens présenter mes hommages
Au seigneur de ce canton....

ARLEQUIN.

Sangodémi ! qu'est ce que c'est que ce trio-là ?

MEZZETIN.

Monseigneur, ayant entendu parler de vos hauts faits dans le cours de vos voyages.

ARLEQUIN.

Comment donc ? est-ce que vous sauriez mon aventure avec Isabelle ? chut ! il ne faut pas parler de cela, entendez-vous ?

MEZZETIN.

Nous venions d'après les ordres de Lélio.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est vous, messieurs ? soyez les biens venus. Nous avons à causer d'affaires très-importantes. (*A part*). Sangodémi, voilà de droles d'habits de cérémonie.

CASSANDRE, *faisant un rond de jambe.*

Monseigneur, nous sommes tout à vous.

ARLEQUIN.

J'ai besoin de vos conseils.

CASSANDRE, *faisant un ployé.*

Ils sont à votre service.

ARLEQUIN.

Je suis bon enfant, et je voudrais vivre tranquille.

CASSANDRE, *sautant.*

La paix et les plaisirs, voilà ce qu'il nous faut à nous autres jeunes gens.

ARLEQUIN.

Mais j'ai pour voisin un certain Gilles, déterminé chasseur, taquin comme tous les diables; monsieur se donne les airs de viser le gibier de mes domaines; on m'a même assuré, que l'année dernière, il avait tué le seul lièvre qui eût jamais paru dans ce pays-ci..... Vous sentez quel tort ça me fait.

CASSANDRE, *faisant un entrechat.*

C'est très-juste ce que Monseigneur dit là, c'est très-juste.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà un conseiller bien gai!

CASSANDRE

Avec une fête et un bal on arrangera cette affaire là.

ARLEQUIN.

Vous avez une diplomatie bien dansante. (*A Mezzetin*). Et vous, que pensez-vous?

MEZZETIN.

Moi je pense comme Grégoire,
Il vaut mieux boire.

ARLEQUIN.

Certainement c'est une fort bonne chose que boire..... mais il y a temps pour tout.

MEZZETIN.

Si j'étais à votre place, je me moquerais de Gilles comme d'un verre d'eau.

ARLEQUIN.

Mais il a des gardes chasses bien armés.... moi je ne puis lui opposer que de bonnes raisons, et les bonnes raisons, ça ne tient par contre des fusils.

MEZZETIN.

AIR : *Le Punch et le Vin que j'ai pris.*

Allez seigneur que ce voisin,
Ne vous cause pas de chagrin,
Est-il si redoutable?
Sa troupe! voilà, selon moi,
Ce qu'il faudrait faire, je crois,
dre traitable;

Contre elle, en guise de canons,
Armons-nous tous trois de flacons,
Et chantant bon,
Que le vin est bon,
Couchons là sous la table.

ARLEQUIN.

Il est vrai que lorsqu'on a bu.....

MEZZETIN.

Le vin et la gaité, voilà tout ce qui peut contribuer au bonheur de la vie.

ARLEQUIN.

Voilà des hommes d'état bien singuliers ! j'espère que le troisième.....

MEZZETIN, *criant à Scapin.*

Monseigneur a pour voisin un Gilles qui vient toujours chasser sur ses terres, que lui conseillez vous ?

SCAPIN, *bégayant.*

C'est l'occasion d'un beau beau-beau....

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

SCAPIN, *bégayant.*

D'un beau discours, etsi-si-si monseigneur veut je-je m'en charge, je-je le-le re représenterai co-co comme il faut.

ARLEQUIN.

Eh bien ! me voilà joliment conseillé et représenté ! l'un, à propos de chasse, me fait des entrechats ; l'autre me chante des chansons à boire ; celui-ci me bredouille des bo-bo des si-si, des ce-co.

SCAPIN, *qui l'a écouté, à part.*

Ah ! comme il bégaye !

ARLEQUIN.

Savez-vous, messieurs, que vos avis ont l'air d'une mauvaise plaisanterie ? Qu'on ne vient pas au nez d'un seigneur de ma façon se moquer de lui ? Savez-vous que de pareils délits doivent être punis, et que si je n'écoutais.... (*On entend une ritournelle*). Heim ! qu'est-ce que j'entends ? (*il va voir*) des femmes ! oh ! sangodémi des femmes !.... vous êtes bien heureux que je n'aie pas le temps de me mettre en colère ; mais vous n'y perdrez rien. (*Les conduisant vers la porte à droite*). Entrez la dedans, et quand j'aurai choisi une femme

je reprendrai ma fureur. (*Arlequin pousse Scapin, Cassandre et Mezzetin dans la chambre et ferme la porte.*).

SCENE XVIII.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, LÉLIO, SYLVIA, ANGELIQUE, ROSETTE, PIERROT, TRIVELIN, VIOLETTE, MARINETTE, *Paysans, Paysannes.*

CHŒUR.

AIR *de M. Doche.*

Honneur au joyeux Arlequin,
Qui, par galanterie,
Veut à la plus jolie,
Offrir sa main.

ARLEQUIN, *regardant les femmes.*

Oh! you! you! you! voilà un joli régiment à passer en revue!

AIR : *J'ons un Curé patriote.*

Quels soldats pleins d'élégance!
Quels minois vifs et lutins!
Je crois qu'à l'obéissance
Ils ne sont pas trop enclins;
Ces soldats, j'en suis garant,
Menneraient leur commandant,
Rantamplan! rantamplan,
Rantamplan, tambour battant.

Diavolo! voilà des yeux pleins d'insubordination! Ah çà? Quelle est celle d'entre vous qui veut se marier tout de suite?

TOUTES LES FEMMES.

Moi, Monseigneur!

ARLEQUIN.

Elles sont bien pressées.... Quelle est celle d'entre vous qui m'aime le mieux?

TOUTES LES FEMMES.

Moi, Monseigneur.

ARLEQUIN.

Oh! oh! cela d[illegible] barrassant. Je vais donc faire bien des infortuné[illegible] qu[illegible]elle d'entre vous qui mourra de cha[illegible]? Heim? heim?

Allons,

Allons, il y a moins de mal que je ne pensais : commençons ma ronde... Oh! oh! voilà des yeux qui disent bien des choses. (*A Sylvia, vêtue en amazone, un fusil à la main.*) Pourquoi tout cet attirail? est-ce à mon gibier ou à moi que vous voulez faire la guerre?

AIR : *Vaudeville de Psyche.*

Songez-bien qu'un habit de chasse
Ne peut jamais vous embellir.
Tout ce qui nous voile une grâce,
A nos yeux dérobe un plaisir.
A l'amour bornez vos conquêtes.
La guerre est un jeu masculin ;
Et les femmes ne sont pas faites
Pour détruire le genre humain. [illegible]

Voyez-vous, un fusil ça part tout seul, ça tue : moi je ne porte qu'un sabre de bois, ça ne peut blesser personne. D'ailleurs les Arlequins ne vont jamais à la guerre.

ROSETTE, *à part.*

Bon! Elle ne l'épousera pas.

ARLEQUIN, *regardant les femmes.*

Me voilà dans l'embarras des richesses. Allons, à tout hasard, choisissons.

AIR : *Croyez-vous à la Magie?*

SYLVIA.

Voyez donc comme il soupire!

ROSETTE.

C'est pour moi!

ANGÉLIQUE.

Pour moi!

SYLVIA.

Pour moi!

TOUTES.

Soyez donc de bonne foi. [Ibid.]

ROSETTE.

Il me regarde!

ANGÉLIQUE.

Il m'admire!

SYLVIA.

Non, c'est moi!

ROSETTE.

C'est moi.

ANGÉLIQUE.

C'est moi!

TOUTES.

Je lui conviens mieux que toi. [*bis.*]

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Eh bien! Mesdames, un moment donc! vous m'aviez promis de ne pas commençer sans moi.

ARLEQUIN, *l'embrassant.*

Argentine!

ARGENTINE.

Mon Arlequin!

ARLEQUIN, *à part.*

Et moi, qui n'y pensais plus!

AIR : *Vaudeville des Gascons.*

ENSEMBLE.

Ah! quel plaisir! je te revois,
Après une si longue absence!
Sur mon cœur tu reprends tes droits.
Ta présence
A fixé mon choix.

ARGENTINE.

Ah! quel plaisir, je te revois
Après une si longue absence,
Sur ton cœur ai-je tous les droits
Que ma constance
Eut autrefois?

SYLVIA, ROSETTE, ANGÉLIQUE.

Ah! dès ce moment je le vois,
Il n'est plus pour nous d'espérance!
Sur son cœur reprenant ses droits,
Sa présence
A fixé son choix

ARGENTINE.

Si j'ai cru de malins propos,
J'abjure cette erreur cruelle;
Un amant n'a plus de défauts
Quand on le retrouve fidèle. [*bis.*]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES PRECEDENS, CASSANDRE, SCAPIN, MEZZETIN.

LE DOCTEUR.

Eh ! ce sont mes fous !.....

ARLEQUIN, *s'éloignant.*

Des fous !

CASSANDRE, SCAPIN, MEZZETIN.

Monseigneur,..... ne croyez pas...

ARLEQUIN.

Paix, Messieurs ! Dans ma seigneurie, les fous n'ont pas la parole.

LÉLIO.

Monseigneur, j'ai exécuté vos ordres.

ARLEQUIN.

Où sont donc MM. Cassandre, Scapin, Mezzetin ?

LÉLIO.

Ils sont devant vos yeux.

ARLEQUIN.

M. Cassandre, qu'on disait si grave !

CASSANDRE.

Je l'étais beaucoup dans ma jeunesse.

ARLEQUIN.

Mezzetin, qui, du temps de Pasquariel, était si sobre !

MEZZETIN.

Il ne buvait que de l'eau !

ARLEQUIN.

M. Scapin, que l'on appelait le premier orateur du village !

SCAPIN.

On m'avait dit que vous étiez bègue.

LÉLIO.

Monseigneur, ils ont fait comme ces dames, ils ont pris des défauts pour vous plaire.

ARLEQUIN.

Des défauts! D'abord, je n'en ai pas.... excepté.... (*Il compte sur ses doigts.*) D'ailleurs, c'est un très-mauvais moyen, fort excusable cependant pour ces dames,.... Je les invite à ma noce, et je chasse ces messieurs..... J'espère que tout le monde sera content.

ARGENTINE.

Ah! mon ami! que le jour de ton arrivée soit un jour d'indulgence.

LE DOCTEUR.

Ah! seigneur, ne privez pas ces pauvres diables du plaisir de vous approcher.

ARLEQUIN.

Eh bien! pour vous prouver que je n'ai pas de rancune, je nomme Cassandre..... mon coureur; Mezzetin..... porteur d'eau de ma seigneurie, et je donne à Scapin la charge de muet.

SCAPIN.

Ah! Monseigneur, je ne cesserai de chanter vos louanges!

ARLEQUIN.

Je garde auprès de moi Lélio et le Docteur, j'épouse Argentine; ce qui ne m'empêchera pas de danser avec vous, Mesdames, quand j'en trouverai l'occasion.

VAUDEVILLE.

AIR *de la Parisienne.*

ARLEQUIN.

Puisque dans ces parages,
J'ai choisi mon séjour,
Que de nouveaux usages
Signalent mon retour.

CHŒUR.

Puisque dans ces parages,
Il choisit son séjour,
Que de nouveaux usages
Signalent son retour.

ARLEQUIN.

Par un ordre équitable,
Je prétends tour-à-tour
Bannir l'eau de ma table,
Les méchans de ma cour.

CHŒUR.

Puisque, etc.

ROSETTE.

La naïve bergère
Qu'un rien vient enflammer,
Dès qu'elle saura plaire,
Sera libre d'aimer.

CHŒUR.

Puisque, etc.

LE DOCTEUR.

Désormais, mes confrères,
Nos médecins savans,
Quand ils tueront les pères,
Nourriront les enfans.

CHŒUR.

Puisque, etc.

LÉLIO.

De notre académie,
Les gens, sans contredit,
A défaut de génie,
Auront tous de l'esprit.

CHŒUR.

Puisque, etc.

ARGENTINE, *au Public.*

Pour qu'à cette ordonnance,
Nous obéissions tous,
Son projet doit, je pense,
Etre approuvé par vous.
Puisque dans ce village,
Arlequin a fixé son séjour,
Contre le moindre orage;
Protégez son retour.

CHŒUR.

Puisque, etc.

FIN.

Imprimerie PORTHMANN, rue Sainte-Anne, n°. 43.

CHŒUR.

Puisque dans ces parages,
Il choisit son séjour,
Que de nouveaux usages
Signalent son retour.

ARLEQUIN.

Par un ordre équitable,
Je prétends tour-à-tour
Bannir l'eau de ma table,
Les méchans de ma cour.

CHŒUR.

Puisque, etc.

ROSETTE.

La naïve bergère
Qu'un rien vient enflammer,
Dès qu'elle saura plaire,
Sera libre d'aimer.

CHŒUR.

Puisque, etc.

LE DOCTEUR.

Désormais, mes confrères,
Nos médecins savans,
Quand ils tueront les pères,
Nourriront les enfans.

CHŒUR.

Puisque, etc.

LÉLIO.

De notre académie,
Les gens, sans contredit,
A défaut de génie,
Auront tous de l'esprit.

CHŒUR.

Puisque, etc.

ARGENTINE, *au Public.*

Pour qu'à cette ordonnance,
Nous obéissions tous,
Son projet doit, je pense,
Etre approuvé par vous.
Puisque dans ce village,
Arlequin a fixé son séjour,
Contre le moindre orage;
Protégez son retour.

CHŒUR.

Puisque, etc.

FIN.

Imprimerie Portmann, rue Sainte-Anne, n°. 43.

LES
COMICES D'ATHÈNES
OU
LES FEMMES ORATEURS,

COMÉDIE VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Traduit du grec (d'ARISTOPHANE);

Par MM. EUGÈNE SCRIBE ET ***.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 5 Novembre 1817.

ο Αθηναιοι τοις γερουσι λειπω πολιν και πολεμον
Athéniens, je laisse à vos Sénateurs les soins de la guerre et du gouvernement.
ARISTOPHANE. *Scène IX.*

Prix : 1 f. 25 c.

PARIS,

Chez Mad. LADVOCAT, Libraire, *au Cabinet littéraire*, Galerie de Bois du Palais-Royal, n°. 197.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

1817.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
PHILOTIME, sénateur d'Athènes . .		M. *Joly.*
POLÉMON, archonte		M. *Gontier.*
THÉONE, femme de Philotime . .		Mmes. *Hervey.*
NAIS, sa nièce		*Minette.*
SOSTRATA,		*Bodin.*
THÉLÉSILLE,		*St.-Aulaire.*
PROXAGORA,	Athéniennes.	*Clémence.*
CYMODOCÉE,		*Eugène.*
MILTO,		*Louise.*
ARGUS, esclave de Philotime.		M. *Philippe.*
CALLIMAQUE, mari de Thélésille.		M. *Perrin.*

Chœur d'Athéniens et d'Athéniennes.

La scène se passe dans un vestibule de la maison de Philotime ; à droite du spectateur une porte entre deux colonnes ; dans le fond, au-dessus des draperies du vestibule, les arbres d'un jardin, et dans le lointain quelques monumens de la ville d'Athènes.

On trouve chez le même Libraire :

NAUFRAGE de la Frégate *la Méduse*, faisant partie de l'expédition du Sénégale, en 1816 ; RELATION des événemens qui ont eu lieu sur LE RADEAU, dans le désert de Saara ; à St.-Louis et au camp de Daccard. Par MM. *Savigny* et *Corréard*, tous deux naufragés du radeau. 1 vol. in-8°., avec gravure..... 3 fr. et 3 fr. 75 c., franc de port.

L'Homme gris, comédie en trois actes et en prose, par MM. *d'Aubigny* et *Poujol.* (deuxième édition) . . 1 fr. 50 c.

Le Petit Dragon, comédie en deux actes, mêlée de vaudevilles, par MM. *Eugène Scribe, Delestre-Poirson* et *Mélesville*. . . . . 1 fr. 50 c.

Le Nouveau Pourceaugnac, comédie-vaudeville en un acte, de MM. *Eugène Scribe* et *Delestre-Poirson*, troisième édition, avec des changemens . . . . . 1 fr. 25 c.

Le Solliciteur, comédie-vaudeville en un acte, de MM. *Eugène Scribe* et ***., troisième édition . . . . . 1 fr. 25 c.

MÉMORIAL DRAMATIQUE, ou Almanach Théâtral. 12 vol. in-24. Chaque année se vend séparément. . . . . 1 fr. 50 c.

On reçoit des Souscriptions pour *le Voltaire*, en 36 vol. in-8d., édition de *Déterville* et *Le Fèvre*, dont huit ont déjà paru.

Le Rousseau, même édition, en 18 vol. in-8°., imprimés par M. *Didot* l'aîné, dont sept volumes ont aussi paru.

Le Buffon, édition de *Rapet*, publiée par M. le comte *Lacépède*, 12 vol in-8°., deux ont paru.

Victoires et Conquêtes des Français, publiées par une Société de Militaires et d'Hommes de lettres. La 4°. livraison va paraître. Le prix des livraisons parues est de 26 fr.

LES
COMICES D'ATHÈNES,
OU
LES FEMMES ORATEURS,

Vaudeville en un Acte.

SCENE PREMIERE.

Au lever du rideau, plusieurs siéges sont disposés en demi-cercle. THÉONE, SOSTRATA, THÉLÉSILLE, PRORAXA, CYMODOCÉE, et les autres Athéniennes *viennent d'abandonner leurs siéges, et sont groupées près de la porte à droite, et cherchent à écouter.*

THÉONE.

Silence donc, Mesdames! Jamais; je crois, nos maris n'ont parlé si bas.

SOSTRATA.

Le mien parle pourtant assez haut, chez lui, il est vrai; car à l'assemblée, il ne dit jamais rien.

THÉONE.

Je vous le demande, de quoi s'avisent-ils de se réunir en séance secrète, et de nous cacher le sujet de leurs délibérations? Cela nous arrive-t-il à nous?

THÉLÉSILLE.

Non assurément; et nous ne nous sommes pas assemblées une seule fois, sans que le lendemain, toute la ville d'Athènes n'ait été instruite de ce qui s'était passé dans la séance.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Nous devrions être au fait des affaires,
Et pourtant nous ne savons pas
Combien on arme de galères.

THÉONE.

Combien nous avons de soldats.

SOSTRATA.

Sur notre armée et ce qui l'intéresse
On devrait plus nous consulter;
Car c'est toujours à nous que l'on s'adresse
Toutes les fois qu'il faut la recruter.

THÉONE.

Il se trame quelque chose ; car Philotime, mon mari, qui n'assistait presque jamais aux assemblées, est revenu subitement de sa campagne, où il était depuis huit jours.

THÉLÉSILLE, *affirmativement.*

Il se trame quelque chose.

SOSTRATA.

Qui sait même si cela ne nous intéresse pas particulièrement ?

THÉONE.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Sur le projet que l'on médite
Il faut enfin nous éclairer.

THÉLÉSILLE.

Mon époux me craint et m'évite.

SOSTRATA.

Du mien je ne puis rien tirer.

THÉLÉSILLE.

Pour fuir mes demandes, ma chère,
Il ne rentre plus...

SOSTRATA.

Croiriez-vous
Que le mien dort la nuit entière ?
Ah ! c'est un complot contre nous.

TOUTES.

Oui, c'est un complot contre nous.

THÉONE.

Reprenez vos places. Oui, respectable Sostrata, et vous, vénérable Cymodocée, Proxagora, Milto, pourquoi souffririons-nous plus long-tems que nos maris s'occupassent seuls du gouvernement ? Ne pourrions-nous pas, si nous le voulions, parler à la tribune aussi bien que leurs orateurs ?

SOSTRATA.

Comment ! aussi bien ? et même plus, si j'avais une fois la parole.

THÉONE.

Je n'en doute point, éloquente Sostrata ; mais c'est moi qui dans ce moment...

TOUTES.

C'est juste, c'est juste. A l'ordre.

THÉONE.

Oui, nobles descendantes de Cécrops :

Air *du Pot de fleurs.*

Que ces fiers citoyens d'Athènes
Sous nos lois viennent se ranger ;
Jamais, en nous prenant pour reines,
Ils n'auront de long plu

A notre douce monarchie,
De se soumettre ils seront trop heureux,
Quand nous pourrions, grace aux yeux,
Aspirer à la tyrannie.

Athènes ne risque rien en nous confiant ses intérêts. Ça ne peut pas aller plus mal : donc, ca ne peut qu'aller mieux avec nos talens et l'aide de Minerve, protectrice de cette ville.

SOSTRATA.

Par Jupiter, le président des Comices n'eut pas mieux parlé, et je pense qu'après Madame, il n'y a plus rien à dire. Voici un petit projet de loi que je viens proposer.

« Pour perpétuer parmi les dames Athéniennes, le goût » de la politique et la science du gouvernement, il m'est » venu une idée neuve et inconnue jusqu'à présent aux » peuples de l'Attique. Ce serait d'établir des tablettes pé- » riodiques, qui seraient rédigées par des femmes, et que » l'on colporterait chaque matin, dans les premières maisons » d'Athènes. On y parlerait des variations de l'atmosphère » et de la politique, et l'on tâcherait d'être juste, toutes les » fois que l'intérêt de la rédactrice ne serait pas compromis. »

Air *de Fanchon.*

Premier Couplet.

Ces tablettes nouvelles
Offriront des modèles
De goût, d'esprit, et cœtera
Sous leur heureux empire
L'indépendance renaîtra,
Et l'on pourra tout dire
Quand on le permettra.

Deuxième Couplet.

On devra, quoi qu'il fasse,
Louer peu l'homme en place,
Respecter ceux qui n'y sont plus ;
Vu que les mœurs sont bonnes,
Parler innocence et vertus,
Et laisser deux colonnes
Pour les objets perdus.

TOUTES, *levant la main.*

Je vote pour le projet de loi.

THÉONE.

Il paraît, Mesdames, qu'il y a majorité absolue, et que nous sommes toutes d'accord.

NAÏS.

Eh! bien, Polémon. Et puis deux mules blanches de Sycione, qui sont parties avec la rapidité de l'éclair, si bien qu'il a manqué d'écraser une demi-douzaine d'Athéniens, qui se promenaient tranquillement. Il est vrai qu'il a crié, garre, garre, après qu'il a été passé.

SOSTRATA.

Je propose un projet de loi pour empêcher les chars d'aller si vîte dans les rues d'Athènes.

THÉONE.

C'est bon.

SOSTRATA.

Nous sommes sûres de la majorité. Nous aurons pour nous tous ceux qui vont à pied, et de plus beaucoup de gens de mérite.

THÉLÉSILLE.

Mais quelqu'un s'avance vers ces lieux.

SOSTRATA.

Quel est le téméraire qui ose franchir cette enceinte consacrée à Diane? qu'il redoute le sort d'Actéon.

THÉONE.

Il n'a rien à craindre: c'est mon mari. Il faudra qu'il soit bien habile, si je ne connais pas par lui le projet de loi.

CHŒUR.

Air *de Montano.*

Sans bruit,
Sans bruit,
Que chacune ici se retire;
Sans bruit,
Sans bruit,
Nous reviendrons avec la nuit.

THÉONÉ.

Sans peine, j'espère
Séduire mon époux;
Tâchez, ma chère,
D'en faire
Autant chez vous.

CHŒUR.

Sans bruit,
Sans bruit,
Que chacune ici se retire;
Sans bruit,
Sans bruit,
Nous reviendrons avec la nuit.

(*Elles sortent.*)

SCENE III.

THÉONE, PHILOTIME. (*il entre en rêvant.*)

PHILOTIME, *à part.*

C'est une chose bien intéressante qu'une assemblée ; je ne sais pas pourquoi je m'y endors presque toujours, mais depuis trente ans que j'exerce, je n'ai pas mémoire d'avoir jamais fait un si bon somme que dans celle ci. Enfin, contre mon habitude, je ne me suis pas même réveillé pour aller aux voix.

THÉONE, *à part.*

Il faut apparemment que quelque grand dessein l'occupe.

PHILOTIME, *à part.*

Tout ce que j'ai entendu, c'est qu'il y avait ce soir un sacrifice et un repas de corps chez les prêtres de Cybèle, avant l'ouverture des comices.

THÉONE.

Ah ! vous voilà, mon ami, vous êtes bien soucieux et vous ne me dites seulement pas bonjour.

PHILOTIME.

Si vous croyez qu'un homme d'état n'a pas d'autres choses en tête....

THÉONE.

Oui, je concois... Ce qui vient de se passer à la séance.

PHILOTIME.

Oui, çà... autre chose... Est-on venu pendant que j'étais à la campagne ?

THÉONE, *montrant une cassie qui est à terre.*

On a apporté de la part du médecin Asclèpiade...

PHILOTIME.

Je sais ce que c'est.

THÉONE.

Cela a peut-être rapport à ce dont nous parlions tout-à-l'heure ?

PHILOTIME.

C'est un panier de ce vin de Naxos, qu'il m'a promis, et dont les effets sont si puissans. Imaginez-vous qu'un seul doigt de cette liqueur, pris en se couchant, vous procure à l'instant même le sommeil le plus doux et les songes les plus agréables.

THÉONE.

Par Morphée, vous dormez assez sans cela.

Les Comices.

PHILOTIME.

Je ne saurais trop dormir dans ma position.

Air : *J'ai vu partout, dans mes voyages.*

Si l'on écoutait l'éloquence
De nos orateurs d'aujourd'hui,
Il faudrait bientôt, je le pense,
Pencher pour tel ou tel parti.
Je dors pour garder l'équilibre,
Et grace à mon sommeil prudent,
Moi, ma pensée est toujours libre
Et mon suffrage indépendant.

Il faut mettre ce vin en réserve; holà! quelqu'un, Machaon?

THÉONE.

Il n'est plus ici, je l'ai vendu il y a quelques jours.

PHILOTIME.

Comment! Machaon, mon esclave favori, qui était si bon cuisinier..

THÉONE.

Vous n'en avez plus besoin, puisque les élections sont passés et que vous êtes nommé!

PHILOTIME.

C'est vrai, mais il fallait au moins me consulter.

THÉONE.

Eh! avez-vous le tems de songer à ces misères-là? vous qui, dans ce moment-ci, je le sais, avez des occupations..

PHILOTIME.

Oui, un repas de corps pour ce soir; je dois même prononcer un discours improvisé.

THÉONE.

Sans doute sur ce projet de loi, dont il a été question ce matin... mon ami, qu'est-ce que c'est que ce projet de loi?

PHILOTIME.

Ah! çà, c'est un article sur lequel je suis obligé de me taire.

THÉONE.

Comment, mon ami? ah! je vois que vous ne m'aimez plus, puisque vous n'avez plus de confiance en moi, je suis bien malheureuse.

PHILOTIME.

Allons, voilà qu'elle pleure à présent! ma femme, ma chère Théoné.. je vous aime toujours.

THÉONE, *avec dépit.*

Ah! vous avez des secrets pour moi.. j'en aurai aussi pour vous... croyez-moi, parlez, je le veux... je l'exige,

ou vous ne savez pas à quelles extrémités la vengeance peut me porter.

PHILOTIME, *s'approchant de sa femme, et d'un air confidentiel.*

Adieu, je vais où mon devoir m'appelle; que Junon vous maintienne en joie! vous serez cause qu'on aura commencé sans moi les premières libations.

THÉONE, *le retenant.*

Air *non, non, point de façon.*

Non, non, répondez-moi,
Car ce mystère
Excite ma colère;
Non, non, répondez-moi:
Vous parlerez ou vous direz pourquoi.
Parlez.

PHILOTIME.

Je me tais...

THÉONE.

Pensez-vous?

PHILOTIME.

Jamais.

THÉONE.

Quoi! pas un seul mot?

PHILOTIME.

Eh! c'est encore trop.

THÉONE.

Mes soins...

PHILOTIME.

C'est assez...

THÉONE.

Mon amour...

PHILOTIME.

Cessez.

THÉONE.

Eh! quoi, mes vertus...

PHILOTIME.

Ne m'en parlez plus.

THÉONE.

Non, non, répondez-moi, etc.

PHILOTIME.

Non, non, eh! laissez-moi,
Je dois me taire
Et je ne puis mieux faire.
Non, non, eh! laissez-moi,
Je dois me taire
Et je sais bien pourquoi.

(*il sort*)

SCENE IV.

THEONE, SOSTRATA:

SOSTRATA.

Eh! bien?

THÉONE.

Comment ! vous êtes encore là ?

SOSTRATA.

Ces dames reviendront toutes, vers la huitième heure ; elles ont été obligées de retourner chez elles pour s'occuper quelques instans de leur ménage. Il faudra même à ce sujet là, que nous pensions à une loi qui dispense les dames Athéniennes de tous ces soins domestiques.

THÉONE.

C'est bon ; ce n'est pas là le plus urgent.

SOSTRATA.

Vous avez raison. Qu'avez-vous appris ?

THÉONE.

J'ai tout employé : les prières, les larmes... il a été, pour la première fois de sa vie, d'une discrétion à toute épreuve.

SOSTRATA.

Ça n'est pas naturel.

THÉONE.

C'est ce que je dis aussi, et quel moyen de nous instruire.

SCÈNE V.

THÉONÉ, SOSTRATA, ARGUS. (*Il est en bonnet phrygien et a l'habit d'esclave, il est boiteux et a un bandeau noir sur l'œil gauche.*)

THÉONE.

Qu'est-ce? c'est Argus, ce nouvel esclave dont j'ai fait l'acquisition.

SOSTRATA.

Par Pollux, il est bien nommé.

ARGUS.

Air *de Dorilas.*

Mon patron, qu'on vante à la ronde,
Avait cent yeux : c'est un défaut ;
Et, pour réussir dans le monde,
Cet autre Argus y voyait trop.
Moi Plus commode, aux belles je dois plaire,
En les surveillant ici bas,
Avec un œil qui n'y voit guère,
Avec un œil qui n'y voit pas.

Au surplus, ça ne m'empêche pas de faire mon service, et voilà des tablettes que je vous apporte.

THÉONE.

Qui te les a remises?

ARGUS.

Je n'ai pas vu.

THÉONE.

Le messager est il encore là ?

ARGUS.

Je ne m'en suis pas aperçu.

SCENE IV.

Les Précédens, NAIS.

NAÏS.

Ma tante, c'est de lui, c'est de Polémon. J'ai très-bien reconnu son esclave et il attend une réponse.

THÉONE.

Lui m'écrire! et pour quel sujet? (*elle déroule la lettre et lit*:) « Polémon, Archonte, fils de Callias l'Athénien à Théone. » (*Elle achève de lire la lettre à voix basse.*) Comment en l'absence de mon mari, il me demande un entretien secret pour une affaire importante.

ARGUS (*à part.*)

C'est clair.

THÉONE.

Sage Sostrata, qu'en pensez-vous ?

SOSTRATA.

Je pense que l'Archonte a quelque grand secret à nous révéler. Peut-être même il veut se faire un appui de notre association, dont il sait que vous êtes présidente.

THÉONE.

Au fait, je ne vois pas pour quel autre motif.

SOSTRATA.

Il faut accepter.

NAÏS.

Oh! oui, ma tante, il faut accepter.

THÉONE.

Sans doute,... mais un rendez-vous, avec un jeune homme qui passe pour un des plus aimables d'Athènes.

Air : *On ne peut pas trouver de mal à ça.*

Ma vertu s'inquiète
D'un tête-à-tête...

SOSTRATA.

Bah!
Si, dans un tête-à-tête,
On peut sauver l'État,
Eh! par Vesta,
On ne saurait trouver de mal à ça.

TOUTES.

Oui, par Vesta,
On ne saurait trouver de mal à çà.

Air : *Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

THÉONÈ.

J'accorde donc ce rendez-vous;
J'en conviendrai, c'est avec peine :
Mais puis-je hésiter, entre nous,
Il y va du salut d'Athène.
Pour son pays en pareil cas
Il faut que l'on se sacrifie.

NAÏS.

Que ne suis-je assez grande hélas !
Pour servir aussi la patrie !

THÉONE.

Eh bien! dites à Polémon que je l'attends ce soir à souper... tête à tête... puisqu'il le faut; mais que j'exige qu'il y ait toujours un esclave présent à notre entrevue. Argus, ce sera toi qui nous serviras.

ARGUS (*à part.*)

Allons, c'était bien la peine! moi qui comptais avoir ma soirée.

THÉONE.

Naïs, va dire à son esclave... Non j'aime mieux écrire la réponse moi-même.

SOSTRATA.

Oui, cela aura un caractère plus diplomatique.

THÉONE.

Sostrata, venez m'aider à la rédiger. Toi, Argus reste ici; fais préparer le souper, observe tout et ne reçois que Polémon. Naïs, que mes femmes viennent me joindre et qu'elles s'occupent de ma toilette... Ah! que les affaires du gouvernement donnent de soins et d'embarras!

(*Elle sort avec Sostrata et Nais.*)

SCENE VII.

ARGUS (*seul.*)

Ce qu'il y a de plus dur dans le métier d'esclave, c'est de ne pas faire sa volonté. Par exemple, quoiqu'il soit défendu aux esclaves d'assister aux assemblées du peuple, je comptais bien m'y rendre en cachette, pour entendre nos orateurs, car on prétend que nous en avons... Eh bien! pas du tout, il faut que je reste à la maison... Ah! si j'étais seulement

affranchi, je pourrais prendre part aux affaires... J'ai toujours eu l'idée que si je m'en mêlais... D'abord je défendrais aux femmes comme notre maîtresse de se mêler de politique.. ça ne les regarde point... à la bonne heure des gens comme moi... j'ordonnerais que, comme chez les Spartiates, nos voisins, les esclaves pussent s'énivrer en liberté, qu'ils fussent traités avec les plus grands égards. Eh! bien donc Lycaon! voyez si ces butors là arriveront? faut-il que je prenne un bâton? (*On apporte la table.*) Placez là cette table. J'ordonnerais ensuite qu'il leur fût permis de ne rien faire... Voyez les paresseux! tout est-il là? les fruits, les coquillages, les vins.. Tenez, portez cette corbeille dans le cellier... Ah! attendez... (*il en tire une bouteille.*) C'est du vin de Naxos: ils ont écrit le nom dessus de peur qu'on ne s'y trompât... Eh bien! qu'est ce que vous attendez? laissez-moi... puisqu'il faut que je reste... Je sais bien ce qui me vaut cette faveur, chez toutes les dames d'Athènes que j'ai servies; l'avantage que j'ai d'être... (*Montrant son bandeau noir.*) m'a toujours procuré des privilèges... Ah! si j'avais eu le bonheur d'être aveugle, ma fortune serait faite!

SCÈNE VIII.

ARGUS, PHILOTIME,

PHILOTIME.

A-t-on vu une étourderie comme celle-là? moi qui dois prononcer un discours improvisé, et qui oublie d'en prendre la copie.

Air: *Vaud. de l'Asthinié.*

J'ai toujours, pour les grands momens,
Un discours préparé d'avance;
C'est le même depuis vingt ans,
C'est un chef-d'œuvre d'éloquence.
Soixante fois depuis ce tems,
Je l'ai prononcé d'abondance...
Avec de légers changemens,
Il est toujours de circonstance.

ARGUS.

L'ami, que viens-tu chercher ici. . . .

PHILOTIME.

Et qui es-tu toi-même; qui ne sais pas que je suis de la maison?

ARGUS.

Eh! bien, si tu es de la maison, décampe au plus vîte. Nous avons besoin d'être seul et ta présence nous gêne.

PHILOTIME, *à part.*

Voilà un hardi coquin! serait-ce celui qui a remplacé Machaon. (*Haut.*) Combien y a-t-il que tu es ici?

ARGUS.

Voilà huit jours que madame m'a pris.

PHILOTIME.

Eh! bien, apprends qu'il y a beaucoup plus long-tems que je suis à son service, et que, si tu dis un seul mot, je t'enverrai tourner la meule.

ARGUS, *à part.*

Il faut que ce soit quelqu'affranchi: car il est plus insolent que moi. (*Haut.*) Ecoute, camarade: ne te fâche pas... c'est par l'ordre de madame, ainsi va-t-en et ne dis rien: elle a un rendez-vous.

Air: *de Gaspard l'Avisé.*

Oui, pour souper, ce soir, on compte
Sur un galant, sur un archonte:
Quand l'époux parlera bien haut,
Oh! oh! oh! oh!
Tout bas madame parlera,
Ah! ah! ah! ah!
Pourtant chacun s'entendra.

PHILOTIME.

Ah! par Vulcain, qu'entends-je là!

ARGUS.

Nous connaissons tous ces tours-là:
C'est un rien qu' ça.

PHILOTIME.

C'est déjà
Bien assez comme ça.

ARGUS.

Je dois les servir à table. La dame a voulu par un petit rafinement de pruderie qu'il y eût là un témoin... mais tu sais qu'en pareil cas on ferme les yeux, et moi ça me coûte moitié moins qu'à un autre.

PHILOTIME.

Et tu t'es prêté...?

ARGUS.

Comme si un esclave était son maître! est-ce que tu crois que c'est pour mon plaisir? je suis déjà assez faché de ne pouvoir pas assiter à l'assemblée.

PHILOTIME.

Eh! bien, écoute. . . entre camarades il faut s'aider. . . Qui t'empêche d'y aller? je servirai à ta place, je me charge d'arranger cela avec madame. Elle aimera même mieux que ce soit moi.

ARGUS.

Tu crois?

PHILOTIME.

Quand je te dis que je prends tout sur moi.

ARGUS.

Et moi, je te promets de te rendre compte de la séance. Je te dirai si l'on s'est occupé de la réclamation des Phocéens, ou de la guerre contre les Perses. Tu es sans doute pour les Phocéens? Et moi aussi : je trouve qu'on ne peut sans injustice...

PHILOTIME.

C'est bon. Pars, tu n'auras pas de place .. En bien! où vas-tu avec ce bonnet phrygien? On te reconaîtrait pour esclave.

ARGUS.

Tu as raison; je vais le laisser au logis... Adieu, camarade.

Air *de Gille en deuil.*

Grand merci de ta complaisance :
Va, j'espère bien quelque jour
Te prouver ma reconnaissance,
Et payer ma dette à mon tour.
Aux Comices je vais me rendre.

PHILOTIME.

Et moi je reste ici ce soir.

ARGUS.

Puissé-je là bas tout entendre!

PHILOTIME.

Et moi puissé-je ne rien voir.

Ensemble.

ARGUS.

Grand merci de ta complaisance!
Va, j'espère bien quelque jour,
Te prouver ma reconnaissance,
Et payer ma dette à mon tour.

PHILOTIME.

Cachons-lui que ma complaisance
N'est ici qu'un adroit détour,
Et que ce soir, par son absence,
Il me rend service à son tour.

SCENE IX.

PHILOTIME, *seul.*

Par les Dieux immortels, je ne suis point jaloux; mais il y aurait de quoi émouvoir le Dieu Terme lui-même.

(*Regardant la table.*)

Air

Certes j'ai les yeux bien ouverts :
C'est un festin que l'on apprête.
J'apperçois deux lits, deux couverts,
Et ce n'est pas moi que l'on fête.
Chez nous de même qu'au sénat.
Il paraît comme loi constante
Que la place d'un magistrat
Ne peut jamais rester vacante.

Apprêtons-nous à jouer le rôle d'observateur... Otons ce manteau. (*Il se trouve revêtu d'une tunique verte, comme l'était Argus. Il prend une des bandelettes noires de sa coiffure, et se l'adapte sur l'œil gauche, en guise de bandeau.*) Mais je ne puis croire qu'au sein même de mes Pénates, et devant mes dieux Lares, ma femme voulût se permettre... Non, la femme d'un sénateur... ce n'est pas possible... Et cet esclave, qu'elle a voulu rendre présent à cette entrevue, prouve qu'assurément... Mettons toujours cette coiffure... En contrefaisant un peu la démarche d'Argus, je pourrai sans qu'on s'en aperçoive... Mais qui vient déjà ?

SCENE X.

PHILOTIME, POLÉMON.

POLÉMON, *à la cantonnade.*

C'est bien, dites-lui que je l'attendrai. Aux Dieux ne plaise que je la dérange de sa toilette! Nous sommes trop heureux, lorsque les dames d'Athènes veulent bien se livrer à des soins pareils.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Hélas! c'est à la politique
Qu'aujourd'hui la beauté s'applique,
Chez l'artisan, le magistrat
On trouve des femmes d'état.

Chez la crémière on délibère
Et Glycère, la jardinière
Ne vend plus ses roses, dit-on,
Qu'aux gens de son opinion.

PHILOTIME, *à part.*

C'est Polémon! Eh bien! cet archonte-là ne m'a jamais plu. Aussi, patience: aux prochaines élections...

POLÉMON.

Théone est de parole. Voilà les apprêts du festin, et nous pourrons causer librement de ce qui m'intéresse. Mais pourquoi veut-elle qu'un témoin assiste à cette entrevue. Il est fort incommode d'avoir derrière soi un confident obligé de tous ses discours. (*à Philotime.*) Dis-moi, l'ami? tu es au service de Théone?

PHILOTIME.

Oui.

POLÉMON.

C'est toi qui nous sers à table?

PHILOTIME.

Oui.

POLÉMON.

Et tu as de l'esprit?

PHILOTIME.

Oui.

POLÉMON, *à part.*

Voilà un esclave presqu'aussi laconique qu'un Spartiate. (*A Philotime.*) Tiens, il y a vingt drachmes dans cette bourse.

PHILOTIME.

Oui.

POLÉMON.

Quand je te ferai signe, tu auras soin de disparaître et de nous laisser. Nous avons à causer d'objets importans, d'affaires de famille... Tu m'entends... Il suffira de t'absenter pendant quelques instans...

PHILOTIME, *à part.*

Je ne sors pas d'ici.

SCENE XI.

PHILOTIME, POLÉMON, THÉONÉ.

POLÉMON, *à Théone.*

Je ne m'attendais pas à une si grande faveur: je ne vous demandais qu'un entretien, et vous m'invitez à souper.

THÉONE.

Le motif qui vous amène est assez important...

POLÉMON.

Oh ! nous avons le tems d'en parler.

PHILOTIME, *à part.*

On s'observe à cause de moi.

POLÉMON.

Je n'ai vu aucune Athénienne mise avec ce goût et cette élégance... Vous ne connaissez pas mon nouvel atelage... Je suis venu en quelques minutes, des portiques de l'académie. C'était Zénon qui parlait : je n'ai pas attendu la fin de la séance.

Air : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Là des moralistes austères
Déclarant la guerre aux plaisirs,
Voudraient dans des chaînes sévères
Captiver l'essaim des désirs.
Fendant la foule qui s'empresse
Moi brusquement j'ai tout quitté.
Et déserteur de la sagesse
J'accours aux pieds de la beauté.

(*Ils se mettent à table.*)

POLÉMON, *à Philotime.*

A boire ! (*buvant.*) Il est fort bon, votre vin ;

PHILOTIME, *à part.*

Je le crois bien ; je le gardais depuis dix ans.

THÉONE.

N'annonce-t-on pas au théâtre une tragédie politique d'Euripide ?

POLÉMON.

Peu m'importe : quand Timocrate ne joue pas, je ne vais jamais au spectacle ; et comme dans ce moment-ci il est tour-à-tour citoyen de Thèbes, de Corinthe ou d'Argos.

THÉONE.

Je le croyais Athénien.

POLÉMON.

Oui, trois mois par an, il daigne être de son pays ; il n'en est pas moins l'objet de la reconnaissance publique. Il irait même à Sparte qu'il n'en serait encore que mieux vu parmi nous : car les dames d'Athènes aiment beaucoup les étrangers.

THÉONE.

Prétendez-vous nous en faire un crime ?

POLÉMON.

Eh ! quel pays peut paraître préférable au nôtre ?

Air : *A soixante ans.*

Athène, ô ma noble patrie,
Séjour des grâces, des beaux arts,
Tu fus toujours le temple du génie
Et l'œil des dieux veille sur tes remparts.
Déjà Minerve tutélaire
Sur notre sol a planté l'olivier,
Et nos exploits prouvent que cette terre
Peut produire aussi le laurier.

THÉONE.

Je veux faire ma paix avec vous. Acceptez quelques-unes de ces figues; elles sont du pays...(*Il baise la main de Théone, Philotime fait un geste et renverse une coupe.*) Eh ! bien, Argus, prenez donc garde, voilà un vase en morceaux !

PHILOTIME.

Au fait, c'est encore moi qui paye les vases cassés.

THÉONE, *à Polémon.*

Vous ne me parlez pas de ce qui vous a occupé ce matin.

POLÉMON.

Si vraiment... je vous le dirai, en vous expliquant l'objet de ma visite... esclave. (*lui faisant signe.*) hum !..... eh ! bien, hum.

PHILOTIME ; *à part.*

Oui, fais des signes .. je suis aveugle et sourd.

THÉONE.

Eh ! bien, vous disiez que le sujet de votre visite...

POLÉMON.

Oh ! vous devez en partie avoir deviné mon secret (*avec chaleur*) et si l'attachement le plus sincère... mais est il nécessaire que cet esclave... ?

THÉONE.

Argus... vous avez peut-être affaire.... là bas.

PHILOTIME, *à part.*

Et ma femme aussi !...

THÉONE, *cherchant à lui faire entendre.*

L'on a peut-être besoin de vous.

PHILOTIME.

Non . . . madame.

THÉONE, *à part.*

Et moi qui lui croyais de l'intelligence ! allons c'est encore un sot qu'il faudra renvoyer ! (*regardant une amphore.*) que vois je ! ce vin de Naxos. . . qu'a fait venir mon mari... oh ! ce serait charmant ! (*haut à Polémon.*) Argus est un serviteur fidèle... vous pouvez parler devant lui..:

mais avant tout, faisons aux dieux immortels les libation d'usage.

POLÉMON.

Vous avez raison : je bois à Cypris, déesse des amours.

THÉONE, *prenant la bouteille de Naxos.*

Et toi, Argus, prends cette coupe et bois à Harpocrate, dieu de la discrétion.

POLÉMON.

Air *de Mademoiselle Hamilton.*

POLÉMON.

C'est du nectar le plus divin

PHILOTIME.

Enchanté qu'il s'en apperçoive.

(*Il reprend la coupe.*)

Quand chacun boit ici mon vin
C'est bien le moins qu'aussi j'en boive.

THÉONE, *le regardant.*

Mais notre Argus y prend goût, je le vois.

POLÉMON.

Il le connaît depuis long-tems, je crois.

(*Elevant la coupe.*)

Ensemble.

Cypris, déesse tutélaire
Du haut des cieux entends mes voeux,
Et fais que ta douce lumière
Brille en ce jour à tous les yeux.

THÉONE, *examinant Philotime.*

Pour éviter sa surveillance
Le moyen est délicieux
Déjà... par sa douce influence
Déjà... Bacchus ferme ses yeux.

PHILOTIME.

Redoutons ici quelque trame,
Et de peur d'accident fâcheux,
Sur Polémon... et su ma femme,
Tâchons d'avoir toujours les yeux,
Ayons toujours... toujours les yeux.

(*Il s'endort.*)

POLÉMON.

Eh ! mais cet esclave s'endort.

THÉONE.

Qu'importe ! nous buvions au dieu de la discrétion.... Il nous a sans doute exaucés. (*se levant.*) Parlez maintenant sans crainte... Instruisez-nous du sujet de votre visite... car je suis d'une impatience, l'heure s'avance et déjà, j'en

suis sûre, la plupart des dames d'Athènes attendent ici près dans les jardins le résultat de notre conférence.

POLÉMON.

Comment ! les dames d'Athènes.... Mais ce que j'ai à vous dire ne regarde que vous.

THÉONE.

Aussi n'en parlerai-je qu'aux premières d'entre elles... Vingt-cinq de mes amies dont la discrétion est connue. . . . Mais parlez de grâce....

POLÉMON.

Quelle singulière femme ! Eh bien, madame, vous savez qu'Alcée, le frère de Naïs, a été exilé et dépouillé de ses biens... J'ai entre les mains de quoi faire casser cet injuste arrêt. Puis-je espérer que votre mari voudra me seconder?... Je sais que nous sommes ennemis, mais vous avez tout pouvoir sur lui et sur une autre personne encore pour laquelle vous ne pouvez ignorer mes sentimens.

THÉONE, *avec dépit.*

Comment, Polémon, c'est là cette affaire importante pour laquelle....

POLÉMON.

Il me semble qu'elle l'est assez, puisqu'il s'agit de la fortune et de l'existence d'un de vos parens.

THÉONE.

Eh ! bien, je n'en crois pas un mot, et ce n'était pas là le véritable objet de votre visite.

POLÉMON.

Comment, madame ?

THÉONE.

Brisons là : nous avons vous et moi trop d'habitude de la politique pour nous arrêter à de vains détours !... Vous savez très-bien pour quel sujet je viens traiter avec vous, et j'aborderai la question directement.

POLÉMON.

Par Jupiter, vous m'effrayez... Quel ton diplomatique ! Vous avez appuyé sur le mot *directement* avec une gravité digne d'un ambassadeur d'Artaxerce.

THÉONE.

Vous aimez Naïs, ma nièce.... mais son hymen dépend de la volonté de mon mari : la volonté de mon mari dépend de la mienne... et aujourd'hui même vous êtes l'époux de Naïs (*à voix basse*) si vous voulez me révéler ce dont on doit s'occuper dans les comices de ce soir.

POLÉMON, *avec indignation.*

Comment !

THÉONE, *vivement.*

Je sais qu'il doit y être question de nous. . . que le projet de loi nous concerne . . . mais quel est-il? Voilà ce que j'attends de vous.

POLÉMON, *avec ironie.*

Voilà en effet une négociation bien délicate... et je ne crois pas que depuis le traité du Péloponèse on ait agité des intérêts plus importans.

THÉONE.

Enfin, prononcez.

POLÉMON, *de même.*

Mon choix est fait... et dès que vous me promettez de me faire épouser votre nièce... directement... mais quel est ce bruit?

THÉONE.

Ce sont ces dames qui se rendent ici mystérieusement, comme nous en sommes convenues.

POLÉMON, *à part.*

O Aristophane, où es-tu !

SCÈNE VII.

THÉONE, POLEMON, SOSTRATA, NAIS, THÉLÉSILLE, Dames Athéniennes, PHILOTIME (*dans le fond endormi.*)

CHŒUR.

Air: *Goûtons sans bruit, tandis qu'elle sommeille.* (Diable à Quatre.)

Ici chacune, à son serment fidèle,
Auprès de vous se rend à son devoir :
Parlez, parlez; dans votre zèle
Nous avons placé notre espoir.

THÉONE, *bas aux autres.*

Ce n'est pas sans peine.... il a fallu déployer toutes les ressources de la politique; mais enfin nous allons tout savoir.

POLÉMON, *gravement, s'adressant à Naïs.*

Votre tante, belle Naïs, m'a chargé de vous notifier ses intentions! il paraît constant que le salut d'Athènes et l'intérêt de l'état dépendent de notre hymen! et il est nécessaire avant de passer outre, de savoir si quelques considérations politiques ne vous empêchent pas d'obtempérer à cette décision.

NAÏS.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

THÉONE.

Allons, répondez.

NAÏS, *étonnée.*

Ma tante sait bien que je ne suis pas capable de m'opposer au salut de l'état! et dès que cela convient à Athènes... il faut bien...

THÉONE.

Que ça vous convienne ou non... j'ai promis... il faut que cela soit.

NAÏS.

Eh bien, je ne dis pas non ; mais pourquoi parle-t il ainsi? il a l'air d'un décret.

POLÉMON.

Il ne s'agit point ici d'un hymen ordinaire, vous êtes mariée officiellement.

NAÏS, *effrayée.*

Officiellement !... je me doutais bien aussi qu'il y avait quelque chose... officiellement! dites-moi, ma tante, ça empêche-t-il d'être aimée de son mari?

THÉONE.

Quelle demande!

NAÏS.

Oh bien, alors qu'on me marie comme on voudra.

THÉONE.

Silence! (*à Polémon.*) Parlez, Polémon, nous vous écoutons.

POLÉMON.

Oui, mesdames, je veux me rendre digne de votre confiance et je ne vous cacherai pas qu'on doit s'occuper ce soir aux Comices de vos plus chers intérêts.

PROXAGORA.

Je le savais.

THÉLÉSILLE.

Je le disais.

SOSTRATA.

Je le pensais.

POLÉMON.

Vous savez jusqu'où l'on a poussé dans Athènes, l'abus du costume. Tous les jours n'est-on pas exposé à prendre un parasite pour un philosophe! un maître de danse pour un archonte, et le chanteur Garitidès pour un homme de mérite.

THÉONE.

Eh! qui en doute? ce n'est pas cela dont il s'agit, mais bien de s'y opposer... vous, Naïs, laissez-nous, il ne doit assister à cette délibération que les personnes intéressées, c'est-à-dire, celles qui par leur âge sont comprises dans le décret.

(*Toutes se retournent.*)

SOSTRATA.

Je ne vois pas alors qu'est-ce qui pourrait rester.

THÉLÉSILLE.

Et vous courriez grand risque de délibérer toute seule.

THÉONE.

Mesdames.....

NAÏS.

D'ailleurs étant mariée *officiellement*, il me semble que j'ai le droit comme une autre.....

THÉLÉSILLE, *et plusieurs autres.*

Sans doute, sans doute, passons à l'ordre du jour.

THÉONE, *avec dépit....*

Comme il vous plaira, mesdames. (*à part.*) Il est impossible d'avoir plus de prétentions que ces femmes-là. (*haut.*) Mes cheres amies...

(*On entend en dehors plusieurs sons de trompe, elles écoutent.*)

THÉLÉSILLE.

C'est le crieur public qui annonce que les comices vont se tenir.

THÉONE.

Il n'y a pas de tems à perdre... il faut que les Athéniennes se rassemblent... qu'elles se rendent dans la place des comices... et que nous-mêmes.... ah! quelle idée! le projet est audacieux.... mais, comme aux journées de Marathon et de Salamine, il y va du salut général, et ce n'est pas par des moyens timides que Thémistocle sauva la patrie.

THÉLÉSILLE.

Parlez.

THÉONE.

Nos maris devraient déjà être aux comices... ils assistent au sacrifice de Cybèle et à un repas de corps.... Vous savez, mesdames, ce que c'est qu'un repas de corps.... profitons du tems qu'ils nous laissent.... ils ont déposé comme à l'ordinaire, dans le vestibule du temple, leurs manteaux.

NAÏS.

Oui, je les ai vus.

THÉONE.

Osons nous en emparer. Empruntons leur costume pour défendre le nôtre ; et courons siéger à leurs places ; j'occuperai celle de mon mari.

TOUTES.

Moi de même..... Marchons.

THÉONE.

Un instant !... Nous ne commencerons point une telle entreprise sans implorer la protection des dieux, et il en est un sur-tout dont l'assistance nous est indispensable.

HYMNE.

Air : *Je n'ai jamais aimé personne de ma vie.*

TOUTES.

Muet dieu du silence, ici sois notre arbitre,
Si j'ai pu quelquefois
Méconnaître tes lois,
Tu sais aussi que surplus d'un chapitre.

TROIS VOIX.

Sur celui des amours

TROIS AUTRES.

Des malins tours

TROIS AUTRES.

Et cétéra

TOUTES.

Toujours on t'invoqua
Ah ! ah ! ah ! ah !
Mon époux le dira.

(*Elles sortent par le vestibule.*)

SCÈNE XIV.

PHILOTIME, *seul dans un fauteuil et rêvant.*

Polémon... et ma femme ! ma femme et Polémon !... mais je suis là... heureusement !.. je suis là... comme Argus. (*Appelant à haute voix.*) Argus !!! (*s'éveillant en sursaut.*) Hum ! qu'est-ce que c'est ? (*Étendant la main sans ouvrir les yeux.*) Je donne ma voix... je me croyais à l'assemblée... quel vilain rêve je faisais... ma femme en tête à tête, (*regardant autour de lui.*) Eh ! oui, c'est bien cela, et je me rappelle... ils n'y sont plus, ils ont disparu tout les deux ! Dieux immortels ! que s'est-il passé pendant mon sommeil ? peste soit de la jalousie qui n'empêche pas de dormir !.. si l'on savait cette aventure là dans Athènes !.. qui va là !

(*Il reprend son manteau.*)

SCENE XV.

PHILOTIME, CALLIMAQUE, chœur d'Athéniens.

CALLIMAQUE.

Air : *Tu vas changer de costume et d'emploi.*

Moi, je me sens tout gaillard et dispos,
Maintenant faisons diligence;
Allons, messieurs, reprenons nos manteaux,
L'heure des comices s'avance.
Avant de se rendre au sénat,
Dîner, je crois, est fort utile:
Sur les besoins du peuple et de l'état
On médite alors plus tranquille.

TOUS.

Moi, je me sens etc.

CALLIMAQUE.

Allons, allons, Philotime, nous sommes en retard.

PHILOTIME.

Il s'agit bien de cela !.. je suis trahi !.. c'est à dire nous sommes trahis...

CALLIMAQUE.

Que veux-tu dire?

PHILOTIME, *bas à Callimaque.*

Oui, j'étais là! j'ai tout vu! tout entendu !.. c'est-à-dire au contraire par une fatalité que je ne puis expliquer.

CALLIMAQUE.

Qu'a de commun ce discours avec les comices.

PHILOTIME,

Oui, les comices !.. tu as raison, je m'y rends de ce pas.

CALLIMAQUE.

Pourquoi nous as-tu donc quittés avant le repas.

PHILOTIME.

Pourquoi ?.. c'est que j'étais ici, témoin de la trahison la plus!.. mais silence !.. garde-moi le secret, si tu savais de quelle importance il est que ces messieurs, que personne dans Athènes ne puisse savoir...

COLLIMAQUE.

Par Apollon!.. tu es aussi clair que l'oracle de Delphes!.. allons, partons.

SCÈNE XVI.

Les précédens, POLÉMON, *sortant du vestibule.*

POLÉMON.

Arrêtez! sénateurs, ne vous en donnez pas la peine.

PHILOTIME, *à part.*

Le voilà!.. j'ai peine à sa vue à contenir ma colère.

POLÉMON.

On n'entre plus aux comices !.. toutes les places sont prises!.. mais, vous-mêmes, il faut que vous soyez doubles: car je vous ai vus sur vos sièges, dans le rang et l'ordre accoutumé!.. Philotime le premier.

CALLIMAQUE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

POLÉMON.

J'ai voulu approcher! impossible!.. et le moyen de se faire reconnaître sans le manteau magistral !.. car vous saurez qu'on s'est aussi emparé des marques de notre dignité.

CALLIMAQUE.

Cet événement!.. cache quelque mystère que nous ne tarderons pas à découvrir: car si je ne me trompe, Philotime est au fait de tout.

PHILOTIME.

Moi!..

CALLIMAQUE.

Oui, vous avez tout vu, tout entendu! vous me l'avez dit: parlez, noble Philotime, on vous écoute.

PHILOTIME.

Eh! messieurs, je n'ai rien à dire.

POLÉMON.

On connait votre discrétion ordinaire: mais dans ce moment-ci, elle est hors de saison.

PHILOTIME.

Eh! par Hercule! mêlez-vous de vos affaires.

POLÉMON.

Je demande qu'il s'explique.

PHILOTIME.

Je ne m'expliquerai point.

CALLIMAQUE.

Le sénat vous ordonne de parler.

PHILOTIME.

Ca ne regarde pas le sénat!.. et vous-même, s'il fallait que

vous vinssiez raconter toutes les fois que?.. enfin je m'entends.

POLÉMON.

Il s'entend!.. vous le voyez!.. il est complice ou auteur du complot.

SCENE XVII.

Les mêmes, ARGUS.

ARGUS.

C'est une indignité! c'en est fait de la république; qui se serait attendu à cela de nos sénateurs. J'étais bien sûr aussi que Philotime, mon maître, ferait quelque bêtise.

CALLIMAQUE.

Vous voyez...

PHILOTIME.

Hein? qu'est-ce que c'est? que dit ce marand?

ARGUS.

Vous n'avez pas assisté à l'assemblée : vous êtes bien heureux, moi j'en viens.

POLÉMON.

Tant mieux : du moins, messieurs, nous allons savoir ce que nous avons fait.

ARGUS.

Imaginez vous qu'on n'a jamais vu une assemblée pareille! vous savez comme ordinairement nos Sénateurs sont graves et compassés... Eh! bien, aujourd'hui, ils ne pouvaient rester sur leur siège..... c'était un bruit..... des chuchotemens et à chaque instant le héraut, au lieu de s'adresser à l'assemblée était obligé de crier : *silence, Sénateurs*. Enfin l'un d'eux s'est levé de la place qu'il occupait, et l'on a dit près de moi que c'était Philotime.

PHILOTIME.

Par exemple.

ARGUS.

Il s'est mis à lire d'une petite voix claire le projet de loi... chacun croyait ainsi que moi qu'il allait être question de la guerre contre les Perses..... ou du moins des Phocéens... Eh! bien, par la barbe de Jupiter... devineriez-vous jamais quel est le décret qu'on a proposé à la sanction du peuple.

CALLIMAQUE.

Non, ma foi.

PHILOTIME.

Ni moi.

ARGUS.

On a proposé qu'à l'avenir, il fut permis indistinctement à toutes les Athéniennes..... (*Il parle bas à l'oreille de Callimaque qui se penche vers l'oreille de son voisin, et ainsi de suite. Philotime s'approche à son tour pour participer à la confidence.*)

CALLIMAQUE.

Comment ! des tuniques roses !

POLÉMON, *riant.*

Oh ! je l'aurais parié !

PHILOTIME.

Qu'est-ce que, qu'est-ce que c'est ?

POLÉMON.

Vous le saurez. (*à Argus.*) Eh ! bien, le projet de loi a-t-il passé ?

ARGUS.

Eh ! qui vouliez vous qui s'y opposât ? la moitié de l'assemblée n'y a rien compris, et le reste s'est prononcé avec un acharnement... On n'entendait que de petites voix qui criaient : *appuyé, appuyé.* Ça n'en finissait pas... au point que plusieurs ont cru reconnaître des voix de femmes, ce qui n'est pas possible.

Air : *Un homme, pour faire un tableau.*

Jamais on n'en dit tant, je crois,
Pour un décret aussi frivole.
C'est moi.—Taisez-vous. — non, c'est moi.
J'ai demandé.—J'ai la parole.
Et par un caprice du sort
Qu'ici l'on ne saurait comprendre,
Même quand ils sont tous d'accord
Ils ne peuvent encor s'entendre.

CALLIMAQUE.

Mais que veulent toutes ces femmes qui se dirigent de ce côté.... j'apperçois la mienne....

POLÉMON.

C'est à moi de tout vous apprendre.

PHILOTIME.

Ça ne fera pas de mal.

(*Ils se retirent un instant par la droite.*)

SCENE DERNIERE.

THÉONE, SOSTRATA, THELÉSILLE, NAIS, *précédées de plusieurs canéphores ;* CHŒUR D'ATHÉNIENNES. *Toutes les femmes sont vêtues de tuniques roses, et portent des branches de laurier.*

CHŒUR.

Air *nouveau de Doche.*

Oui, tout cède à nos lois,
Célébrons à-la-fois
Nos exploits, (*bis*)
Notre gloire.
Grâces à notre choix,
Grâces à notre voix,
Nous rentrons cette fois,
Dans nos droits.

THÉONE.

Chacune à cette victoire,
A bien pris part, je le vois.

SOSTRATA.

Moi, j'en aurai, c'est notoire,
Un enrouement de trois mois.

CHŒUR.

Oui, tout cède, etc.

(*Pendant la reprise du chœur, Polémon, Callimaque, Philotime et les autres Athéniens sont rentrés en scène.*)

CALLIMAQUE, *à Thélésille.*

Eh! ma chère Thélésille, que signifie cette parure?

THÉLÉSILLE.

Cela veut dire, Monsieur, que nous nous empressons de profiter du bénéfice de la nouvelle loi.

SOSTRATA.

Oui, Messieurs, la loi des tuniques roses.

THÉONE.

Et cette loi vous prouvera du moins...

POLÉMON.

Elle prouvera, Mesdames, les ressources de votre esprit et surtout celles de votre imagination, dont personne du reste n'a jamais douté, mais il est malheureux que de si

grands ressorts politiques aient été employés en pure perte; et lorsqu'une fois vous vous réunissez pour faire rendre un pécret, ce soit justement contre un projet de loi, qui n'a jamais existé.

THÉONE, *à Polémon.*

Comment! nous étions vos dupes. . . Et vous croyez encore que mon consentement...

POLÉMON.

J'ai celui de votre époux, à qui je viens de tout avouer.

THÉONE, *vivement.*

Quoi, Monsieur, il serait vrai... vous étiez du complot... Mais parlez donc; car vous êtes bien l'homme le plus faux, le plus dissimulé... De sorte que la délibération de ce matin...

POLÉMON.

Est encore notre secret et celui de l'État; et vous n'avez pu croire qu'un Athénien consentirait à le trahir.

THÉONE.

Vous m'aviez pourtant promis la vérité.

POLÉMON, *montrant le peuple.*

Vous m'aviez bien promis le secret... Croyez-moi, laissez à nos senateurs les assemblées, les comices. Donnez des lois sur nos modes, des décisions sur les fantaisies du jour; rendez des décrets comme ceux d'aujourd'hui, chacun s'empressera d'y souscrire.

Air *de la Sentinelle.*

Pour la patrie et pour la liberté,
Songez-y donc, songez aux conséquences
Si l'on osait permettre à la beauté
De prendre part à toutes nos séances.
Oui, la moitié du comité
Bientôt de l'autre aurait fait la conquête,
Et chacun, prêt à s'égarer,
Quand il faudrait délibérer,
N'aurait plus son cœur ni sa tête.

CALLIMAQUE.

Reste à savoir maintenant ce qu'on dira dans Athènes des comice de ce soir... Gare au scandale.

POLÉMON.

Tant mieux, mes amis, je vous répondrai comme Alcibiade. Que l'[illegible]cupe de nous et non de nos desseins; on

Desaugiers, Marc Antoine Madeleine

HUIT JOURS

DE SAGESSE,

COMÉDIE VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 17 Novembre 1817.

PRIX : 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

CHEZ Mlle. HUET-MASSON, Libraire, rue Saint-Honoré, n°. 204, maison du Bureau de Tabac de la Civette, Place du Palais-Royal, au 2me., vis-à-vis le Café de la Régence.

1818.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORMEUIL.	M. *Henri.*
SOPHIE, sa Fille.	Mlle. *Clara.*
FLORVAL, son Neveu.	M. *Gontier.*
VERSEUIL, Ami de Florval. . . .	M. *Perrin.*
SAINVILLE, *idem.*	M. *Isambert.*
ROSE, Suivante de Sophie.	Mlle. *Minette.*
L'ORANGE, Valet de Florval. . .	M. *Fontenay.*
PORTIER.	

La Scène se passe à Paris, chez Florval.

HUIT JOURS DE SAGESSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ORANGE, *seul.* (*Il est occupé à ranger le salon.*)

Il n'est encore que midi, et tout est déjà en ordre. Mon ouvrage est fini au moment où jadis il n'était pas commencé. Il n'y a pas huit jours qu'à pareille heure, tout dormait encore dans ces lieux, et mon maître aujourd'hui est déjà depuis trois heures dans son cabinet : quelle réforme ! quel changement ! Et tout cela est l'ouvrage de l'amour ! Cependant M. Dormeuil est bien imprudent.

AIR : *De la Partie carrée.*

Eh quoi ! réduire à ce régime austère
L'enfant chéri des jeux et des amours ;
Mais c'est vouloir, par un excès contraire,
De sa vie abréger le cours.
Oui, ces huit jours de sagesse parfaite
Sur lui vont faire, ou je me trompe fort,
Ce que sur moi feraient huit jours de diète ;
Et c'est un homme mort.

SCÈNE II.

FLORVAL, L'ORANGE.

FLORVAL.

Mort ! De qui parles-tu donc ?

L'ORANGE.

Ma foi, Monsieur, c'est de vous. Je crains que vous ne résistiez pas au régime que vous a imposé M. votre oncle.

FLORVAL.

Oh ! rassure-toi.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Tu crains qu'à huit jours de clôture,
Ma santé ne résiste pas.
L'épreuve sans doute est fort dure,
Mais ma Sophie a tant d'appas!
Le prix qui m'attend m'encourage.
Et le jour de notre lien,
Mon cher ami, tout me présage
Que je me porterai fort bien.

C'est toi qui, pendant ces huit jours de prison, as dû bien t'ennuyer!

L'ORANGE.

Monsieur, je ne m'ennuie jamais en bonne compagnie.

FLORVAL.

La mauvaise, pourtant, ne te déplaît pas toujours..... Je viens d'écrire à mon oncle pour le sommer de tenir sa parole. Tu vas lui porter cette lettre sur-le-champ; demain je serai le plus heureux des hommes.

L'ORANGE.

Ah! Monsieur, que je voudrais être à demain.

FLORVAL.

Encore quelques heures seulement.

L'ORANGE.

C'en est assez pour faire bien des folies, avec une tête comme la vôtre.

FLORVAL.

Songe à la récompense qui m'est promise. Sophie, ma charmante cousine, est le prix de ces huit jours de sagesse. « Passe ce peu de temps sans faire d'étourderie, m'a dit mon » oncle, et ma fille est à toi.... » J'aurais fait des prodiges pour la mériter.

L'ORANGE.

Et vous avez promis des miracles?

AIR : *Gaîment je m'accommode.*

Quand un homme à votre âge
Promet
De devenir un sage
Parfait;
Riant de son envie,
Momus
Dit : C'est une folie
De plus. } (*bis.*)

FLORVAL.

Conviens que tu ne me croyais pas capable de tant de constance.

L'ORANGE.

Ah ! Monsieur, de vous rien ne m'étonne.

FLORVAL.

L'occupation que je m'étais choisie n'a pas peu contribué à ma victoire. Je pensais à Sophie, son souvenir allégeait mes ennuis; vois son portrait, il est bientôt fini.

(*Il découvre un tableau posé sur un chevalet.*)

L'ORANGE.

La ressemblance est parfaite.

FLORVAL.

Quelle sera sa joie quand, en lui montrant mon ouvrage, je lui dirai : Pour vous mériter, je cherchais la sagesse, c'est en pensant à vous que je l'ai trouvée.

L'ORANGE.

Ah ! Monsieur, tant de bonheur nous est-il réservé !

FLORVAL.

Je te réponds de moi... jusqu'à demain. Aie soin de passer chez tous mes créanciers, et dis-leur que mon argent les attend.

L'ORANGE.

Oh ! ils ne le feront pas attendre long-temps, j'en suis sûr.

FLORVAL.

Qu'ils m'apportent leurs quittances; je dois les remettre ce soir à mon oncle, c'est une des conditions du traité.

L'ORANGE.

Sans cela, vous restez garçon; c'est convenu.

FLORVAL.

N'oublie pas de recommander, en sortant, qu'on ne laisse entrer que mon oncle. Je n'y suis pour personne. Hier, ce fou de Sainville a forcé ma porte, et il m'a fallu toute ma sagesse pour l'empêcher de m'entraîner; le mauvais exemple a tant d'empire sur nous !

L'ORANGE.

Monsieur parle en homme instruit.

FLORVAL.

Aussi, une fois marié....

AIR : *Vaudeville d'une Heure de Folie.*

Pour mieux conserver ma raison,
Bravant nos mœurs et nos usages,
Je n'admets dans notre maison
Que des cœurs froids, des esprits sages.
Je ne veux pour société
Que des romances et des drames,
Que des consommateurs de thé,
Que des maris avec leurs femmes.

L'ORANGE.

Peste! Monsieur, quelle aimable perspective pour Madame Florval... Mais on vient.

FLORVAL.

Peut-être quelqu'un de mes étourdis? Je me sauve pour échapper à la tentation. Que mon oncle ose encore douter de ma sagesse!

(*Floreal entre dans le cabinet.*)

SCENE III.

L'ORANGE, ROSE, *après.*

L'ORANGE.

Voilà mon maître tout à fait dans la bonne voie. Ma foi, je commence à croire qu'il ira jusqu'au bout; demain il épousera mademoiselle Sophie, et moi l'aimable Rose sa suivante.

ROSE.

Peut-on entrer?

L'ORANGE.

Oh! serviteur à ma femme.

ROSE.

Es-tu déjà las d'être amoureux, pour me donner ce titre?

L'ORANGE.

Dis plutôt que je suis pressé d'être heureux... Mais qui t'amène ici?

ROSE.

Je viens, selon ma coutume, de la part de Mademoiselle Sophie, savoir, à l'insu de ton maître, des nouvelles de sa raison et de sa santé.

L'ORANGE.

L'une et l'autre se portent à merveille.

ROSE.

Nous gagnerons donc la victoire ?

L'ORANGE.

Je l'espère. Ah ! ça, dis-moi, conçois-tu rien à la ridicule idée qu'a eue là ce bon M. Dormeuil ?

ROSE.

Vouloir rendre son neveu sage à vingt ans!

L'ORANGE.

Je le tiens sorcier s'il y parvient.

AIR : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Nous sommes fort heureux, ma foi,
De ne pas avoir quelque père,
Dont à nos nœuds l'humeur contraire
Vienne imposer la même loi;
Car pour nous, qui sommes d'espèce
A céder au premier combat,
Ce vœu de huit jours de sagesse
Serait un vœu de célibat.

ROSE.

Si M. l'Orange voulait bien parler pour son compte et ne pas me confondre...

L'ORANGE.

Vraiment. Crois-tu valoir mieux que moi ?

ROSE.

Comment donc ?... M. l'Orange, vous êtes un sot.

L'ORANGE.

Est-ce parce que je t'épouse ?

ROSE.

Si vous dites encore un mot, je vais me fâcher.

L'ORANGE.

Toi ? impossible.

ROSE.

Je me fâche.

L'ORANGE.

Grand bien te fasse.

ROSE.

Je suis fâchée.

L'ORANGE.

Tu es charmante !

SCÈNE IV.

DORMEUIL, ROSE, L'ORANGE.

DORMEUIL.

Ah! c'est toi, l'Orange... Comment, Rose ici? Je devine de quelle part elle vient..... Notre sage est-il toujours chez lui?

L'ORANGE.

Monsieur, depuis le commencement de la semaine, il n'a pas mis le pied dehors.

AIR *du Vaudeville du Jaloux malade.*

Pour assurer votre défaite,
Loin des plaisirs et des amours,
Seul avec moi dans la retraite,
Il s'enferma pendant huit jours.
Cette conduite était d'un sage,
Et son triomphe paraît clair;
On ne peut craindre de naufrage
Quand on ne se met pas en mer.

DORMEUIL.

Eh bien! je serai charmé de perdre la gageure.

ROSE.

Pourquoi donc attendre à demain pour cela? Les sept derniers jours ont prouvé que M. Florval était raisonnable quand il le voulait.....

DORMEUIL.

C'est tout ce que je prétendais savoir; aussi je suis venu ce matin.....

L'ORANGE.

Ah! Monsieur, il se pourrait.... Le bon oncle....

DORMEUIL.

Chût! chût! Modère ta joie... Que fait-il maintenant?

L'ORANGE.

Il travaille dans ce cabinet; il est levé depuis deux heures, et pour bien commencer la journée, il vous a déjà écrit la lettre que voici, et que j'allais vous porter.

DORMEUIL.

Voyons. (*Il lit.*) « Ah! mon cher oncle! vous avez osé

» me défier d'être huit jours sans faire une folie; apprenez » qu'il ne faut jamais défier un fou; car voilà sept jours et » demi que je suis d'une sagesse exemplaire. »

ROSE.

Ton maître n'est pas malade?

DORMEUIL, *continuant.*

« Dans une heure, mes créanciers seront payés avec les » 15,000 francs que vous m'avez donnés pour consommer » cette bonne œuvre. Ainsi, mon cher oncle, d'après nos » conventions, Sophie, votre charmante fille, est à moi. » Amenez-la donc bien vîte, avec un notaire, qui constate, » par un acte authentique, que je suis le plus sage comme le » plus heureux des hommes; et que ce qui vous arrive vous » apprenne à ne plus faire de pari avec votre respectueux » neveu. FLORVAL. »

Voici qui change un peu mes projets... Diable, Monsieur mon neveu, du persiflage! Non content de votre victoire, vous insultez encore à ma défaite. Me battre ne vous suffit pas, vous me raillez. Eh bien! nous allons voir si l'on ne pourrait pas s'amuser aussi à vos dépens, j'en ai toutefois bonne envie.

ROSE.

Si je pouvais vous être utile pour faire briller dans tout son jour la raison de M. Florval....

DORMEUIL.

Je te prends au mot, je pourrai t'employer. Mais je vais réfléchir à mon dessein.... Toi, l'Orange, ne dis pas à ton maître que je suis venu, je veux qu'il l'ignore. Ah! M. mon neveu, vous vous moquez de votre oncle! C'est bon, j'aurai mon tour, et rira bien qui rira le dernier. (*Il sort.*)

SCENE V.

ROSE, L'ORANGE, FLORVAL.

L'ORANGE.

Quel est son dessein?

ROSE.

Je ne sais, il a quelquefois de si singulières idées.

[illegible]ORVAL, *sortant de son cabinet.*

[illegible] croyais avoir entendu la voix de mon oncle.

ORANGE.

[illegible] Non, Monsieur, vous vous êtes [illegible]

ROSE.

[illegible] Orange qui...

FLORVAL.

[illegible] Rose chez moi? Et sans doute [illegible] est-elle gaie? Est-elle [illegible] Pense-t-elle un peu à moi? [illegible] notre mariage: Mais reponds, ré-[illegible]

[illegible] *Mandolinette.*

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Eh bien! parleras-tu enfin, et saurai-je ce qui t'amène ici?

ROSE.

Non, Monsieur, c'est un secret.

FLORVAL.

Pour moi?

ROSE.

Pour vous-même.

FLORVAL.

Et c'est toi qu'on a choisie pour messager discret?

ROSE.

Vous voyez que le choix n'est pas si mauvais.

FLORVAL.

Oh! tu parleras.

ROSE.

Point.

[illegible]

Tu me diras....

ROSE.

Je me tairai.

FLORVAL, *sorant une bague de son doigt*

Il t'en coûterait trop.

ROSE.

Comment?

FLORVAL, *lui prenant la main.*

De me laisser dans cette incertitude.

ROSE.

Je m'attendris.

FLORVAL, *lui mettant la bague au doigt.*

Songe que depuis huit jours je n'ai pas de nouvelles de Sophie.

ROSE.

Sachez donc, Monsieur, que je viens tous les matins à pareille heure, en demander des nôtres.

FLORVAL.

Quoi! ma cousine....

ROSE.

M'envoie chaque jour savoir comment la veille s'est passée, et c'est une joie! un bonheur! quand je lui apprends que vous êtes un modèle de sagesse et de raison.

FLORVAL.

Cet imbécille, qui ne m'en a jamais rien dit.

L'ORANGE.

C'était par ordre, Monsieur.

FLORVAL.

Ah! ma chère, que je t'embrasse pour ces bonnes nouvelles.

L'ORANGE.

Eh bien! Monsieur, que faites-vous donc?

AIR: *Ainsi, jadis un ménestrel.*

Oubliez-vous votre pari?
Quoi! vous, embrasser une femme,
Et devant son futur mari!
Chose encore plus digne de blâme.

FLORVAL.

Etre jaloux à ce point-là !
Je te ferai le caractère.

L'ORANGE.

Ma foi, si je vous laisse faire,
Vous me ferez mieux que cela.

FLORVAL.

Tais-toi, et vas porter ma lettre à mon oncle.

L'ORANGE.

Il l'a, Monsieur.

FLORVAL.

Déjà ? tu n'as jamais été si diligent..... Et mes créanciers ?

L'ORANGE.

J'y cours ; mais permettez que j'emmène Rose avec moi.

ROSE.

Monsieur n'a plus rien à me donner... non, non.... à me dire pour ma maîtresse ?

FLORVAL.

Dis-lui que mon amour lui répond de ma sagesse, et que demain rien ne pourra plus nous séparer.

ROSE.

Oui, Monsieur.

L'ORANGE, *l'entraînant.*

Allons, viens donc.

SCÈNE VI.

FLORVAL, *seul.*

Ils s'aiment, ils peuvent se le dire ! qu'ils sont heureux ! et moi l'on me sépare de ma Sophie ; mais si je ne puis la voir, charmons du moins l'ennui de l'absence, en retraçant sur cette toile des traits si bien gravés dans mon cœur... reprenons mes pinceaux.... les beaux arts ne sont-ils pas les consolateurs des amans ? (*Il se met à peindre*).

RONDEAU de M. Aubert.

Touchante mélodie,
Prestige des couleurs,
Divine poésie,
Semez nos jours de fleurs.
Votre aimable puissance,
Charme de nos loisirs,
Double notre existence,
En doublant nos plaisirs.

Oui, l'amant poëte,
Avant d'être heureux,
Chantant sa conquête,
Se croit dans les cieux.
Et si l'inhumaine
Prend un autre essor,
En chantant sa peine,
Il jouit encor.

Touchante mélodie, etc.

L'amour a dû plus d'un succès
Au luth galant de Polymnie;
Il prête un charme à nos regrets,
Il en ajoute à la folie.
Du pinceau, le mensonge heureux
Console les maux de l'absence,
Et trompant le cœur et les yeux,
Il fixe jusqu'à l'inconstance.

Touchante mélodie,
Prestige des couleurs,
Divine poésie,
Semez nos jours de fleurs.
Votre aimable puissance,
Charme de nos loisirs,
Double notre existence,
En doublant nos plaisirs.

SCENE VII.

FLORVAL, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Monsieur de Verseuil est en bas qui demande à voir Monsieur.

FLORVAL.

Je n'y suis pour personne, dis-lui que je suis sorti.

LE PORTIER.

[illegible] j'ai fait; c'est que voyez-vous, Mon-[illegible] tristesse que ça fend le cœur, ce pauvre [illegible]

FLORVAL.

[illegible]-t-il donc?

LE PORTIER.

[illegible] que si vous l'abandonnez, il est un [illegible]

FLORVAL.

[illegible] entrer bien vîte. (*Le portier sort.*) [illegible] peut-il lui être arrivé.... Cela m'in-

---

[illegible]CENE IX.

[illegible]AL, VERSEUIL.

VERSEUIL.

[illegible] [illegible]thétique..... (*Haut.*) Tu es chez [illegible] [illegible]ecevoir; quand on est malheu-[illegible] [illegible]donnent. Ah! Florval, j'avais [illegible]

FLORVAL.

[illegible] ton état.

VERSEUIL.

[illegible] infortuné des hommes.

FLORVAL.

[illegible] figure défaite; mais, qu'as-tu [illegible]

VERSEUIL.

FLORVAL.

VERSEUIL.

FLORVAL.

[illegible] tu m'effraies.

VERSEUIL.

AIR *de Marcellin.*

Hier, ne sachant que devenir,
Inspiré, poussé par le diable,
J'ai joué, mais pour m'en punir,
J'ai fait une perte effroyable.
Si je suis chagrin, abattu,
Tu vois que ce n'est pas sans cause.

FLORVAL.

Quelle sottise !

VERSEUIL.

Que veux-tu ?
Il faut bien faire quelque chose.

FLORVAL.

Maudit jeu ! on perd toujours.

VERSEUIL.

J'ai perdu sur parole, et dans une heure la dette doit être acquittée.

FLORVAL.

Eh bien ! que vas-tu faire ?

VERSEUIL.

Je vais me noyer.

FLORVAL.

Te noyer !

VERSEUIL.

Si je vis, je suis déshonoré.

FLORVAL.

Allons donc.

AIR *du Verre.*

Abandonne, si tu m'en crois,
Ce projet que je désapprouve ;
Tu n'as pas l'argent que tu dois ;
Mais ce n'est qu'en cherchant qu'on trouve.
Lorsque tu te seras noyé,
Faute d'avoir eu cette somme,
Ton monde sera-t-il payé ?
Et seras-tu plus honnête homme ?

Voyons, dis-moi, combien as-tu perdu ?

VERSEUIL.

25,000 francs.

FLORVAL.

15,000 francs ? Ah ! quel bonheur !

VERSEUIL.

Comment !...

FLORVAL.

Quel heureux hasard ! embrasse-moi.

VERSEUIL.

Que signifie ?

FLORVAL.

Embrasse-moi, te dis-je, et félicite-toi d'avoir juste perdu cette somme.

VERSEUIL.

Allons, je suis enchanté d'être ruiné.

FLORVAL.

J'ai justement-là 15,000 francs, et je vais.... (*Il va au secrétaire et s'arrête tout à coup.*)

VERSEUIL.

Tu serais assez généreux ! ah ! mon ami... Mais, qu'as-tu donc ?

FLORVAL.

Ce n'est rien... c'est que je fais une réflexion... Je ne puis... il m'est impossible... Cet argent, dont je te parlais, est destiné à payer mes dettes... Je n'avais pas songé qu'il ne m'est pas permis d'en faire un autre usage.

VERSEUIL.

Quoi ! tu ne m'aurais donné qu'une fausse joie ?

FLORVAL.

Mon cher Verseuil... j'en suis au désespoir ; si j'en avais le moyen, mon plus grand bonheur serait de venir à ton secours.

VERSEUIL.

Adieu donc, pour la dernière fois.

FLORVAL.

Quoi ! tu persistes !

VERSEUIL.

Je n'ai pas à choisir, il faut que je me noye, c'est indispensable.

FLORVAL, *l'arrêtant.*

Ecoute... attends.

AIR *des Filles à marier.*

Lorsque je puis, par un faible service,
Sauver les jours d'un homme plein d'honneur,
J'hésiterais à faire un sacrifice
Qui doit le rendre à la vie, au bonheur.
Non, non, j'entends l'amitié qui me crie :
On n'aime pas quand on aime à demi ;
Je m'expose à perdre Sophie,
Mais du moins je sauve un ami.

Tiens, voici en bons billets, la somme. (*Il sort de son secrétaire des billets de banque qu'il lui donne.*)

VERSEUIL, *lui sautant au cou.*

Il se pourrait ?... Ah !

FLORVAL.

Mais tu espères pouvoir me la rendre.

VERSEUIL.

En doutes-tu ?

FLORVAL.

C'est que tu ne sais pas à quoi mon amitié pour toi m'expose.

VERSEUIL.

Elle n'en a que plus de prix à mes yeux.... je n'ai pas besoin de te recommander le plus grand secret, songe qu'il y va de ma réputation, de mon avenir...

FLORVAL.

Je te le promets sur l'honneur.

VERSEUIL.

AIR : *A soixante ans, on ne doit pas remettre.*

O des amis, modèle incomparable,
A ce trait-là je reconnais ton cœur ;
Grâce à l'appui de ta main secourable,
Je cours payer la dette de l'honneur.
Compte à jamais sur ma reconnaissance,
Pour ce bienfait des plus doux, des plus grands,
Car tu me rends aujourd'hui l'existence.

FLORVAL.

Oui, mais rends-moi mes quinze mille francs.

(*Verseuil sort.*)

SCÈNE IX.

FLORVAL, *seul.*

Que je suis heureux... pauvre Verseuil ! sans moi, il allait se jeter à l'eau... Ah ! si mon oncle savait que, loin de faire des folies, je répare celle des autres,... c'est alors qu'il ne craindrait plus de me confier le bonheur de sa Sophie.

LE PORTIER, *en-dehors.*

Mais, monsieur, quand j'ai l'honneur de vous dire que monsieur Florval n'est pas chez lui.

SAINVILLE.

Eh bien ! je l'attendrai.

LE PORTIER.

Il ne rentrera pas de la journée.

SAINVILLE.

C'est bon ! je ne suis pas pressé.

FLORVAL.

Ce fou de Sainville à présent. Il est écrit que je ne pourrai l'éviter. Quel est donc le malin génie qui me les envoie tous ce matin ?

SCENE X.

FLORVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Eh ! le voilà, ce cher ami.

FLORVAL.

Oui, mais fort mécontent que vous forciez ainsi sa porte.

SAINVILLE, *il s'approche et regarde le tableau.*

Ah ! tu ne voulais pas qu'on te vît à l'ouvrage ; monsieur est jaloux... c'est qu'elle est vraiment charmante, et c'est avec ce bel objet que tu t'enchaînes aux autels de l'hyménée. (*Florval recouvre le tableau.*)

FLORVAL.

Vas-tu recommencer tes éternelles plaisanteries ?

SAINVILLE.

Moi, mon ami, oh ! non.... Rassure-toi, et apprends ce que je ne puis encore me persuader à moi-même.

FLORVAL.

Ah! mon Dieu! deviens-tu sage aussi ?....

SAINVILLE.

Bien pis que cela, ma foi.

AIR :

Abjurant mon étourderie,
Je vais, mon cher, au premier jour,
M'enrôler dans la compagnie
Où chacun s'enrôle à son tour.
Et peut-être l'instant s'apprête
Où l'amour troublant mon repos,
Me fera payer de ma tête,
L'outrage fait à ses drapeaux.

FLORVAL.

Te marier, toi, l'inconstance même.

SAINVILLE.

Eh! mon cher, je suis peut-être plus amoureux que toi.

FLORVAL.

Voilà qui est fort... et c'est cette petite Amélie, sans doute.

SAINVILLE.

Bah! je n'y pense plus... j'aime ailleurs.

FLORVAL.

Mauvais sujet!

SAINVILLE.

Non, j'aime, d'amour.

FLORVAL.

Sérieusement.

SAINVILLE.

Une femme adorable.

FLORVAL.

Et tu l'épouses.... Touche-là, nous nous marierons le même jour.

SAINVILLE.

Ce sera charmant.... Il n'y a qu'une difficulté, c'est que j'ai un rival.

FLORVAL.

Il faut s'en défaire.

SAINVILLE.

Et un tuteur qui me refuse celle que j'aime.

FLORVAL.

Il faut l'enlever.

SAINVILLE.

Le tuteur ?

FLORVAL.

Eh non, ta belle.

SAINVILLE.

C'est ce que j'ai fait.

FLORVAL.

A merveille.

SAINVILLE.

Tu m'approuves ?

FLORVAL.

Certainement.... Ah ! si Sophie avait voulu se laisser enlever, mon cher oncle je vous aurais fait faire bien du chemin..... Mais dis-moi donc comment se nomme cette belle victime ?

SAINVILLE.

(*A part*). Ah diable ! je n'y avais pas songé. (*Haut*). Elle s'appelle.... A.... Athénaïse.

FLORVAL.

Oh, le beau nom ! Quelle superbe aventure il promet... C'est une véritable déclaration de guerre à un tuteur, qu'un pareil nom.

SAINVILLE.

Quelque chose pourtant m'embarasse encore, c'est que je ne sais où mettre ma belle pour la dérober aux premières poursuites.

FLORVAL.

Ah diable ! tu n'as pas trouvé un lieu de sûreté.

SAINVILLE.

Impossible dans ces premiers momens, je suis trop observé ; elle est encore chez moi, et je crains à chaque instant qu'on ne vienne l'y découvrir..... je suis dans un embarras... Tu ne connaîtrais pas toi, un endroit où.....

FLORVAL.

Si je pouvais disposer de mon appartement.... on ne devinerait jamais.....

SAINVILLE.

Ton idée est délicieuse.

FLORVAL.

Mais il m'est impossible, mon cher.

SAINVILLE.

Pourquoi donc?

FLORVAL.

Je dois recevoir aujourd'hui mon oncle et ma cousine; en voyant cette dame, ils pourraient s'imaginer....

SAINVILLE.

Mais il ne faut pas non plus qu'elle soit vue chez toi, elle restera enfermée dans un cabinet; nous serons les seuls qui le saurons.

FLORVAL.

Je suis désespéré, mais.....

SAINVILLE.

Songe que dans une ou deux heures tu seras délivré de ta prisonnière et de ta peur. Allons, au nom de l'amour....

FLORVAL.

Pas d'amour qui tienne....

SAINVILLE.

Florval, au nom de ta Sophie....

FLORVAL.

Ah! si tu me dis de ces choses là..... ce mot me décide, et comment lui résister? Amène-moi ta belle, heureux si je puis contribuer à votre bonheur.

SAINVILLE.

Mon ami, je te devrai tout; comment jamais m'acquitter envers toi?

FLORVAL.

En ne te souvenant que de notre amitié.

SAINVILLE.

Non, mon cher, ma reconnaissance sera éternelle, et je veux t'en donner une preuve; tu connais Mirval?

FLORVAL.

Certainement.

SAINVILLE.

Un fat.

FLORVAL.

Tu crois?

SCENE XII.

L'ORANGE, *seul.*

Je crains bien que ces Messieurs ne s'accommodent pas de la monnaie que j'ai à leur offrir. Que diable a-t-il fait de l'argent, et où va-t-il? Il s'était pourtant bien promis de ne pas bouger d'ici aujourd'hui; il est entre les mains de M. de Sainville qui, à coup-sûr, ne le ramenera pas sans lui avoir fait faire quelque bonne sottise..... je l'avais bien dit ce matin.... Oh! les maîtres! nous avons cent fois plus d'esprit qu'eux. Allons, mon pauvre l'Orange, il faut prendre ton parti, voilà ton mariage au diable.... Quel dommage! cela allait si bien..... Pourquoi aussi les semaines ont-elles toutes un jour de trop? c'est la cause de bien des malheurs.

AIR : *de Marianne.*

Ce jour de trop, d'une fillette
A causé les faux pas souvent.
Que le dimanche, à la guinguette,
Jeune beauté trouve un galant,
Il vient lundi,
Parle mardi,
Le mercredi
L'on se montre inhumaine;
On tient jeudi
Et vendredi;
Mais la vertu faiblit le samedi.
La pauvre enfant (chose certaine)
Restait sage, malgré l'amour,
Si l'on n'avait pas mis un jour
De trop dans la semaine.

(*Pendant cette scène, l'Orange rentre le portrait dans un des cabinets attenant au salon.*)

SCENE XIII.

SOPHIE, ROSE, L'ORANGE.

SOPHIE.

Eh bien! l'Orange, où donc est ton maître?

L'ORANGE, *embarrassé.*

Mademoiselle.... (*A part.*) Soyons plus sage que lui, et n'allons pas lui dire qu'il est sorti.

SOPHIE.

Il travaille peut-être ?

L'ORANGE.

Non, Mademoiselle.... il ne travaille pas.

SOPHIE.

Non. Eh bien! va lui dire que j'ai devancé mon père de quelques pas, et que je suis ici avec Rose.

L'ORANGE.

Oui, Mademoiselle.... (*Appelant.*) Monsieur, Monsieur, c'est votre cousine.

ROSE.

Il ne répond pas.

L'ORANGE.

Tu crois.... c'est singulier..... Monsieur..... Rien.... Je vais voir.... (*A part.*) Comment diable me tirer de là? (*Il sort.*)

SOPHIE.

Ce pauvre cousin! je crains bien qu'il ne se livre trop à l'étude : il n'y est pas accoutumé, et cela peut nuire à sa santé.

ROSE.

Mademoiselle, j'ai eu le plaisir de le voir ce matin, et je puis vous assurer qu'il se porte à merveille.

SCENE XIV.

SOPHIE, ROSE, L'ORANGE.

L'ORANGE, *entrant.*

Mademoiselle.... parlez bas.... Il dort.

SOPHIE.

Comment, il dort quand il sait que je vais venir?

L'ORANGE.

C'est justement pour cela.

ROSE.

Ah! c'est aimable!

SCENE XX.

FLORVAL, SAINVILLE, ROSE, *voilée*, L'ORANGE.

FLORVAL, *entrant le premier.*

Ecoute, l'Orange, va-t-en....

L'ORANGE.

Mais....

FLORVAL.

Allons, va-t-en, te dis-je. (*Il le pousse dehors par une porte latérale, Sainville et Rose arrivent par la porte du fond.*) Veuillez croire, Madame, que vous êtes ici comme chez vous.

ROSE.

Que je suis reconnaissante de tant de bontés ! Quelle idée vous devez avoir de moi, mais vous ne connaissez pas toutes les raisons qui peuvent me servir d'excuse.

FLORVAL.

En ai je besoin pour voler à votre secours ?

ROSE.

Je vous jure, que je ne suis pas ce que je puis vous paraître; mais le monde, comment me jugera-t-il?

FLORVAL.

Et que fait l'opinion d'un être qui n'en a pas, qui donne tort aux malheureux, quand les malheureux ont toujours raison.

ROSE.

Puisse la tendresse de Sainville me faire oublier tant de sacrifices.

SAINVILLE.

Je ferai tout pour y parvenir.

FLORVAL.

Ah! n'ayez nulle inquiétude, Sainville est notre modèle à tous.

AIR.

AIR *du vaudeville des Maris ont tort.*

Oh! c'est un jeune homme admirable!
Le vin, les jeux, les ris, l'amour,
Enfin tout ce qu'on trouve aimable,
Captive son cœur tour à tour,
Toujours charmant près d'une femme,
Et toujours constant au plaisir,
Pour vous faire enlever, Madame,
Vous ne pouviez pas mieux choisir.

SAINVILLE, *bas à Florval.*

Après tant d'agitations, Athénaïse désirerait peut-être se reposer.

FLORVAL.

Madame, si vous voulez entrer dans ce cabinet, vous y trouverez des livres, de la musique; personne sans votre permission n'osera y pénétrer.

ROSE.

Que de discrétion.....

FLORVAL, *la prenant par la main.*

Donnez-vous la peine d'entrer.

ROSE.

Que d'attentions!

FLORVAL.

Je suis trop heureux.

ROSE.

Que d'obligations! (*Elle entre dans le cabinet où est le portrait.*)

SCENE XXI.

FLORVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Ah! mon ami, que ne te dois-je pas?

FLORVAL.

Tu en eusses fait autant pour moi.

SAINVILLE.

Quoique notre duel n'ait pas eu lieu, puisqu'on nous a suivis, je ne t'en ai pas moins d'obligations.

FLORVAL.

C'est dommage, nous étions bien disposés.

SAINVILLE.

Sans toi, celle que j'aime serait au pouvoir d'un rival détesté.

FLORVAL.

Eh ! pouvais-je faire autrement ? Mais sais-tu qu'elle doit être charmante. J'aurais désiré voir sa figure !

SAINVILLE.

Athénaïse est si timide qu'il lui eut été impossible de se montrer à toi dans cette circonstance.

FLORVAL.

Tout prévient en sa faveur.

SAINVILLE.

N'est-il pas vrai ?

FLORVAL.

Jolie tournure.

SAINVILLE.

Tu trouves ?

FLORVAL.

Langage expressif.

SAINVILLE.

Tu dis juste..... Mais c'est quand tu la verras que tu seras surpris ; tu ne pourras en croire tes yeux : c'est où je t'attends.

FLORVAL.

Oh ! je m'en fais une idée.

SAINVILLE.

Tu en es à cent lieues.... Mais je te quitte pour aller chercher une retraite à celle que j'aime. Ah ! ça, je te la confie.

FLORVAL.

Sois tranquille ; elle est en sûreté....

SAINVILLE.

Je compte sur ta sagesse.

FLORVAL.

Et tu as raison.

AIR ; *Le premier poignard de France.*

N'ai-je donc pas fait le pari
D'être pendant huit grands jours sage,
Et de vivre comme un mari,
Avant [illegible] mariage?

SAINVILLE.

Pour l'intérêt de ton amour,
Cette gageure-là t'enchaîne;
Et par bonheur pour moi, ce jour
Est encor de la semaine.

SCENE XXII.

FLORVAL, *seul.*

Combien je me félicite d'avoir pu lui être utile, à ce bon Sainville, et comme Sophie sera contente quand elle saura que c'est moi qui rends au bonheur ces deux amans infortunés.... Mais, quand je pense à tout ce que j'ai fait depuis une heure : un enlèvement, un duel.... C'est vraiment un roman tout entier, et moi j'aime à la folie les aventures. Ah! que ne suis-je né au bon vieux temps!

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Jadis, un preux chevalier,
Loin des champs de sa patrie,
Allait pour sa douce amie
Cueillir maint brillant laurier;
Et quand, près de sa maîtresse
Il revenait plein d'ivresse,
Il trouvait plus de tendresse
Qu'au jour qui les sépara....
Las! dans le siècle où nous sommes,
Nous n'avons plus, pauvres hommes,
De ces aventures-là.

SCENE XXIII.

FLORVAL, DORMEUIL, SOPHIE.

L'ORANGE.

Monsieur, voici monsieur votre oncle et mademoiselle Sophie.

FLORVAL.

Mon oncle! ah! ma chère cousine!

DORMEUIL.

Reçois mes félicitations... D'après la lettre que tu m'as

écrite ce matin, il ne m'est plus permis de douter du succès de ta périlleuse entreprise.

FLORVAL.

Non, mon oncle, mais le prix du combat devait vous répondre de ma victoire.

DORMEUIL.

Ainsi, depuis huit jours tu n'as pas commis une seule faute.

FLORVAL.

Pas une seule.

DORMEUIL.

Et tu as rempli exactement toutes les conditions que j'avais imposées à ton mariage?

FLORVAL.

Toutes.

DORMEUIL, *lui présentant Sophie.*

Cela étant, voilà ta récompense.

FLORVAL, *s'élançant vers elle.*

Ma Sophie!... Est-il mortel...

DORMEUIL.

Plus heureux que toi! Non, sans doute; mais avant tout, donne-moi les quittances de tes créanciers.

FLORVAL, *embarrassé.*

Les quittances, mon oncle.

DORMEUIL.

Oui, les quittances.

FLORVAL.

Je vous avoue que je n'ai pas encore...

DORMEUIL.

Vous n'avez pas encore payé vos dettes: m'expliquerez-vous, monsieur, le motif de ce retard?

FLORVAL.

J'avais disposé de l'argent pour une affaire indispensable.

DORMEUIL.

Un jeune homme ne peut dépenser 15,000 francs en huit jours, sans faire quelque grande folie.

FLORVAL.

Je vous jure pourtant que je n'en ai fait aucune.

DORMEUIL.

Au moins nous direz-vous l'emploi de cet argent?

FLORVAL.

J'ai acquitté une dette sacrée, une dette de jeu.

DORMEUIL.

Vous avez donc joué?

FLORVAL.

Non, mon oncle.

DORMEUIL.

Comment?

FLORVAL.

Je vous le jure.

DORMEUIL.

Quoi! payer une dette de jeu, et soutenir qu'on n'a pas joué!

SOPHIE.

Mon père, est-ce que cela serait tout-à-fait impossible?

FLORVAL.

Je ne puis m'expliquer davantage. (*A part.*) Pourquoi ai-je promis de me taire?

DORMEUIL.

Vous sentez, Monsieur, que vous avez vous-même rompu le traité, et que ma fille ne peut être à vous.

FLORVAL.

Ah! mon oncle, peut-être vous approuverez plus tard l'usage que j'ai fait de votre argent; mais, si c'est une folie, croyez que c'est la seule...

DORMEUIL.

La seule!.... C'est où je vous attendais.... Avez-vous déjà oublié où vous êtes allé ce matin?

FLORVAL.

Ce matin!

SOPHIE.

Oui, Monsieur, ce matin... Permettez-moi de l'interroger, mon père, ceci me regarde.

FLORVAL.

Saurait il....

SOPHIE.

Qu'êtes-vous allé faire, s'il vous plaît, au bois de Vincennes?

FLORVAL.

Au bois de Vincennes!

SOPHIE.

Oui, oui, avec monsieur Sainville.

DORMEUIL.

Répondez?

FLORVAL.

Me ferez-vous un crime d'une promenade aussi innocente?

SOPHIE, *à part.*

Innocente!... s'il disait vrai.

FLORVAL.

Ma retraite forcée m'avait causé une migraine affreuse, espérant que l'air de la campagne la dissiperait, j'étais allé....

DORMEUIL.

Vous êtes allé vous battre.

SOPHIE.

Vous vous êtes battu?... voilà donc comme vous m'aimez.

FLORVAL.

Eh bien! puisque vous le savez, oui, mon oncle, l'honneur, l'amitié parlaient, j'ai dû obéir, mais nous avons été suivis, le duel n'a pas eu lieu....

L'ORANGE.

En voilà encore une que j'ignorais.

FLORVAL, *à part.*

Et Sainville ne viendra pas?

SOPHIE.

Ah! mon cousin, comme vous m'avez trompée.

FLORVAL.

Tout ici se réunit contre moi: je ne puis me justifier, je dois me taire, je l'ai promis; mais, chère Sophie, ne me condamnez pas sans m'entendre: jugez de mes sentimens par l'occupation que je m'étais choisie dans ma solitude..... votre portrait.

SOPHIE.

Quoi! mon portrait.

FLORVAL.

A seul charmé l'ennui de ma retraite.

SOPHIE.

AIR : *Haïsse les femmes qui coudre.*

Mon père, convenez pourtant
Que s'il a tracé mon image,
D'un amour sincère et constant,
Ce tendre soin offre le gage.

L'ORANGE.

Ah ! rien n'est plus certain
Que ce que dit mon maître !

DORMEUIL.

Silence !.... Ou je te fais, coquin,
Sauter par la fenêtre....

L'ORANGE.

Sauter par la fenêtre !....

FLORVAL.

Oui, ce travail délicieux,
Loin d'elle consolait mon âme.

L'ORANGE.

Vous en croirez du moins vos yeux.

(*Il ouvre le cabinet, et Rose en sort.*)

FLORVAL.

Tout est perdu !

TOUS.

Ciel ! une femme !

SCENE XXIV.

LES PRECEDENS, ROSE.

FLORVAL.

Malheureux ! qu'as-tu fait ?

DORMEUIL.

C'en est trop, Monsieur, nous attirer chez vous pour nous rendre témoins de vos désordres.... Suivez-moi, ma fille ; notre présence ici est aussi inconvenante que la conduite de Monsieur, et je dois.....

DORMEUIL.

Tant mieux ; me voilà vengé.

SOPHIE.

J'étais bien sûre qu'il n'était pas coupable.

ROSE.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que j'avais bien l'air d'une innocente ?

FLORVAL.

Je ne t'aurais jamais reconnu ; mais, mon cher oncle, puisque tout ceci n'est qu'une comédie, une comédie finit toujours par un mariage.

DORMEUIL.

C'est aussi par-là que je termine la mienne, et si tu t'écartes à l'avenir du sentier de la raison, voilà la main qui t'y ramènera. (*Il unit Florval à Sophie*).

ROSE.

Et voilà celle..... si toutefois..... attends un moment.... (*A Dormeuil*). Pardon, Monsieur, dans votre pièce, les valets se marient-ils suivant l'usage comme leurs maîtres.

FLORVAL.

Eh! sans doute.

L'ORANGE.

En ce cas là..... (*Il veut l'embrasser, Rose lui donne un soufflet*).

ROSE.

Il pleut des soufflets, j'ai aussi lu ça dans une pièce.

L'ORANGE.

Ma foi, vive la sagesse !

VAUDEVILLE.

FLORVAL.

AIR *du Vaudeville de Madelon.*

Mon bon cœur, contre moi-même
M'avait seul fait conspirer ;
Jamais d'un fou, quand il aime,
Il ne faut désespérer.

Pour l'amour, ce dieu volage,
Si fécond en malins tours,
D'un insensé faire un sage;
C'est l'affaire de huit jours!

DORMEUIL.

Damon, grâce à sa brochure
Sur Voltaire et sur Rousseau,
Avant un mois nous assure
Qu'ils seront jetés à l'eau;
Puisse-t-il, pour voir éclore
Ce fruit de ses beaux discours,
Dans mille ans redire encore:
C'est l'affaire de huit jours!

L'ORANGE.

Le vieux Roch épouse Lattre,
Et ne fait que lui jurer
Qu'il la chérit, qu'il l'adore,
Autant qu'on puisse adorer:
Mais d'une flamme aussi neuve,
Lui répond-elle toujours?
Quand donc aurai-je la preuve?
C'est l'affaire de huit jours!

ROSE.

Quand Ursule, dont la langue
Nous étourdit tant de fois,
Entamait une harangue,
Nous en avions pour un mois;
Mais aujourd'hui, bien moins folle,
Moins prodigue de discours,
Quand elle prend la parole,
C'est l'affaire de huit jours!

SAINVILLE.

Je connais certain spectacle,
Où tous les ouvrages lus
N'éprouvent aucun obstacle
Dès l'instant qu'ils sont reçus....

Et savoir leurs destinées,
Pour l'auteur, presque toujours,
Après cinq, six, sept années,
C'est l'affaire de huit jours !

VERSEUIL.

Je vois dans notre patrie
Se reposer ces guerriers,
Dont jadis la main hardie
Moissonna tant de lauriers ;
Des beaux-arts l'un fait la gloire,
L'autre chante ses amours....
Partout pour eux la victoire,
C'est l'affaire de huit jours !

SOPHIE, *au Public.*

Comme huit jours de sagesse
Sont mal aisés à fournir,
A vous plaire, si la pièce,
Messieurs, n'a pu parvenir,
Pourtant de son existence,
Bornant trop vite le cours,
N'allez pas dire d'avance :
C'est l'affaire de huit jours !

FIN.

Imprimerie PORTHMANN, rue Ste.-Anne, n°. 43.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

PARIS A PÉKIN,

OU

LA CLOCHETTE

DE L'OPÉRA-COMIQUE,

PARODIE-FEERIE-FOLIE EN UN ACTE

ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. DÉSAUGIERS, D'ARTOIS ET ***;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 27 NOVEMBRE 1817.

Escamotez vous-même
De l'or, des places, des honneurs,
Voilà, voilà l'adresse
Des grands escamoteurs.
Azolin, scène dernière.

SECONDE ÉDITION.

PRIX : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

CHEZ { BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51;
MARTINET, Libraire, rue du Coq Saint-Honoré, n°. 13 et 15.

C. BALLARD, IMPRIMEUR DU ROI,
rue J.-J. Rousseau, n°. 8.

1817.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
ARLEQUIN,		M. LAPORTE.
MERCURE,		Mlle. CLARA.
LUCIFER,	*Personnages de*	Mme. PERRIN.
AZOLIN,	*LA CLOCHETTE.*	M. JOLY.
PALMIRE,		Mlle. MINETTE.
L'ASSURANCE,		M. PHILIPPE.
L'INTRIGANTE,		Mme. ST.-AULÈRE.
L'HOMME GRIS,		M. EDOUARD.
MILORD DESGUINÉES,		M. GONTHIER.
COLOMBINE,		Mlle. BETZI.
JEAN,		M. GUÉNÉE.
DANAÏDS.		
BOUQUETIÈRES.		
ESCAMOTEURS.		
Suite D'ARLEQUIN.		

La Scène est à Pékin.

Pour éviter les contrefaçons, les exemplaires seront signés.

PARIS A PÉKIN,

OU

LA CLOCHETTE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le théâtre représente la cour d'une maison de commerce à Pékin. Plusieurs ballots sont sur la scène. On voit dans le fond une pagode.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, JEAN, EMBALLEURS.

ARLEQUIN.

Allons, allons, emballez-moi toutes ces marchandises chinoises.

CHOEUR.

AIR : *du vaudeville de Madame Favart.*

Préparons,
Emballons,
Et point de méprises.
Que chaque paquet
Ait son adresse et son cachet;
Et soudain,
De Pékin,
Que ces marchandises
Partent pour Paris,
Et s'y vendent à juste prix.

ARLEQUIN.

Je vous envoie à ma femme,
Porcelaines et nankin;
Je voudrais, au fond de l'âme,
Partager votre destin.
Vous verrez ma Colombine;
En partant aussi, ma foi,
Ces magots de la Chine
Sont plus heureux que moi.

CHOEUR.

Préparons,
Emballons, etc. (*Les emballeurs sortent.*)

ARLEQUIN.

Cette pauvre petite femme que j'ai laissée, il y a trois ans à Paris, après cinq mois de mariage, et sans un seul enfant pour la distraire en mon absence! elle doit bien s'ennuyer, si c'est toujours de même; heureusement elle est marchande de nouveautés dans la rue Vivienne, et c'est un quartier où les femmes trouvent beaucoup de distractions.

JEAN.

Monsieur Arlequin, voilà, je crois, vos marchandises emballées comme vous me l'avez ordonné.

ARLEQUIN.

C'est bien, Jean, c'est fort bien... Oh! je ne tarderai pas à revoir Paris... il n'y en a qu'un au monde, et il y a tant de Pékin!...

JEAN.

Il ne manque plus que votre fidèle messager.

ARLEQUIN.

Mon petit Mercure?

JEAN.

Sans doute : qui en un clin-d'œil pourra vous transporter toutes vos marchandises de Pékin à Paris, franc de port et d'accident.

ARLEQUIN.

Oui; depuis qu'il est à mon service, il me sert comme un dieu.

AIR *de l'Auberge de Bagnères.*

Il est fils, cousin ou neveu
De ce Mercure qu'on encense
Comme l'appui, comme le dieu
Du commerce et de l'éloquence;
Des voleurs, ou prenans ou pris,
On le dit aussi la ressource.....
Et je le connus à la Bourse,
Au Palais-Royal, à Paris.

Je l'attends; il est parti ce matin pour Paris, d'où il doit me rapporter une collection de journaux.

JEAN.

Pour vous amuser.

ARLEQUIN.

Que tu es bête ?.. Est-ce que ?.. Non; mais pour me mettre au fait des curiosités, folies, tragédies, comédies, parodies, et cætera, et cætera, qui se trouvent aujourd'hui à la mode dans cette belle ville.

JEAN.

Depuis trois ans?...

ARLEQUIN.

Ainsi que des nouvelles littéraires et politiques...

JEAN.

Quel paquet ça va faire!...

MERCURE, *dans les airs, mais qu'on ne voit pas.*

Qui est-ce qui veut du curieux? qui est-ce qui veut du nouveau? Voilà! voilà! voilà!

ARLEQUIN.

C'est la voix de mon petit Mercure. (*Regardant en l'air.*)

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

Oh! oh!
Oh! qu'il est haut!
C'est qu'il vole
Comme Eole;
Oh! oh!
Oh! qu'il est haut!

JEAN.

S'il allait faire le saut!
Il vole au d'ssus des humains
Avec les pieds et la tête,
Et c'est toujours plus honnête
Que d' voler avec les mains.

ENSEMBLE.

Oh! oh!
Oh! qu'il est haut!
C'est qu'il vole
Comme Eole.....
Oh! oh!
Oh! oh! qu'il est haut!
S'il allait faire le saut!

(*Une pluie de journaux tombe du ciel.*)

ARLEQUIN.

Sangodémi! est-ce qu'une baguette magique nous aurait invisiblement transportés à Paris?... il nous pleut des journaux.

JEAN.

C'est vrai.

ARLEQUIN.

Mais quel plaisir, quand j'y pense.

AIR : *Va t'en voir.*

Dans l'instant j'en recevrai
Un recueil immense,
Et dans leurs récits j'aurai
Pleine confiance;

ARLEQUIN.

A l'instant même.

MERCURE.

AIR *d'Ambroise.*

Vraiment, vous ne m'épargnez guère,
Mais il faut bien vous satisfaire. (*Il s'enfonce.*)

ARLEQUIN.

Es-tu parti ? vas-tu grand train ?
Arrives-tu ? reviens-tu ?... hein !
Je crois qu'il s'amuse en chemin.
Pour franchir lestement l'espace,
Il a mille et mille moyens ;
Ah ! reviens donc ! reviens de grâce !

MERCURE, *avant de paraître.*

Oui, je reviens.

ARLEQUIN.

Quoi, tu reviens ?
Monte vîte que je t'embrasse,
Et la clochette ?

MERCURE, *descendant du ciel.*

Oh ! je la tiens !

ARLEQUIN, *la prenant.*

Oh ! je la tiens !

Mais tu as donc fait le tour du monde ?

MERCURE.

J'ai été comme le vent.

ARLEQUIN.

Apparemment qu'il n'en fait pas; mais c'est égal, la voilà. Oh ! que je suis content !...

MERCURE.

Ne sonnez pas encore, il faut que je vous parle.

ARLEQUIN, *la prenant par le battant.*

Tu vois bien que je lui tiens la langue ; elle ne parlera pas ; mais dis-moi donc comment tu es parvenu à t'en emparer ; cela n'a pas été sans peine ; n'est-ce pas ?

MERCURE.

Au contraire ; je n'ai eu qu'à me baisser et prendre.

ARLEQUIN.

Bah !

MERCURE.

Elle était dans un coin où personne ne pensait à elle.

ARLEQUIN.

Quoi ! la précieuse clochette ?

MERCURE.

Précisement.

ARLEQUIN.

Abandonnée de cette manière ?

MERCURE.

Comme le programme d'une pantomime ou un Moniteur de la veille.

ARLEQUIN.

Il faut convenir que cela est bien maladroit.

MERCURE.

Quand Azolin eût été votre meilleur ami, il ne vous eût pas mieux servi.

ARLEQUIN.

AIR : *On y va.*

Il faut que je t'embrasse,
Ami, sois bien certain
D'une éternelle place
Dans le cœur d'Arlequin.
Un tel don, ce me semble,
Mérite bien cela.

(En embrassant Mercure, il agite involontairement la clochette.)

Ciel ! j'ai sonné... Je tremble !...

LUCIFER, *sortant de la muraille.*

Me voilà ! me voilà !

ARLEQUIN.

On a parlé... je tremble...

LUCIFER.

Me voilà ! me voilà !
Me voilà ! me voilà !

SCÈNE III.

ARLEQUIN, LUCIFER, MERCURE.

LUCIFER, *à Arlequin, qui lui tourne le dos en tremblant.*

Eh bien ! tu as peur de moi ?

ARLEQUIN.

Je suis sûr qu'il a des griffes de tigre, des cornes de cerf, des ailes de chauve-souris, et une tête noire... Ah !.. (*Il frissonne.*)

MERCURE.

Allons donc, un peu de courage

LUCIFER.

Tiens, touche ma main. (*Il lui prend la main.*)

ARLEQUIN.

Oh ! là là... çà brûle !

LUCIFER.

Poltron, regarde-moi !

ARLEQUIN.

Oui, pour me crever les yeux.

LUCIFER.

Regarde-moi donc !

ARLEQUIN.

Allons, j'en risque un ! (*Il se bouche un œil.*) Eh ! mais !... non, non... il n'est pas si laid... il n'est même pas laid du tout.

LUCIFER.

Commences-tu à t'accoutumer à me voir ?

ARLEQUIN.

Oui vraiment; et si vous n'étiez pas plus méchant que votre mine...

LUCIFER.

Moi, méchant...

ARLEQUIN.

N'êtes-vous pas l'esprit malin ?

LUCIFER.

L'esprit malin !... On voit bien que tu ne me connais pas. Je suis l'esclave de cette clochette... j'étais aux ordres d'Azolin... Il m'a perdu par sa bêtise... C'est à ton tour... Avec ce talisman, tu n'auras à craindre ni les injustices des hommes, ni les rigueurs des femmes.

AIR *d'Ovinska.*

Je sais que le siècle où nous sommes
Est celui de la loyauté;
Que la plus sévère équité
Récompense ou punit les hommes.
Que jamais sous ses douces lois
Le vrai mérite ne végète;
Mais cependant, si tu m'en crois,
Ne perds pas (*bis*) ta clochette.

Je sais que le cœur de nos belles
Est insensible au poids de l'or;
Que l'offre d'un épais milord
Les trouvera toujours rebelles.
Qu'un amour pur a seul des droits
Sur l'ame de la plus coquette;
Mais cependant, si tu m'en crois,
Ne perds pas (*bis*) ta clochette.

Tu me parais un bon vivant, et je suis fâché d'avoir donné à ce niais d'Azolin mon croissant enchanté; il eût mieux figuré sur ta tête que sur la sienne.

ARLEQUIN.

Il est sûr qu'un croissant... pare assez bien la tête d'un homme... Ah! mon petit Mercure, je n'ai pas besoin de vous pour le moment; il faut que vous me fassiez le plaisir de me poterr tous ces ballots en France.

MERCURE.

Comment! encore?

ARLEQUIN.

Tu raisonnes, je crois?.... pour deux petites courses.... Allons, paresseux, pars, et quand tu reviendras, souviens-toi de m'apporter un tonneau de vin de Champagne.

MERCURE.

Vous me traitez comme un célérifère.

ARLEQUIN.

AIR : *Bon voyage.*

Bonne chance,
Petits ballots,
Volez, volez vers notre heureuse France,
Bonne chance,
Petits ballots,
Vous ne paîrez ni d'octrois, ni d'impôts.
(*A Mercure.*)
Qu'ils n'aillent pas plus haut que les ardoises,
Car un malheur ne peut se garantir;
Et s'ils tombaient de quatre mille toises
Le casuel pourrait s'en ressentir.

TOUS.

Bonne chance, etc.

(Mercure s'envole avec les ballots.)

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, LUCIFER.

ARLEQUIN.

Maintenant, mon ami Lucifer, je suis tout à vous: je puis donc par votre pouvoir?...

LUCIFER.

Tout! le son de cette clochette se fait entendre d'un bout du monde à l'autre; et celui qu'on désire est forcé d'accourir, même malgré lui.

AIR : *Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?*

Désires-tu des richesses?
Désires-tu du pouvoir?
Désires-tu des maîtresses?
Parle, tu vas en avoir.

ARLEQUIN.

Ses paroles savent plaire,
Et ses traits sont si jolis :
Ce petit Diable doit faire
Bien du tort au paradis.

LUCIFER.

Ordonne.

ARLEQUIN.

Puisque rien ne m'est impossible, je veux voir tous les grands génies de Paris.

LUCIFER.

Sonne!

ARLEQUIN.

Il faut les recevoir poliment. Jean, Jean, fais préparer quarante fauteuils dans mon salon.

JEAN, *arrivant.*

Ils sont prêts.

ARLEQUIN, *sonnant.*

Allons, Messieurs les grands génies, je vous attends. (*Il sonne.*) il ne vient personne; est-ce que...

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Que veut dire tout cela?
J'ai fait sonner la clochette.

LUCIFER.

J'ai remué ma baguette,
Il n'en vient pas plus pour ça.

ARLEQUIN, *sonne encore.*

Personne ne se présente,
Moi, qui comptais sur quarante!

LUCIFER.

Pour quelque lecture urgente
Sans doute ils sont réunis.

ARLEQUIN, *sonnant.*

Quoi! pas un seul grand génie?

LUCIFER.

Sonnez plus fort, je vous prie;
Ils sont peut-être endormis.

ARLEQUIN.

Mon ami, puisqu'il n'y a pas de grands génies pour le quart d'heure à Paris, fais-moi venir tous les petits génies qui s'y trouvent.

LUCIFER.

Ils ne pourraient jamais tenir ici; mais je vais t'en faire voir un échantillon;... c'est l'homme le plus utile au siècle présent.

ARLEQUIN.

Sangodémi! ce doit être un matador... Il ne doit pas y avoir de palais assez grand pour le loger... Hâtons-nous de le sonner... (*Il sonne. Une échoppe paraît au second plan et au milieu du théâtre. On lit sur la porte ces mots : MAISON UNIVERSELLE D'ASSURANCE, EXCEPTÉ CONTRE L'INCENDIE ET AUTRES ACCIDENS.*

(*Musique.*)

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est donc que cela? une échoppe d'écrivain public?

LUCIFER.

C'est le palais du grand homme du jour.

ARLEQUIN, *lisant l'écriteau.*

Maison universelle d'assurance... Si je mettais des fonds sur cette maison-là, je ne serais pas du tout rassuré... Voyons un peu le maître du logis. (*Il frappe, on ouvre. M. l'Assurance en sort; il est boiteux.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'ASSURANCE.

L'ASSURANCE. *Arlequin fait un pas en arrière en le voyant.*

Rassurez-vous, Messieurs, rassurez-vous; que puis-je faire pour votre service? Que voulez-vous?... Faire assurer un mélodrame, quelque machine, un employé, une découverte nouvelle, j'assure tout contre tout. (*Il fait un faux pas.*)

ARLEQUIN.

Il aurait bien dû assurer ses jambes.

L'ASSURANCE.

AIR *du Major Palmer.*

Partout je montre mon zèle,
Et j'assure avec succès
L'acteur, la pièce nouvelle,
Contre le bruit des sifflets.
A maints faiseurs d'épigrammes
J'assure une douce paix,
J'assure jusques aux femmes....
J'en suis souvent pour mes frais.
Par moi rien ne se déplace,
On ne peut que prospérer!
Ah! combien de gens en place
Devraient se faire assurer!
A certain banquier j'assure

Une fortune en six mois;
Et c'est une affaire sûre,
Pour peu qu'il manque deux fois.
Vous qui dites sans mystère
Qu'une comète en courroux
Doit brûler notre hémisphère
Et nous exterminer tous,
Ne craignez plus à la ronde
Ce malheur si redouté...
Je vais assurer le monde
Pour votre tranquillité.

ARLEQUIN.

Comment! vous assurez tout cela?

L'ASSURANCE.

De plus, j'assure les débiteurs contre les huissiers.

ARLEQUIN.

Les huissiers contre les cannes.

L'ASSURANCE.

Les médecins contre les malades...

ARLEQUIN.

Non pas, il faut assurer les malades contre les médecins....

L'ASSURANCE.

Je courrais trop de risques... C'est moi qui suis l'assureur de cette nouvelle manière de peindre sur la faïence... L'inventeur vient de rendre un grand service aux sciences et aux arts... Grâce à lui on peut, en dînant, apprendre sur des assiettes la géographie, l'histoire, etc... Il vient de mettre toutes les aventures de *Chactas* et d'*Atala* en terre de pipe, avec l'explication au bas de chaque sujet.

ARLEQUIN.

Ainsi l'on voit: « *Atala sauvant Chactas* », dans une assiette à soupe.

L'ASSURANCE.

Et dans un compotier on lit: « *Atala priant pour sauver sa vertu, par brevet d'invention* ».

ARLEQUIN.

Jolie invention!... Si l'on m'avait instruit comme cela, moi, urais dévoré la science.

L'ASSURANCE.

Je travaille aussi beaucoup pour Monsieur Pathos...

ARLEQUIN.

Monsieur Pathos!

L'ASSURANCE.

C'est le Corneille des Boulevards... Il fait des mélodrames et des pantomimes...

ARLEQUIN.

C'est-à-dire qu'il mange à deux rateliers.

L'ASSURANCE.

Justement ! à ceux des chevaux de Franconi et de l'Ambigu-Comique. Mais je vous en ai assez dit pour vous prouver que mon entreprise est *très-sûre*... elle est même indispensable pour l'art dramatique, et c'est la partie la plus lucrative. Dès qu'une pièce est sur l'affiche, l'auteur vient modestement frapper à ma porte et me dit : « *Monsieur de l'Assurance, j'ai peur* ». Rassurez-vous... Votre pièce est mauvaise, je le sais; mais je suis là... Rassurez-vous, rassurez-vous... Alors je lui donne un de ces écriteaux que j'ai fait faire exprès. (*Il tire de dessous son habit un écriteau semblable à ceux qui sont sur les maisons assurées contre l'incendie.*) Voyez ; deux mains en sautoir, je veux dire en battoir.

ARLEQUIN, *regardant l'écriteau.*

A. C. L. S.; qu'est-ce que cela veut donc dire ?

L'ASSURANCE.

Assuré Contre Les Sifflets. Dès qu'une pièce a reçu ce passe-port, elle est sûre de passer.

ARLEQUIN.

Ça doit coûter bien cher pour faire assurer une pièce?

L'ASSURANCE.

Rassurez-vous, rassurez-vous!... Je ne prends que des billets.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Quand l'auteur a quelque génie,
Je ne lui prends que cent billets :
C'est d'une grande comédie
S'assurer à bien peu de frais !
Avec cent cinquante *parterre*
Souvent au Vaudeville on va ;
Mais quand j'assure un opéra,
Je prends la salle toute entière.

ARLEQUIN.

Et les personnes qui veulent entrer en payant ?

L'ASSURANCE.

Elles restent à la porte... Vous sentez que le public qui paie n'est pas endurant ! Il se fâche; et s'il entrait, il n'y aurait rien de moins sûr que mes compagnies d'assurance. Mais, pardon, si je vous quitte, on annonce une pièce nouvelle au Vaudeville, et je me flatte que les auteurs viendront la faire assurer, ou je ne réponds de rien.

ARLEQUIN.

Vous me faites frémir!... Est-ce que vous craignez ?...

L'ASSURANCE.

Air du Galoubet.

Rassurez-vous !
Sans moi quelquefois on sait plaire
Et le Vaudeville, entre nous,
N'a pas un public trop sévère :
C'est l'enfant gâté du parterre.
Rassurez-vous !

ARLEQUIN.

Oh! je ne m'y fie pas, moi.

(*à Lucifer.*)

AIR : *Du secret de madame*

Pour la capitale du monde
Fais-le repartir aujourd'hui ;
Dans cette ville sans seconde,
Tant de gens ont besoin de lui!

(*Prenant Lucifer à part.*)

Et d'ailleurs,

Puisque ce personnage utile
Empêche les pièces de cheoir,
Il pourrait bien au Vaudeville
Ne pas être de trop ce soir.

L'ASSURANCE.

Rassurez-vous, rassurez-vous!... Adieu, messieurs, adieu.

ENSEMBLE.

Pour la capitale, etc.

(*M. L'Assurance rentre dans sa maison. Elle disparaît.*)

ARLEQUIN.

Voilà un homme singulier ; je serais curieux de voir quelques-uns des personnages qu'il a assurés. Je vais sonner toutes les pièces nouvelles de Paris (*Il sonne.*) Personne ! Il paraît qu'il n'y a rien de nouveau !... Appelons les pièces qui passent pour être nouvelles.

(*Il sonne encore. L'Homme gris paraît dans un char fait d'un grand carton sur lequel on lit : « ODÉON. PIÈCES IMITÉES « DE L'ALLEMAND ». L'Intrigante de* la Manie des grandeurs *paraît aussi de l'autre côté, dans un carton sur lequel on lit : « THÉATRE FRANÇAIS. 1799. PIÈCES A L'ÉTUDE ».*)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, LUCIFER, L'INTRIGANTE, L'HOMME GRIS.

ARLEQUIN, *à Lucifer.*

Quel est ce Monsieur qui a l'air si sournois ?

LUCIFER.

C'est l'homme gris.

ARLEQUIN.

Ah! ah! il a une teinte que j'aime assez. Et cette Dame?...

LUCIFER.

C'est une intrigante, à ce qu'elle dit.

ARLEQUIN, *à Lucifer.*

Et pourquoi ces deux personnes n'arrivent-elles pas du même côté?.. Est-ce qu'elles ne viennent pas du même pays?

LUCIFER.

Non certainement; l'une vient des Français et l'autre de l'Odéon.

ARLEQUIN.

Diable! c'est bien différent... (*A l'Intrigante.*) Vous devez avoir bien des occupations en ce moment?

L'INTRIGANTE.

Je vous en réponds.

AIR *de Julie.*

En ma qualité d'intrigante
J'attire chez moi tout Paris;
Et dans une pièce charmante
J'intrigue pour tous mes amis.
Je sais trouver, pour qui je m'intéresse,
Mille intrigues sans embarras.

L'HOMME GRIS.

Vous auriez dû, Madame, dans ce cas,
En trouver une pour la pièce.

L'INTRIGANTE.

L'épigramme est champêtre.

L'HOMME GRIS.

Pittoresque si vous le voulez.

L'INTRIGANTE.

AIR *de Marianne.*

Quel reproche peut-on me faire?
J'intrigue; mais jamais pour moi;
Tantôt je fais un commissaire,
Tantôt un commis de l'octroi

Pour toute grace,
Pour toute place
A mon secours
On peut avoir recours.
Chacun m'implore,
Hier encore
N'ai-je pas fait
Nommer un sous-préfet?
L'autre jour, pour rendre service,
Intrigant ab hoc et ab hac,
J'obtins trois bureaux de tabac.

(*Elle éternue.*)

ARLEQUIN.

Que le ciel vous bénisse.

Madame est-elle demoiselle ou veuve?

L'INTRIGANTE.

Je ne le dis pas, Monsieur; mais je file une intrigue en ce moment avec un nommé Mongéran qui doit m'épouser.

L'HOMME GRIS.

En mariage?

L'INTRIGANTE.

Je l'espère; c'est un homme qui est fier comme un ambitieux.

L'HOMME GRIS.

Dites donc pliant comme un solliciteur.

L'INTRIGANTE.

Qui forme des projets.

L'HOMME GRIS.

Qui fait des châteaux en Espagne.

L'INTRIGANTE.

Et qui irait très-loin...

L'HOMME GRIS.

S'il n'avait pas la goutte.

L'INTRIGANTE.

Pour moi, j'ai la manie des grandeurs!

L'HOMME GRIS.

Vous avez là une triste manie.

L'INTRIGANTE.

Je soutiendrai mon caractère.

L'HOMME GRIS.

Vous n'en avez pas.

L'INTRIGANTE.

Monsieur l'homme gris n'est pas très-poli, au moins.

L'HOMME GRIS.

Que voulez-vous? on m'a fait comme ça.

L'INTRIGANTE.

On aurait bien dû vous faire autrement.

L'HOMME GRIS.

Vous ne valez pas mieux que moi.

L'INTRIGANTE.

L'original!...

L'HOMME GRIS.

Original!... je ne le suis pas plus que vous.

L'INTRIGANTE.

Insolent!

L'HOMME GRIS.

Oh! moi, je ne flatte pas; je suis accoutumé à donner à chacun son paquet, et je vous donne le vôtre.

L'INTRIGANTE.

Mais vraiment! ne dirait-on pas que vous êtes un personnage miraculeux?

L'HOMME GRIS.

Mais écoutez donc, je crois que je puis me vanter.

L'INTRIGANTE.

Oui, vous vous vantez beaucoup.

L'HOMME GRIS.

Air connu.

A l'Odéon j'ai pris naissance;
Je tiens un peu de l'Allemand,
Malgré cela je plais en France,
Et je vis à Paris gaîment.
Mes traits mordans, mes réparties,
Amusent le pays Latin.
Le faubourg Saint-Germain
Rit enfin.
A l'Odéon, par mes saillies
Je fais rire jusqu'au Caissier.

TOUS.

C'est un sorcier!

ARLEQUIN.

Ma foi, ces deux personnages-là me paraissent assez divertissans, je les garde à Pékin pour mes menus-plaisirs.

L'HOMME GRIS.

Comment, à Pékin! et que fera l'Odéon sans moi?

ARLEQUIN.

Parbleu! il ne fera rien.

L'INTRIGANTE.

Et dans la rue de Richelieu, comment joueront-ils la comédie sans moi, comment feront-ils rire?

ARLEQUIN.

Ils joueront la tragédie!... Mais, non. Je fais une réflexion! il faut contenter tout le monde; rentrez dans vos cartons. (*A l'Homme gris.*)

AIR : *N'y a que Paris.*

Je craindrais que chez les Chinois
Votre esprit un peu germanique,
Et votre ton toujours sournois,
Ne provoquassent la critique.
Pour admirer un homme gris,
N'y a que Paris! (*bis.*)

(*L'Homme gris va se replacer dans son carton.*)

Allons, fouette cocher. (*l'Homme gris part*) Prenez garde aux ornières, et n'ayez pas peur des voleurs. (*A l'Intrigante.*) Pour vous, Madame....

Méme air :

Des magots en votre talent
N'auraient qu'un espoir assez mince;
Vous êtes un vrai diamant;
Mais n'allez plus dans la province!
Pour bien connaître votre prix,
N'y a que Paris! (*bis.*)

(*L'Intrigante va aussi se replacer dans son carton.*)

En route. (*Elle part.*) Oh! oh! doucement! elle a manqué tomber. Je crains bien que cette intrigante-là n'aille pas loin... heureusement elle est assurée.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, LUCIFER, JEAN.

ARLEQUIN.

Génie, à présent, pour changer un peu...je voudrais bien faire venir de Paris quelques petites choses gentilles... tiens, par exemple, les tours de Notre-Dame! pourrais-tu me les transporter ici sur un nuage?

LUCIFER.

La Clochette d'Azolin a fait de plus grands miracles que celui-là. Sonne, tes désirs seront accomplis.

ARLEQUIN.

Voyons... Nous les mettrons à la place de cette pagode. (*Il sonne, les tours de Notre-Dame viennent sur un nuage; l'orchestre joue l'air : La tour prends garde.*) Sangodemi! que j'ai du plaisir à les revoir... Génie, transporte-moi à l'instant sur ces tours-là.

LUCIFER.

Partons.

ARLEQUIN.

Un moment. Jean! Jean!

JEAN, *accourant.*

Not' maître!

ARLEQUIN.

Si l'on vient me demander, tu diras que je vais revenir.

(*Ils s'envolent.*)

JEAN.

Où allez-vous donc comme cela?

ARLEQUIN.

Je vais prendre un peu l'air. (*Ils disparaissent.*)

SCÈNE VIII.

JEAN, MERCURE.

JEAN.

Tiens! le voilà qui vole aussi! tout le monde s'en mêle! Oh! le voilà qui passe par dessus les maisons de Pékin!... Le voilà qui se pose sur ces grandes tours... Ce sont celles de Notre-Dame, Dieu me pardonne... Eh! monsieur Mercure qui arrive sur le tonneau de vin de Champagne que le seigneur Arlequin a demandé!

MERCURE, *arrivant à califourchon sur un tonneau.*

AIR *du vaudeville de Lantara.*

Oh! l'agréable aventure,
Et que ce vin est léger,
Sur une telle monture,
Qu'il est doux de voyager.
Postillon couvert de gloire,
On va d'un train infernal,
Et l'on a toujours pour boire,
Dès qu'on crève le cheval.

JEAN.

Oh! jarni! si j'avais un équipage comme celui-là, je verserais souvent.

SCÈNE IX.

JEAN, ARLEQUIN, MERCURE.

(*Arlequin tombe sur le dos de Jean.*)

JEAN.

Ah! là! là!

ARLEQUIN.

Ne fais pas attention !.. C'est moi qui arrive des tours de Notre-Dame... Sois tranquille, je ne me suis pas fait de mal!.. C'est Lucifer qui m'a lâché. Ah! mon ami, tu ne te fais pas une idée de ce qu'on découvre là-haut!

JEAN.

Qu'avez-vous donc vu ?

ARLEQUIN.

J'ai vu fumer toutes les cheminées de Paris.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

J'aurais trouvé peut-être
Encore plus d'attraits
A voir, à reconnaître
Mon Paris de plus près.
Mais, aux ames bien nées,
Voir de loin à loisir
Fumer les cheminées
Des lieux qu'on doit chérir,
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

JEAN.

Maître, le seigneur Mercure est arrivé; et voilà votre vin de Champagne.

(*Deux emballeurs roulent le tonneau. Mercure paraît dans le fond.*)

ARLEQUIN.

C'est bon!... Il faut maintenant que je me débarrasse tout-à-fait de ce petit fripon-là!... puisqu'il a volé la clochette à un autre pour moi, il pourrait bien me la voler à moi, pour un autre!... Quand on a un talisman aussi précieux, il ne faut pas fréquenter les voleurs.

MERCURE, *s'avançant.*

Les voleurs!

AIR : *Entends-tu l'appel qui sonne.*

Je te servais avec zèle,
Par toi je suis outragé :
Serviteur toujours fidèle,
Je me donne mon congé.

ARLEQUIN.

Oui, vous êtes serviable;
Mais, mon bon petit ami,
Vous ne valez pas le diable,
Arlequin se donne à lui.

Voulez-vous que je vous donne un certificat ?

MERCURE.

Je n'en ai pas besoin.

ENSEMBLE { Je te servais avec zèle, etc.
ARLEQUIN.
Tu me servais avec zèle, etc.

MERCURE, *à part.*

Je te prépare un tour de mon métier; et tu me diras des nouvelles de ton vin de Champagne. (*Il va frapper le tonneau de son caducée, et s'envole.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, LUCIFER.

ARLEQUIN (*seul*).

M'en voilà débarrassé!.... je n'aime pas les valets raisonneurs, moi.... Appelons mon petit Lucifer. (*Il sonne.*)

LUCIFER (*sortant d'un coffre*).

Que veux-tu?

ARLEQUIN.

Tiens! qu'est-ce que tu faisais donc là-dedans?

LUCIFER.

J'attendais le coup de sonnette : que faut-il faire?

ARLEQUIN.

Mon ami, d'abord, voilà du vin de Champagne qui vient de m'arriver;... il faut que nous le goûtions ensemble.

LUCIFER, *gaîment.*

Volontiers!

(*Ils s'approchent du tonneau que Mercure a touché de son caducée, un coup de tam-tam se fait entendre. Les Danaïdes sortent du tonneau, en camisole, en papillottes et un poignard à la main.*)

ARLEQUIN, *reculant effrayé.*

Ah mon dieu!... qu'est-ce que c'est donc que cela?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LES DANAIDES.

(*Elles ont toutes une plaque d'assurance sur la poitrine.*)

LES DANAIDES.

AIR : *Et gai, gai, gai.*

Ohé! ohé! ohé! ohé!
Ohé! ohé! ohé! ohé!
Ohé! ohé! ohé! ohé!
Ohé! ohé! ohé!

ARLEQUIN.

Ces femmes, qui sont-elles,
Pour chanter sur ce ton?

LUCIFER.

Ce sont des demoiselles
De très-bonne maison.

LES DANAIDES *dansant en rond.*

Ohé! ohé! ohé! ohé! etc.

ARLEQUIN.

Mais dans leurs mains timides,
Pourquoi ces coutelas?

LUCIFER.

Ce sont les Danaïdes.

ARLEQUIN.

Je ne les connais pas.

LES DANAIDES, *dansant.*

Ohé! ohé! ohé! ohé!

LUCIFER.

Tu pourras les connaître;
Car ces dames, mon cher,
Dans le monde, peut-être,
Vont faire un bruit d'enfer.

LES DANAIDES.

Ohé! ohé! ohé! ohé!
Ohé! ohé! ohé! ohé!
Ohé! ohé! ohé! ohé!
Ohé! ohé! ohé!

ARLEQUIN.

Comme elles dansent! on dirait qu'elles ont été élevées dans quelque pensionnat de Paris; je gage qu'elles ne savent que çà.

LUCIFER.

A peu près.

ARLEQUIN.

Elles sont toutes du même âge.

LUCIFER.

C'est vrai; mais ça n'empêche pas qu'elles ne soient sœurs.

ARLEQUIN.

C'est une belle famille.

LUCIFER.

Elles ne sont pas toutes là; elles sont cinquante.

ARLEQUIN.

Cinquante sœurs! filles uniques?

LUCIFER.

Et légitimes du seigneur Danaüs.

ARLEQUIN.

Peste! quel gaillard!

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Aimables et jeunes filles,
Qui toutes avez quinze ans,
J'ai trouvé peu de familles
Où l'on vît autant d'enfans,
A madame votre mère
Cela fait beaucoup d'honneur;
Mais pour monsieur votre père,
C'est encore plus flatteur.

LES DANAIDES.

AIR : *Rien, père Cyprien.*

Non,
Non, non, non, non,
Non, non, non, non,
Non, non, non; non, etc.

ARLEQUIN.

Assez, assez... mon ami, est-ce que ces demoiselles disent toujours non?

LUCIFER.

Au contraire.

AIR : *De la Parole.*

Dès qu'on leur propose un mari,
Oui, répondent-elles bien vîte ·
A l'autel elles disent *oui;*
Oui, quand à boire on les invite;
Oui, pour obéir au papa;
Bref, dire *oui*, c'est leur étude.

ARLEQUIN.

Je vois ce que c'est!

C'est depuis cette pièce-là
Que les dames de l'Opéra
En ont contracté (*bis*) l'habitude.

LUCIFER.

La tendre Hypermnestre n'est pas là.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est encore que cette demoiselle?

LUCIFER.

C'est une Danaïde.

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.*

Peignant, tour-à-tour, la tendresse,
L'horreur, la crainte et la douleur,
Hypermnestre nous intéresse
Ou nous inspire la terreur.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, LUCIFER, COLOMBINE, Milord DESGUINEES.

ARLEQUIN.

Que vois-je! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Pas de mauvaises plaisanteries.

LUCIFER.

Ecoutons.

DESGUINÉES (*à lui-même et toujours à genoux*).

C'était particulier, il me semblait que je voyageais dans le poste, et cependant j'étais toujours dans les genoux de médème qui s'était endormie en écoutant ma proclamation d'amour.

ARLEQUIN.

Démon, quel est ce monsieur?

LUCIFER.

L'Adonis de tous les magasins de nouveautés de Paris,... milord Desguinées.

ARLEQUIN.

Et il en conte à ma femme!... Sangodémi!...

DESGUINÉES, *se relevant.*

Goddem!.....god....

ARLEQUIN, *reculant.*

Milord, pardon de vous déranger!...

DESGUINÉES.

Que volez-vous ?... parlez un peu à moi... Quel était cet insolent qui était entré dans lé... dans le... attendez, que je prenais le dictionnaire pour le poche... (*Il prend un petit dictionnaire portatif, et cherche le mot qui l'embarrasse.*) qui était entré dans le magasin pour le nouveauté de mèdème!... apprenez qu'on ne venait pas restituer une visite à quelle heure est-il.

ARLEQUIN, *l'imitant.*

A quelle heure est-il? je venais pour madame.

DESGUINÉES, *en colère, à Arlequin.*

Attendez, faquine, que je prenais le fouet pour le donner à vous.

ARLEQUIN.

Démon, défends-lui de m'approcher.

(*Lucifer fait un signe avec sa baguette.*)

DESGUINÉES, *restant en place.*

Oh! Oh! je ne pouvais plus aller pour le marchement.... apparemment que j'étais dans le illusion d'un songe!.... appre-

nez que le boutique de madame était dans le clôture... On ne pouvait acheter... ici que pendant lè (*il cherche*) lè clair du soleil... avec de l'argent (*il cherche.*) joyeux... comptant!

ARLEQUIN.

Colombine! ma petite Colombine!

(*Il se met à genoux où était Desguinées.*)

COLOMBINE, *se réveillant.*

Non, Milord, ma vertu.... jamais... rarement du moins!.. Que vois-je?

ARLEQUIN.

Ton fidèle Arlequin.

COLOMBINE, *se levant.*

Mon mari? Hélas! oui... c'est lui.

DESGUINÉES.

Son mari!... Goddem! qu'il était dans le laid tout noir!

COLOMBINE.

Mon mari!... oui, c'est bien lui que je vois!... il faut convenir que je fais un rêve bien désagréable!

DESGUINÉES.

Et moi encore!

ARLEQUIN.

Que je t'embrasse. (*Il l'embrasse.*)

COLOMBINE.

Ouf! quel cochemar!

ARLEQUIN.

Démon, éloigne un peu ma femme... et fais que mylord réponde à mes questions!

COLOMBINE, *à Desguinées.*

Ah ça! pas d'indiscrétion.

(Lucifer touche Colombine de sa baguette. Elle va se remettre sur le sopha.)

ARLEQUIN.

Y a-t-il long-tems que vous connaissez madame, Mr. mylord?

DESGUINÉES.

Depuis ce matin.

AIR *du vaudeville d'Arlequin Afficheur.*

J'ai quitté London, mon pays,
Par un esprit d'économie,
Et jé viens gaîment à Péris
Joïr avec économie :
J'y viens bien manger, chaque jour,
Avec beaucoup d'économie;
J'y viens aussi faire l'amour,
Toujours avec économie.

ARLEQUIN.

Et vous avez adressé votre amour économique à madame?

DESGUINÉES.

Yes...

COLOMBINE.

C'est faux.

DESGUINÉES.

Cé était vrai; j'avais emporté elle dans mon Tilbury, et jé étais allé à la... (*il cherche.*) EXTRAVAGANCE BEAUJON.

LUCIFER.

A la folie Beaujon.

DESGUINÉES.

Yes...

ARLEQUIN.

Comme vous arrangez le français!

DESGUINÉES.

Yes, yes... Nous avons lé parlement difficultueux, voyez-vous! Jé étais allé donc à la folie Beaujon, où jé avais été dans le DÉGRINGOLAGE pour toujours recommencer.

COLOMBINE.

C'est faux.

DESGUINÉES.

Cé était vrai.

ARLEQUIN.

Et de là?

DESGUINÉES.

J'ai étais allé pour le petite Clochette dans le théâtre FAIT-DE-L'EAU, où madame l'Ouverture m'avait donné une loge grillée moyennant... (*il cherche.*) LE LOUANGE.

ARLEQUIN.

Une loge grillée! C'est donc ainsi, madame Arlequin, que vous vous donnez en spectacle à tout Paris!

LUCIFER.

Au contraire, mon cher Arlequin.

AIR *du Petit Courrier.*

Quelquefois, par un art heureux,
Cherchant tout l'éclat des lumières,
Quand une femme est aux premières,
C'est pour attirer tous les yeux;
Mais du désir d'être oubliée,
Faisant parfois son seul espoir,
Quand elle est en loge grillée,
Ce n'est pas pour se faire voir.

ARLEQUIN.

Jolie excuse!

AIR : *Tu vas changer de fortune et d'emploi.*

Puisqu'à ce point on peut vous égarer,
A nos tourmens je veux mettre une trêve,
Et dès ce jour il faut nous séparer.

COLOMBINE.

Ah! mon mauvais rêve!...
S'achève.

DESGUINÉES.

Notre mauvais rêve
S'achève.

ARLEQUIN, *à Lucifer.*

Pour cet Anglais, je veux.... il faut,
Par ta baguette, qui m'est chère,
Le changer soudain en MAGOT.

LUCIFER.

Je n'aurai presque rien à faire.

(Il le touche de sa baguette. Desguinées devient à l'instant un magot, qui remue la tête.

ENSEMBLE.

Puisqu'à ce point on peut $\frac{\text{nous}}{\text{vous}}$ égarer, etc.

ARLEQUIN.

Oui, madame, pour ce pays
Votre trahison est trop forte;
Allez, retournez à Paris,
Et que le diable vous emporte!

LUCIFER.

Maître, sois obéi.

(Le sopha s'élève doucement avec le Magot pendant le chœur, et tout-à-coup ils disparaissent.)

ENSEMBLE.

Puisqu'à ce point on peut $\frac{\text{nous}}{\text{vous}}$ égarer, etc.

SCÈNE XIV.

LUCIFER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Ah! mon ami! quelle scène! quelle scène! Après tant d'amour! après tant de sermens! après tant de... C'est fini!... je ne veux plus de femmes, ni de la mienne, ni de celle des autres!

Eh! bien quoiq' ça!
Je perds l'esprit pour ce p'tit Monsieur-là.

(II°. *couplet.*)

Par un prodig' ben drôle;
Dans un' cave je l'vis,
Il ne m'dit qu'un' parole,
Et v'là que j'm'endormis;
Eh! bien etc.

(III°. *couplet.*)

Dans une épreuv' qu'on blame,
Il n'saute pas d'ici là;
Quand je serai sa femme,
Qui sait s'il sautera?
Eh! bien quoiq'ça!
Je perds l'esprit pour ce p'tit Monsieur-là.

ARLEQUIN.

Ma petite, qu'est-ce que c'est donc que cette épreuve.

PALMIRE.

C'est des bêtises.

AIR : *Lison dormait dans un bocage.*

Elle consiste cette épreuve
A renfermer, entr' huit et neuf,
Une princesse qu'est tout'neuve,
Avec un prince qui n'est pas neuf.
Par une espèce de jarr'tière
On les sépare et l'on s'en va:
Monsieur parçi, mam'zelle par là.
Il n'faut point passer la barrière:
Mamzelle doit faire comme ça,
Et le Monsieur doit rester là.

Et je ne pardonnerai jamais au Seigneur Azolin d'être resté là.

ARLEQUIN.

Il me paraît que vous avez joué là un triste rôle.

PALMIRE.

Aussi j'ai été enrhumée tout de suite... mais c'est égal, je veux retourner rue Feydeau.

ARLEQUIN.

Non pas, non pas; je vous garde pour être ma femme.

PALMIRE.

Mais j'ai un engagement.

ARLEQUIN.

Je paierai le dédit.

PALMIRE, *à part.*

Il paraît qu'il a des SONNETTES; *(haut.)* Mais Azolin, il va jeter feu et flamme.

ARLEQUIN.

C'est bon, les pompiers sont là... Démon, que tout s'apprête pour ma noce.

PALMIRE.

Ah! mon dieu! et les bouquets qui étaient commandés à Paris!

ARLEQUIN.

Les bouquets! c'est juste. Démon, qu'on vienne de Paris présenter des bouquets à ma future. (*Il sonne. Lucifer fait un signe; une grande corbeille, surmontée d'un parapluie de halle et pleine de Bouquetières, paraît tout-à-coup dans le fond.*) Tiens, elles arrivent en parachute.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LES BOUQUETIÈRES.

LES BOUQUETIÈRES.

AIR : *Connu*

V'là les Bouqu'tièr's de la halle
Qui, sans scandale
Et sans cabale,
Viennent vous offrir gaîment,
Et leurs fleurs et leur compliment.

ARLEQUIN.

Que ces
Bouquets
Sont frais,
Cette rose
Est à peine éclose
Pour votre mari
C'est un augure fort joli.

PALMIRE.

Mon dieu! mon dieu! comme
Il m'paraît bon homme;
Il n'voit pas qu'c'est là
Des fleurs de l'Opéra.

ARLEQUIN.

Je suis dans l'enchantement; partons pour la cérémonie.

PALMIRE.

Y en a-t-il assez de cérémonie!... Ils sont toujours en marche.

ARLEQUIN.

Marche.

LES BOUQUETIÈRES.

V'là les bouqu'tièrs de la halle. etc. etc.

(*Arlequin donne la main à Palmire; les bouquetières les suivent.*)

Le théâtre change et représente une sombre forêt.

PALMIRE.

Mais comment te trouves-tu dans ce bois ?

AZOLIN.

Je n'en sais rien.... j'ai passé par le trou.... Mais retournons à la rue Feydeau ; on m'attend pour faire la recette.

PALMIRE.

Tu auras du tems de reste. Tu ne sais donc pas où nous sommes ?

AZOLIN.

Nous devons être dans la forêt de Bondi ?

PALMIRE.

Tu n'y es pas ?

AZOLIN.

Ah ! et où ?

PALMIRE.

Nous sommes à Pékin.

AZOLIN.

Tiens ! Et comment retourner en France ? y a-t-il des célérifères sur cette route ? Ah ! si j'avais ma clochette !

PALMIRE.

Cette clochette est à toi ?

AZOLIN.

Est-ce que tu l'aurais rencontrée ?

PALMIRE.

Oui, elle est dans la poche de celui qui veut m'épouser.

AZOLIN.

Il paraît qu'il la garde mieux que moi ! (*Sautant.*) Ah ! ah !

PALMIRE.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

AZOLIN.

Ce qne j'ai ? ce que j'ai ? comme c'est heureux ! comme c'est heureux !

PALMIRE.

Qu'est-ce que tu dis ?

AZOLIN.

Je ne dis rien.

PALMIRE.

Tu dis toujours la même chose.

AZOLIN.

Y a-t-il des escamoteurs dans ce pays ?

PALMIRE.

Est-ce qu'il n'y en a pas partout ?.... Mais on vient : va t'en ; c'est ton rival.

PALMIRE, *sautant.*

Ah! ah! s'il allait me voir!

PALMIRE.

Cache-toi. Voici une fête et une décoration nouvelle.

AZOLIN.

Ça me sauve.

(*Pendant que le théâtre change, il s'échappe. La scène représente les grands maronniers de la Rappée.*)

SCÈNE XIX.

PALMIRE, ARLEQUIN, les Gens de la Fête.

CHOEUR, *en entrant.*

AIR : *Au Carillon que l'on fait dans ce village.*

Au carillon
De cette
Chère clochette,
Que l'on s'apprête
A danser un rigaudon.

ARLEQUIN.

On chantera,
Et pour embellir la fête,
On dansera,
Ce n'est pas jour d'opéra.

CHOEUR.

Au carillon, etc.

ARLEQUIN *à Palmire.*

Vous voyez! pour vous plaire j'ai fait transporter ici les grands maronniers de la Rapée, avec la Seine : c'est une jolie attention.

PALMIRE, *regardant.*

Eh! oui, je me souviens d'avoir mangé une matelotte sous cette treille là.

JEAN, *accourant.*

Seigneur Arlequin, des escamoteurs qui passent par ici demandent humblement à vous escamoter quelque chose...

PALMIRE.

Qu'ils viennent! ils seront bien reçus.

ARLEQUIN.

Mais je ne permets pas.

JEAN.

Les voici...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, AZOLIN ET MERCURE *en escamoteurs.* Quatre autres Escamoteurs. (*Ils ont une barbe et portent chacun une petite table.*)

AZOLIN.

Place, place, messieurs, mesdames.

MERCURE.

AIR *du vaudeville de Fanchon.*

Avec beaucoup de grace,
Par un tour de pass' passe,
Charmer des curieux
Les yeux.
Sans que cela paraisse,
Tromper toujours les spectateurs,
Voilà, voilà l'adresse
Des p'tits escamoteurs.

TOUS.

Voilà, etc.

AZOLIN.

Par l'intrigue et l'audace,
Et par mainte grimace,
Auprès des grands tromper,
Ramper.
Escamoter sans cesse
De l'or, des places, des honneurs,
Voilà, voilà l'adresse
Des grands escamoteurs.

TOUS.

Voilà, etc.

ARLEQUIN.

Avec de la magie,
Et très-peu de génie,
Toujours un opéra
Ira.
Escamoter la pièce,
En endormant les spectateurs,
Voilà, voilà l'adresse
De nos escamoteurs,
Auteurs.

TOUS.

Voilà, etc.

(*Les escamoteurs placent leurs petites tables sur une seule ligne.*)

AZOLIN, *frappant avec sa baguette sur la ligne.*

Attention, messieurs et mesdames, vous allez voir du neuf et du nouveau.

ARLEQUIN

Diable! ça ne se voit pas tous les jours, ici.

MERCURE. *bas à Azolin.*

Songe à t'y prendre bien adroitement.

AZOLIN.

(*Bas.*) Oh! soyez tranquille, vous allez voir. (*Haut.*) Qu'est-ce qui à une clochette?

ARLEQUIN.

Moi.

PALMIRE, *à part.*

Ils sont aussi malins l'un que l'autre.

AZOLIN.

Donnez-moi votre clochette.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ça, s'il vous plaît?

AZOLIN.

C'est pour vous faire un tour.

ARLEQUIN.

A la bonne heure, voilà une raison.

AZOLIN.

Je pourrais vous la faire mettre sous ce chapeau .. pour la faire passer sous celui-ci... puis sous celui-là... puis sous ces autres, et enfin sous le mien... Mais à quoi ça servirait-il... Le tour que je vais vous faire est beaucoup plus simple; donnez.

ARLEQUIN, *donnant la clochette.*

La voilà.

AZOLIN, *la mettant dans sa poche.*

Le tour est fait.

ARLEQUIN.

Comment! le tour est fait.

AZOLIN.

Je suis Azolin.

PALMIRE.

Il est Azolin!

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Quoi! c'est Félix!*

Ciel! Azolin! Azolin!
Ah! qu' c'est fin!

ARLEQUIN.

Que l' tour est malin!

Azolin! oh! sangodémi!

MERCURE.

Je suis Mercure.

ARLEQUIN.

Mercure !

MERCURE.

Attendez que j'ôte ma barbe. Tu m'as offensé, je me suis vengé.

AZOLIN.

Air : *On y va.*

Ma petite Palmire,
Je te retrouve enfin.

PALMIRE.

Tout ce que je désire,
C'est mon cher Azolin.

AZOLIN.

Vers maman courons vîte.

PALMIRE.

Vîte, allons vers papa.

(*Azolin agite la clochette; elle ne sonne plus.*)

AZOLIN.

Vainement je l'agite.

Ah ! mon dieu ! le battant est perdu....

LUCIFER, *paraissant.*

C'est égal, j'entends toujours.

Me voilà, me voilà.

AZOLIN.

Vainement je l'agite,
Et pourtant te voilà.

LUCIFER.

Me voilà, me voilà.

AZOLIN.

Sonnons pour faire venir maman et le grand sultan.

(*Il sonne avec la baguette d'escamoteur.*)

LUCIFER.

Les voilà !

ARLEQUIN, *regardant.*

Oh ! oh ! ils arrivent dans le bateau à vapeur... Ma femme doit y être... Justement la voici.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES. (*Un bateau à vapeur paraît sur la Seine, il porte le grand Sultan, Nouréda, Colombine et les personnages qui ont paru.*)

CHOEUR.

AIR *du branle sans fin.*

Gloire au seigneur Azolin !
Gloire au Sultan, son beau-père !
Gloire à sa très-chère mère !
Gloire à tout le monde enfin.

AZOLIN.

A présent retournons à Paris.

ARLEQUIN.

Un instant, seigneur Azolin... je vous pardonne ce que vous venez de faire ; quoique ça ne soit pas très-bien, je veux vivre en paix avec vous ; mais rendez-moi un service.

AZOLIN.

Volontiers.

ARLEQUIN.

Je suis inquiet sur la pièce nouvelle du vaudeville... Il est neuf heures... Elle est bien près de finir, obligez-moi de transporter la salle ici pour voir si elle réussit.

LUCIFER.

On ne peut pas lui refuser ça.

AZOLIN.

Ah ! non. (*Il sonne.*)

(*Lucifer fait un signe.*)

ARLEQUIN, *fermant les yeux.*

Est-ce fait ?

AZOLIN.

C'est fait.

ARLEQUIN.

Oh ! sangodémi, que de monde ! Mon ami, je tremble ; je ne vois pas M. l'Assurance.

L'ASSURANCE, *dans une baignoire du parterre.*

Rassurez-vous, rassurez-vous, je suis là ; bravo ! bravo ! ça va bien ! Nous allons demander l'auteur après le vaudeville.

VAUDEVILLE.

AIR *connu.*

JEAN.

Un' Clochett' met Paris à Pékin,
L'Opéra dans un' tonne.
Pour faire merveilles ça prouve ben
Que rien ne vaut c' qui sonne.

AZOLIN.

De la Clochette, si jusqu'ici
Le succès vous étonne,
C'est que toujours on a réussi
Avec un nom qui sonne.

MERCURE.

Désirez-vous que d'amis toujours
Votre maison foisonne,
Faites que du dîner, tous les jours,
Chez vous la cloche sonne.

COLOMBINE.

Cessez, Monsieur, cessez, dit Agnès,
Ou je sonne ma bonne.
C'est que sa bonne est sourde et jamais
N'entend quand on la sonne.

PALMIRE.

On dit qu'l'esprit, l'goût, l'naturel
N'attirent plus personne.
Pourtant aux Machabés, grâce au ciel,
Tous les soirs l'argent sonne.

LUCIFER.

Si le Français dort sous l'olivier
Dont la paix l'environne,
Il suffira pour le réveiller
Que la trompette sonne.

ARLEQUIN, *au public.*

Cet ouvrage est sans doute imparfait,
N'en prévenez personne;
Il cloche un peu, mais qu'est-ce que ça fait,
Si la recette sonne?

(*Les acteurs vont se retirer.*)

L'ASSURANCE (*toujours dans la Salle*).

Un moment, Messieurs, un moment, j'ai à vous parler.. Rassurez-vous, rassurez-vous. M. le chef d'orchestre, donnez-moi le ton... en SI BÉMOL, s'il vous plaît!

AIR *de la Partie Carrée.*

Le Vaudeville, enfant malin, folâtre,
Pour nous plaire s'est mis en frais,
Et vos *machines* du théâtre,
Vous assurent un grand succès.
Elles allaient très-bien, la chose est claire;
Mais, Messieurs, convenez ici,
Que mes *machines* du parterre,
Allaient fort bien aussi!

FIN.

AVIS.

Pour que cette édition soit absolument conforme à la représentation, on va indiquer de quelle manière la Scène 13 se joue à présent.

A la huitième représentation, M. GONTHIER, qui est si comique et si original dans le personnage de *Milord Desguinées*, a beaucoup ajouté à la gaîté de son rôle, en y introduisant d'une manière très-heureuse *la Fable du Corbeau et du Renard*, arrangée en baragouin anglais.

Cette nouvelle saillie a singulièrement diverti le Public.

Voici comment elle est placée :

Lorsqu'on est arrivé à ces mots :

Jé avais été dans lé DEGRINGOLAGE pour toujours recommencer.

COLOMBINE.

C'est faux.

DESGUINÉES.

Cé était vrai.

ARLEQUIN *s'adresse à Desguinées et reprend :*

Ah ça! est-ce que vous ne pouvez pas parler sans avoir toujours le dictionnaire à la main?... avec votre baragouin!

DESGUINÉES.

Au contraire; moi beaucoup fort pour parler avec lé dictionnaire dans lè poche. Volez-vous que jè disais quelque chose à vos par le cœur?... Vos allez voir. (*Il remet le dictionnaire dans sa poche.*) Volez-vous un conte, un petit fèble? Tenez, voilà LE FÈBLE DU CORBIAU ET DU RENAIRD, PAR M. FONTAINE! (*Il récite.*)

Maître Corbiau, sur un arbre assis, il téné un fromège de CHESTER dans lè bouche à loui;.... maître Renaird par l'odeur veniou là, il lui téné un peu dè près cette discours :... Bonjour, monsieur Corbiau! comment est-ce que cè été que pôortez vous? Goddem! que vos étez belle! Sans mentir, si votre chanson il ressemble à votre ploume, vos étiez UN FORT JOLI GENTLEMEN!

Le Corbiau EXIMILICH, fort contente de cetté..... il ouvré

le bouche à loui, et le fromège il tombé!... Le Renaird il santè dessious, et mangé le fromège tout de suite.

Le corbiau, honteux et confuse, il juré, mais un piou trop taird, qu'on ne prendrait le fromège à loui..... plus jémais!...

Le morelité du fèble ce été le fromège.

ARLEQUIN.

C'est fort bien, si vous voulez, monsieur milord; mais cela ne me dit pas tout ce que vous avez fait avec ma femme!

DESGUINÉES.

Ah! ah! J'ai étais allé ensuite pour lè petite Clochette dans le théâtre FAIT-DE-L'EAU, où mèdème l'Ouverture, etc. etc.

(*On continue la Scène, voyez pag.* 30.)

FIN.

Delestre-Poirson, Charles Gaspard

L'HOMME VERT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. DELESTRE-POIRSON ET MELESVILLE;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 20 Décembre 1817.

Prix : 1 f. 25 c. et 1 f. 55 c. *avec figure.*

PARIS,

Chez Mad. LADVOCAT, Libraire, *au Cabinet littéraire*, Galerie de Bois du Palais-Royal, n°. 197.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg-Montmartre, n. 4.

1818.

FATT-SON.

Ah ! eh bien ! ni moi non plus.

MARGUERITE.

Mais il n'y a pas un coin de l'Ecosse qu'il ne visite.

FATT-SON.

Laissez donc... Je conçois que dans les cantons où la police est mal faite... Par exemple, il y a vingt ans, quand j'arrivai dans ce pays, il n'était question que de sorciers, de fantômes, d'esprits...

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Je dus, en sachant bien m'y prendre,
Faire cesser des récits fabuleux ;
Vous conviendrez qu'il suffit de m'entendre,
Pour ne plus croire au merveilleux.
Des paysans j'ai réveillé l'audace,
De mes discours ils ont fait leur profit,
Et depuis que je suis en place
On n'entend plus parler d'esprit.

MARGUERITE.

Vous croyez? Eh bien ! si je vous disais que mon pauvre mari l'avait vu comme je vous vois.

FATT-SON.

En vérité?

MARIE.

Ah mon dieu ! oui, mon père le rencontra la veille de son mariage, et il a toujours dit qu'ça lui porterait malheur.

EDWIN, *souriant.*

Peste ! ceci devient sérieux.

FATT-SON.

Comment ! sir Edwin, vous aussi !.. Un baronnet ajouter foi ! . (*à Marguerite.*) Et votre mari vous a fait le portrait de ce mystérieux personnage. Voyons, je suis curieux de connaître son signalement.

MARIE.

Ah ! oui, maman, son portrait.

MARGUERITE.

D'abord, il est vert des pieds jusqu'à la tête.

FATT SON.

Vêtu de vert... Ah ! ah ! c'est sans doute pour ça qu'on l'appelle l'homme vert.

MARGUERITE.

Air : *Lise épouse l' beau Germance.*

Je n'ai pas vu sa tournure,
Cependant chacun assure
Qu'il est laid à faire peur,
Que son sourire est trompeur,
Ou rampant, ou plein d'audace,
Tantôt grand, tantôt petit,
Il change souvent de face.

EDWIN.

Il doit avoir du crédit.

MARGUERITE.

Enfin, il ne se plaît que dans le désordre, ne paraît que pour annoncer des désastres, et rire de tout le mal qu'il fait.

FATT-SON, *riant.*

Ah! ah! le drôle de corps! ce que c'est que des têtes faibles!.. Et vous, Fanny, craignez-vous aussi les sortiléges?

FANNY.

Pas du tout, monsieur Fatt-Son : d'ailleurs, sans fortune, sans parens, élevée par pitié dans la ferme de madame Marguerite, je n'ai rien à perdre; et si l'homme vert me faisait l'honneur de s'occuper de moi, je ne pourrais que gagner au changement.

FATT-SON.

Vous n'attendrez pas long-tems, chère petite; votre douceur, votre résignation, méritaient une récompense : aussi, pas plus tard que demain, vous allez être madame l'Aldermann.

MARIE.

Monsieur l'Aldermann, y aura-t-il un cadeau de noce?

FATT-SON.

Oui, petite espiègle.

EDWIN.

Parbleu! je suis désespéré d'avoir arrêté mon départ pour cette nuit, j'aurais dansé à votre noce.

Air : *Vaudeville de l'Un pour l'Autre.*

Oui, j'aurais dansé de grand cœur :
Vivent les noces de village!
Les mères ont moins de rigueur,
La fille devient moins sauvage;
Nos prudes pour se réjouir

Veulent de l'art, de la décence;
On danse sans goût, sans desir.
J'en conviens, j'ai plus de plaisir
A faire sauter (*bis*) l'innocence.

(*Bas à Fanny.*) Soyez tranquille ; je reste, et si vous m'écoutez...

FANNY, *avec humeur.*

Laissez-moi, Monsieur.

EDWIN, *à part.*

D'honneur, cette petite fille est incompréhensible.

MARGUERITE, *se levant.*

Allons, mes enfans, voici l'heure de se retirer.

(*Elles se lèvent toutes.*)

FATT-SON.

C'est juste : j'ai beaucoup d'occupations. Des papiers qui m'arrivent, le signalement d'un mauvais sujet qu'il faut poursuivre.

EDWIN, *à part.*

Diable ! s'il était question de moi.

FATT-SON.

Sans adieu, mon aimable future... Décidément, sir Edwin, vous partez cette nuit?

EDWIN.

Oui, monsieur l'Aldermann. Les chevaux sont commandés, Marie ?

MARIE.

Pour minuit, monsieur le Baronnet.

MARGUERITE, *à Marie.*

Allons, Marie, Fanny, voyons, ne faut-il pas tout remettre en place.

(*Toutes les femmes rangent la chambre ; elles entrent et sortent.*)

EDWIN.

Attendez donc que je vous aide. (*A part en sortant.*) Tâchons de profiter de ces derniers instans.... il serait plaisant de lui souffler la petite, la veille du mariage. (*Il les suit.*)

SCENE II.

MARGUERITE, FATT-SON.

FATT-SON, *regardant partir Edwin.*

Je ne suis pas fâché que ce gaillard-là parte cette nuit.... il paraissait fort empressé auprès de Fanny.

MARGUERITE.

Bon, quelle idée!... un fou, un étourdi qui est amoureux de toutes les femmes... moi-même si j'avais voulu l'écouter.....

FATT-SON.

Bah! vous ne le connaissez pas, et avec son air de rester huit jours à la ferme pour rétablir sa santé.

Air *du Petit Courrier.*

Il devait partir sans retour,
Et, depuis un mois, il diffère;
Ce baronnet, la chose est claire,
N'est plus malade que d'amour.
De plaire, en cette conjoncture,
Il compte trouver le moyen;
Que Fanny cède, et je vous jure,
On verra qu'il se porte bien.

Enfin il s'en va cette nuit, bon voyage.

MARGUERITE.

Tenez, M. Fatt-son, je vous le dis tout net, c'que vous me faites faire là c'n'est pas c' que j'avais promis au père de Fanny, lorsqu'il est parti pour le îles avec son neveu l'officier de marine.

FATT-SON.

Chut donc, dame Marguerite, n'allez-vous pas mettre toute la maison dans la confidence. De quoi s'agit-il? voyons; d'une jeune fille et d'une grande fortune.... eh bien! je les prends sous ma protection, et la seule manière de les sauver toutes deux, c'est que j'épouse la jeune fille et la grande fortune.

MARGUERITE.

Pourquoi ne pas déclarer d'abord à Fanny qu'elle est fille naturelle de feu....

FATT-SON.

Chut donc, ah! ben oui, la tête lui tournera; l'amour-propre, l'orgueil lui souffleront mille sottises, les galans arriveront, elle se laissera séduire par quelque freluquet et puis moi *spes et fortuna valete*, c'est-à-dire, adieu panier, vendanges sont faites. Une fois le mari de Fanny, j'ai en main tous les papiers, je récompense votre zèle, votre discrétion en vous assurant la propriété de cette ferme; c'est quelque chose, je crois.

MARGUERITE.

Dame, vous en savez plus que moi là-dessus.

FATT-SON.

C'est certain, qu'est-ce que je cherche là-dedans, moi? le bonheur de tout le monde, *utile dulci*, c'est-à-dire: qu'il est doux d'être utile!

MARGUERITE.

Ainsi les deux mille livres sterling que vous deviez lui remettre le jour de son mariage.

FATT-SON.

Chut donc.... on pourrait nous entendre. Allons, je pars, à demain, je serai ici de bonne heure.

MARGUERITE.

Eh! bon dieu! comment allez-vous faire, la neige tombe à gros flocons.

FATT-SON.

Je n'ai que la cour à traverser, bonsoir, dame Marguerite.

MARGUERITE.

Bonsoir, monsieur l'aldermann. Attendez donc, que je vous éclaire.

FATT-SON.

C'est inutile, ne vous dérangez pas... *Fiat lux*: il fait clair de lune. (*Il sort.*)

SCENE III.

MARGUERITE, *seule.*

Ce que c'est que les gens d'esprit pourtant.... ils ont une manière d'envisager les choses!... moi qui me faisais

des reproches! il est vrai que j'ai oublié de lui parler de certain collier....

(*On frappe à la porte, et après une ritournelle, on entend le couplet suivant.*)

(*Tous les personnages précédens sont en scène, hors l'Alder-mann.*)

JOHN GOOD, *en dehors.*

Air *nouveau de* Blangini.

Premier couplet.

Du voyageur
Ecoutez la prière :
Bon Ecossais, sous son toit protecteur
Donne toujours asyle à la misère,
Et son bienfait se grave au fond du cœur
Du voyageur.

MARGUERITE.

Encore quelque mendiant! on ne voit que cela toutes les nuits.

JOHN GOOD, *en dehors.*

Second couplet.

En voyageur,
Je parcours cette vie;
Des noirs au tans je brave la rigueur,
Suis mon chemin sans regret, sans envie,
Et du hazard j'attends tout mon bonheur,
En voyageur.

MARGUERITE.

Fanny, voyez donc ce que c'est.

JOHN GOOD, *en dehors.*

La ferme de Noven-hall.

FANNY, *à la fenêtre.*

C'est ici.

MARGUERITE.

Eh bien?

FANNY.

C'est un pauvre homme qui réclame l'hospitalité.

MARGUERITE.

Fais-le entrer.

FANNY, *ouvrant la porte.*

Par ici, Monsieur.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, JOHN GOOD, *un gros bâton à la main et couvert d'un long manteau qui cache son costume.*

MARIE.

Ah ! mon dieu ! son manteau est tout couvert de neige.

MARGUERITE.

Fanny, donnez une chaise près du feu.

JOHN GOOD, *à part.*

Fanny.... c'est bien elle. (*haut.*) Grand merci, ma belle demoiselle.

MARGUERITE.

Vous n' voulez sans doute que vous réchauffer, vous reposer un moment.

JOHN GOOD.

Pardon, ma bonne dame, je marche depuis ce matin, par un tems affreux ; j'espère que vous ne me refuserez pas une chambre pour cette nuit.

MARGUERITE.

Une chambre !.. Eh bien ! voilà comme ils sont tous d'une exigeance !.. Qu'en dites-vous, sir Edwin ?

JOHN-GOOD, *à part.*

Sir Edwin !.. Ah ! ah ! je suis en pays de connaissance.

EDWIN.

Renvoyez-le : le drôle m'a tout l'air d'un mauvais sujet.

JOHN GOOD, *se chauffant.*

Ah ! mon cher monsieur, un peu plus de charité pour vos semblables.

EDWIN, *étonné.*

Hein ?

JOHN-GOOD.

En un mot, je suis étranger, et vous, écossais.

Air *de la Sentinelle.*

La sainte loi de l'hospitalité
Dans ce pays, ainsi qu'au mien, préside ;
Et ce beau droit dans nos cœurs respecté,
Des malheureux partout devient l'égide.

Chez nous vos frères, vos amis,
Sont accueillis par nos lois tutélaires;
De pareils droits me sont acquis,
Et vous devez, dans ce pays,
Payer la dette de vos frères.

FANNY.

Vous avez donc fait une longue route?

JOHN GOOD.

Oui, ma belle demoiselle. Mais je ne m'en plains pas: je n'ai entrepris ce voyage, que pour secourir quelqu'un qui m'est bien cher.

EDWIN.

Si vous l'écoutez, il vous contera dix histoires plus étonnantes les unes que les autres.

FANNY.

Finissez donc, monsieur Edwin, ce pauvre homme m'intéresse.

MARGUERITE.

Mesdemoiselles, il est tard. Pour vous, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, passez dans cette salle: vous y trouverez tout ce qui est nécessaire pour un voyageur de votre espèce; une botte de paille, une escabelle. Fanny y joindra un morceau de pain et un pot de bierre.

FANNY.

Oui, maman.

MARGUERITE.

Mais, que demain à la pointe du jour, je ne vous retrouve pas chez moi... Marie, conduisez-le.

MARIE.

Venez, Monsieur.

JOHN GOOD.

Bon soir, bonne dame; la grâce avec laquelle vous donnez l'hospitalité, en double le prix, et je vous promets de ne pas m'éloigner, sans vous laisser des marques de ma reconnaissance.

(*Il entre dans la chambre, Marie l'éclaire; Fanny sort du cabinet, et rentre dans sa chambre, qui est vers le fond.*)

SCENE V.

MARGUERITE, EDWIN; Les Servantes, *qui rangent çà et là.*

MARGUERITE.

Il a encore l'air de se moquer de moi!.. Ah çà! monsieur Edwin, vous allez partir?

EDWIN, *qui a vu Fanny rentrer chez elle.*

Il le faut bien. (*à part.*) Allons, c'est décidé, je ne trouverai pas un moment pour lui parler en secret.

SCENE VI.

Les Mêmes, MARIE, *accourant, son bougeoir à la main.*

MARIE, *à demi-voix.*

Maman, maman, nous sommes perdues.. Cet étranger..

MARGUERITE, *effrayée.*

C'est un voleur?

MARIE.

Ah! si ce n'était que cela.

TOUTES LES FEMMES.

Ah mon Dieu!

MARIE.

Je n'ai plus le force de me soutenir.

MARGUERITE.

Voyons, qu'est-ce que c'est donc?

MARIE.

L'homme vert.

TOUTES.

L'homme vert!

MARGUERITE.

Pas possible.

MARIE.

Je l'ai reconnu, vous dis-je. Il était comme ça, devant

moi; il a ôté son manteau, pour le faire sécher : vert des pieds jusqu'à la tête. Il m'a pris tout d' suite un frisson, un tremblement !..

EDWIN, *riant.*

Et tu t'es sauvée bravement?

MARIE.

Tiens, je me suis fait prier... Pendant qu'il avait l' dos tourné, zeste...

Air : *Adieu, je vous fuis.*

Allez, croyez-moi, j'ons du cœur,
Mais je crains la sorcellerie ;
Et lorsque j'ons vu sa couleur,
Bravement je me suis enfuie.
Mon effroi n' s'rait pas si grand
Si c' n'était qu'un homme ordinaire :
On veut savoir, en s' défendant,
A qui l'on peut avoir affaire.

MARGUERITE.

Qu'allons-nous devenir ?

MARIE.

Chut donc, s'il vous entendait.

MARGUERITE.

Ah ! mes pauvres enfans, je ne dormirai pas de la nuit.

MARIE.

Je le crois bien, avec un pareil hôte !

EDWIN.

N'est-ce que cela? Attendez, je vais bien le faire déguerpir.

(*Il va à la porte du cabinet, on entend fermer les verroux en dedans.*)

MARGUERITE.

Allons, il ferme les verroux; il n'y a plus moyen. Ah! mon Dieu ! avoir le diable chez soi !.. Monsieur Edwin, je vous en prie, rendez-moi un service, mais un service essentiel. Ne partez pas cette nuit.

EDWIN.

Très-volontiers ; comment donc, je ne demande pas mieux. (*à part.*) Ah ! parbleu, si je pouvais profiter... (*haut.*) C'est décidé, dame Marguerite, je reste dans cette chambre ; je serai votre garde avancée, ainsi n'ayez pas peur.

Air : *Vaudeville du Secret de Madame.*

Que le calme rentre en vos âmes ;
En paix vous pouvez sommeiller :
C'est pour le service des dames,
Que j'aime surtout à veiller.

Je ris du démon, de ses trames,
Je redoute peu son abord ;
Mais je sens bien qu'avec des femmes,
Le diable est toujours le plus fort.

ENSEMBLE.

Que le calme rentre en $\frac{\text{vos}}{\text{nos}}$ âmes ;
En paix $\frac{\text{vous pouvez}}{\text{nous pouvons}}$ sommeiller ;
C'est pour le service des dames
Que j'aime / Qu'il aime surtout à veiller.

MARIE, *à part.*

Tâchons de voir si Williams est déjà dans la petite cour ?

(*Elle feint de suivre sa mère et s'échappe par la droite.*)

(*Toutes les femmes sortent à gauche, elles laissent une lampe sur la table.*) (*Il fait nuit.*)

SCÈNE VII.

EDWIN, *seul.*

C'est charmant ! on me retient malgré moi... D'honneur, cette petite Fanny me fera devenir fou... Je comptais pourtant bien ne pas partir seul cette nuit, impossible !... Il faut y renoncer : cette petite est d'une réserve, d'une vertu, pas la moindre éducation... Renvoyons d'abord mon postillon. (*Il va au fond.*) Williams, Williams... le coquin se sera endormi sur son cheval, Williams.

SCENE VIII.

EDWIN, WILLIAMS. (*Il entre par une porte de côté qui ouvre sur une cour.*)

WILLIAMS.

Vous m'appellez, sir Edwin, est-ce pour seller les chevaux ?

EDWIN.

Je ne pars plus.

WILLIAMS.

Ah ! .. Il y a un changement de manœuvre.

EDWIN.

Tu peux t'en retourner à la poste. Demain... Un moment... Oh ! l'excellente idée... L'arrivée de ce prétendu sorcier... Le pouvoir qu'il a sur l'esprit de ces bonnes gens... Ecoute, Williams, es-tu prêt à me seconder ?

WILLIAMS

C'est selon ; c'est que tout n'est pas bénéfice avec vous.... et depuis votre séjour ici, je me suis repenti plus d'une fois de vous avoir servi.

EDWIN.

Comment maraud !

WILLAMS.

Ecoutez donc ?

Air : *Fidèle ami de notre enfance.*

On me cherchait toujours chicane,
Lorsque l'amour vous couronnait ;
Je recevais cent coups de canne,
Pour un baiser qu'on vous donnait.
J'agissais pour vous près des dames,
Mais de nos exploits réunis,
Vous étiez payé par les femmes,
Moi, je l'étais par les maris.

EDWIN.

Vingt guinées à gagner.

WILLIAMS.

C'est différent, je suis prêt.

EDWIN.

Les chevaux tout brides sous le petit hangard.

WILLIAMS.

C'est déjà fait.

EDWIN.

Toi, à deux pas d'ici...

WILLIAMS.

Dans la petite cour.

EDWIN.

Soit. Je te dirai le reste quand il en sera tems. A ton poste, et ne t'impatiente pas.

WILLIAMS.

Ah! mon dieu! not'bourgeois, ne vous pressez pas. Pardi, comme çà se rencontre! Marie m'a fait signe qu'elle pourrait causer avec moi par sa fenêtre... Eh! vîte un picotin à mes chevaux, et puis en avant la conversation sentimentale, pendant qu'la maman dort. Bonne chance, mon Gentteman.

SCENE IX.

EDWIN, *seul.*

Bien, sa chambre est là! (*il regarde.*) Encore de la lumière... Elle se désole sans doute, elle pense à son imbécile de futur... Voyons d'abord monsieur l'Homme vert, et mettons le fripon dans mes intérêts. (*Il frappe a la porte de John Good.*)

SCÈNE X.

EDWIN, JOHN GOOD, *vêtu en vert.*

JOHN GOOD.

Qui va là?

EDWIN.

Un mot, et parlons bas.

JOHN GOOD, *à part.*

r Edwin.

EDWIN.

Approche ici et écoute-moi: je ne suis pas dupe de ta prétendue diablerie... Tu sens bien que l'Homme vert ne peut pas m'effrayer!... Tu es un maraud qui abuse de la crédulité de ces bons montagnards... Tu fais ton métier, et je te passe toutes tes fourberies, parce qu'elles peuvent m'être utiles.

JOHN GOOD, *à part.*

Je le vois venir.

EDWIN.

Ton métier est de tromper les hommes, le mien....

JOHN GOOD.

Est de tromper les femmes.

EDWIN.

Je suis amoureux pour la vie.

JOHN GOOD.

Oui, pour une quinzaine de jours.

EDWIN.

D'une petite paysanne.

JOHN GOOD.

La jeune Fanny.

EDWIN.

C'est cela.

JOHN GOOD.

On la marie demain.

EDWIN.

A un sot.

JOHN GOOD.

Et vous voulez prendre sa place.

EDWIN.

Fi donc !... Une paysanne ! on ne l'épouse pas.

JOHN GOOD.

Mais on l'enlève.

EDWIN.

Précisément.

JOHN GOOD.

Vous comptez sur mes services ?

EDWIN.

Qui seront bien payés.

JOHN GOOD.

Vous voulez que je profite de l'influence que me donne ma grande réputation, pour décider la jeune personne à vous suivre?

EDWIN.

Tu entends les choses à ravir.

JOHN GOOD.

La récompense?

EDWIN.

Cent guinées.

JOHN GOOD.

C'est beaucoup... Le gage?

EDWIN.

Ma parole.

JOHN GOOD.

C'est bien peu.

EDWIN.

Comment coquin!

JOHN GOOD.

Si vous me donniez un petit engagement sur votre château de Taylor.

EDWIN, *très-surpris.*

De Taylor!

JOHN GOOD.

Mais non, vos créanciers se le disputent, et depuis votre retour des îles, vous n'y avez pas paru.

EDWIN.

Mon retour des îles... Le fripon est plus instruit que je ne croyais.

JOHN GOOD.

Ah! çà, Sir Taylor, j'ai eu la complaisance d'entendre votre projet, vous aurez la bonté d'écouter le mien et de vous y soumettre.

EDWIN.

Quel ton singulier!

JOHN GOOD.

La jeune Fanny m'occupe aussi.

EDWIN.

Ah! ah! mon drôle!

JOHN GOOD.

Son mariage avec l'Aldermann ne se fera pas, j'ai d'autres vues sur elle.

EDWIN.

D'autres vues! (*à part.*) J'entends, le coquin veut que je double la somme. (*haut.*) Sois tranquille, nous nous entendrons.

JOHN GOOD.

Mais il faudrait se dépêcher.

EDWIN.

Ma chaise de poste est dans le villlage.... Toi, tu te charges de décider la petite.

JOHN GOOD.

C'est l'affaire d'un instant; mais je n'ai plus qu'une crainte.

EDWIN, *riant.*

Celle de la justice... Il est certain que tu fais un métier qui te mène droit à la potence: mais je te protège .... ainsi....

JOHN GOOD.

J'entends, j'irai un peu plus vîte.

EDWIN.

Mais ce coquin est d'une insolence...

JOHN GOOD.

Comment, vous oubliez donc aussi que tous les constables du royaume portent sur eux votre signalement; que vous êtes poursuivi....

EDWIN, *confondu.*

Par un créancier unique... C'est vrai; comment sait-il...

JOHN GOOD, *l'imitant.*

Vous faites un métier qui peut vous mener loin... Mais je pourrai vous protéger.

EDWIN.

Quel diable d'homme es-tu donc?

JOHN GOOD.

L'Homme vert, et rien de plus.

EDWIN.

Je m'y perds, en honneur, et ne puis concevoir..... (*Avec étourderie.*) Mais, que m'importe après tout, je ne veux songer qu'à ma charmante Fanny, sa chambre est là.

JOHN GOOD.

Je le suis.

EDWIN.

Mon postillon...

JOHN GOOD.

Dans la petite cour.

EDWIN, *riant.*

Il sait tout... Je cours au bout du village, chez un vieux juif, qui me prêtera l'argent nécessaire. Convenons d'un signal : trois coups dans la main, quand la chaise de poste sera en lieu.

JOHN GOOD.

Trois coups dans la main.

EDWIN.

Tu es un homme charmant. Mais garde-toi de me tromper, ou, morbleu! tes sortiléges ne te garantiraient pas contre ma colère.

Air : *Tu vas changer de costume.*

Je pars de suite et reviens à l'instant
Voir l'effet de ton stratagême ;
Mais songe bien, mon cher, en me servant,
Que tu te serviras toi-même.

Si de mon plan, par ton heureux effort,
J'obtiens ici la réussite,
J'aurai Fanny, toi les cent pièces d'or...

JOHN GOOD.

Chacun aura ce qu'il mérite.

Ensemble.

EDWIN.

Je pars de suite, etc.

JOHN GOOD.

Partez de suite et rentrez à l'instant
Voir l'effet de mon stratagême ;
Je sais fort bien, monsieur, qu'en vous servant,
Je saurai me servir moi-même.

(*Edwin sort.*)

SCENE XI.

JOHN GOOD, *seul.*

Oh! il s'agit tout simplement d'un enlèvement, et la pauvre Fanny... Eh! mais la porte s'ouvre, c'est elle-même... Serait-elle d'intelligence avec ce jeune fou? Observons ses démarches. (*Il se retire de côté.*)

SCENE XII.

JOHN GOOD, FANNY, *un petit paquet à la main.*

FANNY, *sans voir John Good.*

Comme le cœur me bat! Je n'ai que ce moyen d'échapper aux persécutions; le ministre de Noven-hall m'a promis de me recevoir... Ah mon Dieu! si quelqu'un me voyait! (*Elle va pour sortir, et se trouve près de John Good.*) O ciel!

JOHN GOOD.

Chut! rassurez-vous.

FANNY.

Ne m'approchez pas, je vous prie.

JOHN GOOD, *avec douceur.*

Ne craignez rien... Vous vouliez fuir l'Alderman.

FANNY.

Hélas! oui... J'ai tort sans doute: je suis sans fortune, sans famille; mais je ne puis cependant supporter l'idée d'appartenir à ce vilain homme.

JOHN GOOD.

Le Baronnet vous effrayait aussi?

FANNY.

Sans doute, et j'avais résolu...

JOHN GOOD.

De profiter de la nuit, pour vous retirer chez le pasteur qui vous a offert un asile.

FANNY.

Comment! vous avez deviné!.. Eh bien! si vous n'êtes pas aussi méchant qu'on le dit, laissez-moi exécuter mon projet.

JOHN GOOD.

Rien ne presse.

FANNY, *vivement.*

Est-ce que vous espérez attendrir monsieur l'Aldermann ?

JOHN GOOD.

Non, c'est impossible.

FANNY.

Vous voulez peut-être faire entendre raison à madame Marguerite ?

JOHN GOOD.

Non, çà ne se peut pas.

FANNY.

Oh! alors, permettez que je parte.

JOHN GOOD.

Fanny, vous ne sortirez pas ; je vous le défends. (*doucement.*) Je vous en prie, je vous parle au nom d'un père chéri.

FANNY.

De mon père !

JOHN GOOD.

Il ne m'a fallu qu'un instant pour apprécier votre douceur, votre âme bonne et sensible. Dès ce moment je vous prends sous ma protection ; oui, Fanny, je veux votre bonheur, et je vais songer à l'assurer. Mais, j'attends ici quelqu'un.

Air : *Goûtons sans bruit.* (Diable à quatre.)

Rentrez sans bruit, tandis que tout sommeille,
Moi je reste ici sans témoins ;
Sur vos destins l'amitié veille :
Comptez sur mon zèle et mes soins.

FANNY.

Mais songez bien que l'on m'ordonne
De l'épouser demain matin.

JOHN GOOD.

Ma chère Fanny, dès demain,
N'obéira plus à personne.

FANNY, *reprenant son paquet qu'elle avait posé sur une chaise.*

Rentrons sans bruit, tandis que tout sommeille,
Je vous laisse ici sans témoins ;
Puisque pour moi l'amitié veille,
Je veux tout devoir à ses soins.

JOHN. GOOD.

Rentrez sans bruits, etc,

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MARGUERITE, *une lampe à la main.*

MARGUERITE.

Voyons donc si monsieur Edwin (*Elle les voit.*) Miséricorde ! ce maudit homme, et Fanny avec lui.

JOHN GOOD.

Vous venez à propos, madame Marguerite.

MARGUERITE.

Fanny... Fanny ... Passez de ce côté. (*Elle apperçoit son paquet.*) Que vois-je! vous vouliez fuir de la maison!...

JOHN GOOD.

Sans moi elle serait déjà loin.

FANNY.

Il est vrai, ce mariage.

JOHN GOOD.

Mais je lui ai promis que l'Aldermann ne serait pas son époux.... C'est une affaire convenue, et elle reste.

MARGUERITE.

Elle n'épousera pas l'Aldermann. En vérité, je ne sais où j'en suis.

Air : *Ces postillons.*

Ah ! c'est trop loin pousser l'impertinence,
Et mon effroi fait place à la fureur ;
Je le sens bien, dans cette circonstance,
Le diable ne me fait pas peur.

JOHN GOOD.

Oui, vous avez raison, ma chère,
Car s'il vous voyait en courroux,
Franchement je crois au contraire,
Qu'il aurait peur de vous.

MARGUERITE.

Ah ! c'est trop fort ! (*Elle appelle*) Marie, Charlotte, Christine, Marie.

MARGUERITE.

Parbleu ! l'Homme vert.

WILLIAMS.

L'Homme vert ! (*riant.*) Comment, vous croyez encore à ce vieux conte.

MARGUERITE.

Si, j'y crois, il est ici.

WILLIAMS.

Ici !

MARGUERITE.

Dans cette chambre.

WILLIAMS.

Et c'est çà qui vous embarrasse, attendez, . . . j'm'en vais parler au particulier, moi, j'suis un luron qui ne craint pas l'grimoire, quand on a fait cinq ans la guerre.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Oui, malgré toute son audace,
Faudra qu'il aille droit son chemin,
Puisque c' démon vous embarasse,
Je vais vous le mener grand train.
La chose n'est pas malaisée,
Et pour tirer l'affaire au clair,
D'un tems d' galop, par la croisée,
Je renverrai l' diable en enfer.

SCENE XVIII.

Les mêmes, L'ALDERMANN, MARIE.

MARIE.

V'là monsieur l'Aldermann.

L'ALDERMANN, *entrant.*

Eh ! bien, eh ! bien, j'en apprends de belles... Mais c'est une horreur, dame Marguerite, vous souffrez qu'un intrigant, un imposteur, bouleverse tout le village.

MARGUERITE.

Nous n'espérons qu'en vous, monsieur l'Aldermann, imaginez-vous que le coquin se flatte de nous enlever Fanny ; qu'il ose se vanter de rompre vot' mariage.

L'ALDERMANN.

Rompre mon mariage ! alors nous allons nous amuser.... Mes enfans, je suis enchanté que vous soyez tous rassemblés. Il y a dix ans que je n'ai trouvé l'occasion de faire pendre un fripon, vous comprenez, çà ne sera pas long.

WILLIAMS.

Pardi, monsieur l'Aldermann, j'étais déjà en train.. Laissez-moi faire, je vais vous l'amener pieds et poings liés.

L'ALDERMANN.

A la bonne heure. *Cedant arma togæ.* Ce qui veut dire : il ne faut pas qu'un magistrat se compromette. (*à Williams.*) conduisez ici le délinquant.

WILLIAMS, *frappant à la porte.*

Oh ! je ne me ménagerai pas ; allons debout, monsieur l'homme de bien.

FANNY, *à part.*

Pauvre homme, que va-t-il devenir?

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, JOHN GOOD

JOHN GOOD, *paraissant.*

Quel bruit !

WILLIAMS, *d'abord avec assurance.*

Avance coquin, avance, ton compte sera bientôt fait. (*il l'envisage et s'écrie.*) Ah ! mon dieu !

L'ALDERMANN.

Qu'as-tu donc ?

MARGUERITE.

Qui t'arrête.

WILLIAMS, *tout honteux à John Good.*

Oh ! pardon, excuse, monsieur, si j'avais su...

L'ALDERMANN.

Eh ! bien, voyons, arrête-le donc.

Ah ! bien oui, laissez donc, je m'en garderai bien ; je vais arrêter un homme qui m'a donné hier deux guinées pour boire.

L'ALDERMANN.

Comment cela ?

WILLIAMS.

Eh ! oui, j'l'ai conduit, pas plus tard qu'hier, du port voisin, dans une voiture à six chevaux.

TOUS.

Une voiture à six chevaux.

WILLIAMS.

Vous voyez bien que ça ne peut pas être un fripon.

L'ALDERMANN.

Une voiture à six chevaux... n'va donc pas si vite... Ah ? ça, voyons après tout, que diable, tes six chevaux et tes deux guinées font-ils à la chose ? Il serait joli qu'un magistrat fût ébloui par des considérations *auri sacra fames !* C'est-à-dire, tout ce qui reluit n'est pas or... Il n'offre rien pour arrêter la procédure. Je marche en avant. Approchez, mon gentilhomme.

WILLIAMS.

Mais, monsieur l'Aldermann...

L'ALDERMANN.

Silentium. Qu'on se taise.

JOHN GOOD.

Permettez, monsieur l'Alderman, je prévois que notre conférence sera un peu longue, j'ai quelques dispositions à prendre... Un mot, Williams.

WILLIAMS.

Je suis à vos ordres.

L'ALDERMANN, *avec importance.*

Williams, par toute l'autorité que j'ai sur vous... je vous défends d'obéir au susdit quidam.

JOHN GOOD.

Williams, par toute l'autorité que vous me connaissez, je vous ordonne d'exécuter à l'instant ce que je vais vous

prescrire. (*Il lui glisse une bourse dans la main, et lui parle bas à l'oreille.*)

L'ALDERMAN.

Oh ! celui-là est fort, par exemple !... Sous mes yeux ! *Coram populo.* J'espère bien empêcher...

MARGUERITE.

Vous n'avez pas d'idée de son impudence.

WILLIAMS, *répondant à John Good.*

Soyez tranquille... Je vais prendre un de mes chevaux et j'y cours... (*Il va pour sortir.*)

L'ALDERMANN.

Williams, vous m'avez entendu.

Air : *En guerre ces aventures.*

Quoi ! tu te fais le complice
D'un criminel dévoilé !
Songe bien que la justice
Par ma bouche t'a parlé.

WILLIAMS, *sortant la bourse.*

Moi, ce n'est pas mon affaire ;
La justice, j'en conviens,
Parle plus haut d'ordinaire
Mais ne parle pas si bien.

(*Il sort.*)

SCÈNE XX.

Les mêmes, excepté WILLIAMS.

MARIE.

Çà ne commence pas mal.

L'ALDERMANN.

C'est égal ; il ne m'échappera pas.... repondez, Monsieur, répondez.

JOHN GOOD.

De quoi m'accuse-t-on ?

MARGUERITTE.

Il demande de quoi on l'accuse.

FANNY.

Mais dame, il faut bien qu'on lui dise le crime qu'il a commis.

L'ALDERMANN.

Silentium, vous dis-je, personne ne doit parler quand je suis là.

JOHN GOOD.

Mais enfin, Monsieur.

L'ALDERMANN.

Ah! ce n'est rien de se faire appeler l'homme vert, de décoler depuis deux ou trois cents ans le capion et lieux circonvoisins..... d'être sans feu ni lieu, d'abuser les esprits faibles, de jetter la confusion dans les familles, séduire les jeunes personnes, se moquer des gens honnêtes qui ne font pas du nez.

JOHN GOOD.

Ah! çà voyons qu'importe que mon habit soit rouge, bleu, je n'y tiens pas.

L'ALDERMANN.

Paix!... je ne vous interroge pas.

MARGUERITE.

Ajoutez que je l'ai surpris dans cette salle avec Fanny.

L'ALDERMANN.

Avec futur e.

MARGUERITE.

Au milieu de la nuit.

L'ALDERMANN.

O scandale!.... patience nous allons entendre les témoins, parce que la justice, avec la meilleure volonté du monde, ne peut pas condamner sans savoir un peu de quoi il est question. Approchez, dame Marguerite.

MARGUERITE (*passant entre l'Aldermann et John Good.*)

D'abord je vous dirai que je crois Fanny complice de ce vilain homme.

FANNY.

Moi, madame Marguerite..... vous pourriez penser.....

MARGUERITE.

V'là c' que c'est que d' s'attacher à des ingrats, après

toutes les peines que je me suis données pour élever cette malheureuse orpheline.

JOHN GOOD, *passant entre l'Aldermann et Marguerite.*

Comment vous regrettez vos peines, dame Marguerite; c'est singulier, on m'avait assuré que, chaque année, vous faisiez une visite à Edimbourg qui vous valait cinquante guinées.

MARGUERITE.

Comment?

JOHN GOOD.

On m'avait même parlé d'un certain collier que vous avez dû recevoir et qui avait une destination.

MARIE.

Qu'est-ce que c'est donc, maman?

MARGUERITE.

Rien, rien... (*à part.*) Je suis perdue si l'Aldermann apprend...

L'ALDERMANN.

Enfin, dame Marguerite, vous les avez surpris.

MARGUERITE, *avec crainte et regardant John Good.*

Oui... c'est-à-dire.... ils causaient tranquillement... et je lui dois cette justice... que... d'ailleurs... j'étais troublée... l'effroi... j'aurai sans doute mal vu... du reste voilà tout ce que je sais.

L'ALDERMANN, *surpris.*

Ah ça, êtes-vous folle?... Quel diable de galimathias... et vous, Marie, vous étiez présente.

MARIE.

Oui, monsieur l'Aldermann... et j'n'aurais jamais cru Fanny capable de s'oublier à ce point.

JOHN GOOD, *ironiquement et à voix basse.*

C'est vrai, c'est affreux!... il vaut bien mieux causer avec son amant par la croisée de la petite cour.

MARIE, *très-surprise.*

Comment? (*haut.*) Monsieur l'Aldermann... d'abord, moi, je n'ai fait que passer dans cette salle, je n'ai rien vu... ainsi ne me faites pas dire ce que je n'ai pas.

L'ALDERMANN.

A l'autre, maintenant.

[illegible]

N' vous avisez [illegible] tout, et si vous avez un [illegible] en cachette.

L'ALDERMANN.

Oh ! je saurai la vérité [illegible] (*[illegible] femmes.*) A vous, Mesdemoiselles ; parce que *testis unus*... c'est-à-dire, qui n'entend qu'une cloche...

LES FEMMES, [illegible]

Oh ! nous n'avons rien vu, monsieur l'Aldermann, [illegible] absolument.

L'ALDERMANN.

Comment toutes... se moque-t-on de moi, s'il vous [illegible]... mais je ne suis pas timide, je ne me laisse pas affrayer, et pour commencer, je vais le faire conduire en prison.

JOHN GOOD.

En prison !

L'ALDERMANN.

Oui, Monsieur, comme imposteur, [illegible], sorcier, *et cætera, et cætera.*

JOHN GOOD.

C'est une plaisanterie ?

L'ALDERMANN.

Je ne suis pas plaisant, et vous irez sur-le-champ... à moins qu'une caution, suivant la loi, ne dépose entre mes mains la somme nécessaire...

JOHN GOOD.

Ne dépose, c'est juste ; vous aimez beaucoup les dépôts, monsieur l'Adermann.

L'ALDERMANN.

Qu'est-ce que c'est ?

JOHN GOOD.

C'est que c'est une chose fort délicate, et un [illegible] il faut avoir la mémoire très-fidèle ; car si, par exemple, on allait déposer entre vos mains deux mille livres sterling.

L'ALDERMANN.

Hein ! comment, deux mille livres sterling ?

JOHN GOOD.

Ah ! je dis deux mille livres... la première somme venue, enfin.

L'ALDERMANN, *troublé.*

Comment... comment... Monsieur... (*aux autres personnages.*) Eloignez-vous un peu, je crois qu'il veut me faire des aveux. (*Bas à John Good.*) Voyons, Monsieur, qu'avez-vous de si important à me dire ?

JOHN GOOD.

Moi, monsieur l'Aldermann... rien du tout.

L'ALDERMANN.

Si fait, si fait.

JOHN GOOD.

Ah ! c'est une vieille histoire que vous connaissez, et que je veux me donner le plaisir de raconter à tout le monde avant d'aller coucher en prison.

L'ALDERMANN.

En prison.... Soyez tranquille. (*à part*) Ah ! mon dieu ! mon dieu ! où me suis-je fourré !

MARGUERITE, *se rapprochant.*

Eh ! bien, monsieur l'Aldermann, vous allez donc le faire conduire.

L'ALDERMANN.

Non pas;... non pas.... diable.... il vient de me dire des choses qui plaignent furieusement la thèse. Allons, doucement.

Air : *Vaud. de l'Ecu de six francs.*

Pour ma prudence, on me renomme ;
Trop d'empressement n'est pas bon ;
J'ai vu souvent un honnête homme
Que l'on prenait pour un fripon (*bis.*)

JOHN GOOD, *avec intention.*

Oui, mon cher Aldermann, en somme,
Je crois que vous avez raison ;
Que toujours je vis un fripon
Qu'on prenait pour un honnête homme.

L'ALDERMANN, *à part.*

Il m'a regardé !...

JOHN GOOD.

Monsieur l'Aldermann n'a plus de questions à me faire ?

L'ALDERMANN, *avec crainte.*

Dieu m'en garde; vos réponses sont d'une force.... d'une précision.

MARIE.

Tiens, il n'a rien dit pourtant !

L'ALDERMANN.

Je me plais à reconnaître votre innocence, votre pouvoir..

FANNY.

Allons, on lui fait des compliments à présent, et il n'y a pas cinq minutes qu'on parlait de le pendre.

L'ALDERMANN.

Voilà le sublime de la justice. (*On entend frapper trois coups dans la main.*) Hein?

MARGUERITE.

Qu'est-ce que cela?

JOHN GOOD.

Vous êtes étonnés. Mais vous savez si bien tout ce qui se passe, monsieur l'Aldermann, vous avez sans doute pris vos mesures?

L'ALDERMANN.

Comment, monsieur... Est-ce qu'il y aurait du danger... J'avoue que je ne sais comment expliquer ce bruit à pareille heure.

JOHN GOOD.

Du danger? oh! non il s'agit tout simplement d'enlever votre future.

FANNY.

Moi!

L'ALDERMANN.

Ah! par exemple, c'est un peu fort.

JOHN GOOD.

Vous ne pourrez pas l'empêcher.

L'ALDERMANN.

Ah! vous croyez.

JOHN GOOD.

Je vous dis qu'avant une heure elle ne sera plus en votre pouvoir.

L'ALDERMANN.

Pour le coup nous allons voir, je suis là..... et quand tous les diables s'en mêleraient..... (*On répète le signal.*)

MARGUERITE.

Encore.

JOHN GOOD, *à part.*

Williams doit être bientôt de retour. (*Il ouvre la porte qui donne sur la cour.*)

L'ALDERMANN.

Ah! mon dieu! que faites-vous donc?

JOHN GOOD.

Chut. (*il frappe trois coups dans la main*) cachez vous.... et quand notre homme paraîtra.

L'ALDERMANN.

Oh! je n'y vais pas par quatre chemins, soyez tranquille

je m'empare du séducteur, et je vous le coffre sur-le-champ.

JOHN GOOD.

C'est çà, faites votre devoir, je vais faire le mien. (*Il souffle la lumière, et s'échappe par la porte du fond.*) (*Il fait nuit.*)

SCENE XXI.

Les Mêmes, excepté JOHN GOOD.

L'ALDERMANN.

Allons, il a disparu... Ah çà! n'ayez pas peur, vous autres, au moins, et ne me quittez pas.

MARIE.

Mais quel singulier personnage!

MARGUERITE.

Air *du Renégat.*

Je n'entends rien à ses discours.

FANNY.

C'est un homme extraordinaire.

L'ALDERMANN.

Mais, par prudence, il faut toujours
Nous retirer avec mystère.

SCENE XXII.

Les Précédens, EDWIN, *arrivant par la porte de la cour.*

Suite de l'air

EDWIN.

Du rendez-vous j'ai compris le signal.

L'ALDERMANN.

Ce rendez-vous pour toi sera fatal.

EDWIN.

Fort bien! grâce à mon zèle extrême,
Fanny va se rendre à mes vœux;
Je vais posséder ce que j'aime!
Ah! c'est un homme merveilleux.

L'ALDERMANN, *et les femmes.*

Oui, par cet heureux stratagême
Je tiens, enfin notre amoureux;
Il tient
Vraiment son adresse est extrême!
Ah! c'est un homme merveilleux!
Vraiment cet homme est merveilleux!

EDWIN, *appelant.*

Etes-vous là ; Fanny ?

L'ALDERMANN, *le saisissant.*

Ah ! cette fois je le tiens, je savais bien que je finirais par arrêter quelqu'un ?

TOUTES LES FEMMES, *apportant de la lumière.*

Monsieur Edwin !

L'ALDERMANN.

Edwin !

MARGUERITE.

Comment ? vous qui deviez nous défendre.

EDWIN, *à part.*

Au diable l'aventure.

L'ALDERMANN.

Ah ! c'est donc ça... monsieur Edwin, je m'étais toujours douté qu'il avait des projets... mais ce n'est pas moi qu'on trompe.

EDWIN.

Allons, le coquin m'a trahi.

L'ALDERMANN.

Je crois que c'est le moment de recommencer un petit interrogatoire.

EDWIN.

Allez au diable avec votre interrogatoire.

L'ALDERMANN.

Monsieur, prenez garde que je suis en fonctions... que vous êtes mon prisonnier... qu'il y a séduction, tentative de rapt... et qu'avec mon talent ordinaire, je puis faire de cela un petit procès criminel qui en vaudra bien un autre.

EDWIN.

Eh morbleu ! vous m'excédez... il s'agit bien de moi dans ce moment-ci... vous vous laissez abuser par un misérable aventurier.

L'ALDERMANN.

L'Homme vert... un moment, s'il vous plaît, monsieur, je ne le connais pas... mais c'est égal, c'est un homme fort recommandable... fort instruit, et s'il était présent, vous baisseriez le ton.

EDWIN.

oi, si je le rencontre jamais, je lui coupe les oreilles.

SCENE XXIII.

Les Mêmes, JOHN GOOD, WILLIAMS, plusieurs Gardes marines.

WILLIAMS, *qui l'a entendu.*

Doucement, doucement, ne coupez les oreilles de personne ; je vous ramène vot' sorcier et toute sa compagnie.

L'ALDERMANN.

Ah ! bon, voici du renfort.

EDWIN.

Me direz-vous, monsieur le faquin, de quel droit on ose m'arrêter ?

JOHN GOOD.

De quel droit ? oh ! vous voulez savoir... c'est juste... monsieur l'Aldermann, voyez un peu dans votre poche : il pourrait y avoir certain papier...

L'ALDERMANN.

Sans doute !... un ordre que j'ai reçu. (*Il tire un papier.*)

JOHN GOOD.

Lisez.

L'ALDERMANN.

A la requête etc.

JOHN GOOD.

Passez, allez au signalement.

L'ALDERMANN, *regardant alternativement le papier et Edwin.*

Hum ! hum ! que vois-je ? mais c'est là mon homme, et moi qui l'avais sous la main.

EDWIN.

Je suis pris.

L'ALDERMANN.

Ah ! vous ne payez pas vos dettes, et vous voulez enlever nos jeunes filles... en prison, moi, je ne connais que ça, en prison.

EDWIN.

Des dettes, moi ?

L'ALDERMANN.

Eh ! parbleu ! je sais lire... A la requête de la famille de lord Selmour, justement à notre ancien seigneur... ça me regarde ; en prison sur le champ.

EDWIN.

En prison... un gentilhomme, un baronnet!

JOHN GOOD.

Il n'y aurait qu'une circonstance qui pourrait vous sauver.

Ah! à la bonne heure... s'il y a une circonstance.

JOHN GOOD.

Si, par exemple, la personne chargée de vous arrêter avait mérité elle-même de l'être.

L'ALDERMANN.

Comment? comment?

JOHN GOOD.

C'est une supposition.

L'ALDERMANN.

Ah! ça, entendons-nous, que diable, vous embrouillez les choses, il n'est pas question de moi.

JOHN GOOD.

Peut-être, il est tems de rendre justice à tout le monde; écoutez-moi : Il existe dans ce village une jeune fille qui ignore sa naissance et son nom; son père, confiant dans la délicatesse d'un magistrat, dans la reconnaissance d'une femme qu'il avait comblés de ses bienfaits, leur a laissé des droits dont ils ont abusé. Eloigné de sa fille, ce bon père a jeté sur elle, à son dernier jour, un regard de tendresse; il avait en Amérique un ami fidèle, un neveu qui lui devait tout. Il lui assura une partie de sa brillante fortune à la seule condition de passer les mers et de venir défendre les droits de sa fille. Cette aimable personne est l'héritière reconnue de Lord Selmour; ses arêts dans l'étendue de Novenhall deviennent sacrés. C'est à elle de décider du sort de ceux qui l'ont si cruellement trompée. Prononcez, miss Selmour.

TOUS.

Miss Selmour!

FANNY.

Miss Selmour!... Monsieur, pourquoi vous jouer ainsi de moi.

JOHN GOOD.

Non, Fanny, je ne vous abuse point, et si vous craignez de leur faire connaître leur sentence, je me charge de ce soin.

FANNY.

Il se pourrait... Mais s'il est vrai que mon